This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

vous voulez que je traite le même ſujet avec l'expérience que j'ai acquiſe, & d'une maniere plus parfaite. En cauſant avec vous ſur cette matiere, il m'a ſemblé que vous aviez une opinion différente de la mienne; je crois que la connoiſſance de la Rhétorique, de l'Hiſtoire, du Droit civil, &c. eſt néceſſaire pour l'Eloquence; & vous voulez que le talent & l'habitude de parler en public, ſans aucune connoiſſance des regles, faſſent les Orateurs.

Difficulté d'éloquen- parée à des au- tres.

Lorſqu'on jette les yeux ſur ces hommes célebres qui ont étonné le monde par leur génie, on eſt ſurpris de voir qu'on a beaucoup moins excellé dans l'Eloquence que dans les autres Arts. Chacun de ces Arts, même les plus nobles, offre une multitude de modeles, & celui des Orateurs en offre à peine quelques-uns.

Soit qu'on meſure le prix des talens ſur l'utilité ou ſur la gloire qu'ils procurent, ne préfere-t-on pas un habile Général à un bon Orateur? & cependant Rome n'a-t-elle pas produit une foule de grands Capitaines & très-p d'hommes éloquens?

Nous avons vu paroître au Sé

pluſieurs excellens Politiques; on en voyoit encore davantage du temps de nos peres & de nos aïeux; nous parcourons au contraire trois ou quatre ſiecles entiers, ſans y trouver un Orateur véritable, & à peine chaque génération en offre-t-elle un d'un certain mérite. Si l'on dit que la Science Militaire & la Politique ne doivent pas être rapprochées de l'Eloquence, & qu'il vaut mieux la comparer avec les autres Arts, on reconnoîtra également que chacun d'eux montre plus d'hommes diſtingués que l'Art Oratoire.

III. Voyez la Philoſophie, qui eſt la ſource & la mere de tous les Arts; eſt-il poſſible de compter le nombre infini de grands Philoſophes qu'elle a produits? d'embraſſer la multitude & l'étendue de leurs travaux, la profondeur de leurs raiſonnemens, & tous les ſecrets qu'ils ont ravis à la Nature?

Chacun ſait que la Science des Mathématiques eſt vaſte & difficile, qu'il faut une ſagacité ſinguliere pour diſſiper l'obſcurité qui la couvre; cependant on cite une foule de Mathématiciens habiles; & l'on peut juger qu'avec de l'application & de la conſtance,

on parvient où l'on veut dans cette carriere.

Je dis la même choſe de la Muſique & de la Grammaire ; perſonne ne s'y eſt adonné avec zele, ſans acquérir une connoiſſance preſque parfaite de ces deux Arts.

Il me ſemble que le nombre des grands Poëtes eſt un peu moins conſidérable ; cependant, qu'on examine la Littérature Grecque & Latine, & ſi l'on y apperçoit peu de bons Poëtes, on y appercevra moins encore de bons Orateurs.

Cette diſette de bons Orateurs eſt d'autant plus ſurprenante, qu'il faut étudier les autres Arts dans des ſources cachées, au lieu que l'Eloquence eſt acceſſible à chacun ; elle emploie une Langue & des mouvemens connus de tout le monde : d'ailleurs, dans les autres Arts, on eſt plus eſtimé, à meſure qu'on s'éleve davantage au deſſus de l'intelligence & des méditations du vulgaire ; & dans l'Art Oratoire, c'eſt le plus grand de tous les défauts.

IV. On ne peut pas dire que les autres Arts ont plus de diſciples, ou qu'ils attirent l'eſprit par des plaiſirs

plus vifs & des récompenſes plus belles. Sans citer la Grece, qui eſt le berceau des Orateurs, & Athenes, qui réclame l'invention de toutes les regles découvertes ſur les moyens d'émouvoir les hommes (*a*), quel Art eut parmi nous plus de ſectateurs que l'Eloquence ?

Lorſque Rome eut conquis l'Univers, & que la paix ramena le loiſir & le repos, tous les jeunes gens qu'échauffoit l'amour de la gloire, ſe livrerent à l'Eloquence ; ils ne connurent d'abord ni art, ni méthode ; ils ne penſoient pas même qu'il pût y en avoir, & l'imagination étoit leur ſeul guide ; mais, dans la ſuite, ils entendirent les Orateurs Grecs, ils prirent des leçons des Athéniens, & ils mirent une ardeur incroyable à perfectionner le talent de la parole.

Comme l'expérience ſert plus que les regles, ils ſe hâtoient de réduire

(*a*) Les Athéniens prétendoient qu'ils avoient créé preſque tous les Arts Libéraux & Mécaniques. Juſtin leur attribue l'invention de l'Agriculture, de la Tiſſéranderie, de l'art de faire l'huile & le vin ; comme ſi chaque peuplade ne faiſoit pas ces découvertes.

leur théorie en pratique ; & la grandeur, l'importance, & la variété des cauſes qui ſe préſentoient journellement, leur donnoient ſur cela beaucoup de facilité. On leur accordoit dès-lors le prix qu'on accorde aujourd'hui à notre émulation ; la fortune, la gloire, le crédit, & le pouvoir. Mille preuves atteſtant d'ailleurs que les Romains ont eu plus de génie que toutes les Nations de la terre (*a*), pourquoi donc avons-nous eu ſi peu d'hommes éloquens ? pourquoi en a-t-on vu ſi peu chez les différens Peuples & dans les différens ſiecles dont parle l'Hiſtoire ?

Pourquoi l'Eloquence eſt-elle ſi difficile ?

V. Il n'eſt pas poſſible de compter la multitude de ceux qui ont cultivé l'Eloquence. Pluſieurs avoient reçu de la Nature un talent diſtingué ; ils n'ont manqué ni de Maîtres habiles, ni de récompenſes, ni d'occaſions heureuſes ;

(*a*) Cette aſſertion manque de juſteſſe ; l Romains ſurpaſſerent toutes les Nations d la Politique & l'Art de la guerre ; mais il paroît pas que leur eſprit fût plus vif & pénétrant que celui des Grecs : la Nature plutôt leur Gouvernement, leur avoit donn plus grand caractere ; ce qui vaut peut-mieux, mais ce qui n'eſt pas la même cho

& cependant preſque tous conſumerent vainement leurs efforts : elle eſt donc d'une difficulté extraordinaire ?

En effet, elle exige des connoiſſances variées, ou bien elle dégénere en un ridicule & vain parlage. Il faut, dans la compoſition du Diſcours, choiſir ſes termes, & en étudier l'arrangement & la ſtructure ; il faut poſſéder la théorie des paſſions, puiſque ſon but eſt de mouvoir ces reſſorts cachés que la Nature a mis dans le cœur des hommes ; un Orateur doit avoir de la grace & de l'urbanité, de l'adreſſe, de l'enjouement, de la délicateſſe, & de la vivacité pour l'attaque & la défenſe.

Il doit ſavoir de plus l'Hiſtoire & la Juriſprudence. Et que dire de l'action, qui embraſſe les modulations de la voix, les mouvemens du corps, de la main, & du viſage ? Le Théatre nous indique l'étendue de cette partie ſeule : quoique les Acteurs paſſent leur vie à ſe former à la déclamation, il y en a peu qui nous plaiſent. Que dire de la mémoire, qui eſt le dépôt de nos penſées & de nos expreſſions, & ſans laquelle tous les autres talens ne ſont rien ?

Puiſque l'Eloquençe exige tant de

ŒUVRE

DE CICÉRON

TRADUCTION NOUVEL

TOME SECOND.

d'affaires, ne doivent rien ignorer.

Bornes de l'Eloquence.

La carriere paroîtroit d'une trop immenſe étendue : les Grecs eux-mêmes, qui avoient autant de loiſir que de ſavoir & de génie, donnerent des bornes aux différens Arts; un ſeul homme, chez eux, ne les embraſſoit pas tous. Ils ne diſent pas que tous les objets qui peuvent être du domaine de l'Eloquence, ſont le partage de l'Orateur; ils le circonſcrivent dans les Plaidoyers du Barreau & les délibérations publiques. Je ne franchirai pas ces limites, qu'ont poſées de concert les meilleurs eſprits.

Cet Ouvrage différent des méthodes Grecques.

Ne craignez pas que je vous répete cette foule de préceptes que les Maîtres nous donnoient dans notre enfance; je vous ferai le récit de l'entretien dont je vous parlois tout à l'heure, & dans lequel des Romains célebres par leur éloquence, leur dignité, & leurs vertus, révéloient les ſecrets de l'Art Oratoire. Ce n'eſt pas que je mépriſe les leçons des Rhéteurs Grecs; mais leurs Livres ſont connus de tout le monde; & ce qu'ils ont dit n'ayant pas beſoin de mes commentaires (*a*), vous trouve-

(*a*) Il paroît que Cicéron avoit d'autres

rez bon, je penſe, que je préfere l'autorité de nos Orateurs les plus é quens, à celle des Grecs.

Époque de Dialogue. VII. A l'époque où Philippe s'e portoit contre les Patriciens, & o Tribun Druſus, défenſeur du parti Sénat, eſſuyoit à tout moment de n velles défaites (*a*), Craſſus alla pa dans ſa maiſon de campage de Tuſcu les huit jours des Jeux Romains (Scævola ſon beau-pere, & Antoine

---

raiſons de ne pas répéter les leçons des thodes Grecques : il en connoiſſoit alors la ſé reſſe, & il leur préféroit ſans doute les réflex que lui avoit inſpirées ſur l'Eloquence ſon e rience dans l'Art Oratoire.

(*a*) Il étoit queſtion de ſavoir ſi l'Ordre Chevaliers conſerveroit le département Tribunaux, ou ſi on rendroit l'adminiſtra de la Juſtice à l'Ordre des Patriciens.

(*b*) Ces Jeux, inſtitués par Tarquin, l'an 150 de Rome, étoient magnifiques ; i célébroient du 4 au 12 de Septembre : les vriers, pendant cet intervalle, ne travaille point ; chacun ſe livroit au plaiſir.

(*c*) L. Craſſus, Q. Mucius Scævola, Antoine : ce ſont les trois Orateurs don parlé dans le Dialogue ſur les Orateu luſtres.

ſon intime ami, l'y accompagnerent : on vit arriver enſuite Sulpicius & Cotta (*a*), jeunes Patriciens, ſur leſquels on fondoit de grandes eſpérances dans la querelle qui diviſoit la République ; ils étoient fort attachés à Druſus, & ils aſpiroient l'un & l'autre à la charge de Tribun du Peuple ; Cotta la ſollicitoit pour la premiere élection, & Sulpicius devoit ſe mettre bientôt ſur la liſte des Candidats.

Le premier jour, ils ne parlerent que de l'objet qui les avoit raſſemblés, c'eſt-à-dire, des affaires de la République ; & j'ai ouï dire à Cotta, que ces illuſtres Conſulaires prévirent dès-lors l'orage qui nous menaçoit, & annoncerent tous les malheurs qui ont accablé Rome depuis.

Leurs triſtes réflexions ne finirent qu'à ſouper ; dès qu'on fut à table, Craſſus, qui avoit un eſprit gai, ramena le calme & la ſérénité. Leur converſation avoit eu juſqu'alors toute la gravité d'une aſſemblée du Sénat ; mais le repas

(*a*) Il eſt auſſi parlé de ces deux Orateurs dans le Dialogue que cite la note précédente.

eut tout l'enjouement qu'inſpire la campagne.

Le lendemain, lorſque les plus âgés eurent pris aſſez de repos, tout le monde ſe réunit à la promenade ; Scævola dit à Craſſus : Pourquoi ne faiſons-nous pas comme Socrate, dans le Phedre de Platon ? Voilà un platane qui m'en rappelle le ſouvenir ; cet arbre n'a pas moins de feuillage que celui qui plaiſoit tant à ce Philoſophe (*a*). Les Grecs rapportent que, couché ſur l'herbe, il diſoit des choſes merveilleuſes ; vous ne trouverez pas mauvais que je ſuive ſon exemple, car il étoit plus accoutumé à la fatigue que moi.

Cela eſt juſte, répondit Craſſus, & je veux même que vous ſoyez aſſis plus commodément ; il fit apporter des carreaux pour Scævola, & le reſte de la

(*a*) J'ai ſupprimé un reſte de phraſe, dont la penſée eſt recherchée & manque de juſteſſe. Voici la phraſe entiere de l'Original *Quæ non minùs ad opacandum hunc locum patulis eſt diffuſa ramis, quàm ille cujus umbram ſecutus eſt Socrates ; quæ mihi videtur, non tam ipsâ aquulâ, quæ deſcribitur, quàm Platonis Oratione creviſſe.*

compa-

compagnie ſe plaça ſur des ſiéges rangés autour du platane.

VIII. Cotta nous a ſouvent répété qu'alors Craſſus, pour éloigner le ſouvenir des affaires publiques, ſe mit à parler de l'Eloquence & qu'il commença de cette maniere.

CRASSUS.

Eloge Sulpicius Cotta, & l'Eloquence en général

Sulpicius & Cotta n'ont plus beſoin d'être exhortés comme des jeunes gens; il faut au contraire leur donner des éloges, puiſqu'ils ſurpaſſent les Romains de leur âge, & qu'ils ſe trouvent déjà au niveau des Orateurs les plus conſommés. Rien ne me paroît ſi beau que de régner ſur une aſſemblée par le talent de la parole, d'enchanter les eſprits, & d'entraîner à ſon gré les Auditeurs. L'Eloquence exerça toujours ſon empire chez les Peuples libres; mais elle eſt ſur-tout floriſſante dans les Républiques qui jouiſſent de la paix.

Y a-t-il rien de comparable à ce petit nombre de mortels privilégiés, qui ſemblent poſſéder ſeuls le ſecret de la parole, que la Nature paroît avoir donné à tous les hommes! Eſt-il un

plaiſir plus doux que de prononcer ou d'entendre un Diſcours où brillent tout à la fois la richeſſe de l'expreſſion & la juſteſſe des penſées ? & quel Prince égala jamais le pouvoir d'un Orateur qui vient à bout de calmer les ſéditions, qui dicte les arrêts des Juges & les décrets du Sénat ? Eſt-il rien d'ailleurs de plus noble, de plus généreux, & de plus royal, que de protéger les foibles, de ſauver l'innocence, d'adoucir le ſort des malheureux, d'écarter les dangers qui les menacent, & enfin de maintenir l'ordre dans l'Etat ? L'homme éloquent eſt toujours armé ; il eſt toujours prêt à ſe défendre contre ſes ennemis, à fondre ſur les méchans, & à ſe venger, ſi on l'outrage.

Sans parler des ſuccès que lui offrent le Barreau, la Tribune aux Harangues, & le Sénat, connoît-on rien de plus honnête & de plus agréable dans la retraite, que les plaiſirs d'une converſation élégante & pure ? Si l'homme eſt au deſſus de la bête, parce qu'il peut converſer avec ſes ſemblables & leur communiquer ſes penſées ; chacun ne doit-il pas s'efforcer d'exceller ſur les autres hommes dans ce qui le met à

deſſus de la brute (*a*) ? Enfin n'eſt-ce pas l'Eloquence qui eſt venue à bout de raſſembler les Peuplades, de les aſſervir au joug de la ſociété, d'adoucir le caractere ſauvage des premiers hommes, & de leur impoſer des Loix ?

Pour achever des éloges qui ne finiroient point, je dis que le ſalut de la Patrie & des individus dépend ſouvent d'un véritable Orateur. Jeunes Romains, qui vous livrez à l'Eloquence, pourſuivez donc votre carriere ; redoublez de zele, afin que vous puiſſiez défendre vos amis, ſervir l'Etat, & vous couvrir de gloire.

SCÆVOLA.

IX. Je n'ai pas envie de rabaiſſer un Art qui a fait la réputation de Lælius mon pere, & de mon gendre Craſſus ; mais j'aurai peine à convenir que l'Eloquence a fondé les Etats & les a ſouvent conſervés (*b*) ; qu'hors du Barreau,

Eſt ce loquence a raſſembl Peuplade

(*a*) Cicéron a déjà mis cette penſée dans les Partitions Oratoires : il lui arrive aſſez ſouvent de répéter les mêmes idées dans ſes différens Ouvrages de Rhétorique.

(*b*) Cicéron attribue cette propriété à l'Elo-

de la Tribune, & du Sénat, l'Orateur fait encore admirer ſon élocution.

Peut-on croire que les charmes du Diſcours, plutôt que les conſeils de la raiſon, ont réuni les hommes errans au ſein des forêts & des montagnes ? & ne ſont-ce pas les ames fortes & les Sages, plutôt que les beaux parleurs, qui ont fondé les Etats & qui les ont conſervés ?

Eſt-ce par ſon beau langage, que Romulus aſſembla des Pâtres & des étrangers, qu'il conclut les mariages avec les Sabines, & qu'il repouſſa les ennemis de Rome naiſſante ? Numa, Tullius, & les autres Rois, avoient-ils le moindre talent oratoire ? & cependant n'ont-ils pas fait des inſtitutions admirables ? Chacun ſait de quelle maniere Brutus chaſſa les Tyrans ; ce fut ſon courage qui produiſit cette révolution. Après qu'il eut rendu la liberté à Rome, je vois la Sageſſe préſider à tout

---

quence dans un autre endroit, ſans propoſer, comme ici, des objections : mais cette aſſertion n'eſt pas vraie, ou du moins elle exige des modifications : le grand homme qui civiliſe des Sauvages, a preſque toujours des talens naturels pour l'Eloquence ; mais c'eſt ſur-tout par la ſageſſe qu'il vient à bout de fonder un Etat.

dans la République, & je n'y vois point les effets de l'Eloquence.

Maux produits par les hommes éloquens.

Il ſeroit aiſé de prouver par notre Hiſtoire & par celle des autres Nations, que les Orateurs ont fait plus de mal que de bien. Je ne citerai que les Gracques, les plus éloquens des Romains que j'aye jamais entendus, excepté Antoine & vous : leur pere (*a*), qui aſſurément n'étoit pas doué du talent de la parole, mais qui avoit de la ſageſſe & des ſentimens élevés, ſervit utilement l'Etat en mille rencontres, & ſur-tout en qualité de Cenſeur ; il fit incorporer les Affranchis dans les Tribus, non en prononçant devant le Peuple des Diſcours étudiés, mais par le reſpect qu'imprimoient ſes avis, & preſque d'un ſigne de tête : cette opération fut le ſalut de Rome, & ſans elle il n'y auroit plus de République. Ses deux fils, au contraire, ces habiles Orateurs formés par l'Art & la Nature, quels déſordres & quelles

(*a*) Le pere des deux Gracques s'appeloit *Tiberius Sempronius Gracchus* ; il étoit gendre de Scipion l'Africain : il dompta les Celtiberes & les Sardes, & fut deux fois Conſul. Tite-Live en fait un grand éloge.

calamités n'ont-ils pas produits avec ce beau talent que vous appelez le maître des Etats (*a*) !

X. Sont-ce les Orateurs qui ont créé les Loix, les anciennes coutumes, & les cérémonies de la Religion ? Ont-ils établi les Auſpices auxquels nous préſidons vous & moi, Craſſus, pour le ſalut de la République ? Leur devons-nous le Droit civil, dont notre famille, qui ne fut jamais éloquente, tire ſa gloire ?

Je me ſouviens d'avoir vu Servius Galba, qui s'exprimoit divinement ; Æmilius Porcina, qui paſſoit pour éloquent ; & Carbon que vous eûtes la gloire de vaincre dans un de vos premiers Plaidoyers (*b*) ; ils ignoroient le

(*a*) Cicéron parle ſouvent des Gracques, & il les blâme quelquefois ; il déteſte leurs entrepriſes, & il dit aſſez ouvertement qu'on eut raiſon de les aſſaſſiner : il parle comme un Patricien & comme un Conſulaire. La Poſtérité eſt plus juſte : on convient aujourd'hui, que depuis le meurtre des Gracques, la corruption de la République alla toujours en augmentant. C'étoit une grande & belle opération, de vouloir rétablir l'égalité parmi les fortunes des Citoyens, & d'empêcher qu'un ſeul homme poſſédât plus de cinq cents arpens de terre.

(*b*) Cicéron parle de Servius Galba, de

Droit civil, les Loix & les uſages de nos ancêtres. Pour ne pas recourir à des exemples ſi éloignés, citez-moi parmi les Orateurs d'aujourd'hui un habile Juriſconſulte, excepté vous, qui, par un goût particulier, avez appris de moi la Science des Loix, ce qui peut-être vous fait rougir.

Vous prétendez que toutes les queſtions ſont du reſſort de l'Orateur. Si l'Eloquence n'étoit pas votre domaine, j'aurois peine à ſouffrir cet attentat, & je me mettrois à la tête d'une infinité de gens qui vous pourſuivroient en Juſtice, ou qui combattroient par la force vos uſurpations.

Les diſciples de Pythagore & de Démocrite, & les Phyſiciens, qui énoncent leurs idées avec nobleſſe & avec une ſorte de grace, auroient droit de ſe plaindre de ce que vous envahiſſez leur terrein : les éleves de Socrate, & cette multitude de Philoſophes dont il eſt le pere, vous convaincroient que vous n'avez jamais rien appris, que vous ignorez parfaitement tout ce qui regarde

---

bon, & d'Æmilius Porcina, dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

la moralité des actions, les paſſions, le caractere des hommes, & la conduite de la vie ; & après s'être réunis pour vous livrer un aſſaut général, ils vous attaqueroient enſuite chacun en particulier.

Les Académiciens vous démontreroient que vous n'êtes pas bien inſtruit de ce que vous dites ; les Stoïciens, avec leurs argumens ſubtils, vous envelopperoient dans leurs filets ; les Péripatéticiens auroient le courage de ſoutenir qu'ils fourniſſent à l'Orateur les ornemens dont il embellit ſes Diſcours ; & qu'Ariſtote & Théophraſte ont plus écrit ſur la Rhétorique, & d'une maniere plus exacte, que tous les Rhéteurs de profeſſion.

Je ne parle point des Mathématiciens, des Muſiciens, & des Grammairiens, avec qui le talent des Orateurs n'a pas le moindre rapport. Je penſe donc, Craſſus, qu'il ne faut pas lui accorder un champ ſi vaſte ; ſes véritables bornes ſont encore aſſez étendues : qu'il vous ſuffiſe de donner de la vraiſemblance à toutes les cauſes que vous ſoutiendrez au Barreau ; qu'au Sénat ou ſur la Tribune, votre Harangue perſuade l'Au-

e qui eſt omaine de loquence.

toire, & qu'enfin, dans tous les cas, les Sages ſoient frappés de votre éloquence, & les ſimples de la juſteſſe de vos aſſertions. Si votre domaine, Craſſus, s'étend plus loin, c'eſt qu'outre le génie de l'Orateur, vous avez un eſprit qui embraſſe tous les genres.

CRASSUS.

Bornes ſignées à l'éloquence par les Philoſophes Grecs.

XI. Je ſais que les Grecs penſent comme vous : je me ſouviens qu'en revenant de Macédoine, où j'avois été Queſteur, je vis les Savans qui rendoient alors l'Académie d'Athenes floriſſante ; je vis ſur-tout Carneades, Clitomachus, & Æſchines ; Métrodore, qui paſſoit pour l'homme du monde qui parloit le mieux ; Meneſarque, qui avoit eu votre Panætius pour maître ; & Diodore, qui avoit été diſciple de Critolaüs le Péripatéticien (*a*). D'autres Philoſophes fameux me dirent, d'un commun accord, que la conduite des Républiques n'eſt pas du domaine des Orateurs ; qu'ils ignorent les uſages an-

(*a*) Cicéron parle de ces différens Philoſophes dans ſes Ouvrages Philoſophiques.

ciens, les maximes de l'Etat, & tout ce qui appartient à la ſageſſe & à la raiſon ; que leurs fonctions ſe réduiſent au verbiage du Barreau, de la Tribune, & du Sénat.

Je ne fus jamais de leur avis ; & Platon, le plus éloquent des Philoſophes, qui a créé tous ces ſyſtêmes, ne m'a pas fait changer d'opinion. Pendant mon ſéjour à Athenes, je lus avec Carneades ſon Dialogue de Gorgias, & je fus bien ſurpris de trouver dans cet Ouvrage un grand Orateur qui ſe moquoit de l'Art Oratoire. Après tout, c'eſt ici une diſpute de mots, dans laquelle les Grecs, ſuivant leur uſage, cherchent plus à déployer leur eſprit, qu'à découvrir la vérité.

Je veux que l'Art ſoit borné aux délibérations du Sénat, aux Harangues devant le Peuple aſſemblé, & aux Plaidoyers du Barreau ; il faut bien que l'Orateur ait les moyens d'y réuſſir. Comment parlera-t-il avec ſuccès, s'il ignore les intérêts de l'Etat, nos Loix & nos coutumes, la théorie des paſſions de l'homme ? Oſerez-vous traiter d'ignorant, celui qui réunit tant de connoiſſances ? Si vous dites que ſes fonctions

ſe réduiſent à traiter un ſujet d'une maniere élégante, préciſe, & variée; je vous demande s'il peut les remplir ſans les lumieres que vous ne lui accordez point.

Si Démocrite, comme on le dit & comme je le crois, a fait admirer la richeſſe de ſon élocution en parlant de la Phyſique; ſes penſées appartiennent à la Philoſophie, & les ornemens de ſon ſtyle à l'Art Oratoire: ſi Platon, comme j'en conviens, a traité d'une maniere preſque divine des ſujets ſi éloignés des diſputes qu'on agite dans les Gouvernemens; ſi Ariſtote, Théophraſte, & Carneades ont mis de l'éloquence & de la grace dans leurs Ecrits; ils ont pris le langage des Orateurs pour embellir les Sciences. Chryſippe, malgré ſa pénétration, a parlé des mêmes objets avec ſéchereſſe & ſans intérêt: quoiqu'il n'eût pas le talent du ſtyle, il n'en fut pas moins un grand Philoſophe.

XII. Vous voyez donc que ſi le ſtyle de quelques Philoſophes eſt ſec & dénué d'ornemens, l'élocution de pluſieurs autres eſt riche, brillante, & variée, & qu'ainſi ils empruntent les

ſecours de l'Eloquence. J'avouerai que la diction n'eſt pas la partie la plus eſſentielle aux Philoſophes, & que le Diſcours le mieux écrit eſt ridicule, s'il ne porte pas ſur des idées juſtes. En effet, y a-t-il rien de plus déraiſonnable que de belles phraſes & des expreſſions bien choiſies & bien arrangées, ſi les idées ne répondent pas à cette éclatante parure ?

L'Orateur peut s'inſtruire ſur les Sciences & ſur les matieres les plus étrangeres à ſon talent, & en parler enſuite mieux que ceux dont le devoir eſt de les connoître à fond.

Si l'on veut abſolument que le talent de l'Orateur ſe borne aux Plaidoyers du Barreau & aux Harangues du Sénat & de la Tribune, je conviendrai que l'Eloquence s'exerce particuliérement ſur ces objets ; mais, pour les bien traiter, il faut avoir des connoiſſances que les Maîtres de Rhétorique n'enſeignent point, & que peut-être ils ignorent.

Et, encore une fois, le but de l'Orateur n'eſt-il pas d'inſpirer aux hommes l'indignation, l'amour, ou la colere ; de les exciter à la clémence & à la pitié ? &, pour produire ces grands

effets, ne doit-on pas connoître parfaitement le caractere de l'homme, & les différens reſſorts qui peuvent l'agiter ou l'émouvoir ?

On dit que ces connoiſſances appartiennent aux Philoſophes (*a*); & je ne crois pas que l'Art Oratoire doive les revendiquer : mais, ſi nous leur accordons la théorie, on nous laiſſera du moins l'art de les employer. Je le répete de nouveau, c'eſt le propre de l'homme éloquent de parler avec nobleſſe & avec élégance, d'une maniere qui ſoit analogue au ſujet, & à la portée des Auditeurs.

XIII. Vous obſervez que Théophraſte & Ariſtote ont écrit ſur ces matieres : prenez garde, Scævola, que cette remarque ne me ſoit favorable ; car ces Philoſophes Grecs avouent qu'ils entrent alors ſur le domaine de l'Orateur ; & en effet, ils donnent à leurs Ouvrages le nom de *Livres de Rhétorique*.

(*a*) Ariſtote a laiſſé, dans le onzieme Livre de ſa Rhétorique, un petit Traité ſur la maniere de remuer les paſſions ; mais cette théorie eſt du reſſort du Philoſophe, plutôt que de celui du Rhéteur.

Quand il arrive aux Orateurs, ce qui eſt très-commun, de parler des Dieux immortels, de la Religion, des liens de la concorde & de l'amitié, du droit des gens, du droit des Nations en particulier, & des hommes en général; de la juſtice, de la généroſité, de la tempérance, & des autres vertus : les Académies & les Ecoles des Philoſophes s'écrient qu'on empiete ſur leur terrein.

ifférence les Ora- & les ſophes.

Je veux bien regarder leur plainte comme fondée; je veux bien que, pour amuſer leur oiſiveté, ils s'occupent de ces grands intérêts dans leurs Ecoles, & qu'ils en faſſent le ſujet de leurs vaines diſputes : mais, tandis qu'ils traitent ces matieres ſans grace & avec ſéchereſſe, l'Orateur a le ſecret d'en parler avec éloquence. Voilà ce que j'oſois ſoutenir à Athenes, & devant les Philoſophes les plus renommés. Notre ami Marcellus (*a*), qui ſeroit ici, ſi ſes fonctions d'Edile ne l'obligeoient de préſider aux Jeux qu'on célebre à Rome, me

(*a*) Ce Marcellus eſt le même pour qui Cicéron fit la célebre Harangue dont nous parlerons ailleurs.

ſollicitoit de leur répondre : & je crus devoir ſatisfaire un jeune Patricien brûlant du déſir de s'inſtruire.

Les Grecs peuvent dire, s'ils le veulent, que Lycurgue & Solon, qui d'ailleurs nous ſemblent devoir être mis au nombre des hommes éloquens, connoiſſoient mieux l'Art de la Légiſlation, la Politique propre aux temps de paix & aux temps de guerre, tout ce qui regarde les alliances, les impôts, & les droits des Citoyens, qu'Hypérides & Démoſthenes, dont l'éloquence eſt ſi parfaite ; qu'ils mettent au deſſus de Galba & de Lælius votre beau-pere (*a*), ſi célebre par le talent de la parole, les Décemvirs (*b*) qui compoſerent la Loi des douze Tables ; qu'ils ajoutent, qu'en conſacrant toute ſa vie à l'étude d'un Art, on peut, en quelque ſorte, ſe l'ap-

(*a*) Voyez ce qu'en dit Cicéron dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

(*b*) Les Décemvirs furent inſtitués l'an de Rome 302 : l'Eloquence n'étoit pas encore réduite en Art ; on ne s'occupoit guere à Rome que de la Politique & de l'adminiſtration de l'Etat.

proprier : je le veux bien encore ; mais je ne ceſſerai de répéter, qu'un parfait Orateur doit être en état de parler ſur tout, d'une maniere intéreſſante & variée.

XIV. Pour bien traiter les cauſes qui, de l'aveu de tout le monde, appartiennent à l'Eloquence, il faut ſouvent recourir à des Sciences qu'on dit étrangeres à l'Orateur. Si l'on veut, à l'exemple de Phormion (*a*), parler de la guerre en préſence d'un Général d'armée ; ne doit-on pas connoître l'Art Militaire, & ſouvent la topographie des lieux ? S'il eſt queſtion, dans les aſſemblées générales du Peuple, de donner ſon avis pour ou contre une Loi, ou au Sénat ſur les différens points de l'Adminiſtration ; ne doit-on pas ſavoir la Politique ? L'art d'exciter ou de calmer les paſſions eſt l'objet principal de l'Orateur : & comment en viendrez-vous à bout, ſi vous n'avez pas étudié ſoigneu-

(*a*) Le Philoſophe Phormion voulut prononcer devant Annibal une Harangue ſur la profeſſion des armes. On demanda au Carthaginois ce qu'il penſoit de l'éloquence de Phormion. Il répondit : *De tous les foux que j'ai vus, celui-là me paroît le plus extravagant.*

ſement tout ce qu'enſeigne la Philoſophie ſur le caractere & les mœurs des hommes ?

Sans ſavoir ſi vous l'approuverez, j'ajouterai quelque choſe de plus. La Phyſique & les Mathématiques ſont des Sciences bien éloignées de l'Art de l'Eloquence ; & cependant, ſi l'on veut en bien parler, il eſt néceſſaire de poſſéder quelques-uns des talens de l'Orateur.

Si, comme on le dit, l'Architecte Philon, après avoir conſtruit l'Arſenal d'Athenes, rendit compte de ſes travaux au Peuple, d'une maniere éloquente ; il puiſa dans l'Art Oratoire les beautés de ſon Diſcours. Si on écoutoit avec tant de plaiſir notre ami Aſclepiades, lorſqu'il parloit ſur la Médecine ; c'eſt qu'il étoit encore plus grand Orateur qu'habile Médecin. Si Antoine, que voilà, avoit à plaider pour Hermodore ſur un point de Marine ; il commenceroit par s'inſtruire du ſujet, & il en parleroit enſuite avec beaucoup de ſuccès.

Socrate a dit, & cela n'eſt pas très-vrai, qu'on parle bien des choſes qu'on ſait parfaitement : mais on peut aſſurer, avec plus de juſteſſe, qu'un homme parle toujours mal des choſes qu'il

ignore, & qu'il ne parle jamais bien de celles qu'il ſait, ſi l'Art de l'élocution lui eſt étranger.

XV. Si donc je voulois définir l'Orateur dans ſon acception la plus étendue; je dirois qu'on eſt digne de porter un nom ſi beau, lorſqu'on eſt en état de parler ſur tout, avec ſageſſe, avec élégance, & avec juſteſſe, & lorſqu'on a d'ailleurs une mémoire ſûre (*a*) & une action noble.

Si on me reproche de donner un champ trop vaſte aux fonctions de l'Orateur, je permets à chacun de le circonſcrire comme il voudra; mais je ſoutiens toujours, que, s'il s'agit de faire un Diſcours ſur les Arts étrangers au Barreau, à la Tribune, & au Sénat, les Orateurs, après avoir conſulté des hommes inſtruits, en parleront mieux que perſonne.

Que Sulpicius ait à parler de la guerre, il ira conſulter Marius; & Marius, en-

(*a*) Les Anciens ſoutenoient tous que la mémoire eſt une des qualités les plus eſſentielles au parfait Orateur: les Modernes ſont moins rigoureux; ou plutôt, c'eſt encore ici une diſpute de mots.

tendant ſon Diſcours, croira que l'Orateur ſait mieux que lui l'Art Militaire : qu'il ait à traiter un point de Droit, il viendra s'inſtruire auprès de vous (*a*), & il embellira tellement vos idées, qu'il paſſera pour un Juriſconſulte plus habile que Scævola.

S'il veut diſcourir ſur le vice ou la vertu, la douleur ou la mort, ſur le naturel ou les paſſions des hommes ; s'il ne connoît pas ces objets, que pourtant tout Orateur doit connoître, il prendra peut-être les leçons de Sextus Pompée (*b*), très-verſé dans la Philoſophie ; & à la fin il en parlera mieux que ſon Maître.

Comme les trois diviſions principales de la Philoſophie embraſſent l'Art de la Logique ou du raiſonnement, l'Hiſtoire & les ſecrets de la Nature, & la Morale ; on peut, par égard pour la pareſſe, diſpenſer les Orateurs des deux premieres : mais la connoiſſance de la troiſieme lui eſt abſolument néceſſaire.

(*a*) Craſſus répond ici à Scævola.

(*b*) Il étoit fils du grand Pompée, & Cicéron en parle ſouvent avec éloge.

Quant aux opérations & aux ſecr
la Nature, & à la Dialectique, i
s'en inſtruire au beſoin, & en parl
ſuite d'une maniere agréable.

XVI. Aratus ne ſavoit pas l'
nomie (*a*), & cependant il a fait u
beau Poëme ſur le Ciel & les Et
Nicandre, qui ne connoiſſoit pas l
culture, a publié des Géorgiques
rables (*b*). Pourquoi les Orateurs
roient-ils pas, comme les Poët
talent d'embellir des ſujets qu'il
dient au moment de la compoſit

Le Poëte a beaucoup de rappor
l'Orateur : ſi la meſure du vers l
davantage, on lui permet des expr
plus hardies. Ils emploient à pe
les mêmes ornemens ; le domai
l'un & de l'autre eſt égalemen
bornes, & ils peuvent traiter
ſorte de matieres.

Au reſte, Scævola, ſi je dis
parfait Orateur doit être en état d

(*a*) Une partie de ce Poëme ſubſiſte e

(*b*) Ces Géorgiques de Nicandre ſo
dues ; mais il nous reſte de lui deux P
intitulés *Theriaca*, & *Alexipharmaca*,
Médecine.

ler ſur tout, & qu'il doit connoître particuliérement tout ce qui a rapport aux mœurs des hommes ; n'imaginez pas que j'aye la prétention d'être ce modele dont je veux donner l'idée.

Je ſuis de l'avis de Lucilius (*a*), qui avoit de l'aigreur contre vous, & qui, pour cela, me voyoit moins ſouvent qu'il ne l'auroit déſiré : ce Citoyen inſtruit & plein d'urbanité, diſoit que pour être mis au nombre des Orateurs, il faut poſſéder toutes les connoiſſances dignes d'un homme libre ; que ſi on ne trouve pas l'occaſion de les montrer dans le Diſcours, elles y jettent pourtant une ſorte d'éclat que tout le monde apperçoit.

Les joueurs de paume annoncent, par leur démarche, s'ils ſont habitués aux exercices de la lutte. Ceux qui façonnent un vaſe & une ſtatue, montrent s'ils ont appris à deſſiner ou à peindre. De même, lorſqu'un Orateur parle au Barreau, ſur la Tribune, ou au Sénat,

(*a*) C. Lucilius avoit été l'ami de Scævola ; mais ils ſe brouillerent, à cauſe d'un Plaidoyer que fit ce dernier contre Albutius, ami de Lucilius.

on voit bien ſi ce n'eſt qu'un déclamateur, ou un homme véritablement inſtruit.

SCÆVOLA.

XVII. Je ne lutterai plus contre vous, votre adreſſe eſt trop grande ; après avoir avoué que toutes les connoiſſances ne ſont pas du domaine de l'Orateur, je ne ſais comment vous êtes venu à bout de les y faire rentrer.

Lorſque j'exerçois la Préture à Rhodes, je voulus répéter au célebre Rhéteur Apollonius, les leçons que m'avoit données Panætius ; il ſe moqua de moi ; & mépriſant la Philoſophie, ſelon ſa coutume, il la combattit par des raiſons plus agréables que ſolides. Vous employez les mêmes armes, afin de prouver que la connoiſſance de tous les Arts doit ſervir de cortége au talent de l'Orateur.

Celui qui connoîtroit tous les Arts, & qui auroit de plus le talent de l'Eloquence, ſeroit, je l'avoue, un homme admirable : s'il en fut jamais de tel, ou même s'il peut y en avoir, c'eſt vous, Craſſus, vous, qui, n'en déplaiſe aux autres Orateurs, ne laiſſez

preſque plus de gloire à recueillir.

Mais vous n'avez point acquis cette immenſité de connoiſſances que vous exigez de l'Orateur; cependant vous excellez au Barreau, ſur la Tribune, & dans le Sénat; & j'en conclus que votre propoſition eſt exagérée.

CRASSUS.

Combien les Romains avoient peu de temps pour s'inſtruire.

Souvenez-vous qu'il n'eſt pas ici queſtion de moi, mais du parfait Orateur: que pourrois-je ſavoir, moi, qui me ſuis mêlé de l'Adminiſtration, qui ai paru ſur la Tribune & au Barreau, ſollicité & rempli des charges, travaillé pour mes amis & pour la République, avant d'avoir pu méditer ſur tous ces objets?

Si vous avez de l'eſtime pour un homme qui, en lui ſuppoſant le talent que vous voulez bien lui accorder, a manqué du moins de loiſir pour s'inſtruire, & de ce zele ardent qui veut tout ſavoir; ne devez-vous pas eſpérer de bien plus grands ſuccès d'un Orateur, qui aux dons du génie réuniroit tous ces avantages?

ANTOINE.

XVIII. Craſſus, vous défendez très-bien votre ſentiment : & ſi un Orateur avoit des connoiſſances univerſelles, je ſuis perſuadé qu'on appercevroit dans ſon Diſcours plus d'abondance & de richeſſe.

Mais il eſt difficile de devenir univerſel, ſur-tout en vivant à Rome, & au milieu des occupations dont nous ſommes accablés ; d'ailleurs il ſeroit à craindre que tant de lumieres ne fiſſent perdre à l'Orateur la maniere qui convient aux Plaidoyers & aux Harangues. Les Philoſophes que vous avez cités tout à l'heure, parlent avec élégance & avec nobleſſe, il eſt vrai, ſur la Nature & ſur la Morale ; mais leur maniere ne convient ni au Barreau, ni à la Tribune, ni au Sénat ; la parure de leur ſtyle n'eſt pas propre à l'action ; & leur langage eſt trop foible pour le tumulte de la place publique, ou le fracas des Tribunaux.

Je me ſuis aviſé fort tard de lire les Auteurs Grecs, & je n'en ai fait qu'une étude ſuperficielle ; mais, lorſque je fus envoyé Proconſul en Cilicie, le mauvais

vais temps me retint plusieurs jours à Athenes; je passai tous mes instans avec ces habiles Philosophes que vous avez nommés au commencement de cet Entretien : on répandit, je ne sais comment, parmi eux, qu'à Rome, nous parlions, vous & moi, dans les Causes les plus célebres ; chacun d'eux se mit à discourir sur les fonctions de l'Orateur & l'Art de l'Eloquence.

Ménésarque & plusieurs autres disoient que nos prétendus Orateurs sont des artisans, dont la langue est agile & exercée ; qu'il n'y a d'Orateur que le Sage ; que l'Eloquence, ou l'Art de la Rhétorique, est une vertu ; que les vertus sont égales entre elles ; que si on en possede une, on les possede toutes ; qu'ainsi l'homme éloquent a toutes les vertus, & que par conséquent l'Eloquent & le Sage ne différent pas l'un de l'autre (*a*). Ils discouroient ainsi sans grace,

(*a*) Il faut bien croire que les Philosophes d'Athenes soutenoient gravement ces misérables sophismes, & qu'ils embrouilloient ainsi les questions par des subtilités inintelligibles. Cicéron, malgré son goût pour la Philosophie Grecque, n'avoit pas envie d'être plus clair en

& avec une ſéchereſſe & une obſcurit
qui me déplaiſoient beaucoup.

Carneades parloit d'une maniere plu
élégante & plus profonde ; mais il n
découvroit pas ſa façon de penſer, ſui
vant l'ancien uſage de l'Académie, qu
combat tous les ſyſtêmes ſans en adop
ter aucun : il traita néanmoins d'igno
rans, ces Rhéteurs qui ſe mêlent d
donner des regles ſur l'Art de bie
dire ; & il ſoutint que ſi un Orateu
néglige de s'inſtruire à l'école des Philo
ſophes, il ne parviendra jamais à la vé
ritable Eloquence.

XIX. Quelques Athéniens beaux d
ſeurs, verſés dans l'Adminiſtration &
Barreau, & parmi eux Ménédeme (*a*)
que vous avez vu chez moi à Rome
défendoit le parti contraire ; il ſoute
noit, avec toute la vivacité de ſon e
prit, que la Science de l'Adminiſtr
tion eſt le partage de l'Orateur. Ca

---

cet endroit ; & il n'étoit guere poſſible de
traduire d'une autre maniere.

(*a*) Il y a eu trois Philoſophes du mê
nom ; Cicéron parle ici du dernier, qui naq
à Rhodes, & qui enſeignoit la doctrine pé
patéticienne.

neades lui répondit par des argumens ſans nombre, que cette Science s'apprend dans les Ecrits des Philoſophes; qu'on chercheroit en vain dans ceux des Rhéteurs, ce qu'on doit établir touchant le culte des Dieux, l'éducation de la jeuneſſe, les Loix & la police, & enfin tout ce qui ſert au maintien & au bon ordre d'une République.

Apoſtrophant enſuite les Rhéteurs, il leur diſoit: » Si votre Art embraſſe les » connoiſſances les plus utiles; pour- » quoi rempliſſez-vous vos Livres de » préceptes ſur la maniere de compoſer » un exorde ou une péroraiſon, & ſur » d'autres bagatelles ſemblables (c'eſt » le nom dont il ſe ſervoit); au lieu » de nous enſeigner l'art de faire des » Loix, d'adminiſtrer les Etats, & de » régler les paſſions des hommes «?

Il répétoit que les Orateurs n'ont pas ſur l'Adminiſtration les lumieres & la prudence qu'ils s'attribuent, & qu'ils ignorent les véritables moyens de parler avec ſuccès; car, ajoutoit-il, leur but eſt de paſſer auprès de l'Auditoire pour tels qu'ils veulent paroître (*a*), & de

(*a*) Ariſtote établit ce principe dans le premier Livre de ſa Rhétorique.

diriger à leur gré l'eſprit de ceux qui les écoutent. C'eſt la probité & une conduite irréprochable qui produiſent le premier effet, la Rhétorique n'y fait rien : quant au ſecond, il eſt impoſſible de perſuader ou d'entraîner la volonté des hommes, ſi l'on ne connoît les diverſes impreſſions qu'elle eſt capable de recevoir. Pour acquérir cette connoiſſance, il faut pénétrer dans le ſanctuaire de la Philoſophie, & les Rhéteurs ne paſſent jamais au delà du ſeuil.

Ménédeme tâchoit de le réfuter par des exemples, plutôt que par des raiſons ; il déclamoit les grands morceaux de Démoſthenes, afin de prouver que cet Orateur connoiſſoit tous ces moyens d'entraîner les Juges & le Peuple, qu'on dit appartenir à la Philoſophie.

XX. Carneades répliquoit : » Je conviens de l'éloquence & des lumieres » de Démoſthenes ; je n'examine pas » ſi cet Orateur les dut à ſon génie » ou aux inſtructions de Platon, dont » il fut le diſciple ; car il n'eſt point ici » queſtion des talens de Démoſthenes, » mais des préceptes des Rhéteurs.

Si l'Eloquence eſt un Art.

De plus, il diſoit ſouvent, dans la chaleur de la diſpute, que l'Eloquence

n'eſt point un Art, que la Nature ſeule apprend à ſolliciter une grace d'un ton ſuppliant, à parler à ſes ennemis avec menace, à expoſer les faits, à fournir des preuves à l'appui de notre opinion, à réfuter les ſentimens contraires, & enfin à employer au beſoin le langage de la plainte & de la priere; que les Orateurs ne font rien de plus; que l'habitude & l'exercice donnent enſuite de la ſagacité, de la prudence, & de la facilité pour s'énoncer. Afin de rendre ſes aſſertions plus vraiſemblables, il citoit des exemples à ſon tour.

S'il faut l'en croire, depuis Corax & Tiſias (*a*), qui ont écrit les premiers ſur l'Art, on ne trouve pas un Rhéteur qui ait jamais eu une éloquence médiocre (*b*).

(*a*) Deux Siciliens qui exerçoient la profeſſion de Rhéteur. Quintilien nous apprend que le premier fut l'intime ami du Tyran Hyeron, à peu près dans la ſoixante-ſeizieme Olympiade, ou quatre cent ſoixante-quinze ans avant la naiſſance de J. C.

(*b*) Ceci paroît exagéré; car on cite des Rhéteurs qui avoient une ſorte d'éloquence, tels que Gorgias, Protagoras, Théodore, Iſocrate, Ariſtote, Theodecte, & Theophraſte.

Il nommoit enſuite une foule d'Orateurs célebres, qui ne voulurent point apprendre ces regles, & il me mettoit de ce nombre, ſoit pour ſe moquer de moi, ſoit qu'il le penſât réellement: je répondis que j'étois d'accord avec lui ſur l'un de ces points, c'eſt-à-dire que je n'avois pas appris la Rhétorique (*a*); mais que, pour l'autre, il ſe trompoit.

Il ajoutoit que les regles d'un Art doivent être certaines, évidentes, produire ſûrement leur effet (*b*), & que tout eſt incertain en matiere d'Eloquence; que les Orateurs ne ſavent pas parfaitement les choſes dont ils parlent; que d'ailleurs ils ne ſe propoſent point

(*a*) Antoine avoit la fantaiſie de paroître beaucoup moins inſtruit qu'il ne l'étoit: il ſavoit le Grec & il n'en convenoit pas; il avoit étudié les Rhéteurs & il le nioit. Croyoit-il que le talent a plus de force & d'éclat, lorſqu'il n'eſt pas ſurchargé de regles & de connoiſſances?

(*b*) Ce raiſonnement eſt un ſophiſme, & il y en a une multitude dans ce Dialogue. L'Eloquence ſeroit encore un Art, quand même ſes regles ne ſeroient ni certaines, ni évidentes quand elles ne produiroient pas ſûrement leur effet.

d'inſtruire complétement leur Auditoire, mais de lui donner des idées ſuperficielles, & quelquefois fauſſes, ſur les matieres qu'ils traitent.

Que vous dirai-je ? Je fus preſque convaincu que l'Eloquence n'eſt pas un Art, & qu'il eſt impoſſible de parler avec ſagacité & avec abondance, ſi l'on n'a pas étudié les plus habiles Philoſophes. Carneades, qui d'ailleurs louoit beaucoup vos talens, me fit obſerver que j'écoutois ſes leçons avec docilité, & que vous ne ceſſiez pas d'argumenter contre lui.

XXI. Converti par ce Philoſophe, je ne pus m'empêcher d'écrire dans un petit Ouvrage, devenu public malgré moi, que je connoiſſois des hommes diſerts, mais pas un d'éloquent. Je donnois le nom de *diſert*, à celui qui s'exprime avec aſſez de netteté & d'eſprit pour ſatisfaire le commun des hommes; j'appelois *éloquent*, celui qui ennoblit tout par la magnificence des expreſſions & la beauté des mouvemens, & dont le génie & la mémoire forment deux ſources intariſſables, où il puiſe lorſqu'il le veut : il eſt bien difficile de parvenir à ce degré de perfection ; car

la ſollicitation des emplois & le travail du Barreau nous abſorbent, ſans nous laiſſer le loiſir de rien étudier ; mais enfin cette perfection n'eſt pas une chimere, & elle ſe réaliſera peut-être.

En voyant les heureuſes diſpoſitions de mes Concitoyens, je ne déſeſpere pas de rencontrer un homme qui, ayant plus de loiſir & de génie que nous, s'adonne aux Lettres avec plus d'ardeur. Je me flatte qu'après avoir beaucoup écrit, après avoir lu & étudié les Rhéteurs & les Philoſophes, il arrivera enfin à cette véritable Eloquence que nous cherchons. A dire le vrai, je crois que ce modele des Orateurs ſera Craſſus lui-même, car il en approche ſingulierement ; ou bien un Romain doué du même talent, qui aura plus de temps pour s'appliquer à la lecture ou ſe livrer à la compoſition.

SULPICIUS.

Quoique nous déſiraſſions beaucoup, Cotta & moi, de vous entendre ſur cette matiere, nous ne l'eſpérions pas ; nous comptions bien profiter de votre converſation toujours inſtructive, & en-

richir notre esprit de quelques-unes de vos pensées ; mais c'est un grand bonheur pour nous d'apprendre aujourd'hui les secrets de l'Art & les mysteres de l'Eloquence.

Dès mon bas âge, j'ai toujours aimé la gloire ; je voulois vous ressembler, Antoine & Scævola ; vous connoissez ma tendresse pour Crassus ; quoique je le quitte rarement, je n'ai jamais pu rien apprendre de lui touchant l'Eloquence ; je lui ai fait néanmoins de vives prieres là-dessus, & Drusus a joint ses sollicitations aux miennes. Pour vous, Antoine, vous ne m'avez pas traité avec tant de rigueur, & vous m'avez souvent fait part de vos observations.

Puisque vous avez commencé de nous instruire sur ce que nous désirons si vivement de savoir, continuez, je vous prie, à nous dire votre opinion sur toutes les parties de l'Eloquence. Si j'obtiens cette faveur, les jardins de Crassus resteront à jamais dans mon souvenir, & je préférerai toujours ce Gymnase voisin de Rome, à l'Académie & au Lycée d'Aristote (*a*).

(*a*) Le Lycée étoit un célebre Collége

CRASSUS.

XXII. Ne vaudroit-il pas mieux s'adreſſer à Antoine, puiſqu'il eſt en état de vous ſatisfaire, & qu'il ne hait pas ces ſortes d'entretiens ? Pour moi, je ne les aime point, & j'avoue, comme vous venez de me le reprocher, que j'ai ſouvent réſiſté à vos prieres ; je vous prie de ne pas m'accuſer d'orgueil ou d'impoliteſſe : votre zele pour l'Eloquence eſt très-louable ; & je l'approuve d'autant plus, que vous êtes né pour y exceller ; mais je n'ai jamais traité cette matiere, & j'ignore d'ailleurs les regles de l'Art.

COTTA.

Puiſque nous ſommes venus à bout, Craſſus, de vous faire ouvrir la bouche ſur ce ſujet, ce qui nous paroiſſoit très-difficile, ce ſeroit notre faute ſi nous vous quittions ſans que vous ayez éclairci nos doutes.

---

d'Athenes, conſtruit aux dépens du Public, où Ariſtote donna long-temps des leçons publiques.

CRASSUS.

Oui, ſi je puis vous ſatisfaire; car vous ne me contraindrez point à dire ce que je ne ſais pas.

COTTA.

Quel homme aura la prétention de ſavoir ce que vous ignorez, & de pouvoir ce qui vous eſt impoſſible ?

CRASSUS.

Puiſque vous me permettez de vous répondre, quand je voudrai : *Je ne ſais pas*; ou, *Je ne ſuis point en état de vous ſatisfaire*; propoſez-moi vos queſtions.

SULPICIUS.

Je commencerai par un chapitre dont Antoine vient de parler : croyez-vous que l'Eloquence ſoit véritablement un Art ?

CRASSUS.

Quoi donc ! vous me traitez comme un de ces Grecs babillards & oiſifs,

mais quelquefois ſavans, à qui l'on donne un ſujet en l'air pour les faire parler. Croyez-vous que j'eſtime ce vain parlage ? Ignorez-vous que je me moque de ces effrontés, qui demandent, au milieu d'une aſſemblée nombreuſe, qu'on leur propoſe un ſujet ?

On dit que Gorgias (*a*) s'aviſa le premier de ce bel expédient ; il croyoit s'annoncer pour un grand homme, en offrant de parler, ſans préparation, ſur toute ſorte de matieres. Ces parleurs préſomptueux devinrent très-nombreux, ainſi qu'ils le ſont encore aujourd'hui ; ils ſe vantent de traiter à fond les queſtions les plus importantes & les plus neuves.

Si j'avois ſu votre goût, Sulpicius & Cotta, j'aurois amené ici l'un de ces Docteurs Grecs, qui vous enchanteroit par ſes Diſcours ; il eſt aiſé d'en trouver : le jeune M. Piſon (*b*), mon

(*a*) Gorgias fut Diſciple d'Empedocles & Maître d'Iſocrate ; il amaſſa de ſi grandes richeſſes dans la profeſſion de Rhéteur, qu'il fit préſent au Temple d'Apollon à Delphes, d'une groſſe ſtatue d'or maſſive.

(*b*) Cicéron parle de M. Piſon dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

intime ami, a un goût si vif pour l'étude, qu'il a dans sa maison le Péripatéticien Staseas (*a*) : je connois particuliérement Staseas, &, au jugement de tous les connoisseurs, c'est le premier des Rhéteurs.

SCÆVOLA.

Nous n'avons besoin ni d'un Péripatéticien, ni de Staseas ; c'est à vous, Crassus, de satisfaire ces jeunes gens ; ils ne cherchent point à entendre une leçon de l'Ecole, ou l'inutile babil d'un Sophiste Grec, ils désirent de s'instruire avec l'homme du monde le plus éloquent & le plus sage ; avec un Orateur qui, au lieu de composer de petits Livres, harangue dans les affaires les plus importantes, & qui, par ses lumieres & son talent de la parole, occupe le premier rang dans la Capitale du Monde.

Vos talens oratoires m'ont toujours paru admirables ; mais je ne crois pas que vous ayez moins de bonté que

(*a*) Staseas étoit de Naples. Voyez ce qu'en dit Cicéron au Livre *de Finibus*.

d'éloquence, & vous ne pouvez plus réſiſter à l'empreſſement de deux jeunes Romains qui annoncent des diſpoſitions heureuſes.

CRASSUS.

Eh bien, il faut les contenter; je ne refuſe pas de leur répondre, mais ce ſera en peu de mots, ſelon ma coutume.

Il me paroît que l'Eloquence n'eſt pas véritablement un Art, ou que cet Art eſt peu ſolide; d'ailleurs, c'eſt une diſpute de mots. Si les Arts, comme le diſoit tout à l'heure Antoine, ſont fondés ſur des principes ſûrs, évidens, & infaillibles, il me ſemble que la profeſſion des Orateurs n'eſt pas un Art. Tous les principes qui les guident dans leurs Diſcours, au Sénat, au Barreau, & ſur la Tribune, varient, & ſont toujours ſubordonnés aux ſentimens & au goût du Peuple.

Mais ſi les obſervations qu'on a faites dans la théorie & la pratique de l'Eloquence, ont été recueillies par des eſprits juſtes, & claſſées enſuite ſelon le genre & l'eſpece, ces obſervations ſuffi-

ront peut-être pour conſtituer un Art ; il faut même avouer que ce ſera l'opinion commune, quand elle ſeroit combattue par des Philoſophes ſubtils. Que la profeſſion de l'Orateur ſoit un Art ou quelque choſe qui lui reſſemble, cela eſt indifférent, pourvu qu'on en connoiſſe les principes, & qu'on ne néglige pas d'ailleurs d'autres moyens plus efficaces de parvenir à l'Eloquence.

ANTOINE.

XXIV. Je ſuis fort de votre avis : vous n'imitez pas ces Docteurs, qui renferment l'Eloquence dans les préceptes de la Rhétorique ; ni ces Philoſophes, qui dédaignent les regles, comme tout à fait inutiles. Vous nous ferez plaiſir à tous, de dire quels ſont les autres moyens plus efficaces de parvenir à l'Eloquence.

CRASSUS.

Je répondrai, puiſque je l'ai promis, à condition que vous ne divulguerez pas les bagatelles dont je vais vous entretenir : on traiteroit mon Diſcours de ridicule, malgré les ſoins que

je prendrai de ne pas parler comme un Rhéteur de profeſſion, mais comme un Sénateur, qui, ſans ignorer abſolument ce qui eſt relatif au talent de haranguer en public, eſt bien éloigné d'avoir là-deſſus des connoiſſances profondes, & qui ne traite ce ſujet que pour vous plaire.

Lorſque je briguois les ſuffrages du Peuple pour les Magiſtratures, j'avois coutume de me débarraſſer de Scævola dès que j'arrivois ſur la Place publique. Allez vous-en, lui diſois-je, je viens faire des baſſeſſes & des ſottiſes, & je crains de les faire devant vous; vous me verriez embraſſer l'un, ſourire à l'autre, & demander des voix d'un ton ſuppliant (*a*). Je ſais bien que je vais faire une ſottiſe pareille devant ce même homme qui jadis m'en impoſoit ſi fort. Y a-t-il rien de ſi ridicule que de diſcourir ſur la théorie du Langage, puiſqu'il eſt ridi-

(*a*) Il paroît que les Romains faiſoient, pour arriver aux charges, toutes les baſſeſſes que font aujourd'hui les Anglois pour être Membres du Parlement; & quand Cicéron ne le diroit pas, il eſt clair que cela doit arriver dans tous les Gouvernemens populaires.

cule de parler lorſque cela n'eſt pas abſolument néceſſaire (*a*) ?

SCÆVOLA.

Continuez, Craſſus ; je me charge de la faute, ſi c'en eſt une.

CRASSUS.

XXV. Je penſe que le talent naturel contribue ſur-tout à l'Eloquence ; & en effet, ces Rhéteurs de profeſſion, dont nous parloit Antoine, qui n'ont pu devenir éloquens, n'ignoroient point les préceptes de l'Art ; mais ils manquoient de génie : pour être Orateur, il faut avoir un eſprit ardent & fécond, une imagination mobile & brillante, une conception rapide, & une mémoire ſûre.

Les dons de la Nature contribuent plus que l'Art à l'Eloquence.

Ces qualités ſont un préſent des Dieux ; l'Art ne peut que les mettre en

(*a*) Cette maxime eſt ſévere, & digne de la gravité des Romains. Quoique ce ſoit imiter les Peintres qui écrivent au bas de leur portrait le ſujet qu'ils ont voulu traiter, je ſuis obligé d'avertir que Cicéron a ſouvent mis de l'enjouement dans ce Dialogue.

mouvement : mais, quand il pourroit les donner, n'y en a-t-il pas d'autres, telles que la liberté de l'organe de la langue, le ſon de la voix, les poumons, la force du corps, l'expreſſion du viſage, & le maintien de toute la perſonne, qu'on doit à la Nature ?

L'Art, j'en conviens, peut y ajouter quelque choſe ; les leçons perfectionnent les bonnes qualités, & corrigent les mauvaiſes ; mais il y a des hommes dont la langue eſt ſi embarraſſée, la voix ſi diſcordante, ou la phyſionomie ſi déſagréable & l'action ſi groſſiere, qu'avec les dons les plus précieux de la Nature & les efforts les plus ſuivis, ils ne peuvent jamais s'élever au rang des Orateurs : d'autres au contraire ſont nés ſi heureuſement, que les Dieux ſemblent les avoir formés pour l'Eloquence.

C'eſt une grande & belle fonction mais un pénible fardeau, de prononc un Diſcours ſur les objets les plus i portans, & de parler ſeul au milieu d aſſemblée nombreuſe qui ſe tait écouter avec attention. Les défaut pent bien davantage que les bonr lités. Preſque tous les hommes ' du plaiſir dans la critique : on

qui eſt digne d'éloges, pour penſer ſeulement à ce qui n'en mérite pas.

Je ne prétends point détourner de la carriere les jeunes gens à qui la Nature n'a pas prodigué tous les dons du génie. Cœlius, qui étoit à peu près de mon âge, & d'une famille obſcure, n'eſt-il pas parvenu aux honneurs avec une éloquence médiocre, qu'il avoit acquiſe à force de travail; & Varius (*a*), malgré ſa figure hideuſe & dénuée de grace, n'a-t-il pas aujourd'hui dans Rome le crédit & l'autorité d'un habile Orateur?

XXVI. Mais comme il eſt ici queſtion d'un véritable Orateur, il faut le peindre dans ſa perfection & couvert de tous les rayons de ſa gloire. La multiplicité des Procès, la diverſité infinie des Cauſes, &, s'il faut le dire, le tumulte & la barbarie du Forum (*b*) &

(*a*) Voyez dans le Dialogue des Orateurs, ce que dit Cicéron de Cœlius & de Varius.

(*b*) Le Peuple s'aſſembloit dans le Forum ou la Place publique : un Citoyen montoit ſur la Tribune, & haranguoit; & cet uſage, qui produiſoit quelquefois les plus beaux morceaux

du Barreau, enfantent les plus mépri-ſables parleurs. La néceſſité & le beſoin obligent de les ſupporter. On juge avec beaucoup de rigueur ceux qui s'adonnent aux Arts purement agréables. On ne ſouffre point, par exemple, les mauvais Acteurs ; mais on a plus d'indulgence pour un homme qui plaide ou qui harangue ſans eſprit.

Ce n'eſt donc pas aſſez pour l'Orateur qui veut exceller, de ſatisfaire les perſonnes qu'il défend ; il doit enchanter ceux qui, n'ayant point d'intérêt à la Cauſe qu'il plaide, le jugent librement. Si voulez ſavoir tout ce que je penſe, je vous révélerai un ſecret que j'ai toujours cru devoir cacher. Les Orateurs qui parlent avec le plus de facilité, d'élégance & de perfection, me paroiſſent des effrontés s'ils prononcent un Diſcours ſans crainte, ou s'ils ne ſont pas troublés dans leur exorde.

ıbarras us habi-)rateurs nmence- de leurs urs.

A la vérité, il me ſemble impoſſible que cela ne ſoit pas : car plus on eſt éloquent, plus on connoît la difficulté

---

d'Eloquence, produiſoit ordinairement des Diſcours déteſtables.

de l'Art, & plus on eſt inquiet ſur l'effet qu'on produira. Quant à ceux dont il ne faut rien attendre qui ſoit digne de l'Orateur ou des hommes éclairés qui l'entendent, je les traite d'impudens, lors même qu'ils éprouvent l'émotion dont je parle. Quoiqu'ils rougiſſent, ils méritent qu'on les accuſe d'audace, dès qu'ils oſent parler en public ſans talens.

Ceux qui n'éprouvent aucun embarras (& il y en a beaucoup), ſont les plus blâmables; & outre le mépris, je crois qu'on devroit leur infliger une peine. Je remarque ſouvent que vous pâliſſez, ainſi que moi, & que vous tremblez de tous vos membres pendant l'exorde. Dans ma premiere jeuneſſe, je fus ſi effrayé au commencement de mon Diſcours, que Quintus Maximus s'appercevant de mon déſordre, renvoya la Cauſe à un autre jour, & de ma vie je n'oublierai ce bienfait.

Ici tous les Auditeurs de Craſſus approuverent ce qu'il venoit de dire, ſe parlerent bas l'un à l'autre; car rien n'égaloit ſa pudeur & ſa modeſtie,

un Eleve a la conception lente, on lui répete pluſieurs fois les mêmes choſes; & pourvu qu'il les ſaiſiſſe & les retienne, il devient Artiſte comme celui qui a beaucoup d'eſprit; il n'a pas beſoin d'avoir l'organe de la langue très-libre, de trouver ſans peine ſes expreſſions, ni de poſſéder ces qualités acceſſoires, qui ne peuvent jamais être factices, telles qu'une phyſionomie, une figure & une voix agréables.

Mais l'Orateur doit réunir la ſubtilité des Dialecticiens, la profondeur des Philoſophes, preſque l'élocution figurée des Poëtes, la voix des plus grands Acteurs Tragiques, & le geſte des meilleurs Comédiens. Il n'y a donc rien, dans la Nature, de ſi difficile à rencontrer qu'un parfait Orateur. Les Artiſtes ſe font eſtimer avec des talens médiocres; mais ici, pour obtenir l'eſtime, il faut réunir toutes les qualités au dernier point.

CRASSUS.

On s'applique aux Arts inférieurs avec plus de ſoin qu'à celui de l'Eloquence, qui eſt le premier de tous. Roſcius me dit ſouvent qu'il n'a point encore

encore trouvé d'Eleve qui le ſatisfaſſe : pluſieurs de ceux qui viennent prendre ſes leçons, ne manquent pas de talent ; mais il ne peut les ſouffrir, s'il remarque le moindre défaut. En effet, ce qui choque eſt toujours ce qu'on découvre le plus tôt & qu'on oublie le plus tard.

Pour appliquer à l'Art Oratoire les principes de cet Acteur, n'obſervez-vous pas la grace & la bienſéance de tous ſes mouvemens, l'enchantement qu'il produit ſur les ſpectateurs ? On donne depuis long-temps le nom de *Roſcius* à quiconque excelle dans ſa profeſſion, & c'eſt un beau titre de gloire. Mais ne ſuis-je pas bien effronté, d'exiger d'un Orateur de ſi grandes qualités que je ne poſſede point ? Je demande grace pour moi, & je ne ſuis point indulgent pour les autres ; car je ſuis de l'avis d'Apollonius, qu'il faut écarter du Sanctuaire de l'Eloquence celui qui manque de talent ou de meſure, qu'il faut le reléguer dans une profeſſion qui ne ſoit pas au deſſus de ſes moyens.

SULPICIUS.

XXIX. Quoi donc ! conſeillez-vous à Cotta & à moi de ſuivre la carriere des Juriſconſultes, ou l'Art Militaire (*a*) ? car nous n'eſpérons pas atteindre à ce degré de perfection que vous exigez d'un Orateur.

CRASSUS.

Je vous ai dit mon ſecret, parce que j'apperçois en vous deux des diſpoſitions très-heureuſes pour l'Eloquence. Je ne veux point décourager ceux qui ont des talens comme vous, mais effrayer ceux qui en manquent. Vous avez l'un & l'autre de l'imagination, de l'eſprit, & du zele pour le travail; & quant aux qualités extérieures, ſur leſquelles j'ai inſiſté plus que les Grecs n'ont coutume de le faire (*b*), vous êtes, Sulpicius, au deſſus de tout.

(*a*) Les Citoyens Romains n'avoient alors que trois carrieres, l'Eloquence, le Droit civil, & l'Art Militaire.

(*b*) Les Rhéteurs Grecs n'inſiſtent pas beau-

Je n'ai jamais connu perſonne qui eût un maintien plus décent, des geſtes plus nobles & plus agréables, une voix tout à la fois plus douce & plus forte. Ceux qui ne poſſedent pas ces avantages à un degré auſſi éminent, peuvent employer leurs moyens avec intelligence & avec adreſſe, & ſur-tout de maniere à ne pas rebuter l'Auditoire. Quoique ce dernier article ſoit eſſentiel, il n'eſt pas aiſé d'établir ſur cela des regles. Je vous parle comme un pere parle à ſes enfans, & cette familiarité rend pour moi l'entrepriſe encore plus difficile. Roſcius lui-même, qui dit ſouvent que la bienſéance eſt la qualité la plus importante, & la ſeule que l'Art ne peut enſeigner, ſeroit embarraſſé. Mais il eſt temps de changer de diſcours, & je ceſſerai, ſi vous le voulez bien, de parler de la Rhétorique.

COTTA.

Non, Craſſus : puiſqu'au lieu de nous conſeiller de ſuivre une autre profeſ-

coup ſur la néceſſité d'avoir une phyſionomie, une voix, une figure, un maintien, & des geſtes agréables.

ſion, vous nous engagez à perſiſter dans l'étude de l'Eloquence, daignez nous apprendre la méthode que vous employez : nous n'avons pas une ambition exceſſive ; nous ne déſirons point aller au delà de cette médiocrité où vous êtes parvenu : & comme vous avez dit que la Nature nous a donné des diſpoſitions, nous voudrions ſavoir comment nous pourrions les perfectionner.

CRASSUS.

XXX. Vous riez. Vous devez éprouver le zele & l'inquiétude qu'inſpire un violent amour ; ſans ce zele ardent, on ne fait rien de grand dans la vie, & il eſt ſur-tout néceſſaire pour acquérir la gloire des véritables Orateurs : mais il n'eſt pas beſoin de vous exciter là-deſſus ; votre empreſſement à me queſtionner, dont je me plains, annonce aſſez votre paſſion pour l'Eloquence.

Le déſir d'arriver eſt inutile, ſi l'on ne connoît pas le chemin. Puiſque vous ne m'impoſez point une tâche difficile, & que, ſans me demander les regles de l'Art Oratoire, vous voulez ſavoir quelle eſt ma méthode particuliere, je

vous dirai celle que je ſuivois dans ma jeuneſſe, lorſque j'avois le loiſir d'étudier : mais n'attendez pas de moi une théorie qui vous étonne par la profondeur ou la nouveauté des obſervations.

SULPICIUS.

Que ce jour, Cotta, eſt heureux pour nous ! j'ai employé ſans ſuccès les prieres & l'artifice, j'ai guetté vainement les occaſions d'apprendre de Craſſus lui-même, ou de Diphile, ſon Secrétaire, les regles qu'il s'eſt formées ſur l'Eloquence : enfin nos ſouhaits ſont accomplis, il va nous inſtruire de ce que nous déſirons ſavoir.

CRASSUS.

XXXI. J'ai bien peur qu'après m'avoir entendu, vous ne ſoyez pas dans l'admiration ; vous ſerez peut-être ſurpris d'avoir eu tant d'empreſſement pour ſi peu de choſe. Je vous le répete, je n'ai rien à vous dire d'extraordinaire, de ſecret, ni de nouveau ; vous ſerez trompés dons votre attente. Je commencerai par vous avouer, en galant homme, que j'ai rempli ma tête des

préceptes les plus communs & les plus rebattus.

Premiers principes de l'art Oratoire.

J'ai appris d'abord que le but de l'Orateur eſt de perſuader ; que le Diſcours a pour objet une queſtion indéfinie ou une queſtion particuliere.

Que dans les deux genres de queſtions, on cherche ſi le fait eſt arrivé ; quand on en convient de part & d'autre, de quelle nature il eſt, ou quel nom il faut lui donner ; & enfin, s'il eſt juſte ou injuſte.

Que la diſpute roule ſouvent ſur l'interprétation des Loix ou des actes ; qu'elle provient alors d'un équivoque, d'une contradiction, ou d'une oppoſition entre le ſens littéral & l'intention du Légiſlateur, ou de celui qui a compoſé l'écrit.

Qu'on diſtingue deux genres, le judiciaire & le délibératif, & un troiſieme deſtiné à la louange des hommes vertueux & à la cenſure des méchans ; que chacun de ces genres a des communs particuliers ; que dans le premier, le but eſt de découvrir l'éq

(a) Le genre démonſtratif.

dans le ſecond, l'utilité, & dans le troiſieme, de couvrir de gloire ou de honte ceux qui le méritent.

Que l'Orateur a cinq devoirs à remplir; qu'il doit imaginer ce qu'il convient de dire, enſuite mettre ſes idées en ordre, & les diſtribuer avec ſageſſe; les embellir & les orner par l'élocution; imprimer fortement ſon Diſcours dans ſa mémoire, & le débiter d'une maniere noble & agréable.

J'appris enſuite, qu'avant tout, il faut gagner les eſprits, raconter enſuite le fait; expoſer l'état de la queſtion; développer ſes moyens, réfuter ceux de l'adverſaire; & ſur la fin du Diſcours, amplifier & exagérer ce qui eſt pour nous, & combattre plus vivement ce qui nous eſt défavorable.

XXXII. Je m'inſtruiſis également ſur les moyens d'orner un Diſcours: ces moyens conſiſtent à employer une élocution pure, claire, agréable, & analogue au ſujet.

Je ſavois que l'Art a donné des regles ſur les choſes qui dépendent le plus de la Nature, telles que la mémoire & la prononciation: je goûtois même les préceptes qu'on a imaginés ſur cela, &

je m'exerçois à les mettre en pratique. La doctrine des Rhéteurs eſt à peu près bornée à ces différens points : j'aurois tort de dire qu'elle eſt inutile ; elle montre à l'Orateur quel doit être ſon but, & l'empêche de s'en détourner.

Si les regles de Rhétorique ſont utiles.

Ces regles néanmoins n'ont pas formé les premiers Orateurs : on a établi les préceptes d'après les beautés qu'on a remarquées dans les Ouvrages de ces grands hommes ; ainſi l'Art eſt poſtérieur à l'Eloquence. Je ne le condamne pas néanmoins ; quoiqu'il ne ſoit pas abſolument néceſſaire pour parler avec ſuccès, il eſt utile ; il convient d'en connoître la théorie.

Comme vous êtes déjà l'un & l'autre dans la carriere, vous pouvez mettre ces regles en uſage dans les affaires que vous traitez ; mais ceux qui ſe propoſent d'y entrer, doivent s'exercer par des déclamations ſimulées aux combats qui ſe livrent au Barreau.

SULPICIUS.

Quoique nous ayons appris d'ailleurs ce que vous venez de nous dire rapidement ſur l'Art Oratoire, nous voudrions

vous voir entrer dans plus de détails. Nous y reviendrons tout à l'heure; inſtruiſez-nous pour le moment, de quelle maniere un Eleve qui ſe forme à l'Eloquence, peut ſe livrer à ces ſortes d'exercices.

CRASSUS.

Des déclamations particulieres.

XXXIII. J'approuve fort l'uſage où vous êtes de ſuppoſer une cauſe quelconque, & de la traiter avec ſoin, comme ſi elle étoit véritable : mais il ne faut pas imiter ceux qui crient à pleine gorge, ſans donner de l'inflexion à leur voix, ſans exercer leurs poumons : ils comptent avoir bien réuſſi, quand ils ont beaucoup parlé : on leur a dit qu'on vient à bout de produire de l'effet à force de déclamer, & ils prennent ces expreſſions à la lettre.

Dangers des déclamations.

Mais n'ont-ils pas ouï dire auſſi, *qu'en parlant ainſi, on prend de mauvaiſes habitudes dont on ne ſe corrige plus ?* S'il eſt quelquefois utile, dans ces déclamations, de diſcourir ſans être préparé, il l'eſt bien davantage de prendre du temps pour méditer ſon ſujet, & de dire de bonnes choſes. La meilleure méthode (celle pourtant qu'on ſuit le

moins, à cauſe de la peine qu'elle exige), eſt d'écrire beaucoup. *La plume eſt le Maître d'Eloquence le meilleur & le plus ſûr.* Si un Diſcours écrit l'emporte ſur un Diſcours ſeulement médité, un Diſcours médité triomphe de même de celui qu'on prononce ſur le champ.

Toutes les reſſources de l'Art, de l'eſprit, & de la raiſon, ſe préſentent à l'Orateur qui écrit ſon Diſcours, parce qu'alors il prend ſoin de les chercher : les penſées les plus juſtes & les expreſſions les plus heureuſes viennent ſe placer ſous ſa plume. Il faut des combinaiſons pour donner aux périodes le nombre & l'harmonie qui conviennent non pas à la Poéſie, mais à l'Eloquence.

C'eſt par ces moyens que l'Orateur excite les tranſports & les applaudiſſemens de l'Auditoire : quoiqu'il ſe ſoit exercé mille fois à ces déclamations impromptues, il ne produira jamais ces grands effets, s'il ne s'eſt pas appliqué long-temps à écrire ſes penſées. Celui qui ſe préſente au Barreau avec cette habitude, a pluſieurs avantages : ce qu'il dit ſans l'avoir médité, offre la juſteſſe de ce qu'il a écrit ; & s'il veut ajouter quelques morceaux à ceux qu'il a mis

ſur le papier, on a peine à remarquer de la différence entre les uns & les autres. Ainſi qu'une galere dont la chiourme ceſſe de ramer, vogue encore par l'impreſſion qu'elle a reçue; le Diſcours continue à marcher du même train, en vertu d'une impulſion antérieure.

Exercice pour ſe former à l'Eloquence.

Dans ma premiere jeuneſſe, je m'appliquai à un exercice pratiqué par Carbon (*a*), qui devint depuis mon ennemi; je liſois avec attention un morceau de vers ou de proſe; &, lorſque j'en étois bien pénétré, je tâchois de l'exprimer en d'autres termes : mais je m'apperçus bientôt que Gracchus, ſi je prenois ſes Oraiſons, & Ennius, ſi je prenois ſes Poéſies, avoient choiſi les expreſſions les plus élégantes & les meilleures; je manquois mon but en employant les mêmes mots, & il étoit dangereux d'en chercher d'autres, puiſque je ne pouvois en trouver que de moins bons.

Je m'aviſai enſuite de traduire les grands Orateurs de la Grece, & ce travail me fut utile; je prenois l'habitude

(*a*) Voyez l'article de C. Carbon, dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

de me ſervir des termes les plus nobles ; & l'analogie de l'Original me fourniſſoit des expreſſions heureuſes, quoiqu'elles fuſſent nouvelles dans notre Langue.

faut imiles Ac-s.

Tout ce qui regarde la voix, la force des poumons, & la volubilité de la langue, dépend moins de l'Art que de l'exercice. Il eſt néceſſaire de bien choiſir les Orateurs que nous voulons imiter, & d'étudier en outre la maniere de déclamer des Acteurs, afin de contracter de bonnes habitudes.

ltiver ſa oire.

La mémoire demande à être cultivée, en apprenant par cœur, le plus qu'il eſt poſſible, nos Ouvrages & ceux des autres. Je ne blâme point ces ſtratagêmes imaginés pour ſe faire une mémoire artificielle ; je veux bien qu'on emploie ces ſignes & ces images qui ſervent à mieux imprimer le ſouvenir des choſes (*a*). Après ces exercices ſecrets, on peut ſe montrer au grand jour, accoutumer ſon éloquence au bruit & à l'action, & enfin entrer dans le

(*a*) Le troiſieme Livre à Herennius contient la plupart des préceptes qu'ont imaginés les Rhéteurs ſur cet objet.

champ de bataille, pour y déployer réellement toutes ſes forces.

On doit auſſi lire les Poëtes, ſavoir l'Hiſtoire, parcourir tous les bons Auteurs, les louer, les blâmer, ou les expliquer; chercher à ſoutenir indifféremment les deux partis dans la diſpute, & à dire tout ce qu'un ſujet offre de vraiſemblable.

Ajoutez-y la connoiſſance de l'Antiquité, du Droit civil, des Loix, de la diſcipline Romaine, des uſages du Sénat, des droits des Alliés, des Traités publics, & des différens intérêts de l'Empire; enfin, étudiez ce qui donne des graces à l'eſprit, & prenez un ton d'urbanité & d'enjouement qui ſe répande ſur tout le Diſcours. Je viens de vous apprendre tout ce que je ſais; ſi vous aviez interrogé le premier venu, il vous en auroit dit peut-être autant.

XXXV. *Après que Craſſus eut ceſſé de parler, tout le monde ſe tut; &, quoiqu'il eût répondu aux queſtions qu'on lui avoit faites, l'Aſſemblée auroit déſiré qu'il ſe fût étendu davantage. Scævola dit alors à Cotta:*

SCÆVOLA.

Quoi donc, vous gardez le ſilence ! n'avez-vous plus rien à demander à Craſſus ?

COTTA.

Je penſe aux queſtions que je dois faire. Les réflexions de Craſſus ſe ſont ſuivies avec tant de rapidité, que j'en ai ſenti la juſteſſe ſans en appercevoir tout le mérite. Je reſſemble à un homme qui eſt entré dans une maiſon magnifique, dont les meubles, les tableaux, & l'argenterie, ſont couverts : Craſſus n'a pas montré les tréſors de ſon eſprit dans tout leur éclat ; il les a ſeulement laiſſé paroître au travers d'un voile. Je vois bien qu'il poſſede les talens les plus rares ; mais je ne les connois pas entiérement.

SCÆVOLA.

Faites donc ce que vous feriez dans cette maiſon dont vous venez de parler : ſi vous aviez envie d'en voir les meubles précieux, vous engageriez le maître du logis à les découvrir ; & ſurtout vous ne craindriez pas de lui de-

mander cette grace, s'il étoit votre ami ; priez Craſſus d'étaler à nos yeux les richeſſes que nous avons ſeulement entrevues, & de les ranger par ordre, afin que nous les admirions plus à notre aiſe.

COTTA.

Nous n'oſerions lui demander cette grace, ni Sulpicius, ni moi ; nous craignons de l'importuner ; il a toujours dédaigné ces ſortes d'entretiens, & il ne ſe ſouciera peut-être pas de nous donner des leçons ſur les premiers élémens qu'on nous enſeigne au ſortir de l'enfance. Sollicitez pour nous, Scævola, & obtenez de Craſſus qu'il nous développe ce qu'il vient de dire en trop peu de mots.

SCÆVOLA.

Je ſouhaitois pour vous, plus encore que pour moi, qu'il entrât dans ces détails : ſi j'aime à l'entendre ſur cette matiere, j'ai plus de plaiſir encore lorſqu'il prononce des Diſcours, qui doivent être des modeles pour nous tous. Cependant, Craſſus, puiſque nous avons du loiſir, je vous prie en mon nom,

comme au nom de ces jeunes gens, d'achever l'édifice dont vous venez de nous montrer les deſſins. Je ſuis charmé de votre plan, & je ne croyois pas qu'il fût poſſible d'en imaginer un ſi beau.

CRASSUS.

XXXVI. Je ſuis très-ſurpris de vous voir ſi empreſſé; je ne ſuis pas inſtruit comme un Rhéteur de profeſſion; & quand je ſaurois parfaitement les choſes que vous me demandez, elles ne ſont pas dignes de l'attention d'un homme auſſi éclairé que vous.

SCÆVOLA.

Vous croyez que les premiers élémens de la Rhétorique méritent à peine l'attention de ces jeunes gens. Soit; mais n'avez-vous pas dit que l'Orateur doit connoître la Morale, la Philoſophie, l'Art d'exciter & de calmer les paſſions, l'Hiſtoire, l'Antiquité, les principes de l'Adminiſtration de notre République, & enfin le Droit civil? Il faut que je m'inſtruiſe moi-même ſur tous ces grands objets. Je ſavois bien que vous poſſédiez ces connoiſſances variées; mais j'igno-

rois qu'un Orateur fût obligé de les réunir.

CRASSUS.

Pour ne point parler ici d'une infinité d'autres connoiſſances, celle du Droit civil eſt néceſſaire : donnera-t-on le nom d'*Orateurs* à ces ignorans dont la ſottiſe occupa & fit rire le grand Scævola (*a*) pendant pluſieurs heures, quoiqu'il ſe rendît aux Comices, & qu'il fût vivement affligé de voir les intérêts des Citoyens confiés à de pareils Avocats ? à cet Hypſacus, qui, plaidant contre un tuteur, s'expoſoit à perdre la cauſe du pupille, en demandant plus que ne le permettoit la Loi des douze Tables ? à cet Octavius, qui, parlant pour le tuteur, avertiſſoit Hypſacus de ſon erreur, au lieu d'en profiter (*b*) ? j

(*a*) Un des ancêtres de l'Interlocuteur Scævola ; il fut le Juriſconſulte le plus habile de ſon temps.

(*b*) Les Romains puniſſoient un tuteur qui avoit mal adminiſtré les biens d'un pupille ; mais ſi l'Avocat du pupille demandoit une réparation & une amende plus fortes que ne le

Loin de les mettre au nombre des Orateurs, ils me ſemblent indignes d'entrer au Barreau; & je me ſouviens que Mucius Scævola étoit du même avis. Cependant ils parloient avec facilité, & même avec éloquence; mais ils ne ſavoient pas le Droit civil, & ils commettoient des fautes groſſieres.

XXXVII. N'avons-nous pas été témoins, il y a peu de jours, d'une ſottiſe pareille? Tandis que nous ſervions d'Aſſeſſeurs à notre ami Pompée, Préteur de la Ville, un Avocat, à qui on accorde du talent, vint demander le paiement d'une ſomme qui n'étoit pas encore due: ſi le débiteur eût prouvé enſuite qu'on l'avoit traduit en Juſtice pour une ſomme dont l'échéance n'étoit pas arrivée, le créancier auroit été condamné à une forte amende, & il auroit perdu à jamais le droit de réclamer ſa créance (*a*).

---

vouloit la Loi des douze Tables, on le déboutoit de ſa demande; & le tuteur, malgré ſes prévarications, gagnoit ſon procès.

(*a*) Suivant les Loix Romaines, un créancier qui demandoit au mois de Juillet ce qui

Y a-t-il rien de plus honteux que de s'établir pour le défenſeur des Citoyens, le protecteur des foibles, & le vengeur des innocens ; & de faire ſur des choſes ſi ſimples, des bévues qui excitent la compaſſion ou le mépris ?

Le riche Craſſus, notre parent, célebre par ſes richeſſes & ſon eſprit, mérite des éloges, pour avoir dit à Scævola, ſon frere, qu'il ne réuſſiroit jamais dans le Droit civil, s'il ne ſe livroit pas à l'Eloquence ; que pour lui, il ne s'étoit pas montré au Barreau avant d'avoir étudié nos Loix.

Et M. Caton ne réuniſſoit-il pas toute l'éloquence & l'inſtruction ſur le Droit civil qu'on pouvoit avoir de ſon temps ? Je tremble néanmoins en énonçant ces idées ; car je vois devant moi un homme qui me paroît le premier des Orateurs, & qui a toujours mépriſé l'étude du Droit civil : mais je ne dé-

---

n'étoit dû qu'au mois d'Août, étoit condamné à une amende conſidérable, aux frais de la procédure, & il ne pouvoit plus ſe ſervir des priviléges accordés aux créanciers. Cette Loi ſe retrouve encore dans les Pandectes, l. 44, *de Exceptionibus*.

guiſerai point mes ſentimens, puiſque vous voulez les ſavoir ; & je ne négligerai rien pour vous les faire adopter.

y a eu biles O- ers ſans nnoiſſan- du Droit

XXXVIII. Je mets Antoine à part : comme il a une ſagacité incroyable & preſque divine, il peut, ſans la connoiſſance du Droit, défendre toutes les cauſes avec ſuccès ; mais, excepté lui, je ne craindrai pas d'accuſer de préſomption & de témérité ceux qui négligent cette étude.

N'eſt-ce pas le comble de l'effronterie, que de ſe préſenter tous les jours devant les Tribunaux des Préteurs, d'y parler dans les Cauſes les plus importantes, ſur des queſtions de Droit plutôt que de fait ? de traiter devant les Centumvirs (*a*), des preſcriptions, des tutelles, des droits de parenté, de tout ce qui regarde les atterriſſemens, les ſervitudes, les partages des terres, les

(*a*) C'étoient des Juges au nombre de cent cinq. Il y avoit à Rome trente-cinq Tribus, & on en choiſiſſoit trois dans chacune : on leur donna le nom de *Centumvirs*, comme s'ils n'avoient été que cent. Les Préteurs leur renvoyoient une multitude d'affaires. Du temps de Pline le Jeune, leur nombre alla juſqu'à cent quatre-vingt.

domaines de la ville ou de la campagne, les eſclaves & les perſonnes libres que l'impuiſſance de payer met ſous l'autorité abſolue de leurs créanciers, les matieres teſtamentaires, & une multitude d'autres objets, ſans connoître parfaitement les Loix qui fixent notre propriété, notre qualité d'Etranger ou de Citoyen, d'homme libre ou d'eſclave ?

C'eſt un orgueil ridicule de s'avouer incapable de mener les plus petits navires, & de vouloir diriger les bâtimens de la premiere force. Confierai-je une Cauſe importante à un homme qui ne peut paſſer la moindre convention pour lui ou pour ſes Cliens, ſans ſe laiſſer ſurprendre ? Il vaudroit mieux laiſſer au milieu du Pont-Euxin, la conduite du vaiſſeau des Argonautes au Pilote dont l'ignorance a fait périr un eſquif dans le port.

S'il eſt vrai, comme on n'en ſauroit douter, qu'il ſe préſente des queſtions de Droit civil dans preſque toutes les Cauſes, que penſerons-nous d'un Avocat qui oſe s'en charger ſans connoître les Loix ? Que dira-t-il, ſi on lui confie une affaire comme celle-ci ? On apprend

à un pere la mort de ſon fils, ſoldat, & le fait n'eſt pas vrai ; il inſtitue un autre héritier, & meurt. Le fils vient réclamer la ſucceſſion. Comment ſe tirera-t-il de cette queſtion ? Un fils peut-il être privé des biens paternels, ſans être *nommément* exhérédé dans le teſtament de ſon pere ?

XXXIX. Dans la Cauſe que les Centumvirs ont jugée entre les Marcellus & les Claudius, au ſujet de l'héritage d'un fils d'Affranchi, la famille des Marcellus réclamoit la ſucceſſion par droit de ſouche, & celle des Clodius par droit de patronage (*a*). N'a-t-il pas fallu diſcuter complétement ces deux différens droits (*b*) ?

N'a-t-on pas traité une affaire auſſi épineuſe devant les mêmes Centumvirs ? Un étranger qui étoit en exil à

(*a*) On entend ici par droit de patronage, le droit qu'un Maître conſervoit ſur la ſucceſſion de ſon Affranchi.

(*b*) Il eſt très-difficile d'expliquer ſur quoi rouloit ce Procès ; &, après avoir profité des lumieres des Commentateurs, nous craignons de n'avoir pas rendu d'une maniere bien préciſe l'état de la queſtion.

Rome, y mourut ſans faire de teſtament : il s'étoit attaché à un Citoyen qui lui ſervoit pour ainſi dire de Patron : ce Citoyen réclama l'héritage, en qualité de Patron adoptif. Son défenſeur fut obligé d'éclaircir ce droit obſcur & inconnu juſqu'alors (*a*).

La Cauſe de Sergius Aurata, que j'ai plaidée derniérement contre Antoine, rouloit ſur un point de Droit : Marius Gratidianus revendit à Aurata une maiſon qu'il avoit achetée de lui quelques années auparavant : elle étoit chargée d'une ſervitude dont Gratidianus ne fit pas mention dans le contrat. Je prétendis qu'il auroit dû en avertir ; & Antoine, qui le défendoit, ſoutint que cela n'étoit pas néceſſaire, puiſqu'Aurata devoit le ſavoir (*b*).

Notre ami Bucculeius, qui n'eſt point ſot, & qui ſe croit fort habile, s'eſt mépris dans un cas preſque ſemblable, quoiqu'il ait étudié le Droit.

(*a*) L'Original donne à ce droit le nom de *Jus applicationis.*

(*b*) Cicéron parle plus au long de ce Procès dans le troiſieme Livre des Offices.

Il vendit une maiſon à Fuſius, dont il garantit le jour & la vue pour l'avenir, d'une maniere indéfinie. L'acheteur lui-même ayant bâti, quelque temps après, dans un endroit éloigné de la ville, mais apperçu de cette maiſon, appela Bucculeius en Juſtice ; il prétendit que ce nouveau bâtiment lui déroboit une petite partie de l'horizon, & changeoit ſa vue.

Eſt-il beſoin de parler de cette Cauſe de M. Curius & de Coponius, qu'on plaidoit ces jours derniers devant les Centumvirs, & qui attira un ſi grand concours ? Q. Scævola, mon Collegue, l'homme du monde qui ſait le mieux le Droit civil, qui a le plus de ſagacité & d'éloquence, le plus grand Orateur d'entre les Juriſconſultes, & le plus grand Juriſconſulte d'entre les Orateurs, ſoutenoit qu'un homme inſtitué pour héritier, au défaut d'un enfant qui n'eſt point venu au monde, n'a aucun droit à la ſucceſſion (*a*). Je prétendis que le teſtateur avoit voulu inſtituer Curius

(*a*) Cicéron a déjà parlé de ce teſtament & de ces Plaidoyers dans le Dialogue des Orateurs illuſtres. J'y renvoie le Lecteur.

pour

pour ſon héritier, quand même il ne naîtroit pas de poſthume. Nous fûmes obligés d'alléguer l'un & l'autre des autorités, & des preuves tirées des maximes les plus inconnues de la Juriſprudence.

XL. Les cauſes de cette eſpece arrivent fréquemment, & je me borne aux exemples que je viens de citer. Une affaire capitale forme ſouvent un point de Droit; témoin C. Mancinus, perſonnage Conſulaire, très-recommandable par ſa naiſſance & par ſes qualités. Le Sénat refuſa de ratifier ſon traité avec les Numantins; il alla ſe remettre à la diſcrétion de ſes vainqueurs (*a*): mais les Numantins n'ayant pas voulu le recevoir, il revint à Rome; & comme il ſe diſpoſoit à prendre place au Sénat, le Tribun Rutilius lui ordonna de ſortir: on lui ſoutint que, d'après une tradition an-

(*a*) Ayant livré bataille aux Numantins, contre le ſentiment des Augures, il fut fait priſonnier, ſon camp fut pillé, & il ſe vit contraint de ſigner un traité de paix déſavantageux à la République.

cienne, un homme vendu par ſon pere ou par le Peuple, ou livré par un Héraut, a perdu ſes droits de Citoyen.

L'Etat, la liberté, & la vie civile d'un Conſulaire étoient compromis; & peut-il y avoir une cauſe plus importante! Il ne s'agiſſoit pas de prouver un délit douteux, mais de connoître les diſpoſitions de la Loi; & pour la traiter, ne falloit-il pas avoir de grandes connoiſſances ſur notre Droit civil? Il s'éleva jadis une autre queſtion du même genre, mais d'un ordre inférieur: Un homme avoit reçu le jour chez nos Alliés; il étoit devenu eſclave parmi nous; il recouvra ſa liberté; & s'en retourna dans ſa patrie: on demandoit ſi on pouvoit le rétablir dans ſa qualité de Citoyen, par le droit de retour qui le rendoit à ſes compatriotes.

Lorſqu'il s'agit de la liberté, le plus précieux de tous les biens, le nœud de l'affaire n'eſt-il pas preſque toujours un point de Droit? Par exemple: Un eſclave qui, de l'aveu de ſon Maître, a dit ſon nom & l'état de ſes biens lors du dénombrement des Cenſeurs, eſt-il libre dès ce moment, ou ne l'eſt-il qu'à

l'inſtant où les luſtrations ſont achevées (*a*) ?

Nos peres furent témoins d'une autre affaire, où l'Orateur eut beſoin de connoître tous les détails du Droit civil : Un homme abandonna ſa femme groſſe en Eſpagne, & revint à Rome, où il en épouſa une autre, ſans avoir répudié la premiere. Il mourut, laiſſant un fils de chacune, & ſans teſter. La cauſe étoit grave ; il falloit décider du ſort de la ſeconde épouſe & de ſon fils : cette malheureuſe femme alloit paſſer pour concubine, & ſon fils pour bâtard, ſi l'on jugeoit que de ſecondes noces ne ſuffiſent pas pour diſſoudre un premier mariage, qu'il eſt néceſſaire d'accomplir toutes les formalités du divorce.

Encore une fois, quand on ignore les Loix de ſon pays, n'eſt-il pas honteux de ſe préſenter dans la place pu-

(*a*) Les Cenſeurs faiſoient de temps en temps le dénombrement des hommes libres. Chaque Citoyen ſe préſentoit d'abord, diſoit ſon nom & l'état de ſes biens ; & lorſque tout le monde étoit inſcrit, on commençoit des luſtrations religieuſes. La liberté de l'eſclave qui alloit au Cens pour la premiere fois, étoit-elle imparfaite juſqu'à la fin de ces luſtrations religieuſes ?

blique, la tête haute, & ſuivi d'une longue foule de cliens ; de ſe montrer au Barreau, comme pour offrir à tous les Citoyens ſa protection, ſes conſeils, & ſes lumieres ?

Le Droit facile à apprendre.

XLI. Je viens de montrer l'effronterie d'une pareille conduite ; exerçons auſſi nos vengeances ſur la pareſſe qu'elle annonce. Si le Droit étoit difficile, il faudroit ſurmonter tous les obſtacles pour l'apprendre, puiſqu'on peut en tirer de ſi grands avantages ; mais, ce que je n'oſerois pas dire devant Scævola, s'il ne l'avouoit lui-même, il n'y a point d'Art dont la connoiſſance ſoit plus aiſée.

Cette opinion n'eſt pas générale, parce que les Anciens qui poſſédoient cette Science, en ont fait un myſtere, pour avoir plus de crédit, & que les premiers Traités, tels que ceux de Flavius, ſur les *Actions* (*a*), manquent d'ordre

(*a*) Ce Flavius étoit le fils d'un Affranchi, qui, pour rendre ſervice aux Romains, vint à bout de ſurprendre aux Juriſconſultes qu'il fréquentoit, des notes, des remarques, & des obſervations ſur la plupart des Loix : il les publia enſuite ; & quoique cette compilation n'offrît qu'un chaos indigeſte, la reconnoiſſance

& de méthode. Perſonne n'a encore eu le courage d'y en mettre. Pour réduire des obſervations en Art, il ne ſuffit pas de bien connoître le ſujet qu'on traite ; il faut encore avoir le talent de compoſer une théorie. Je m'apperçois qu'en voulant être précis, je deviens obſcur ; je vais tâcher de parler plus clairement.

XLII. Les obſervations qui compoſent aujourd'hui la théorie des Arts, étoient jadis éparſes & diſperſées : on ſavoit bien qu'il y a dans la Muſique des meſures, des tons, & des modes ; dans la Géométrie, des eſpaces, des grandeurs, des lignes, & des figures ; que l'Aſtronomie traite du mouvement des cieux, du lever & du coucher des aſtres ; que la Littérature agréable embraſſe la Poéſie, l'Hiſtoire, la valeur des mots, & l'harmonie qu'on peut en tirer ; que l'invention, la diſtribution des parties, l'élocution, la mémoire, & l'action, appartiennent à la Rhétorique : mais on manquoit de principes généraux, & on n'avoit point raſſemblé les regles ſur ces objets.

---

de la Nation le nomma Tribun du Peuple, enſuite Sénateur, & Edile Curule.

Il a donc fallu mettre de la liaiſon dans ces connoiſſances vagues & indéterminées, les aſſujettir à une méthode, & fixer les bornes des différens Arts.

La Juriſprudence n'étoit pas réduite en Art à l'époque de ce Dialogue.

Comme le Droit civil, dont il eſt ici queſtion, maintient les propriétés, & éclaire ſur les points fixés par la Loi, je ſéparerois d'abord les genres (*a*), en les réduiſant à un petit nombre (vous ſavez ce qu'on entend par genres & par eſpeces); j'éclaircirois enſuite par des définitions les genres & les eſpeces. Il n'eſt point néceſſaire de vous dire que la définition eſt un expoſé concis, mais parfait, de la choſe que nous voulons définir.

J'en donnerois ici des exemples, ſi je parlois à des hommes moins éclairés. Soit que je travaille moi-même à réduire la Juriſprudence en Art, comme je me propoſe de le faire dès que j'en aurai le loiſir; ſoit qu'un autre l'entreprenne pendant ma vie ou après ma mort; ſi on diviſe le Droit en un petit nombre de genres, & chacun de ces genres en différentes eſpeces; ſi on y

(*a*) Cicéron parle des différens genres de Droit civil dans ſes Topiques.

ajoute des définitions exactes : vous aurez un Art très-étendu, mais clair, & facile à apprendre.

XLIII. En attendant, il faut s'inſtruire, comme on peut, du Droit civil, & raſſembler ſoi-même des traits de lumieres épars de côté & d'autre. Cette Science eſt plus aiſée qu'on ne croit. Aculéon, mon ami, ne la poſſede-t-il pas ſi parfaitement, qu'on n'oſe mettre perſonne au deſſus de lui ? A la vérité, c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit ; mais il n'a aucune connoiſſance des autres Arts.

L'expérience nous inſtruit de tout ce qui regarde le Droit ; on l'apprend tous les jours, & dans la converſation, & au Barreau ; il n'eſt pas beſoin de lire un grand nombre de volumes : pluſieurs Auteurs en parlent ; mais ils diſent à peu près la même choſe ; & quelquefois les différens Traités du même Ecrivain offrent à peine de légers changemens de mots.

L'agrément & le charme de cette étude en diminuent encore la difficulté : bien des gens ont peine à le croire ; mais il eſt vrai que la Juriſprudence eſt agréable. Les Loix civiles, les douze Tables,

les Livres des Pontifes, donnent à ceux qui aiment à s'inſtruire, des lumieres ſur l'Antiquité, ſur la Langue, & la maniere de vivre de nos ancêtres. Si vous avez du goût pour la Politique & l'Adminiſtration, Sciences qui, ſelon Scævola, ne ſont pas du reſſort de l'Orateur; ne les trouvez-vous pas dans les douze Tables dont nous venons de parler ? Si la Philoſophie a pour vous des attraits, je dirai hardiment que le Droit civil en eſt la ſource.

Les Loix n'inſpirent-elles pas l'amour de la vertu ? Puiſqu'on y voit la gloire & les récompenſes décernées aux actions délicates ou utiles au Public; & le crime & la mauvaiſe foi punis par l'amende, l'ignominie, la priſon, le fouet, l'exil, & la mort : elles nous apprennent, non par la voie lente des diſputes, mais par l'empire de l'autorité, à modérer nos déſirs & dompter nos paſſions, à veiller ſur nos propriétés, & à ne point uſurper ou envier celles des autres.

de la douze

XLIV. Je ne craindrai pas d'énoncer ma penſée, dût-elle déchaîner contre moi une foule d'ennemis; je préfere le petit Livre des douze Tables à tous les

volumes des Philoſophes : il eſt plus impoſant & plus utile.

Tous les hommes chériſſent leur Patrie : le ſage Ulyſſe refuſa l'immortalité, pour retourner ſur le miſérable rocher d'Itaque ; & quel amour ne devons-nous pas avoir pour Rome, la Capitale du monde, le ſéjour de la vertu, de la grandeur, & de la majeſté ? Ne devons-nous pas étudier avec empreſſement l'eſprit de ſa conſtitution, ſes coutumes, & ſa diſcipline ? & nos ancêtres ont-ils été moins habiles à établir de bonnes Loix, qu'à conquérir des Provinces ?

Loix de Rome comparées à celles des Légiſlateurs Grecs.

L'étude du Droit civil vous procurera d'autres plaiſirs ; vous y obſerverez que la ſageſſe de nos aïeux fut ſupérieure à celle de toutes les autres Nations ; que nos Loix ſont préférables à celles de Solon, de Dracon, & de Lycurgue. On a peine à croire combien la Juriſprudence des autres Peuples eſt remplie de déſordres ; elle excite le rire du mépris : il eſt ſûr (& je le répete ſouvent en converſation), que la Légiſlation des Grecs n'égala jamais celle des Romains. Voilà les raiſons qui m'ont porté à dire, Scævola, que la Science du

Droit eſt néceſſaire à un parfait Orateur.

Honneurs procure connoiſſance du Droit civil.

XLV. Tout le monde ne remarque-t-il pas combien cette Science procure d'honneurs & de crédit ? Ce n'eſt pas ici comme dans la Grece, où, pour un foible ſalaire, des Praticiens avilis (*a*) prêtent à un Orateur leurs lumieres ſur le Droit civil; à Rome, les perſonnages les plus illuſtres & les plus qualifiés s'appliquent à cette étude; ceux qui avoient acquis une grande célébrité par leur génie, en ont acquis davantage en exerçant la profeſſion de Juriſconſultes.

Eſt-il quelque choſe de plus propre à honorer la vieilleſſe, que l'interprétation des Loix ? J'ai étudié le Droit de bonne heure, pour en faire uſage au Barreau, mais ſur-tout pour la gloire de mes dernieres années. Mes forces commencent à s'affoiblir; & lorſqu'elles ſeront éteintes, je veux empêcher par-là que ma maiſon ne devienne déſerte. Après avoir rempli les charges publiques, y a-t-il rien de plus beau que ce pouvoir, ſur la fin de ſa carriere,

(*a*) On peut voir ce que Quintilien dit de ces Praticiens.

vanter, comme Apollon dans Ennius, qu'on eſt le conſeil, ſinon des Princes & des Nations, au moins de ſes Concitoyens, & qu'on ſert de lumiere & de guide à tous ceux qui en ont beſoin ?

Un Juriſconſulte habile eſt l'Oracle de toute une République. J'en atteſte Mutius Scævola, qui eſt ici préſent ; quoique malade & avancé en âge, ſes portiques ſont remplis chaque jour d'une multitude de Romains, même de ceux du premier rang, qui viennent le conſulter.

XLVI. Il eſt inutile d'ajouter que l'Orateur doit connoître de plus le Droit politique & les intérêts de l'Etat, les grandes révolutions ſurvenues dans l'Empire de Rome & dans les autres Nations. S'il eſt obligé de recourir aux Loix civiles, lorſqu'il plaide en faveur des particuliers, quand il traite une cauſe publique, quand il parle ſur la Tribune & au Sénat ; il a beſoin de citer les anciens uſages, le Droit public, & les principes de l'Adminiſtration.

Nous ne parlons pas ici d'un Déclamateur, ni d'un Praticien chicaneur, mais d'un Orateur excellent, qui

ſemble avoir reçu du Ciel le don de la parole ; qui fait dire que l'Eloquence dont ſe ſervent les hommes, a été découverte par les Dieux ; qu'on révere & qu'on craint, comme s'il portoit un caducée (*a*) ; qui dévoue les criminels à la haine publique, & à la rigueur des ſupplices ; qui fait triompher l'innocence accuſée ; qui maîtriſe une Nation entiere, ranime ſon courage, la détourne de l'erreur, la remplit d'indignation ou de clémence ; & qui enfin, dans toutes les occaſions, excite ou calme les paſſions des Auditeurs.

Vous croyez que les Rhéteurs qui ont écrit ſur l'Art, ont développé tous ces ſecrets, ou que je ſuis en état de le faire ; vous vous trompez ; vous oubliez l'étendue du ſujet & mon ignorance : vous m'avez contraint à vous indiquer les ſources & la route qui y conduit ; mais je n'ai pas prétendu vous ſervir de guide juſqu'au but ; cela ſeroit trop long, & d'ailleurs inutile ; je me con-

(*a*) Les Ambaſſadeurs Romains portoient une baguette dorée, où étoient entrelacés deux ſerpens ; elle rendoit leur perſonne ſacrée, & elle inſpiroit la vénération & la crainte.

tente de vous le montrer du doigt.

SCÆVOLA.

XLVII. Je crois qu'il n'en faut pas davantage pour aiguillonner ces jeunes gens, s'ils aiment leur profeſſion. On dit que Socrate terminoit ſes leçons, lorſqu'il avoit excité dans l'ame de ſes Diſciples le déſir de connoître & de pratiquer la vertu : dès qu'il les voyoit convaincus que la probité eſt préférable à tout, le reſte lui ſembloit aiſé : de même, Sulpicius & Cotta, ſi vous chériſſez l'Eloquence, vous y arriverez facilement par le chemin que Craſſus vient de vous ouvrir.

SULPICIUS.

Il nous a fait un grand plaiſir ; mais nous demandons quelque choſe de plus, & nous voudrions connoître en détail ces regles qu'il ne mépriſe point, & qu'il dit avoir étudiées. Ainſi, Craſſus, nous vous prions de mettre le comble à vos bontés & à nos déſirs, en nous apprenant les moyens d'atteindre à l'Eloquence.

CRASSUS.

Je vous ai déjà dit que je n'aime point à parler de ces objets, & que ces diſcuſſions ne me ſont pas familieres : ſi j'ai répondu à vos premieres queſtions, c'étoit pour vous garder plus long-temps chez moi ; adreſſons-nous à Antoine ; il a compoſé un Traité ſur l'Eloquence, qu'il nous diſoit tantôt être devenu public malgré lui ; prions-le de nous inſtruire des myſteres & des ſecrets de l'Art.

SULPICIUS.

J'y conſens d'autant plus volontiers, que les ſentimens d'Antoine ſont auſſi les vôtres.

CRASSUS.

Antoine, puiſque Sulpicius & Cotta nous perſécutent & nous impoſent cette tâche ſans avoir égard à notre vieilleſſe, je vous prie de leur accorder ce qu'ils demandent.

ANTOINE.

LXVIII. Je vois bien que je ne puis échapper ; cependant on me demande

des détails que j'ignore ; d'ailleurs je n'ai point l'habitude de ces diſcuſſions ; & on va m'obliger à parler après Craſſus, déſavantage que j'ai ſoin d'éviter dans les Diſcours publics.

Si vous me permettez d'être ſimple ici comme dans mes actions, j'entrerai dans la lice avec aſſurance ; je ne parlerai point de l'Art des Rhéteurs, je ne l'ai point appris ; mais de la méthode que je me ſuis faite : je ne ſais que par l'expérience & la pratique ce que j'ai mis dans ce petit Ouvrage dont vous rappelez le ſouvenir ; & ſi je ne contente pas des hommes auſſi éclairés que vous, n'oubliez pas que vous me demandez ce que j'ignore, & tenez-moi compte de mon ſacrifice.

CRASSUS.

Entrez en matiere ; je ſuis bien ſûr que nous ne nous repentirons pas de vous avoir preſſé.

ANTOINE.

Il faut, avant tout, déterminer le point de la queſtion, pour ne pas perdre ſon temps en paroles inutiles. Si on demandoit quelles ſont les fonctions *Du g Capitain*

d'un Général d'armée, je traiterois d'abord de ce qui regarde la conſtitution des troupes, les campemens, les convois, les batailles, les ſignaux, les munitions, les ſiéges, les piéges qu'on doit tendre & ceux qu'on doit éviter, & les autres choſes qui appartiennent à l'Art Militaire, & je finirois par donner le titre de parfait Général, à celui qui a toutes ces connoiſſances, & qui ſait les mettre en pratique; je citerois l'exemple de Scipion, Fabius, Epaminondas, & Annibal.

: l'Hom- l'Etat. S'il étoit queſtion de l'homme d'Etat, j'appellerois de ce nom le Citoyen éclairé qui connoît les moyens de rendre une République floriſſante, & qui les emploie avec ſuccès; tels furent Lentulus, Gracchus le pere, Metellus, Scipion l'Africain, Lælius, & une multitude d'autres, Romains ou étrangers.

u Juriſ- ilte. Si l'on vouloit ſavoir quelles qualités forment le Juriſconſulte, je répondrois qu'il doit connoître les Loix & la Coutume, être en état de répondre à ceux qui le conſultent, & de les diriger dans la vie civile; je citerois Ælius, Manilius, & Scævola.

u Gram- XLIX. Quant aux Arts inférieurs, s'il

s'agit d'expoſer les qualités que doivent avoir le Muſicien, le Grammairien (*a*), & le Poëte ; je déterminerois de même l'étendue de chacune de ces profeſſions. *mairien, du Poëte, du Muſicien.*

Quoique le domaine de la Philoſophie ſemble s'étendre ſur tout, ſi je voulois en donner une idée plus préciſe, je dirois que le Philoſophe étudie la Nature, & les principes de toutes les choſes divines & humaines, qu'il s'adonne à la théorie & à la pratique de la Morale. *Du Philoſophe.*

Pour en venir à l'Orateur, qui fait la matiere de cet entretien, je ne penſe pas, comme Craſſus, qu'il doit avoir des connoiſſances univerſelles ; je crois qu'il ſuffit, pour en mériter le nom, de pouvoir, au Barreau, ſur la Tribune, & au Sénat, faire un Diſcours dont le ſtyle ſoit agréable, & les idées convaincantes ; j'exige de plus qu'il ait de la voix, qu'il ſache déclamer, & que ſon débit ne ſoit pas dépourvu de graces. *Définition de l'Orateur.*

Craſſus n'a pas défini l'Orateur *Définition de Craſſus combattue.*

(*a*) Chez les Anciens, le terme de *Grammairien* n'avoit pas la ſignification qu'on lui donne aujourd'hui.

d'après les bornes de l'Art, mais d'après l'étendue de ſes talens, qui ſont infinis : il a fait entrer le gouvernement des Etats dans le domaine de l'Eloquence ; & vous ne devez pas, Scævola, lui paſſer cet article, vous dont le Sénat a ſouvent adopté l'avis ſur les affaires les plus graves, quoique vous l'euſſiez donné d'une maniere conciſe, & ſans employer les richeſſes de l'élocution. Si M. Scaurus, le plus grand de nos Politiques, qui eſt à une campagne peu éloignée, ſavoit que Craſſus veut lui ravir ſa gloire, en l'appropriant à l'Orateur, il viendroit ici lui-même, & d'un ſeul de ſes regards il nous fermeroit la bouche. A la vérité, ſes Diſcours ne ſont pas à dédaigner du côté de l'Art ; mais il eſt moins recommandable par le talent de la parole, que par la ſageſſe de ſes vûes.

L'homme qui eſt tout à la fois un Sénateur habile & un grand homme d'Etat, n'eſt pas pour cela un bon Orateur. Si un autre réunit le talent de l'Adminiſtration & celui de l'Eloquenc cette premiere qualité ne lui vient p de la ſeconde ; ce ſont des talens d vers. Caton, Metellus, Scipion,

Lælius, qui poſſédoient l'une & l'autre, gouvernoient la République, & enchantoient les hommes avec deux Arts ſéparés.

L. La Nature, la Loi, ou la Coutume, n'ordonnent pas au même homme de s'appliquer à un ſeul Art. Périclès, le plus grand Orateur de ſon ſiecle, gouverna quarante ans ſa Patrie. Si P. Craſſus (*a*) fut le plus éloquent des Romains & le Juriſconſulte le plus éclairé, il ne s'enſuit pas que l'Art de l'Eloquence, & celui du Juriſconſulte & de l'Adminiſtrateur aient du rapport entre eux.

Quand on excelle dans un Art, & qu'on en apprend un ſecond; ſi l'on veut que ce dernier faſſe partie de celui qu'on ſavoit déjà, il faudra dire que la paume & le jeu des dames (*b*) appartiennent au Droit civil, parce que le

(*a*) P. Craſſus, dont parle Cicéron dans le Dialogue des Orateurs illuſtres, étoit parent de Craſſus, l'un des Interlocuteurs de ce Dialogue.

(*b*) Le jeu dont parle ici Cicéron, étoit compoſé de douze pieces, comme le jeu des dames Françoiſes; mais nous n'en connoiſſons pas les regles.

Juriſconſulte Scævola devint habile dans ces deux jeux ; que la Poéſie & la Phyſique ne forment qu'un ſeul Art, parce que le Phyſicien Empédocles a fait un bel Ouvrage en vers. Le Philoſophe lui-même, qui veut ſe mêler de tous les Arts, comme s'ils étoient de ſon empire, n'oſe pas avancer que la Géométrie & la Muſique en ſont réellement, quoique, de l'aveu de tout le monde, Platon poſſédât l'une & l'autre.

Donnez tous les autres Arts pour cortége à celui de l'Orateur ; mais ne les placez pas dans ſon domaine. Il ne faut pas que ſes Plaidoyers ou ſes Harangues aient de la ſéchereſſe & de la ſtérilité ; on doit y remarquer une variété agréable, des connoiſſances étendues, une ſoupleſſe qui eſt le réſultat de l'inſtruction : il eſt donc obligé d'examiner beaucoup de choſes, de lire une multitude d'Ouvrages, de faire de longues méditations, & de paroître inſtruit ſur tout ; mais dites qu'il s'approprie ces richeſſes étrangeres, afin de produire plus d'effet.

LI. Au reſte, Craſſus, je n'ai point été ébranlé par ce morceau pathétique où

vous ſouteniez, à l'exemple des Philoſophes, que l'Orateur, dont le principal devoir eſt d'émouvoir ou de calmer les paſſions, ne peut arriver à ſon but, ſans connoître à fond les ſecrets de la Nature, le caractere des hommes, & la différence des mœurs & des eſprits. Nous voyons des hommes de génie, qui, ayant du loiſir, conſument à cette étude toutes les années de leur vie. Loin de mépriſer l'étendue de leurs lumieres & l'ardeur de leur zele, je les admire : pour nous, dont les affaires de la République abſorbent tous les momens, je crois qu'il nous ſuffit de ſavoir ſur la Morale & la nature des paſſions, ce que l'expérience journaliere nous en apprend.

Citez-moi un Orateur habile, qui, voulant exciter l'indignation dans l'ame d'un Juge, ait été embarraſſé, parce qu'il ne ſavoit pas ſi la colere eſt un bouillonnement du ſang, ou un mouvement de vengeance (*a*). Il en eſt de

(*a*) Les Philoſophes définiſſoient la colere de bien des manieres : on n'en cite que deux ici. La ſeconde eſt celle que donne Cicéron dans la troiſieme Tuſculane, & la premiere eſt d'Ariſtote.

même des autres paſſions qu'on ſe propoſe d'éveiller ; en parle-t-on dans les Ouvrages Oratoires comme dans les Livres de Philoſophie ? Parmi les Philoſophes, les uns diſent que c'eſt un crime d'émouvoir ainſi les eſprits ; & les moins ſéveres ne ſouffrent pas qu'on les agite avec trop de violence.

Tout ce qui eſt mal, ſuivant l'opinion commune, devient encore plus odieux ſous les pinceaux de l'Orateur ; il exagere de même la beauté de ce qui paroît déſirable à tout le monde ; mais il ſe garde bien de paſſer pour trop ſage parmi des foux, qui ſe moqueroient de lui : il cherche à déployer ſa raiſon & ſon talent ; mais il a ſoin de ne pas montrer une ſupériorité qui bleſſeroit ſes Auditeurs.

Son but eſt de convaincre les eſprits, & de s'inſinuer dans les cœurs ; mais il n'emploie pas la méthode des Philoſophes ; il n'examine point ſi les biens du corps ou ceux de l'ame, ſi la volupté ou la vertu, rendent l'homme heureux ; ſi ces choſes ſont incompatibles ; s'il y a quelque choſe de certain ; ſi l'on peut avoir des idées claires & préciſes.

Toutes ces queſtions, & une foule

d'autres pareilles, ſont intéreſſantes, ſi vous le voulez; mais l'Orateur ne s'amuſe pas à les diſcuter; il lui ſuffit d'avoir de la ſagacité, de l'expérience, & de l'adreſſe; il examine quels ſont les opinions, les ſentimens de ſes concitoyens, ou de ceux qu'il veut perſuader, ce qu'ils attendent de lui; & il ſe conforme à leur goût.

LII. Il eſt obligé de connoître les inclinations diverſes que produiſent l'âge, le rang & la naiſſance, & ce qui doit réuſſir auprès des hommes qui l'écoutent. Quant aux ſyſtêmes des Philoſophes, qu'il les réſerve pour ſes méditations particulieres, & pour les délaſſemens de la campagne: s'il veut parler de la juſtice & de la bonne foi, il ne doit pas imiter Platon, qui établit des regles propres à une République imaginaire, au lieu de meſurer ſes Diſcours ſur le caractere & la dépravation de ſon ſiecle.

Si c'eſt pour l'Orateur un devoir de toujours parler en Philoſophe, pourquoi, Craſſus, vous qui êtes le Citoyen de Rome le plus recommandable & le plus illuſtre, diſiez-vous, au milieu d'une grande aſſemblée du Peuple: *Affranchiſſez-nous de tant de mal-*

heurs ; ne nous livrez pas à la bouche cruelle de ces monſtres, qui ne peuvent ſe raſſaſier de notre ſang ; ne ſouffrez pas que nous dépendions de perſonne, ſi ce n'eſt de vous, qui êtes les Maîtres & les Souverains de l'Etat (a) ? Je ne releve pas le terme de *malheurs*, quoique, ſuivant les Philoſophes, il n'y en ait point pour l'homme vertueux ; je ne releve pas *la bouche cruelle*, *&c.* quoiqu'une injuſtice ne faſſe pas rigoureuſement de mal au Sage : mais comment avez-vous oſé parler de votre dépendance, ainſi que de celle du Sénat, dont vous défendiez alors les intérêts ?

La Philoſophie vous paſſera-t-elle

(a) L'Ordre Equeſtre ayant obtenu le département des Tribunaux, les Sénateurs ſe plaignirent, à tort ou à raiſon, que les Chevaliers prononçoient contre eux des ſentences injuſtes ; ils demanderent au Peuple que le droit de juger fût partagé entre l'Ordre Equeſtre & celui des Patriciens. Les plus célebres Orateurs monterent ſur la Tribune dans cette occaſion ; & le paſſage qu'on vient de citer, eſt tiré du Diſcours que prononça Craſſus en faveur du Sénat. Ce morceau, déclamé avec véhémence, manqua d'exciter une ſédition au milieu du Forum.

cette

cette expreſſion? Avez-vous oublié que la vertu eſt toujours libre, qu'elle l'eſt juſque dans les priſons & les fers de la captivité? Vous ajoutâtes que le Sénat doit dépendre du Peuple. Le Philoſophe le plus lâche & le plus énervé, celui qui eſt le plus diſpoſé à faire conſiſter le bonheur dans les plaiſirs du corps, conviendra-t-il que le Sénat, à qui le Peuple a remis le ſoin de ſa conduite, eſt aſſujetti à ce même Peuple?

LIII. Auſſi, tandis que j'admirois ce morceau, Rutilius Rufus, dévoué à la Philoſophie, y trouvoit de la baſſeſſe & du crime. Ce même Rutilius, ſe ſouvenant d'avoir jadis entendu Sergius Galba qui répondoit à Scribonius ſon accuſateur, le blâmoit extrêmement d'avoir imploré la commiſération publique, après ce Diſcours vigoureux de Caton, qu'on lit encore dans ſes Origines; il lui reprochoit d'avoir pris entre ſes bras le fils de C. Sulpitius Gallus ſon parent, afin d'émouvoir le Peuple par le ſouvenir du pere & la vue de cet enfant (*a*); d'avoir recommandé ſes deux fils à la

Les mouvemens pathétiques blâmés par quelques Romains.

(*a*) Cicéron rappelle ce trait avec éloge dans le Dialogue ſur les Orateurs illuſtres.

protection publique ; comme s'il eût fait un teſtament militaire, & nommé l'Etat tuteur de ces orphelins. Galba avoit contre lui la haine de la Nation, & cependant il échappa au ſupplice. Caton dit (*a*) qu'on alloit le condamner à mort, s'il n'eût pas verſé des larmes, & employé ce trait d'éloquence dont on vient de parler. Malgré ce ſuccès, l'auſtere Rutilius l'accuſoit de baſſeſſe ; il valoit mieux, ſuivant lui, ſouffrir l'exil ou la mort.

Ce Cenſeur rigide, le modele de la vertu, régla ſa conduite d'après cette opinion. Ayant été accuſé (*b*), il ne parut point en ſuppliant devant ſes Juges, & il ne permit pas à ſes défenſeurs de répandre aucun ornement ſur la vérité. Cotta ſon neveu, & Q. Mucius, qui parlerent en ſa faveur, furent obligés de faire un Diſcours très-ſimple (*c*).

Vous voulez, Craſſus, que l'Orateur aille puiſer dans les tréſors de la Philo-

(*a*) Dans ſes Origines.

(*b*) Il fut accuſé de péculat.

(*c*) Cicéron parle encore de cette affaire dans le Dialogue ſur les Orateurs illuſtres.

phie ; mais ſi vous aviez été chargé de cette Cauſe, n'auriez-vous pas pris le ton d'un Orateur, plutôt que celui d'un Philoſophe ? Votre éloquence auroit triomphé des ſcélérats dignes du ſupplice, qui accuſoient Rutilius. On vit ſuccomber le plus vertueux des Romains, parce qu'on plaida pour lui comme on l'auroit fait dans la République de Platon. Les Orateurs s'interdirent les exclamations, la plainte, les gémiſſemens ; ils n'implorerent point, ils n'apoſtropherent point la République, enfin ils n'oſerent pas même frapper du pied, ſans doute pour ne point déplaire aux Stoïciens.

LIV. Le Conſulaire Rutilius imita Socrate, le plus ſage des mortels, qui, ſe voyant cité devant les Tribunaux pour un crime capital, s'y préſenta, non comme un ſuppliant & un accuſé, mais comme un Maître qui venoit donner des leçons à ſes Juges. Il lut l'Apologie que l'Orateur Lyſias lui offrit, & qu'il lui conſeilloit d'apprendre par cœur ; il donna des éloges à l'Ouvrage ; mais, ajouta-t-il : » Je ne porterois pas » des ſouliers brodés, quand ils con» viendroient à mes pieds ; votre Diſ-

» cours eſt éloquent, il n'eſt ni aſſez » mâle ni aſſez auſtere pour un Phi» loſophe «. Auſſi fut-il condamné, même par le dernier Arrêt, qui fixoit la nature du châtiment. Vous ſavez que les Loix d'Athenes déclaroient, par un premier Jugement, ſi l'accuſé étoit innocent ou coupable, & qu'en certaines occaſions un ſecond Arrêt déterminoit la peine.

Les Juges, avant de prononcer, ordonnoient au coupable de déclarer la peine dont il ſe croyoit digne : Socrate répondit qu'il méritoit toute ſorte d'honneurs & de récompenſes, qu'on devoit le nourrir dans le Prytanée (*a*), aux dépens du Public, ce qui étoit la derniere marque de diſtinction qu'on pouvoit recevoir chez les Grecs.

Les Juges furent ſi irrités de ſa réponſe, qu'ils condamnerent à mort le

(*a*) Il y avoit à Athenes & dans toutes les grandes villes de la Grece, un vaſte édifice, deſtiné à l'aſſemblée des Prytanes & à d'autres uſages : on y logeoit, par exemple, & on y entretenoit, aux dépens de l'Etat, ceux qui avoient rendu des ſervices importans à la République.

plus innocent des hommes (*a*). Quoique nos regrets ſoient déſormais inutiles, je voudrois qu'il eût employé tous ſes talens à ſon Apologie : & comment ſouffrir ces Philoſophes, qui, ayant vu Socrate payer de ſa vie ſon opiniâtreté à ne pas recourir à l'Eloquence, veulent néanmoins qu'on faſſe des Ouvrages oratoires d'après leurs principes ! Je n'examine pas ſi leur méthode eſt plus conforme à la Nature, & plus vraie ; je dis ſeulement qu'elle ne produit aucun effet.

LV. Je ne comprenois pas pourquoi vous exigez des Orateurs une connoiſſance profonde du Droit civil ; je le vois maintenant : vous avez voulu plaire à Scævola, dont la douceur nous charme tous. Comme ſon Art eſt ſimple & ſans ornement, vous en avez peint l'utilité avec beaucoup d'énergie : d'ailleurs, vous avez chez vous un Maître de Juriſprudence ; vous vous êtes beaucoup appli-

(*a*) Il paroît que la conduite de Socrate, d'ailleurs ſi noble & ſi belle, contribua beaucoup à ſa condamnation. On n'a pas aſſez remarqué cette idée de l'Orateur Romain.

qué à cette étude ; & vous exagérez ſes avantages, afin qu'on ne vous accuſe pas d'avoir perdu votre temps.

Je ne ſuis point l'ennemi de cet Art ; donnez-lui toute l'importance que vous voudrez, j'y conſens ; j'avoue qu'il s'étend fort loin, qu'il a rapport à un grand nombre de perſonnes ; qu'il fut toujours honoré dans Rome, & que nos plus illuſtres Citoyens le cultivent ; mais prenez garde, Craſſus, de diminuer ſon mérite, en le revêtant d'une parure étrangere.

Si vous diſiez qu'il faut être Juriſconſulte pour mériter le nom d'*Orateur*, & Orateur pour mériter celui de *Juriſconſulte*, vous mettriez les deux Arts ſur le même niveau ; mais vous avouez que ſans le talent de l'Eloquence on peut être Juriſconſulte, & qu'on ne peut être Orateur ſans être Juriſconſulte ; dans ce cas, que reſte-t-il au Juriſconſulte ? Il ne ſera donc plus qu'un Praticien adroit & ruſé, qui ſaura intenter des actions, dicter des formules, &, en chicanant ſur les expreſſions des autres, tellement meſurer les ſiennes, qu'on ne puiſſe jamais le ſurprendre : vous aviliſſez cet Art, en le pla-

çant à la ſuite de l'Orateur qui daigne s'en ſervir (*a*).

LVI. Vous accuſez d'impudence ces Orateurs, qui traitent de grands objets ſans même connoître les petits, qui oſent agiter dans leurs Diſcours les queſtions les plus importantes du Droit public, ſans l'avoir jamais étudié ; il eſt aiſé de vous répondre. Quoiqu'un Avocat ignore quels doivent être préciſément les termes d'un contrat de mariage (*b*), n'eſt-il donc pas en état de défendre la Cauſe d'une femme qui a ſigné ce contrat ? Je n'ai pas oublié votre comparaiſon des vaiſſeaux ; celui, diſiez-vous, qui ne ſait pas en manœuvrer un petit, n'eſt pas capable d'en manœuvrer un grand : cela peut être ; mais il n'en eſt pas de même ici ; & celui qui

(*a*) J'ai cru devoir faire ici un changement à l'Original.

(*b*) Le contrat de mariage dont parle ici l'Original, s'appeloit *coëmptio* : la femme qui paſſoit ſous la puiſſance du mari, d'après ce contrat, n'étoit pas matrone, mais elle pouvoit hériter de ſon époux, comme un de ſes enfans. Nous avons expliqué ailleurs combien il y avoit de différens mariages chez les Romains.

ne connoît pas tous les termes de la formule d'un partage, peut cependant plaider avec ſuccès une affaire où il eſt queſtion de partage.

Vous avez ajouté que les Cauſes les plus importantes, portées devant les Décemvirs, ſont fondées ſur le Droit civil. Je le veux : mais il n'y en a point qu'un homme éloquent ne puiſſe traiter, ſans être habile Juriſconſulte ; & en effet, dans celle de Curius, que vous avez plaidée depuis peu ; dans celle de Hoſtilius Mancinus, ou de l'enfant qui étoit né d'une ſeconde femme avant que ſon pere eût répudié la premiere, n'y avoit-il pas la plus grande diviſion entre les Savans, qui tous citoient des Loix ? A quoi ſervoit-il alors d'être un profond Juriſconſulte, puiſque les Orateurs les plus éloquens devoient triompher, & non ceux qui connoiſſoient le mieux le Droit civil ?

Lorſque Craſſus ſollicitoit la charge d'Edile, Sergius Galba l'accompagnoit ; j'ai ouï dire qu'un payſan, abordant le premier, le pria de donner ſon avis ſur une affaire. Craſſus, après l'avoir entendu, fit une réponſe plus conforme aux Loix qu'aux déſirs du Client : celui-

ci ſe retiroit fort triſte ; & Galba, qui l'apperçut, lui demanda le ſujet de ſon chagrin : le payſan raconta ſon affaire & la déciſion de Craſſus. Je vois, s'écria Galba, que Craſſus étoit diſtrait lorſqu'il a décidé de cette maniere.

Il s'approcha de Craſſus, & le prit par la main, en lui diſant : Comment avez-vous pu faire une pareille réponſe ? Craſſus, qui ſavoit très-bien la Juriſprudence, ſe mit à prouver que ſon opinion étoit fondée, & même inconteſtable. Galba, de ſon côté, défendit la ſienne ; il eut recours à l'analogie, & prit éloquemment le parti de l'équité contre la rigueur du Droit. Craſſus, qui parloit bien, mais qui n'avoit pas le talent de Galba, ſe trouvant confondu, cita des autorités ; il répondit qu'il avoit tiré ſon avis des Ouvrages de P. Mucius ſon frere, & des Commentaires de Sextius Ælius : il finit par avouer que le ſentiment de Galba étoit plus juſte, & qu'il étoit diſpoſé à y ſouſcrire.

LVII. Les affaires où la Loi prononce clairement, ne deviennent guere la matiere d'un Procès. S'aviſe-t-on de réclamer une ſucceſſion en vertu d'un teſta-

ment fait par un homme qui n'avoit point de fils alors, mais qui en a eu un depuis ? tout le monde avoue que le teſtament devient nul par la naiſſance de ce fils. Il eſt donc permis à l'Orateur d'ignorer cette partie du Droit ſur laquelle on ne diſpute point, & chacun conviendra que c'eſt la plus grande.

Les plus ſavans Juriſconſultes n'étant pas d'accord ſur le reſte, il n'eſt pas difficile à l'Orateur de trouver une autorité, & d'emprunter aux Doctes des traits qu'il lancera avec toute la vigueur de ſon éloquence. J'en demande pardon à Scævola; mais, Craſſus, pour défendre Curius, vous ne citâtes point les Ouvrages & les déciſions de votre oncle; vous fîtes valoir l'équité & le reſpect qu'on a pour les teſtamens & les dernieres volontés des Citoyens.

Je vous entendis toutes les fois que vous parlâtes dans cette affaire; vos Diſcours étoient pleins de ſel & de raiſon; pour vous moquer de la ſubtilité de nos Juriſconſultes, vous dites que cette maxime de Scævola, *Il faut naître avant de mourir*, étoit vraiment admirable. En citant une multitude d'expreſſions tirées des Loix, des Sénatus-Conſultes,

& de la converſation ordinaire, vous obſervâtes, d'une maniere ingénieuſe & plaiſante, qu'il en réſulteroit mille abſurdités, ſi l'on ſuivoit le ſens littéral & non pas l'intention. Vos Plaidoyers furent agréables & enjoués; je ſais bien de quel uſage vous fut dans cette occaſion le talent de la parole; mais je ne vois pas à quoi vous ſervit la connoiſſance du Droit civil.

Mutius lui-même, qui eſt un ſi zélé partiſan de la Juriſprudence, & qui en cela défend, pour ainſi dire, ſon patrimoine (*a*), recourut-il au Droit civil, pour trouver des moyens dans la Cauſe qu'il plaida contre vous? Cita-t-il une ſeule Loi? Dit-il quelque choſe qui ne fût pas connu de tout le monde? Il inſiſta ſeulement ſur la néceſſité de s'en tenir aux Ecrits. Les jeunes gens qui déclament chez leurs Maîtres, ne ſuivent pas une méthode différente; l'un prend le parti de l'équité & de la juſtice naturelle, & l'autre celui du ſens littéral.

(*a*) Les lumieres ſur la Juriſprudence ſe tranſmettoient depuis long-temps de pere en fils dans la famille des Mucius.

Dans la Cauſe du ſoldat (*a*), ſi vous aviez plaidé pour l'héritier ou pour le fils, auriez-vous plus compté ſur les *Actions* rédigées par Hoſtilius (*b*), que ſur votre éloquence ? Si l'on vous eût chargé de défendre l'héritier collatéral, vous auriez généraliſé la queſtion, & dit qu'elle intéreſſoit tous les teſtamens : ſi, au contraire, vous aviez parlé en faveur du ſoldat, vous auriez, par une figure qui vous eſt ordinaire, ranimé la cendre du pere ; vous l'auriez dépeint au milieu de l'aſſemblée, embraſſant ſon fils, le baignant de larmes, & le recommandant aux Centumvirs ; vous auriez, je crois, attendri les pierres ; vous auriez arraché des pleurs aux êtres inſenſibles ; enfin vous auriez fait oublier que cette ſentence, *Réglez-*

(*a*) Il étoit queſtion de ce pere, qui, ayant reçu une fauſſe nouvelle de la mort de ſon fils, ſoldat, inſtitua héritier un de ſes collatéraux.

(*b*) Lorſque les Romains commencerent à écrire ſur la Juriſprudence, ils donnerent à leurs Ouvrages le nom d'*Actions*, comme pour exprimer qu'ils écrivoient ſur les choſes qui étoient la matiere d'une action ou d'un Procès.

vous ſur les termes d'un Acte (*a*), ſe trouve dans la Loi des douze Tables, ſupérieure, ſelon vous, à toutes les Bibliothèques du monde.

LVIII. Vous accuſez de pareſſe nos jeunes gens qui n'apprennent pas cet Art, dont la connoiſſance vous paroît ſi facile. D'abord nos Juriſconſultes, ſi fiers de leurs lumieres, ne conviennent pas de cette facilité : je vous demande à vous-même, ſi la Juriſprudence eſt ſi aiſée ; vous diſiez tout à l'heure, qu'elle n'eſt pas encore réduite en Art ; mais qu'elle peut l'être un jour, ſi on veut en claſſer les regles. Vous ajoutez qu'elle eſt très-agreable ; tout le monde vous abandonnera ce plaiſir ; &, ſi on nous laiſſe maîtres de notre choix, nous aimons mieux lire le Télamon de Pacuvius (*b*), que le Traité de Manlius ſur les contrats de vente.

(*a*) Cicéron dit : *Uti Lingua nuncupaſſet ;* mais Sextus Pompeius cite ce paſſage de cette maniere : *Uti Lingua nuncupaſſet, ita Jus eſto.*

(*b*) Pacuvius étoit fils du Poëte Ennius. Ses Tragédies, & ſur-tout le Télamon, dont on parle ici, eurent du ſuccès. Suivant Quintilien, il mourut à quatre-vingt-dix ans. On trouve ſon épitaphe dans Aulu-Gelle, l. I, ch. 24.

L'amour de la Patrie, ajoutez-vous, doit nous donner le déſir de connoître tout ce qu'ont établi nos ancêtres : mais ne voyez-vous pas que les vieilles Loix ſont tombées en déſuétude, ou que des Loix plus récentes les ont abolies ? Quant à l'influence morale que vous accordez à l'étude des Loix, & au tableau des peines & des récompenſes décernées à la vertu & au vice, j'ai toujours penſé que la vertu (ſi on peut l'inſpirer aux hommes (*a*)) s'inſpire par la perſuaſion & l'exemple, plutôt que par les menaces & la force. Il n'eſt pas beſoin d'être Juriſconſulte, pour ſavoir qu'il eſt honnête de s'abſtenir du mal.

Vous avez la bonté de convenir que, de tous les Orateurs ignorans ſur le Droit, je ſuis le ſeul qui puiſſe plaider toutes ſortes de Cauſes : je vous avoue que je ne l'ai point appris ; &, quoiqu'on m'ait chargé de beaucoup d'affaires, je n'ai jamais eu ſujet de m'en repentir.

(*a*) Les anciens Philoſophes diſputoient beaucoup, pour ſavoir ſi l'on étoit vertueux par l'inſtinct de la Nature ; ſi les ſoins des hommes pouvoient y contribuer, & s'il falloit pour cela une grace des Dieux.

Il y a bien de la différence entre posséder un Art à fond, ou savoir ce que l'usage journalier nous en apprend. Nous allons voir souvent nos campagnes & nos domaines, dans des vûes d'intérêt ou de plaisir. Le plus stupide d'entre nous a examiné la maniere d'ensemencer les terres, & l'époque où l'on doit faire la moisson & émonder les arbres & les vignes. Si je veux visiter mes champs, ou donner des ordres à mes Fermiers, serai-je obligé de lire auparavant l'*Agriculture* de Magon le Carthaginois (*a*) ? N'oserai-je pas me fier aux connoissances superficielles que j'ai acquises ? Il en est de même du Droit civil ; les charges publiques, la conversation du Forum (*b*), & les Plai-

(*a*) Magon écrivit, en carthaginois, vingt-huit Livres sur l'Agriculture. Caton d'Utique les traduisit d'abord en grec, &, en vertu d'un Sénatus-Consulte, ils furent ensuite traduits en latin. On en voit encore aujourd'hui une copie dans la Bibliotheque du Vatican à Rome.

(*b*) Tous les Citoyens de Rome, même les plus qualifiés, se rassembloient au *Forum*, ou à la place publique, vers le milieu du jour. Il ne faut pas s'étonner que les anciens Auteurs

doyers que nous avons occaſion de prononcer, nous donnent aſſez de lumieres, pour avoir une idée des Loix & des uſages de notre Patrie.

Si l'on nous charge d'une affaire obſcure, eſt-il donc bien difficile de conſulter Scævola? & même les Parties ne nous donnent pas cette peine; car elles nous apportent toujours l'avis des Juriſconſultes. Lorſqu'il s'agit d'une queſtion de fait, lorſqu'il faut régler des limites ſans que les Juges aient deſcendu ſur les lieux, ou examiner la teneur d'un contrat & les exceptions qu'on oppoſe; nous ſommes forcés de lire des pieces embrouillées & très-épineuſes; craindrons-nous de ne pouvoir pas également nous inſtruire, au beſoin, des Loix civiles?

LIX. Je ne prétends pas qu'il ſoit inutile à l'Orateur de ſavoir le Droit: il doit régner dans ſes Diſcours une ſi grande variété, qu'il n'aura jamais trop de connoiſſances: mais celles qui ſont abſolument néceſſaires, ſont ſi étendues, ſi difficiles, & ſi multipliées,

---

parlent ſi ſouvent de ce Forum, & des connoiſſances qu'on y acquéroit.

que je ne me ſoucie pas de le voir employer ſon temps à d'autres études.

Si les Orateurs avoient le talent de Roſcius pour l'action, ſans doute ils en profiteroient ; & cependant perſonne ne leur conſeillera d'étudier la Pantomime avec autant de ſoin que les Comédiens. Eſt-il rien de plus néceſſaire qu'une belle voix à l'homme qui parle en public ? Mais je ne lui dirai pas d'imiter ces Acteurs Grecs, qui s'accoutument pluſieurs années à déclamer aſſis, & qui, les jours où ils doivent monter ſur la ſcene, exercent leur voix pendant qu'ils ſont au lit, & la font deſcendre du ton le plus aigu juſqu'au ton le plus grave : il laiſſeroit condamner ſes Cliens, avant d'avoir acquis aſſez de perfection ſur cet article.

Si, malgré le poids qu'ajoute à l'Eloquence une belle déclamation, il ne faut pas employer trop de temps à ſe former le geſte & la voix ; ſi nous ſommes obligés de meſurer cet exercice ſur le loiſir que nous laiſſent nos occupations journalieres : à plus forte raiſon ne devons-nous pas donner trop de momens à l'étude du Droit civil ; car la

Juriſprudence s'apprend ſans Maître, & preſque ſans réflexion. D'ailleurs on ne peut pas, au beſoin, emprunter la voix & le geſte d'un autre; au lieu que, dans l'occaſion, on peut, ſur un point de Droit, recourir aux Livres & aux Juriſconſultes.

Auſſi les Orateurs Grecs avoient-ils toujours auprès d'eux de pauvres Praticiens (*a*), dont ils prenoient les lumieres. Les plus illuſtres des Romains s'appliquent au Droit, & notre coutume eſt plus raiſonnable : l'autorité de ces Juriſconſultes donne une nouvelle force aux Loix. Mais, ſi l'Orateur devoit ſavoir le Droit civil, les Grecs n'auroient pas établi l'uſage dont je viens de parler.

LX. Selon vous, la connoiſſance du Droit *empêche les vieillards de ſe trouver ſeuls ſur la fin de leur carriere.* On peut en dire autant des richeſſes; & nous n'examinons pas ici ſi ces lumieres

(*a*) Ces Praticiens qui éclairoient les Orateurs, étoient de miſérables Clercs dont on ne faiſoit aucun cas. Les Grecs mettoient le talent de faire une phraſe, fort au deſſus de l'érudition la plus étendue.

ſont utiles, mais ſi elles ſont néceſſaires à l'Orateur. Roſcius, cité ſouvent dans cet entretien, dit qu'en avançant en âge, il aura ſoin de ralentir le jeu de la flûte (*a*), & déclamera ſes vers d'une maniere plus lente & plus douce. Si, malgré la contrainte & la meſure de la Poéſie, il a découvert cet expédient pour ſes dernieres années; n'eſt-il pas facile aux Orateurs qui vieilliſſent, d'adoucir leur voix, & de ſe former une nouvelle maniere, au lieu de quitter entiérement le Barreau?

Vous n'ignorez pas, Craſſus, qu'il y a différentes manieres de prononcer un Diſcours; je ne ſais même ſi ce n'eſt pas vous qui le premier nous avez appris ce ſecret; car, depuis quelque temps, votre déclamation eſt plus lente & plus douce; & le ton calme & grave que vous prenez aujourd'hui, ne ſe fait pas moins admirer que la véhémence & la force par leſquelles vous brilliez jadis.

(*a*) Il eſt difficile de dire ſi la déclamation des Acteurs comiques étoit ſoutenue par une flûte, comme celle des Acteurs Tragiques. Je renvoie aux Diſſertations qu'on a faites ſur cette matiere.

Pluſieurs Orateurs, tels que Scipion & Lælius, eurent toujours un ton modéré, & ne s'abandonnerent dans aucun temps aux éclats de voix de Sergius Galba.

Si vous ne pouvez ſuivre cette méthode, ou ſi elle ne vous plaît point; penſez-vous que la maiſon d'un grand homme, d'un Citoyen recommandable comme vous, ſera déſerte, dès que les Plaideurs ne la rempliront pas? Je ſuis bien éloigné de le croire; &, au lieu de fonder la conſolation de votre vieilleſſe ſur cette multitude de Cliens qui viendroient vous conſulter, vous devriez, ainſi que moi, fonder votre bonheur ſur la ſolitude. Il me ſemble que dans les derniers momens de la vie, rien n'eſt ſi doux que le repos.

Quant à l'Hiſtoire, aux principes de l'Adminiſtration & de la Politique, à l'Antiquité, & à l'art de citer des exemples à propos, je puis recourir, dans le beſoin, aux lumieres de mon ami Longin, dont la complaiſance égale l'érudition. Je ne m'oppoſe point à ce que les jeunes Orateurs liſent des Livres ſur toute ſorte de matieres, prennent des leçons ſur toutes les

Sciences ; mais je ne crois pas qu'ils aient d'ailleurs assez de temps pour se livrer aux différens exercices que vous leur imposez.

En effet, vous voulez qu'ils s'habituent à faire un Discours im-promptu sur le premier sujet qu'on leur présente ; à donner de la profondeur & de la justesse à leurs pensées ; à travailler chaque jour leur style, qui, ainsi que vous l'avez dit, imprime à l'Eloquence le dernier trait de perfection ; à comparer leurs Ouvrages avec ceux des autres ; à dire sur le champ ce qu'il y a de bon & de mauvais dans une Harangue ou un Plaidoyer, & à soutenir leur opinion avec toute la fécondité & la grace d'un Orateur. Tout cela n'est pas un petit travail, & il faut avoir l'imagination bien souple, & la mémoire bien exercée.

LXI. Mais, ce qui me paroît effrayant, & plus propre à nous décourager qu'à exciter notre émulation, vous voulez que chaque Orateur soit un Roscius ; vous ajoutez, relativement au geste, qu'on observe moins les beautés que les défauts.

Si l'on vous en croit, on est plus

Voilà, Craſſus, de quelle maniere je penſe qu'il faut exhorter les jeunes gens au travail : quant à cette érudition immenſe que vous poſſédez, & que vous avez appriſe en étudiant tous les Arts, je ne la crois pas néceſſaire à l'Orateur.

LXII. *Après qu'Antoine eut ceſſé de parler, Sulpicius & Cotta ne ſavoient ſi ſon opinion étoit mieux fondée que celle de Craſſus : Craſſus dit alors :*

CRASSUS.

En reſtreignant les qualités de l'Orateur, vous en faites, Antoine, une eſpece de mercenaire : je ne ſais pas ſi vous penſez ce que vous nous avez dit ; peut-être vouliez-vous nous donner une nouvelle preuve du talent admirable que vous avez pour réfuter tout ce qu'il vous plaît (*a*). Ceux qui cultivent l'Élo-

périodes à quatre membres ; que dans les périodes à quatre membres, les deux dernieres ſe prononcent d'un ton moins ſoutenu & plus bas, & qu'ainſi dans la période entiere, il y a deux élévations & deux abaiſſemens de voix.

(*a*) Quoique Cicéron ne diſe pas ici s'il avoit

quence,

quence, doivent ſavoir combattre une opinion avec autant de ſuccès que vous; & on voit bien que vous avez étudié les Philoſophes, & ſur-tout les Scepticiens.

Il vous ſemble que j'ai donné trop d'étendue aux devoirs de l'Orateur; mais j'ai cru qu'il ne s'agiſſoit pas ſeulement ici d'un Avocat, dont tous les talens ſe réduiſent à parler au Barreau, & à faire un Plaidoyer; que vous vous formiez de l'Orateur une idée plus grande; & que, ſur-tout dans notre République, l'homme qui ſe deſtine à l'Art de la parole, doit poſſéder toutes les qualités capables de rehauſſer ſon éloquence. Comme vous aſſignez des bornes moins étendues à ſes fonctions, il vous ſera plus facile de les développer, ainſi que les regles qu'il doit ſuivre : mais il me paroît qu'il eſt temps de finir cet Entretien, & de laiſſer repoſer Scævola, en attendant que la chaleur ſe paſſe, & qu'il prenne le chemin de ſa maiſon

---

ſur l'Orateur les idées de Craſſus ou celles d'Antoine, on voit, par le traité de l'Orateur, & même par le Préambule du Dialogue ſuivant, qu'il étoit du ſyſtême du premier.

de campagne ; allons auſſi nous repoſer nous-mêmes, car nous en avons beſoin.

Tout le monde goûta cet avis. Je ſuis fâché, dit Scævola, d'avoir promis à Lælius de me rendre auprès de lui ; j'entendrois Antoine avec un grand plaiſir ; car, ajouta-t-il, en ſouriant, au moment où il ſe levoit, ſon mépris pour notre Droit civil m'a fait moins de peine, que l'aveu de ſon ignorance ne m'a cauſé de plaiſir.

Fin du premier Dialogue.

LES TROIS DIALOGUES DE L'ORATEUR.

Adreſſés à Quintus, frere de Cicéron.

SOMMAIRE DU SECOND DIALOGUE.

Comme Antoine excelloit plus dans la compoſition que dans les ornemens du Diſcours, il expoſe ici les regles de l'invention & de la diſpoſition du ſujet; il développe tout ce qui peut ſéduire ou émouvoir les Juges. Après avoir parcouru les trois genres, le judiciaire, le délibératif, & le démonſtratif, il enſeigne la méthode d'enviſager les

ſujets ſous un point de vue général. On y trouve d'aſſez longs détails ſur les plaiſanteries & les jeux de mots. Céſar, qui aſſiſte à ce ſecond Entretien, avec ſon frere Catulus, étoit célebre par ſes bons mots, & par le talent de plaiſanter; & il rend compte des réflexions qu'il a faites, ou de ce qu'il a appris ſur cette partie de l'Art. Antoine traite enſuite de la mémoire artificielle.

LES TROIS DIALOGUES DE L'ORATEUR,

Adreſſés à Quintus, frere de Cicéron.

SECOND DIALOGUE.

CICÉRON.

I. SI vous vous ſouvenez de notre jeuneſſe, mon frere, chacun diſoit alors que Craſſus n'avoit rien appris depuis ſon éducation, & que M. Antoine étoit tout à fait ignorant : pluſieurs de ceux mêmes qui croyoient ces propos exagérés, nous les répétoient, afin de modérer notre goût trop vif pour l'inſtruc-

tion : ils nous avertiſſoient que ces deux hommes, étant parvenus preſque ſans rien ſavoir, à une ſi haute ſageſſe, & à une éloquence ſi merveilleuſe, il n'étoit pas néceſſaire de travailler avec tant d'ardeur, & que mon pere pouvoit ſe diſpenſer de tant de ſoins à notre égard.

Nous combattions par des témoignages domeſtiques ce bruit ſur l'ignorance de Craſſus & d'Antoine, &, à l'exemple des enfans, nous citions mon pere, C. Aculéon notre allié, & L. Cicéron notre oncle. En effet, Aculéon, l'intime ami de Craſſus, L. Cicéron, qui mourut en Cilicie, où il étoit allé avec Antoine, & mon pere, nous parloient ſouvent des études & des connoiſſances de Craſſus : d'ailleurs, comme nous apprenions des choſes qui étoient de ſon goût, & qu'il voyoit beaucoup nos Maîtres, nous obſervions, malgré notre jeuneſſe, qu'il parloit le grec comme ſa Langue naturelle ; & ſes entretiens & ſes queſtions aux Savans qui nous inſtruiſoient, ſembloient annoncer que rien ne lui étoit inconnu.

Pour ce qui regarde Antoine, il étudia, ainſi que nous le diſoit notre oncle,

ſous les hommes les plus éclairés d'Athenes & de Rhodes ; & moi-même, autant que la timidité (*a*) de mon âge le permettoit, je le priai ſouvent de m'éclaircir des queſtions difficiles. Ces remarques ne ſont pas nouvelles pour vous ; car, dès ce temps-là, je vous avertis, après avoir entendu pluſieurs de ſes Diſcours, qu'il n'ignoroit aucune des choſes relatives aux Arts dont j'avois quelques connoiſſances.

Voici le ſyſtême de ces deux grands Orateurs : Craſſus, afin de mettre en tout les Romains au deſſus des Grecs, vouloit qu'on crût, non pas qu'il fût dénué de connoiſſances, mais qu'il les mépriſoit (*b*) ; Antoine s'imagina qu'il

(*a*) Il y a dans l'Original *pudor ætatis meæ.* Suivant les Commentateurs, les goûts contre nature étant fort communs chez les Anciens, Cicéron dit qu'il alloit conſulter Antoine auſſi ſouvent qu'il le pouvoit, ſans faire parler le Public ſur ces entrevues : j'ai cru ſimplement que Cicéron parloit de la timidité de ſon âge.

(*b*) Dans le Dialogue précédent, Craſſus veut qu'un Orateur ſache tout ; & il n'eſt pas aiſé d'accorder avec ce paſſage les aſſertions qu'on lui a prêtées.

perſuaderoit mieux le Peuple, & qu'il réuſſiroit davantage auprès de lui, s'il paſſoit pour ignorer les Arts menſongers des Docteurs; ils comptoient tous les deux avoir plus de crédit, l'un en faiſant profeſſion de ne pas eſtimer les Grecs, & l'autre, de ne pas les connoître. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner leur ſyſtême; il ſuffira d'aſſurer que jamais perſonne n'excella dans l'Eloquence, ſans avoir étudié l'Art, & enrichi ſon eſprit des connoiſſances de la Philoſophie (*a*).

II. Preſque tous les autres Arts n'ont pas beſoin de leçons étrangeres; mais celui de l'Orateur, qui conſiſte à diſcourir avec juſteſſe & avec éloquence,

(*a*) Les idées, dans ce Dialogue, comme dans tous les Ouvrages de cette forme, manquent aſſez ſouvent de préciſion; Cicéron dit ici que perſonne n'excella jamais dans l'Eloquence, *ſine dicendi doctrina, ſed* NE SINE OMNI QUIDEM SAPIENTIA: entend-il par ces derniers mots, *ſans les connoiſſances de la Philoſophie*, ainſi que le diſent quelques Commentateurs? ou bien parle-t-il de la connoiſſance de tous les Arts dont s'eſt occupé l'eſprit humain, que Craſſus ſemble exiger de l'Orateur, dans le Dialogue précédent?

n'a point de bornes déterminées. Celui qui le profeſſe doit parler de tout avec ſuccès, ou renoncer à la gloire qu'il ambitionne.

J'avoue qu'à Rome & dans la Grece, où l'on mettoit un grand prix aux connoiſſances, pluſieurs ont acquis la réputation d'habiles Orateurs, ſans avoir des lumieres ſi étendues (*a*); mais je répete de nouveau, que, ſans beaucoup d'inſtruction, on n'a jamais pu devenir auſſi éloquent que Craſſus & Antoine.

En me décidant à écrire l'Entretien qu'ils eurent autrefois ſur cette matiere, j'ai voulu prouver qu'on a tort de répéter que le premier n'avoit pas beaucoup de connoiſſances, & que le ſecond étoit tout à fait ignorant; conſerver, ſi j'étois capable de les rendre, les belles choſes qu'ils dirent alors ſur l'Art Oratoire, & enfin ſoutenir leur renommée, qui ſemble s'éteindre.

(*a*) Il faut encore dire ici que l'Original n'eſt pas d'une extrême préciſion: il y a dans le texte, *ſine ſumma omnium rerum ſcientia.* Ne croiroit-on pas qu'il eſt ici queſtion de ces connoiſſances univerſelles que Pic de la Mirandole ſe piquoit d'avoir, lorſqu'il ſoutenoit des Theſes *de omni ſcibili?*

Je ne me ſerois peut-être pas dévoué à ce travail, ſi nous pouvions les juger d'après leurs propres Ecrits; mais le peu d'Ouvrages qui nous reſte de l'un, a été compoſé dans ſa jeuneſſe, & nous n'avons preſque rien de l'autre. J'ai cru devoir rendre cet hommage à ces deux grands hommes, & éterniſer leur gloire, s'il m'étoit poſſible.

J'eſpere ramener les eſprits; car je ne parle pas ici de l'éloquence de Servius Galba & de Caius Carbon, dont je pourrois dire tout ce que je voudrois, ſans être réfuté par perſonne : cet Ecrit ſera lu par ceux mêmes qui ont connu Antoine & Craſſus, & je perſuaderai ceux qui n'ont jamais vu ces deux illuſtres Romains.

III. Au reſte, mon cher & reſpectable Quintus, je ne vous préſente pas ici un de ces Traités de Rhétorique dont la forme vous paroît barbare (*a*).

(*a*) On ne peut guere douter qu'il ne parle de toutes ces méthodes Grecques & Latines, où les regles de l'Art ſont préſentées avec ſéchereſſe : les Livres de l'Invention, les Topiques, les Partitions Oratoires, ſont preſque de ce genre, & on ſait d'ailleurs qu'il n'en fait pas de cas.

Je ſais qu'il n'y a rien de ſi délicat & de ſi orné que votre eſprit & vos Diſcours. Si vous ne parlez pas en public, c'eſt que vous êtes plus ſage que moi, comme vous le répétez ſouvent; c'eſt parce que votre timidité égale celle d'Iſocrate, ou enfin, comme vous le dites en badinant, parce que c'eſt aſſez d'un Orateur dans une famille, & même dans toute une ville. Si nous voyons des Ouvrages ſur la Rhétorique, que leur ſéchereſſe expoſe à la riſée publique, je ne penſe pas que vous rangiez celui-ci dans la même claſſe.

En effet, cet Entretien de Craſſus & d'Antoine, que je vais vous rapporter, me paroît contenir tout ce que la méditation, le travail, la lecture, & l'uſage, peuvent apprendre. Vous en jugerez, Quintus, vous qui poſſédez la théorie de l'Eloquence, & qui avez adopté mes idées ſur la pratique. Je n'étendrai pas davantage cet avant-propos; &, afin de me débarraſſer plus tôt du lourd fardeau dont je me ſuis chargé, je vais faire parler mes Interlocuteurs.

Le premier Entretien que je vous ai

rapporté, ſe termina ſur la fin du jour : le lendemain, on vit arriver, dès le grand matin, Q. Catulus & C. Julius (*a*) ſon frere. Craſſus étoit encore au lit, & Sulpicius aſſis à ſon chevet ; Antoine & Cotta ſe promenoient ſous les portiques. Dès que Craſſus apprit leur arrivée, il ſe leva. Tout le monde s'attendoit à des nouvelles intéreſſantes, & peut-être fâcheuſes. Après les premiers complimens, Craſſus leur dit :

CRASSUS.

Pourquoi donc arrivez-vous ſi matin ? Y a-t-il quelque choſe de nouveau ?

CATULUS.

Rien du tout. Vous ſavez qu'on célebre actuellement les Jeux publics, & nous venons vous voir : au reſte, appelez-nous importuns, ou comme il vous plaira. Céſar (*b*) me dit hier au ſoir, qu'il

(*a*) Cicéron parle de ces deux Orateurs dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

(*b*) Ce Céſar eſt le C. Julius dont on vient de parler. La famille des Jules portoit le ſurnom de *Céſar*.

avoit rencontré Scævola venant d'ici, &, qu'à l'exemple des Grecs, vous aviez eu avec Antoine un entretien admirable ſur l'Eloquence. Je regrettois d'autant plus de l'avoir manqué, que je n'ai jamais pu vous déterminer à cauſer ſur ces matieres.

Mon frere ayant appris de Scævola, que vous acheveriez cet Entretien aujourd'hui, m'a obligé de le ſuivre. Je déſire beaucoup de vous entendre; mais je crains de vous importuner. Si vous trouvez notre démarche trop hardie, reprochez-la à Céſar; ſi vous n'y voyez qu'une nouvelle preuve de notre attachement pour vous, tenez-en compte à lui & à moi.

CRASSUS.

IV. Toutes les fois que vous viendrez ici, je ſerai toujours charmé de vous voir, mes chers amis; mais, je l'avoue, je voudrois que vous euſſiez d'autres motifs: je ne fus jamais ſi peu content de moi qu'hier, non que j'aye commis une faute dont je me repente, mais parce que je me ſuis rendu avec trop de facilité aux déſirs de ces jeunes

néceſſaires. Ces jeunes gens nous ont ſéduits hier, & nous avons commis une ſemblable ſottiſe.

CATULUS.

V. Mais les Grecs qui acquirent dans leur Patrie la célébrité & la gloire que vous avez obtenues dans la vôtre, Craſſus, & que nous ambitionnons tous, ne reſſembloient point à ces babillards ennuyeux, qui parloient à tout propos; dans leurs momens de loiſir, ils ne craignoient pas de ſe livrer à des entretiens & des diſcuſſions ſur les Arts.

C'eſt ſans doute de l'ineptie & de la ſottiſe, de n'avoir aucun égard aux lieux, aux temps, ni aux perſonnes; mais ne trouvez-vous pas cet endroit commode? La galerie où nous nous promenons, cette ſalle d'exercice, ces ſiéges placés de diſtance en diſtance, ne vous rappellent-ils pas les Gymnaſes des Grecs & leurs converſations littéraires? Direz-vous que le moment n'eſt pas favorable? Nous avons aujourd'hui du loiſir, ce qui nous arrive rarement; enfin, avez-vous à parler devant des Auditeurs qui dédaignent ces entretiens?

Vous ſavez que nous ne ferions aucun cas de la vie, ſans les plaiſirs que procure l'étude des Lettres.

CRASSUS.

Je ne ſuis pas de votre avis, Catulus; je crois que dans la Grece, comme ici, on a pratiqué ces galeries, ces ſalles d'exercice, & ces ſiéges, pour s'y promener & s'y divertir, & non pour y diſputer. On vit des Gymnaſes pluſieurs ſiecles avant que les Philoſophes commençaſſent à y diſcourir; & aujourd'hui même, qu'ils les occupent tous, l'aſſemblée aime mieux regarder un combat ou un jeu de diſque, que d'entendre une leçon de Philoſophie. Dès qu'on apperçoit un Lutteur qui ſe prépare à l'action, le Philoſophe parle en vain des choſes les plus importantes & les plus ſublimes, on le laiſſe au milieu de ſon Diſcours, & chacun préfere ainſi un léger plaiſir à des connoiſſances qui vous paroiſſent ineſtimables. J'avoue que nous avons du loiſir : mais nous ſommes à la campagne pour nous délaſſer, & non pour faire quelque choſe de pénible.

VI. J'ai ſouvent ouï raconter à mon beau-pere, que Lælius & Scipion redevenoient enfans, dès qu'ils pouvoient s'échapper de Rome & jouir de la liberté de la campagne. Scævola dit que ces illuſtres perſonnages s'amuſoient à ramaſſer des coquilles ſur les bords de la mer, & qu'ils ſe livroient aux jeux les plus puérils.

Lorſque nous venons nous délaſſer ici des ſoins & des travaux de la ville, nous reſſemblons aux oiſeaux, qui, après avoir travaillé quelque temps à la conſtruction de leurs nids, voltigent de côté & d'autre pour prendre du repos & s'égayer.

En défendant la Cauſe de Curius (*a*), je diſois à Scævola: » S'il ſe gliſſe des nul-» lités dans tous les teſtamens qui ne ſe-» ront pas dirigés par vous, tous les Ci-» toyens iront vous prier de dicter les » leurs; & alors, quand pourrez-vous » travailler pour la République? quand » pourrez-vous vaquer à vos affaires & *Néceſſité du repos.* » à celles de vos amis? Sur-tout *quand*

(*a*) On a déjà parlé de ce Procès. Craſſus réclamoit un héritage, en faveur de Curius, contre des agnats.

» *pourrez-vous goûter le repos ? car ce* » *n'eſt point être libre, que de n'avoir* » *pas quelquefois la liberté de ne rien* » *faire* «. Je perſiſte, Catulus, dans la même opinion, & dès que je ſuis à la campagne, j'interromps toute eſpece de travail.

Vous avez ajouté que la vie vous ſeroit ennuyeuſe ſans l'étude : cette réflexion m'éloigne de la diſpute, au lieu de m'en inſpirer le goût. Lucilius (*a*), connu par ſes lumieres & par les graces de ſon eſprit, avoit coutume de dire : *Je déſire que mes Ouvrages ne ſoient lus, ni par les hommes très-éclairés, ni par les ignorans : les ſeconds n'y entendroient rien, & les premiers y verroient plus de choſes que je ne voudrois.* Il a écrit, d'après le même principe : *Je ne me ſoucie pas de lire Perſius, j'aime mieux Decimus* (*b*). Celui-ci étoit inſtruit ; mais ſes connoiſſances

(*a*) C. Lucilius fut le premier Poëte Latin qui réuſſit dans le genre de la Satire. Il mourut à Naples, & on lui fit de magnifiques funérailles, aux dépens du Public.

(*b*) Cicéron parle de ces deux Orateurs dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

n'approchoient pas de celles de Perſius. Je penſe de même ; ſi j'avois à diſcourir ſur les Lettres (qui ſont le charme de votre vie), je ne voudrois pas parler devant des Auditeurs dépourvus de lumieres, & moins encore devant vous ; car il vaut mieux n'être pas entendu que d'être critiqué.

CÉSAR.

VII. Il eſt heureux pour moi d'être venu ici ; car, tout en refuſant de diſcourir ſur l'Eloquence, vous diſcourez d'une maniere infiniment agréable : mais n'empêchons pas Antoine de s'acquitter de ſa promeſſe, puiſque c'eſt à ſon tour de parler, & que Sulpicius & Cotta ſont très-impatiens.

CRASSUS.

Je ne ſouffrirai point qu'Antoine diſe un mot, & moi-même je n'ouvrirai pas la bouche, ſi vous ne m'accordez.....

CATULUS.

Quoi donc ?

CRASSUS.

La grace de paſſer ici la nuit.

CÉSAR.

Mon frere héſite ; je réponds pour tous deux ; nous coucherons ici ; & dès que vous promettez de nous ſatisfaire, je vous aurois prié moi-même de nous donner un aſile juſqu'à demain.

CATULUS.

Je n'ai plus à délibérer, puiſque je n'ai pas dit chez moi que je reviendrois aujourd'hui, & que Céſar, chez qui je devois aller, s'engage ſi facilement & ſans demander mon avis.

Antoine, voyant que tout le monde jetoit les yeux ſur lui, s'écria :

ANTOINE.

Ecoutez donc, écoutez avec attention, un homme qui a fréquenté les Académies, qui connoît fort bien la Langue des Grecs & leur Littérature. Je parlerai avec d'autant plus de confiance, que j'ai pour auditeur Catulus, qui, de l'aveu de tout le monde, parle avec beaucoup de pureté & d'élégance la Langue Romaine, & même la Grecque.

Je ſerai obligé de prendre un ton de Docteur, pour vous expoſer mes idées ſur l'Eloquence (*a*). Je vais donc vous enſeigner, mes chers diſciples, ce que je n'ai jamais appris. Vous ne pouvez vous empêcher de rire, mais je vous dis la vérité.

Il me ſemble que l'Eloquence exige beaucoup de génie & de talent, & que l'Art y contribue fort peu. Un Art porte en effet ſur des choſes qu'on connoît avec certitude ; mais toutes les matieres que traite l'Orateur, ſont problématiques, & ſont fondées ſur l'opinion : nous parlons devant des ignorans, & ſouvent de ce que nous ne ſavons pas : ceux qui nous écoutent prononcent d'une maniere contraire dans des affaires ſemblables, & il nous arrive de ſoutenir des Cauſes abſolument oppoſées. Si Craſſus plaide contre moi, l'un de nous deux dit des fauſſetés ; & ſi, après avoir pris un parti dans une

(*a*) Ce paſſage eſt très-difficile, & les Commentateurs ſe gardent bien de l'éclaircir. Je l'ai traduit de la maniere qui m'a paru la plus juſte; j'ai tâché ſur-tout de rendre l'intention d'Antoine.

Cauſe, nous en prenons un contraire dans une Cauſe pareille, nous combattons la vérité au moins une fois. L'Eloquence eſt donc appuyée de temps en temps ſur le menſonge ; elle porte rarement ſur des choſes connues d'une maniere certaine ; elle cherche à flatter les erreurs & les opinions des hommes : elle eſt donc peu eſtimable. Je vous dirai néanmoins de quelle maniere on peut y atteindre, ſi vous croyez que mon ſentiment mérite la peine d'être écouté.

CATULUS.

VIII. Nous faiſons un grand cas de votre opinion, & nous déſirons d'autant plus de la connoître, que vous ne cherchez pas à nous ſéduire : votre début eſt digne d'éloges ; vous nous dites, avec beaucoup de franchiſe & de ſimplicité, ce que vous croyez vrai.

ANTOINE.

Si j'ai dit que l'Eloquence ne demande pas beaucoup d'Art, j'avoue qu'on peut établir quelques préceptes ſur la maniere de s'inſinuer dans l'eſprit des hommes,

& de maîtriſer leur opinion. Si l'on veut que des regles forment un Art, j'y conſens. Parmi les Orateurs, les uns parlent ſans ordre & ſans méthode ; d'autres, plus exercés, font des Diſcours adroits; & on peut, en les étudiant, obſerver pourquoi ils ont plus ou moins de ſuccès. Si on avoit ainſi étudié tout ce qui regarde l'Orateur, ce Recueil d'obſervations ſeroit un Art, ou du moins quelque choſe qui en approcheroit.

Je voudrois pouvoir vous apprendre à trouver les beautés que j'apperçois tous les jours dans les Diſcours prononcés au Sénat, ſur la Tribune & au Barreau. Je vais l'eſſayer ; je vous avertis auparavant, que quand même l'Eloquence ne ſeroit pas un Art, il n'y a rien de plus illuſtre qu'un parfait Orateur : il regne toujours dans les Etats libres qui jouiſſent de la tranquillité ; & y a-t-il d'ailleurs rien de plus agréable ; & de plus propre à charmer les oreilles, que le talent de bien dire ?

Le chant le plus harmonieux eſt-il comparable à un Diſcours oratoire déclamé avec grace & ſans effort ? Une période bien cadencée n'eſt-elle pas au deſſus

deſſus des vers les mieux faits (a) ? L'Acteur le plus habile donne-t-il autant de plaiſir par l'imitation de la vérité, qu'un Orateur par la vérité elle-même ? Y a-t-il rien de plus ingénieux & qui annonce plus de ſagacité, que des penſées délicates ? Une belle idée, revêtue de tous les charmes de l'expreſſion, n'eſt-elle pas le plus noble ouvrage de l'eſprit humain ? & y a-t-il dans les chef-d'œuvres des Arts, rien de plus achevé qu'une Harangue où l'on trouve tous les ornemens & toutes les beautés dont elle eſt ſuſceptible ?

IX. L'empire de l'Orateur eſt immenſe : au Sénat, il opine, d'une maniere pleine de dignité, ſur les affaires les plus importantes ; il arrête le Peuple qui ſe porte à la ſédition, ou il le tire

(a) Cicéron parle toujours de la Poéſie, comme d'un Art très-inférieur à l'Eloquence. Si l'opinion qu'il avance peut être conteſtée, on peut auſſi la défendre ; il croyoit que le travail & les combinaiſons d'une grande période ſont au deſſus du travail & de la combinaiſon d'un vers, & qu'en ſe bornant au metre & au nombre des mots, il ne faut peut-être pas moins d'efforts pour compoſer un morceau oratoire, qu'un morceau de Poéſie.

de ſon engourdiſſement ; il protege l'innocence, & fait ſuccomber les criminels dans leurs propres piéges ; il excite les hommes à la vertu, & les détourne du vice ; il dévoue à l'exécration les méchans, & il couvre de gloire les gens de bien ; enfin il met un frein aux paſſions, & il conſole les malheureux.

L'Hiſtoire, qui recueille les événemens de l'Univers, reproduit ſous nos yeux les ſiecles paſſés, & nous ſert de flambeau dans la carriere de la vie : n'eſt-ce pas de l'Orateur qu'elle emprunte tout ſon éclat ?

Si on me cite un autre Art, qui donne des regles ſur la compoſition & le choix des mots ; qui enſeigne la méthode de créer un Diſcours & de l'embellir par des figures ; de trouver des preuves & des penſées analogues au ſujet ; d'en former un tableau où il y ait de l'ordre : je dirai qu'on attribue à cet Art une étendue qu'il n'a pas (*a*),

(*a*) Antoine réfute ici les anciens Philoſophes, qui mépriſoient l'Eloquence & la Rhétorique, & qui vouloient trouver dans leur Art toutes les méthodes & les regles propres au talent de la parole.

ou qu'il a le même but que la Rhétorique.

Toutes ces découvertes appartiennent à la Rhétorique : ſi des Philoſophes ou des Naturaliſtes ont eu le talent de la parole, c'eſt qu'ils étoient Orateurs en même temps. L'Orateur parle très-bien des autres Sciences, comme nous le diſoit hier Craſſus ; mais chacun a ſon domaine, & on ne doit pas en confondre les limites.

Si un Agriculteur, un Médecin, ou un Peintre, parlent ou écrivent avec éloquence ſur l'Agriculture, la Médecine & la Peinture ; les beautés de leur ſtyle n'appartiennent pas à ces trois Arts : ſans ſavoir les principes de la Rhétorique, la Nature leur a donné le talent de la parole & de la compoſition. Les différens Arts peuvent remplir leur but ſans éloquence : ſi les Artiſtes ont ce mérite de plus, c'eſt une nouvelle gloire qu'ils empruntent à l'Orateur.

CATULUS.

X. Il ne faudroit pas vous interrompre, Antoine, & je vous demande pardon ſi je vous arrête ; mais, à l'exemple

de ce perſonnage d'une Comédie de Plaute (*a*), je ne puis me contenir ; je ſuis obligé de m'écrier, que vous célébrez à merveille la puiſſance & la gloire de l'Orateur : ce que vous nous dites de l'Eloquence eſt très-éloquent ; & c'eſt ainſi qu'on doit en faire le panégyrique. Je conviens avec vous, que ſi les autres Artiſtes emploient l'Eloquence, ils ſe ſervent d'un moyen propre à l'Art Oratoire.

CRASSUS.

Il faut avouer, Antoine, que la nuit vous a bien changé ; vous êtes devenu plus traitable : hier, vous faiſiez de l'Orateur une eſpece de forçat ou de manœuvre, qui travailloit à ſon métier, ſans en connoître les regles & ſans rien ſavoir.

ANTOINE.

Hier, je voulois combattre votre opinion, afin de vous enlever vos diſ-

(*a*) La Piece de Plaute, à laquelle Antoine fait alluſion ici, s'appelle le *Trinummus*. Un Valet, enchanté de la brillante déclamation d'un Perſonnage, s'écrie que les autres Acteurs ne doivent pas prétendre à la palme.

ciples ; mais aujourd'hui, que Catulus & Céſar m'écoutent, je dois moins ſonger à vous vaincre, qu'à vous expoſer mon ſentiment. Puiſque tous les Citoyens ont les yeux fixés ſur l'Orateur, voyons quels ſont ſes devoirs & ſes fonctions. Craſſus, dans les réponſes qu'il nous fit hier, & que Catulus & Céſar n'entendirent point, nous dit en peu de mots les regles imaginées par les Rhéteurs Grecs ; il nous communiqua ainſi le réſultat de ſes lectures, plutôt que ſes principes.

Il établit d'abord que les queſtions traitées par l'Eloquence, ſont de deux eſpeces ; les unes indéfinies & univerſelles, & les autres particulieres. Il donnoit le nom de *queſtion indéfinie*, à celle qui ſe propoſe d'une maniere générale ; lorſqu'on demande, par exemple, ſi l'éloquence & les honneurs ſont des choſes déſirables. La queſtion particuliere détermine l'objet & les perſonnes ; telles ſont les affaires qu'on porte devant les Tribunaux, ou qu'on agite dans les délibérations publiques.

Quant à ce troiſieme genre de queſtions, dont Craſſus a dit un mot, d'après Ariſtote, qui a jeté beaucoup de

jour ſur ces matieres, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire.

CATULUS.

Quel eſt ce troiſieme genre ? N'eſt-ce pas le genre du Panégyrique ou de l'Eloge ?

ANTOINE.

XI. Celui-là même ; & je me ſouviens d'avoir entendu, avec un extrême plaiſir, ainſi que toute l'Aſſemblée, un Diſcours de ce genre ; l'éloge que vous fîtes de votre mere Popilia, la premiere des femmes Romaines, à qui, ſi je ne me trompe, l'on ait décerné un pareil honneur (*a*).

Si je ne fais pas un genre particulier du Panégyrique, c'eſt que les regles

(*a*) Selon Plutarque, dans la Vie de Camille, long-temps avant Popilia, on avoit prononcé les Eloges funebres de quelques Dames Romaines, qui avoient donné leurs bijoux pour accomplir un vœu fait en l'honneur d'Apollon. On peut concilier ces deux Auteurs, en diſant que l'uſage de louer ſur la Tribune toutes les femmes de qualité, même celles qui n'avoient jamais rien fait d'éclatant hors de leur ménage, commença à Popilia.

des deux autres genres ſuffiſent à celui-ci ; d'ailleurs il n'eſt pas néceſſaire d'indiquer ce qui eſt digne de louange. Craſſus, pendant ſa Cenſure, commença de cette maniere une Harangue contre ſon Collegue (*a*) : » Je verrai ſans peine » qu'on me ſurpaſſe dans tout ce qui » dépend de la Nature & de la For- » tune ; mais je ne puis ſouffrir qu'on » l'emporte ſur moi dans ce qui dépend » des hommes «.

D'après ce principe, l'Orateur qui veut parler des avantages de la Fortune, tels que l'extraction, les alliances, les richeſſes, la ſanté, la beauté, la force du corps, l'eſprit, doit dire que ſon Héros en a bien uſé ; qu'il en a ſupporté la privation avec ſageſſe, ou qu'il les a perdus ſans s'affliger vivement : il doit paſſer enſuite aux actes de généroſité, de courage, de juſtice, de grandeur, de piété, de reconnoiſſance & d'humanité, & ne rien oublier de tout ce qui annonce la vertu. Ces regles ſont ſimples, & elles ſe préſentent à tous

(*a*) Ce Collegue de Craſſus étoit C. Domitius Ænobarbus, biſaïeul de l'Empereur Néron.

ceux qui entreprennent un Eloge ou une Cenſure publics.

CATULUS.

Pourquoi donc n'admettez-vous pas ce troiſieme genre, qu'on a appelé *démonſtratif*, puiſqu'il exiſte ? Il ne faut pas le ſupprimer, parce que les regles en ſont faciles.

ANTOINE.

Je ne veux pas que toutes les eſpeces de Diſcours, prononcées quelquefois par les Orateurs, ſoient aſſujetties à des regles particulieres, comme ſi l'on ne pouvoit ouvrir la bouche en public, ſans obſerver une longue ſuite de préceptes.

On eſt obligé de rendre témoignage, & ce devoir eſt ſouvent épineux ; je l'ai reconnu par moi-même, lorſque je dépoſai contre S. Titius, Citoyen ſéditieux & forcené ; je fus contraint de développer la conduite que j'avois tenue pendant mon Conſulat, & d'expoſer tout ce que ce Tribun avoit entrepris contre le bien public. Cette

narration employa beaucoup de temps : on me fit une multitude de remarques, & je répondis à tout. Lorſqu'on traite de l'Eloquence, eſt-il donc néceſſaire de donner des regles ſur la maniere de dépoſer en Juſtice ?

CATULUS.

Non, ſans doute.

ANTOINE.

S'il faut, comme il arrive ſouvent, rendre compte d'un ordre donné par un Général d'armée, ou d'un ordre envoyé par le Sénat à un Général, à un Roi, ou à une Nation, on doit s'exprimer avec ſoin : mais eſt-il beſoin pour cela d'en faire auſſi un genre, & de donner des préceptes particuliers ?

CATULUS.

Non. Un homme de talent n'eſt point embarraſſé dans ces occaſions ; &, avec des connoiſſances générales ſur l'Art Oratoire, il s'en tire avec ſuccès.

ANTOINE.

Ces connoiſſances générales lui ſuf-

ſiſent auſſi pour compoſer une multitude d'autres morceaux, qui n'entrent pas proprement dans la diviſion de l'Art Oratoire : tels ſont les reproches, les exhortations, les conſolations (*a*) ; quoique tous ces morceaux exigent les ornemens dont on embellit une Harangue, il eſt inutile de donner là-deſſus des regles particulieres.

CATULUS.

Je ſuis tout à fait de votre avis.

ANTOINE.

Mais, que penſez-vous de l'Hiſtoire ? Croyez-vous qu'on ait beſoin de grands talens pour l'écrire, & que l'Orateur ſeul doive s'en charger ?

CATULUS.

Pour l'écrire comme les Grecs, il faut être un grand Orateur ; mais pour

(*a*) On trouve dans les Lettres de Cicéron, & dans une multitude d'Ouvrages qui ne ſont pas des Harangues, des morceaux de reproche, d'exhortation, de conſolation. Le texte parle de ces morceaux.

l'écrire comme nos Romains, on n'a pas beſoin d'éloquence, il ſuffit de n'être pas menteur.

ANTOINE.

Ne mépriſez pas tant nos Compatriotes : les Grecs commencerent à écrire l'Hiſtoire de la même maniere ; leurs premiers Hiſtoriens ne valent pas mieux que Caton, Fabius Pictor, & Piſon (*a*).

Nos Hiſtoires ne furent d'abord que de ſimples Annales. Depuis la fondation de Rome juſqu'à Publius Mutius (*b*), les Souverains Pontifes mettoient par écrit les événemens de chaque année, afin d'en conſerver le ſouvenir. Le Public alloit chez eux lire ces notes ; elles

(*a*) Les premiers Hiſtoriens Grecs, qui reſſembloient à Caton, Fabius Pictor, & Piſon, ne valoient guere mieux que nos Gazetiers : leurs Annales n'offroient pas le moindre trait d'éloquence. Caton écrivit les *Origines des Villes d'Italie*, dont il nous reſte un ſeul fragment ; C. Piſon fit des Commentaires, dont parle Pline ; & Fabius Pictor, des Annales qui ſe conſerverent long-temps.

(*b*) Publius Mutius Scævola fut Souverain Pontife l'an de Rome 580.

forment ce que nous appelons aujourd'hui *les Grandes Annales.*

Pluſieurs Ecrivains ont ſuivi cette maniere trop ſimple; ils citent les époques, les lieux, les perſonnages, & les faits, ſans jamais embellir leur narration. Tels furent, dans la Grece, Phérécydes (*a*), Hellanicus (*b*), & Acuſilas (*c*); & à Rome, Caton, Piſon, & Fabius Pictor: ils ignoroient les ſecrets de la compoſition, & l'art de travailler le ſtyle, qu'on connoît depuis peu de temps parmi nous; ils n'ambitionnoient d'autre mérite que celui de la préciſion & de la

(*a*) Il y a eu chez les Grecs trois Ecrivains du nom de *Phérécydes*. Celui dont on parle ici, ſemble avoir été de l'Iſle de Léros. Suivant Suidas, il fit l'Hiſtoire de ſa Patrie, celle d'Iphigénie, & il compoſa d'autres Ouvrages Hiſtoriques.

(*b*) Deux Hiſtoriens portèrent le nom de *Hellanicus*; le premier étoit de Milet, & l'autre de Mytilene: c'eſt de celui-ci dont parle Cicéron; il vivoit au temps d'Euripide & de Sophocle.

(*c*) Acuſilas, d'Argos, eſt, dit-on, le plus ancien des Annaliſtes Grecs; il compoſa des Généalogies, d'après des tables d'airain trouvées dans les ruines d'une de ſes maiſons.

clarté. Le vertueux Antipater (*a*), intime ami de Craſſus, prit un ton plus élevé & plus noble ; tous les autres Hiſtoriens racontent les faits ſans aucune élégance.

CATULUS.

XIII. Cela eſt vrai ; & Antipater lui-même, quoiqu'il ſurpaſſe ſes prédéceſſeurs, n'a connu ni les ſecrets de l'élocution, ni l'art de répandre par-tout de l'intérêt. Peu verſé dans la Littérature, & doué de peu de talent pour l'Eloquence, ſa maniere laiſſe bien des choſes à déſirer.

ANTOINE.

Pourquoi l'Art de l'Hiſtoire fut connu ſi tard à Rome.

Il ne faut pas s'étonner ſi l'Art de l'Hiſtoire eſt encore dans l'enfance parmi nous ; les Romains ne s'appliquent à l'Eloquence que pour briller ſur la Tribune, au Sénat, & au Barreau ; au lieu que chez les Grecs on a vu de très-grands Orateurs, qui, ſans parler

(*a*) Cicéron parle, dans le Dialogue des Orateurs illuſtres, de Cœlius Antipater, qui fit une Hiſtoire de la Guerre Punique.

en public, employoient leurs talens à compoſer des Ouvrages, & ſur-tout à écrire l'Hiſtoire. Hérodote, qui, le premier, a répandu de l'agrément dans les Annales (*a*), ne ſemble pas avoir jamais prononcé de Diſcours, ni de Plaidoyers; il a tant d'élégance, qu'il me charme, quoique je ſache peu le grec.

Hérodote.

De Thucydide.

Thucydide, qui vint après lui, ſurpaſſa, à ce qu'il me ſemble, tous les Hiſtoriens Grecs, par l'art de ſa compoſition : il a de la fécondité, & le nombre de ſes penſées égale preſque celui de ſes mots : ſon ſtyle eſt ſi exact & ſi concis, qu'on ne ſauroit dire laquelle de ſon expreſſion ou de ſa penſée mérite plus d'éloges. Quoiqu'il ait exercé des charges dans ſa Patrie, il ne paroît pas qu'il ait jamais plaidé; il compoſa ſon Hiſtoire dans ſa retraite, lorſqu'il fut envoyé en exil, ainſi que les plus illuſtres de ſes Compatriotes.

Philiſtus.

On vit enſuite Philiſte de Syracuſe,

(*a*) Cicéron dit ailleurs combien Hérodote, & même Thucydide, connoiſſoient peu les ſecrets de l'élocution, & l'art du nombre & de la période : Hérodote vivoit à peu près l'an de Rome 310.

qui vivoit dans la familiarité la plus étroite avec Denys le Tyran ; il s'adonna uniquement à l'Hiſtoire, & il me ſemble qu'il choiſit Thucydide pour ſon modele.

Théopompe & Ephore.

Deux excellens eſprits ſortirent bientôt de l'Ecole des Rhéteurs, Théopompe (*a*) & Ephore, Diſciples d'Iſocrate : ils ne plaiderent ni l'un ni l'autre ; ils nous ont donné pluſieurs Hiſtoires.

XIV. La Philoſophie a fourni auſſi deux Hiſtoriens, Xénophon & Calliſthenes : le premier, Diſciple de Socrate ; & l'autre, Diſciple d'Ariſtote, & compagnon d'Alexandre. La maniere de Calliſthenes eſt preſque oratoire (*b*). Xénophon a moins de véhémence & d'impétuoſité, mais il eſt plus agréable & plus doux.

(*a*) Théopompe étoit de l'Iſle de Chios. Toutes ſes Hiſtoires ſont perdues ; elles étoient, dit-on, exactes, mais remplies d'aigreur. Ephore mourut dans la cent treizieme Olympiade, vers l'an 352 avant J C. Il étoit de Cumes en Eolie : ſes Hiſtoires ſont auſſi perdues.

(*b*) On ſait qu'Alexandre fit mourir Calliſthenes, dont les Ouvrages Hiſtoriques ne ſont pas arrivés juſqu'à nous.

Timée (*a*), le dernier des Hiſtoriens Grecs, eut, autant que je puis en juger, plus de connoiſſances, & il offre plus de penſées & de figures que ſes prédéceſſeurs : ſon ſtyle eſt d'ailleurs travaillé & éloquent : il n'avoit aucun uſage du Barreau.

CÉSAR.

Que vous en ſemble, Catulus ? Peut-on dire encore qu'Antoine ne ſait pas le grec ? Il nous a cité un grand nombre d'Hiſtoriens ; & ne les juge-t-il pas en habile connoiſſeur ?

CATULUS.

Je ſuis de votre avis ; je m'étonnois qu'Antoine eût autant d'éloquence ſans connoître la Littérature Grecque ; mais ma ſurprite vient de ceſſer.

ANTOINE.

Si je lis les Hiſtoriens & les Orateurs

(*a*) Timée écrivit une Hiſtoire générale de Sicile, & une Hiſtoire de Syrie, qui ne ſubſiſtent plus.

Grecs, ce n'eſt pas pour me perfectionner dans l'Art Oratoire ; c'eſt pour m'amuſer, lorſque je n'ai rien à faire. Mais, il le faut avouer, quand on ſe promene au ſoleil, on ſe hâle & on change de teint, quoiqu'on n'en ait pas envie : de même ces lectures qui m'occupent dans ma maiſon de campagne de Miſene, car à Rome je n'en ai pas le loiſir, changent un peu mon ſtyle & mes Diſcours. Afin que vous n'ayez pas une trop bonne opinion de moi, je vous dirai que mon intelligence des Auteurs Grecs ſe borne à ce qu'ils ont voulu faire comprendre au vulgaire.

Lorſque je tombe ſur les Livres de ces Philoſophes, dont Craſſus & Catulus font tant de cas, le titre, qui annonce ordinairement des ſujets connus, tels que la vertu, la juſtice, l'honnêteté, le plaiſir, me ſéduit, & je les parcours ; mais je n'y entends abſolument rien, parce qu'ils ſont remplis de diſcuſſions ſubtiles & épineuſes. Quant aux Poëtes, je les regarde comme des hommes qui eſſayent de parler une Langue ſurnaturelle, & je ne cherche pas même à les comprendre ; je me contente des Hiſtoriens, des Orateurs, &

des autres Ecrivains, qui, en s'exprimant d'une maniere claire, veulent bien permettre à des hommes auſſi peu ſavans que moi, d'avoir part à leur familiarité. Je reviens à mon ſujet.

XV. N'eſt-il pas évident que l'Hiſtoire exige tous les talens de l'Orateur? Je ne ſais ſi aucun autre Ouvrage a beſoin d'autant d'éloquence, & d'un ſtyle auſſi varié & auſſi rapide. Je ne vois pas néanmoins que les Rhéteurs aient jamais donné des préceptes particuliers ſur ce genre (*a*); le ſens commun en dicte les regles. Tout le monde ne ſait-il pas que le premier devoir de l'Hiſtorien eſt de ne dire aucun menſonge, & de ne déguiſer aucune vérité; d'être inacceſſible à la prévention & à la haine? Ce ſont-là les fondemens de l'Ouvrage: pour élever enſuite l'édifice, il faut ranger les faits, & y répandre le charme de l'élocution. L'ordre des faits veut qu'on ſuive celui des temps, & qu'on y ajoute la deſcription des

(*a*) Depuis le ſiecle de Cicéron, on a perfectionné la théorie de tous les Arts, & on a fait des Ouvrages entiers ſur les regles de l'Hiſtoire.

pays dont on parle. Dans les grands événemens qui méritent d'être transmis à la poſtérité, on doit rapporter les cauſes & les circonſtances qui les accompagnerent; découvrir ſi le haſard, la témérité ou la prudence y ont contribué, & peindre enfin les mœurs & le caractere des hommes qu'on produit ſur la ſcene.

Quant à l'art de la compoſition & au ſtyle, la marche du diſcours doit être noble, égale, & ſoutenue : la diction, douce & polie, ſans aucun de ces traits qu'on emploie au Barreau. Encore une fois, les Rhéteurs ne donnent pas de préceptes ſur ces devoirs ſi étendus & ſi importans.

Ils ſe contentent, ainſi que Craſſus, de diviſer l'Art Oratoire en deux genres (*a*), & la carriere qu'ils nous ouvrent eſt immenſe; l'un embraſſe les queſtions particulieres : les délibérations qui ſe font au Sénat ou ſur la Tribune,

(*a*) Antoine bouleverſe un peu ici les diviſions des Rhéteurs; peut-être le fait-il à deſſein, pour ſoutenir cet air d'ignorance qu'il affecte. Ce n'eſt pas la peine de rétablir dans toute leur exactitude les diviſions des Rhéteurs.

les Plaidoyers, &, ſi vous voulez, les Panégyriques, ſont du premier genre: l'autre roule ſur des queſtions indéfinies ou générales; & les Rhéteurs qui en parlent ne ſemblent pas en connoître la nature & l'étendue.

Si toutes les queſtions, dont le temps & les perſonnes ne ſont pas déterminés, ſont du domaine de l'Orateur, il faudra qu'il diſcoure ſur la grandeur du Soleil & la figure de la Terre; ſur ce qui a rapport aux Mathématiques & à la Muſique; & enfin ſur tous les objets poſſibles.

XVI. Si on étend ſon empire ſur les queſtions relatives au bien & au mal; à ce qu'il faut déſirer ou fuir; à ce qui eſt honnête ou mal-honnête, utile ou inutile; à la juſtice, la continence, la prudence, la grandeur d'ame, la généroſité, la piété, l'amitié, la bonne foi; aux devoirs de Citoyens, & à toutes les vertus en général; aux intérêts & à l'adminiſtration de la République & des Empires; à la Morale & à l'Art de la guerre: il eſt néceſſaire de ſe reſtreindre dans des bornes étroites.

A la vérité il eſt obligé de traiter des uſages & des réglemens civils; de l'ad-

miniſtration & des intérêts de la République; du caractere & des mœurs des hommes, non en Philoſophe qui diſcute toutes les queſtions, mais en Orateur ſage & éclairé. Il en parle, comme les Légiſlateurs & les Fondateurs des Empires, d'une maniere ſimple & brillante, ſans y mêler la ſéchereſſe, l'analyſe & les réflexions ſubtiles de l'école.

Afin que vous ne ſoyez point ſurpris ſi je ne vous enſeigne pas de méthodes particulieres pour traiter chacun de ces ſujets, j'établis en principe, qu'après avoir donné, dans les Arts, des regles ſur les choſes les plus difficiles, il eſt inutile d'en donner ſur tout. L'Eleve à qui on apprit à peindre un homme quelconque, le peindra avec l'âge & la figure qu'on voudra; & s'il réuſſit à peindre un bœuf ou un lion, il peindra tous les autres animaux. Il n'y a point d'Art dont les préceptes embraſſent tous les détails. Quand on en ſait les grands principes, le reſte va de lui-même.

Appliquons cette idée à l'Eloquence: dès qu'une fois on eſt capable de parler avec ſuccès des intérêts de la République & des individus; dès qu'on poſ-

ſede le talent d'entraîner les Juges, on ne trouve plus de difficulté à compoſer les différentes eſpeces de Diſcours. Quand Polyclete faiſoit ſon Hercule, il n'étoit point embarraſſé de rendre la peau du lion & de l'hydre, quoiqu'il n'eût jamais appris à ſculpter ces objets.

CATULUS.

XVII. Il me ſemble que vous diſtinguez parfaitement les choſes dont l'Orateur doit s'inſtruire, & celles dont il peut parler ſans les avoir appriſes d'une maniere directe. Vous réduiſez à deux genres les diſcours qu'un Orateur a occaſion de faire : quant aux autres, qui ſont innombrables, vous voulez qu'il en juge par analogie, & que l'exercice & l'habitude les lui apprennent. Mais en vous bornant à nous donner les regles de ces deux genres, prenez garde de nous enſeigner la maniere de ſculpter l'hydre & la peau du lion, & d'omettre ce qu'il y a de plus difficile, je veux dire l'Hercule. Les queſtions générales & univerſelles ne me paroiſſent pas moins embarraſſantes à traiter, que les queſtions particulieres ; & il me ſem-

ble moins aiſé de parler de la nature des Dieux, que d'un procès.

ANTOINE.

Je ſuis perſuadé du contraire ; mon opinion n'eſt pas fondée ſur la théorie, mais, ce qui eſt plus déciſif, elle eſt fondée ſur l'expérience. Les Diſcours qu'on ne prononce pas au Barreau, croyez-moi, ſont un jeu pour un homme qui a du talent, de l'habitude, & de la délicateſſe, ou qui connoît la Littérature ; mais c'eſt une grande entrepriſe, & peut-être le plus noble effort de l'eſprit humain, de compoſer un excellent Plaidoyer, au milieu de la chaleur du combat. On juge alors l'Orateur d'après ſes triomphes ou ſes défaites ; il eſt obligé tout à la fois d'attaquer un ennemi armé & de ſe défendre ; il a ſouvent affaire à un Juge irrité ou prévenu, ſon ennemi, ou l'ami de l'adverſaire ; il eſt obligé de l'inſtruire ou le détromper, de l'adoucir ou l'exciter, de dominer ſon eſprit par la force de la parole, de transformer ſa haine en amour, & ſon amour en haine ; enfin de le mouvoir comme par un reſ-

ſort, & de lui inſpirer de la joie, de la triſteſſe, de la ſévérité ou de la clémence.

Il faut alors employer les penſées & les expreſſions les plus ſolides & les plus fortes; il faut avoir en outre une action variée, véhémente, & pathétique. L'Orateur aſſez habile pour produire ces grands effets, peut ſe comparer à Phidias, qui, après avoir achevé la ſtatue de Minerve (*a*), n'étoit pas en peine de ſculpter de moindres figures ſur le bouclier de la Déeſſe.

CATULUS.

XVIII. Plus vous étendez les devoirs de l'Orateur, & plus je déſire ſavoir par quels moyens on peut les remplir. Je ne ſuis plus en âge de mettre en pratique les regles que je vous demande. J'ai toujours ſuivi dans mes Diſcours une méthode contraire; je n'ai jamais eu le projet de maîtriſer de force l'eſprit des Juges; je les ai toujours laiſſés

(*a*) Cette ſtatue de Minerve, dont parlent ſi ſouvent les Auteurs anciens, étoit d'ivoire: tous les amateurs des Arts faiſoient le voyage d'Athenes pour la voir.

prononcer

prononcer d'une maniere tranquille & réfléchie ; je cherche donc à m'inſtruire, uniquement pour ſatisfaire ma curioſité.

Je ne m'adreſſe point à un de ces Docteurs Grecs, qui ennuient avec leurs préceptes vulgaires & rebattus, & qui diſcourent ſur l'Eloquence, ſans avoir jamais vu le Barreau, ni aſſiſté à une Plaidoirie ; ils reſſemblent au Péripatéticien qui eut l'effronterie de parler de la guerre devant Annibal. Ce Général s'étant retiré, pendant ſon exil (*a*) à Epheſe, auprès d'Antiochus, on le preſſa d'entendre un Philoſophe célebre ; il y conſentit. Phormion, c'étoit le nom du Philoſophe, pérora long-temps ſur les devoirs d'un Général d'armée & ſur l'Art Militaire : les Auditeurs enchantés demanderent au Carthaginois ce qu'il en penſoit : Annibal répondit, avec plus de franchiſe que de politeſſe : J'ai vu bien des foux en ma vie, mais je

(*a*) L'exil dont parle ici Cicéron, fut volontaire. Annibal, ſans attendre ſa condamnation, ſe retira de lui-même à Epheſe, dès qu'il vit tous ſes Concitoyens indiſpoſés contre lui.

n'en ai pas vu d'auſſi extravagans que Phormion.

Je trouve qu'il ne fit point mal de répondre de la ſorte : ce Sophiſte babillard n'avoit jamais vu ni camps ni ennemis rangés en bataille ; il n'avoit eu aucune part à l'adminiſtration : & n'étoit-ce pas le comble de l'impudence, de vouloir donner des leçons à un grand Capitaine, qui avoit diſputé long-temps l'Empire de la Terre au Peuple vainqueur de toutes les Nations ? Encore une fois, tous ceux qui, ſans expérience, ſe mêlent d'enſeigner la Rhétorique, reſſemblent à ce Phormion dont je viens de parler. S'ils ſont moins ridicules, c'eſt qu'ils entreprennent ſeulement d'inſtruire la Jeuneſſe, & qu'ils ne s'aviſent pas d'endoctriner des hommes conſommés dans l'Art, tels qu'Antoine, par exemple.

ANTOINE.

XIX. Je vous aſſure que j'ai rencontré bien des Phormion en ma vie. Tous ces Docteurs Grecs ne nous regardent-ils pas comme des gens qui n'entendent rien à l'Eloquence ? Je ſuis néanmoins

pour eux plus indulgent que vous; je les ſouffre ſans me fâcher; car s'ils diſent quelque choſe d'utile, je ſuis bien aiſe de le ſavoir; & s'ils diſent des ſottiſes, je me conſole de n'avoir pas perdu mon temps à les apprendre. Je ne les traite pas avec autant de dureté qu'Annibal traita le Péripatéticien; mais j'avoue que toute leur ſcience eſt fort ridicule.

Ils diviſent les matieres traitées par l'Orateur, en deux genres; ils donnent au premier le nom de *cauſe*, & à l'autre celui de *queſtion*: ils entendent par *cauſe*, toutes les diſcuſſions particulieres; & par *queſtion*, toutes les diſcuſſions générales & indéfinies; ils établiſſent des préceptes ſur le premier genre, ſans dire un mot du ſecond.

Ils réduiſent enſuite les fonctions de l'Orateur, à cinq; il faut, diſent-ils, inventer ce qu'on veut dire, mettre en ordre ce qu'on a inventé, l'embellir enſuite par l'expreſſion & par des figures, le graver dans ſa mémoire, & enfin le débiter. Voilà certes un grand myſtere. Eſt-il donc néceſſaire d'enſeigner aux hommes qu'il eſt impoſſible de parler avec ſuccès, ſi l'on ne ſait pas ce qu'on veut dire, en quels termes, en quel temps

& dans quel ordre on doit l'énoncer, & ſi l'on n'a pas une mémoire sûre? Je ne blâme point ces diviſions; mais je prétends qu'elles ſautent aux yeux de tout le monde, ainſi que les cinq, ſix ou ſept (*a*) parties de l'oraiſon.

Commencez, vous diſent-ils, par captiver l'attention de l'Auditeur, par le diſpoſer favorablement, & le rendre docile; expoſez enſuite les faits d'une maniere vraiſemblable, préciſe, & nette; réduiſez la queſtion à ſon véritable point; apportez vos preuves, & réfutez celles de l'Adverſaire. Quelques-uns de ces Docteurs vous recommandent après cela de paſſer à la concluſion & à la péroraiſon; &, ſelon d'autres, avant de conclure, il eſt à propos de faire une eſpece de digreſſion, où l'on mette les ornemens & l'impétuoſité dont la cauſe eſt ſuſceptible.

(*a*) Quelques-uns des Rhéteurs Grecs admettent quatre parties d'oraiſon; l'exorde, la narration, la confirmation, & la péroraiſon; d'autres diviſent la troiſieme en deux, en y ajoutant la réfutation; & pluſieurs ont voulu y joindre la digreſſion, qu'on doit placer avant la fin & l'énoncé de la Sentence qu'on attend des Juges.

Je ne déſapprouve pas non plus cette diviſion, quoiqu'elle paroiſſe manquer d'exactitude & de juſteſſe. Les regles qu'ils approprient à l'exorde & à la narration, doivent s'appliquer à toutes les parties du diſcours.

En effet, il eſt bien plus aiſé, dans le cours d'un Plaidoyer ou d'une Harangue, de ſe concilier la bienveillance des Juges, que dans un moment où ils ignorent la nature de la cauſe; il eſt bien plus aiſé auſſi de les rendre dociles lorſqu'on les inſtruit, qu'à l'inſtant où l'on promet de les inſtruire: quant à l'attention, on ne l'obtient pas dès les premieres phraſes, il faut ſans ceſſe la tenir en haleine.

Ils diſent que la narration doit avoir de la vraiſemblance, de la clarté, & de la préciſion, & ils n'ont pas tort; mais ils veulent que ces trois qualités conviennent plus à cette partie du Diſcours qu'à toutes les autres, & ils ſe trompent. D'ailleurs, croire que la Rhétorique reſſemble à la Dialectique & à la Juriſprudence, où, comme Craſſus l'obſervoit hier, on diviſe par les genres & les eſpeces, ſans rien oublier & ſans rien mettre de ſuperflu, & où l'on donne

des définitions ſi exactes qu'on ne peut ajouter ni retrancher un ſeul mot, c'eſt s'abuſer extrêmement.

Si le Droit civil, & les autres Sciences, ſont ſuſceptibles de cette préciſion rigoureuſe, il n'en eſt pas de même, ſuivant moi, de l'Art Oratoire, dont le champ eſt trop étendu. Ceux qui penſent là-deſſus d'une autre maniere, peuvent s'adreſſer aux Rhéteurs de profeſſion; ils trouveront des diviſions, des définitions, des principes, & des regles ſur tout : de plus nous ſommes inondés de livres qui traitent de ces matieres (*a*). Mais qu'ils ne perdent pas de vue le but de l'Eloquence. L'Orateur doit combattre réellement : il ne s'arme pas pour de vains exercices de parade. Il y a bien de la différence entre une véritable bataille & un carrouſel; entre l'Ecole & le Barreau. Cependant, comme l'Art de l'Eſcrime ſert au Gladiateur ainſi qu'au Soldat; de même un Orateur qui a reçu de la Nature, de la préſence

(*a*) Antoine ne doit parler ici que des Ouvrages des Rhéteurs Grecs; car Cicéron fut preſque le premier qui écrivit ſur l'Art de l'Eloquence à Rome.

d'eſprit, de la vivacité & de la pénétration, eſt plus invincible, lorſqu'il a d'ailleurs l'adreſſe & la facilité que donne l'Art.

XX. Si j'avois à former un Orateur, j'examinerois d'abord l'étendue de ſes talens; s'il eſt inſtruit dans la Littérature; s'il a lu beaucoup; s'il a profité dans la converſation des lumieres des autres; s'il a d'ailleurs appris les regles dont on vient de parler: je le mettrois à l'épreuve, afin de connoître ſon attitude, ſa voix, ſa prononciation, & la force de ſes poumons. Si je m'apperçois qu'il peut monter aux premiers rangs, je l'exhorterai & même je le conjurerai de ſe jeter dans la carriere; tant je ſuis perſuadé qu'un homme qui réunit l'Eloquence à la probité, fait la gloire d'une Nation! Si j'obſerve que, malgré tous ſes efforts, il ne s'élevera jamais au deſſus de la médiocrité, je lui laiſſerai ſuivre ſes goûts ſans lui rien dire: mais, s'il n'a aucune eſpece de talent, ſi je ne crois pas qu'il puiſſe réuſſir, je l'avertirai de renoncer à ſes projets, & de ſuivre une autre profeſſion.

Il faut donc encourager ceux dont on eſpere de grands ſuccès, & ne point diſ-

ſuader ceux qui en promettent de médiocres : le génie des premiers ſemble les approcher de la Divinité ; les ſeconds, qui n'annoncent ni des triomphes ni des revers éclatans, ſubiſſent la deſtinée du commun des hommes : ceux qui n'ont aucune diſpoſition, qui ſe livrent à un vain babil, ſans connoître les regles de la bienſéance & du goût, ſont, ainſi que vous l'avez dit en parlant d'un Déclamateur, des inſenſés, qui aſſemblent à ſon de trompe une multitude de témoins, afin de rendre leur folie publique.

Je vais parler à celui qui mérite d'être encouragé ; je vais l'inſtruire des leçons que m'a données l'expérience, & lui ſervir de guide pour le conduire au but, où je ſuis arrivé ſans être guidé par perſonne (*a*).

XXI. La premiere fois, Catulus, que j'entendis notre ami Sulpicius, que vous voyez ici, il étoit très-jeune, & il plaidoit une petite Cauſe : ſa voix,

(*a*) C'eſt imiter les Commentateurs, que de faire remarquer les endroits où il regne du badinage & de la plaiſanterie. Antoine prononce en riant ces dernieres paroles.

ſon port, ſes geſtes, tout annonçoit un homme né pour l'Eloquence. Son Diſcours fut impétueux & rapide, comme ſon eſprit; ſon ſtyle étoit plein de mouvement & de chaleur; j'y remarquai un certain luxe d'expreſſions analogue à ſon âge, & qui ne me déplut point. Je veux que le génie ait, dans la jeuneſſe, une fécondité exceſſive : il eſt plus aiſé d'émonder les ceps qui pouſſent trop, que de donner de la vigueur à ceux qui produiſent de foibles rameaux; & j'augure bien des premiers eſſais qui péchent par la ſurabondance des idées & des expreſſions. Les eſprits mûrs de trop bonne heure ne produiſent pas long-temps.

Dès que j'eus deviné ſes talens, je l'exhortai à prendre le Barreau pour ſon Ecole, & à y choiſir le modele qu'il voudroit; je l'avertis que, s'il m'en croyoit, il préféreroit Craſſus à tous les autres. Il me répondit qu'il ſuivroit mon avis; & il ajouta, par forme de compliment, que je ſerois auſſi l'un de ſes Maîtres. Un an après, il accuſa Norbanus (*a*), dont je fus le défenſeur; &

(*a*) Norbanus, Tribun du Peuple, ayant

vous n'imagineriez jamais combien il s'étoit perfectionné : ſon caractere le portoit à la maniere grande & noble de Craſſus ; mais il n'auroit pas fait des progrès ſi rapides, ſi, comme il a coutume de le dire, il ne ſe fût appliqué ſoigneuſement à imiter ce célebre Orateur.

XXII. Voici donc quelle eſt ma méthode : Je recommande ſur toutes choſes à mes Diſciples, de choiſir un modele, & d'étudier avec attention ſes bonnes qualités ; de s'exercer enſuite à l'imiter, non comme ces malheureux copiſtes, tels que j'en ai vu pluſieurs, qui ſe bornent à rendre les beautés faciles, & ſouvent les défauts.

Rien n'eſt plus aiſé que de copier l'habillement, le port, & la démarche d'un homme ; ce n'eſt pas une merveille d'imiter des imperfections : Fuſius, par exemple, après avoir perdu la voix,

---

prononcé une Harangue ſéditieuſe contre Servilius Cæpion, qui venoit de remporter une victoire ſignalée ſur les Cimbres, il le fit dépouiller du commandement de l'armée & envoyer en exil. Sulpicius le dénonça enſuite comme un homme qui troubloit l'Etat par ſes Diſcours forcenés.

trouble encore la République par ſes cris furieux ; &, ſans atteindre à la vigueur de Fimbria (*a*), il ne lui reſſemble que par les contorſions de la bouche & la groſſiéreté de ſa prononciation. Il a choiſi un mauvais modele, & il n'en a pris que les défauts.

Je le répete donc ; ſi l'on veut réuſſir, il eſt néceſſaire de trouver d'abord un excellent modele, & d'étudier enſuite ce qu'il a de plus parfait. Pourquoi remarque-t-on, preſque dans chaque âge, une maniere différente ? Il n'eſt pas aiſé de vérifier cette obſervation chez les Orateurs Latins, qui ont laiſſé peu d'Ecrits ; mais les Ouvrages des Grecs nous annoncent le goût & l'eſprit dominans de chaque ſiecle.

Périclès, Alcibiade, & Thucydide leur contemporain, les plus anciens de ceux que nous connoiſſons, ont de l'eſprit, de la préciſion, & de la fineſſe ; ils ont moins d'abondance dans l'expreſſion que dans les idées : leur maniere ne ſeroit point uniforme, s'ils n'avoient pas tous ſuivi le même modele.

(*a*) Voyez le Dialogue des Orateurs illuſtres, ſur Fuſius & Fimbria.

Lyſias, Critias, & Théramene, vinrent après eux : le premier a laiſſé beaucoup d'Ouvrages ; il y en a peu du ſecond ; & nous ne connoiſſons le troiſieme que par tradition : ils avoient encore la touche nerveuſe de Périclès ; mais leur ſtyle étoit plus riche.

On voit enſuite Iſocrate, cet illuſtre Rhéteur, dont l'Ecole, ſemblable au cheval de Troie, paroît n'avoir porté que des Héros. Tous ſes Diſciples ne ſuivirent pas la carriere du Barreau ; pluſieurs s'adonnerent à l'Eloquence,
XXIII. ſans jamais parler en public. Tels furent les Théopompes, les Ephores, les Philiſtes, & les Naucrates, qui, avec un tour d'eſprit différent, avoient tous la même maniere. Ceux qui prononcerent des Plaidoyers ou des Harangues, tels que Démoſthenes, Hypérides, Lycurgue, Æſchines, Dinarque, & une multitude d'autres, ne déployerent pas un égal mérite ; mais leur ton, qui eſt celui de la vérité, ſe reſſemble ; & il s'eſt conſervé auſſi long-temps qu'ils ont eu des imitateurs.

Le temps effaça peu à peu la trace de leurs ſuccès ; l'Eloquence devint plus foible & plus molle : c'eſt l'époque où

brillerent Démocharès, fils d'une ſœur de Démoſthenes ; Demetrius de Phalere, qui, à mon avis, ſurpaſſe en élégance tous ceux de ſon ſiecle, & qui leur ſervit de modele. Si l'on veut deſcendre juſqu'à nous, on trouvera qu'il y a toujours eu un Orateur célebre, dont les autres eſſayerent d'approcher. Toute l'Aſie imite actuellement Meneclès & Hiéroclès, que j'ai entendus.

Cette imitation d'un bon modele exige beaucoup d'exercice : on doit ſurtout écrire long-temps, afin de former ſon ſtyle : ſi notre ami Sulpicius ſuivoit ma méthode, ſes Diſcours ſeroient plus nerveux : on y remarque, comme dans les champs trop fertiles, une ſurabondance qu'il faut réprimer.

SULPICIUS.

Vous me donnez un bon conſeil, & je le reçois avec plaiſir ; mais je ne penſe pas, Antoine, que vous ayez jamais pris la peine de beaucoup écrire.

ANTOINE.

Croyez-vous donc que je ne vous expoſerai point les regles dont je n'ai

pas fait uſage ? On m'accuſe de ne point tenir de regiſtre pour mes affaires domeſtiques (*a*). A juger de l'état de ma maiſon, il paroît qu'on ſe trompe ; & le ſtyle de mes Ouvrages peut vous apprendre ſi je ne m'exerce point à l'Art d'écrire.

On voit, à la vérité, des hommes qui n'imitent perſonne, & qui ſuivent leur caractere, ſans adopter d'autre guide que leur génie : je puis, Céſar & Cotta, vous citer pour exemples ; l'un de vous a des graces piquantes qu'on ne trouve point chez nos Orateurs, & la maniere de l'autre eſt pleine de délicateſſe & d'eſprit. Curion (*b*), qui eſt de votre âge, ne veut pas non plus s'aſſervir à un modele, quoique ſon pere

(*a*) A Rome, tous les peres de famille tenoient un regiſtre exact de leurs dépenſes, de leurs acquiſitions, & de ce qui ſe paſſoit chez eux. Les Oraiſons de Cicéron parlent ſouvent de cet uſage : on y voit combien il étoit étendu, & combien il étoit dangereux d'y manquer.

(*b*) Il n'eſt pas beſoin de répéter que le Dialogue des Orateurs illuſtres parle de tous les Orateurs cités dans les autres Ouvrages de Cicéron.

ait été le plus éloquent de ſes contemporains ; le choix, l'abondance, & la dignité de ſes expreſſions l'ont rendu original. Je m'en apperçus bien, lorſqu'il plaida contre moi l'affaire de Coſſus (*a*), devant les Centumvirs ; il déploya toutes les reſſources d'un eſprit fécond, & toutes les qualités d'un habile Orateur.

XXIV. Amenons enfin notre Diſciple au milieu de l'arene, & ſur-tout dans celle du Barreau, qui préſente le plus de difficulté. On rira peut-être du précepte que je vais vous donner, car il n'a rien de remarquable ; &, ſans être un Rhéteur, tout homme doué du ſens commun pourroit en dire autant. Je recommande d'abord à l'Orateur d'étudier avec ſoin, & de connoître à fond les Cauſes qu'il veut traiter.

Les Maîtres de l'Ecole ne prennent pas la peine de donner cet avis, parce qu'on exerce les jeunes gens ſur des ſujets très-faciles, tels que celui-ci : La Loi défend aux étrangers de monter ſur

(*a*) Aulu-Gelle croit qu'il s'agiſſoit d'une ſubſtitution faite en faveur d'un cadet, au préjudice des enfans de l'aîné.

les murailles de la ville ; un étranger y a monté, & il eſt venu à bout de repouſſer les ennemis : on l'accuſe en Juſtice. . . . Il n'eſt pas mal-aiſé de connoître la queſtion dans toute ſon étendue. Les autres n'étant pas plus embrouillées, il n'y a point d'inconvénient à négliger mon précepte : mais, au Barreau, il faut étudier long-temps les actes, les preuves, & les dépoſitions des témoins ; les pactes, les contrats, les ſtipulations, la filiation, & les droits des Parties ; les lignes d'affinité, les Décrets des Tribunaux, les réponſes des Juriſconſultes ; enfin, les mœurs & la conduite de ceux qui ſont intéreſſés à l'affaire : ſi l'on ne prend pas ce ſoin, on perd une multitude de Cauſes, ſurtout les Cauſes entre particuliers, qui ſont ordinairement les plus obſcures.

Pluſieurs Avocats, afin de perſuader qu'ils ſont employés dans tous les Tribunaux, & qu'ils n'ont pas un moment de repos, plaident des affaires ſans les connoître : ils ſont coupables de pareſſe, puiſqu'ils ne rempliſſent pas le premier de leurs devoirs ; ou d'infidélité, puiſqu'ils manquent à leurs promeſſes : de plus, il eſt impoſſible de bien parler

ſur des choſes qu'on ignore, & on dira qu'ils n'ont point de talent; reproche qu'ils s'attireront par leur zele mal entendu.

Quant à moi, je me fais inſtruire par mon Client; je lui parle tête à tête, afin qu'il s'explique avec plus de liberté; je lui objecte les raiſons de l'Adverſaire, afin qu'il m'expoſe tout ce qu'il peut ſavoir d'utile à ſa Cauſe. Dès qu'il s'eſt retiré, je me mets tour à tour à la place des Juges, de la Partie adverſe, & de l'homme que je vais défendre; j'examine ſans partialité les différentes preuves; j'inſiſte ſur celles qui ſont favorables, & j'omets celles qui pourroient nuire au lieu d'être utiles.

C'eſt ainſi que je me diſpoſe à plaider; je n'imite point ces Orateurs, qui, ſe repoſant ſur leur eſprit, parlent en public ſans avoir beaucoup médité leur Cauſe. Je crois qu'ils auroient plus de ſuccès, s'ils ſuivoient mon exemple.

Lorſque je ſuis bien inſtruit de l'affaire, je recherche quelle eſt la nature & le point eſſenciel de la Cauſe, Qu'il s'agiſſe d'une accuſation & d'un délit, d'un Procès ſur un héritage, d'une délibération ſur l'utilité ou les déſavan-

tages d'une guerre, d'un éloge ou d'un panégyrique, de l'examen philoſophique d'un point de Morale; on peut dire, en général, qu'il eſt toujours queſtion d'un fait, ou préſent, ou paſſé, ou à venir.

XXV. Un accuſé ſe défend preſque toujours en niant les faits. Il doit ſurtout les nier, s'il s'agit d'un crime de péculat & de concuſſion, d'un empoiſonnement, ou d'un aſſaſſinat. Si l'on eſt accuſé de brigue, il eſt difficile de dire que les préſens donnés n'ont pas eu pour but d'obtenir les ſuffrages. Ces Cauſes roulent ſur des actions paſſées, & forment le premier genre.

La plupart des délibérations ont rapport à l'avenir; car on ne délibere guere ſur une choſe préſente ou paſſée.

Souvent il s'agit de connoître, non la vérité d'un fait, mais la qualité morale d'une action; la défenſe de L. Opimius devant le Peuple, par le Conſul Carbon, peut ſervir d'exemple: Il ne déſavoua point le meurtre de Caius Gracchus; mais il ſoutint qu'on l'avoit tué juſtement, & pour ſauver la Patrie. Telle fut auſſi la réponſe de Scipion l'Africain à ce même Carbon, qui, en

l'interrogeant ſur la mort de Tiberius Gracchus, établiſſoit des principes différens de ceux qu'il avoit établis autrefois. Scipion déclara qu'on avoit bien fait de le poignarder : *Et vous-même, Carbon*, ajouta-t-il, *ſi vous n'aviez pas changé de maximes depuis que vous êtes Tribun du Peuple, vous trouveriez ce moyen déciſif.* On ſe juſtifie ſur ces ſortes de faits, en diſant qu'ils étoient permis ou néceſſaires, ou qu'ils ſont arrivés par haſard, ou par imprudence.

La Cauſe eſt de la même eſpece, lorſqu'on examine le nom qu'il faut donner à une action. Ce fut ſur cela que je diſputai ſi vivement, en plaidant pour Norbanus ; je convenois avec Sulpicius de la plupart des faits qu'il alléguoit ; mais je ſoutenois que ce n'étoient point des crimes de *lèſe-Majeſté* ; & j'expliquai à quels délits la Loi Apuleia applique ce mot.

Pluſieurs Rhéteurs veulent qu'alors on commence par une définition claire & préciſe du mot qui forme la difficulté. Cette regle me ſemble puérile. Lorſqu'on demande, dans les Ecoles, ce que c'eſt qu'un Art, ce que c'eſt qu'une Loi, ou ce qui conſtitue une Ré-

publique ; il faut donner une définition qui ſoit de la derniere préciſion & de la derniere exactitude : mais le cas eſt ici différent.

Sulpicius ne s'embarraſſa pas plus que moi de ce précepte ; nous développâmes l'un & l'autre, avec le plus de fécondité que nous le pûmes, ce qui conſtitue le crime de lèſe-Majeſté. Si l'Orateur eſſayoit de donner une définition très-préciſe, l'Adverſaire ne manqueroit pas de profiter de cette mal-adreſſe, en y reprenant quelques mots. Une pareille méthode annonce l'Ecole & un homme peu verſé dans l'Art : d'ailleurs, elle ne fait point d'impreſſion ſur l'eſprit des Juges, parce qu'elle eſt trop rapide pour être ſaiſie.

XXVI. Quand on examine la qualité d'une choſe, la difficulté conſiſte ſouvent dans la maniere d'interpréter un Ecrit équivoque. L'ambiguité provient de la contradiction qui ſe trouve entre le ſens littéral & l'intention de celui qui a compoſé l'Ecrit : alors on l'éclaircit, en ſuppléant à la lettre. Elle provient auſſi de deux Ecrits ou de deux Loix contraires l'un à l'autre ; & on l'éclaircit de la même maniere, c'eſt-

à-dire, en ſuppléant à celle des deux Loix que nous adoptons. Toutes les Cauſes qui roulent ſur un Ecrit équivoque, peuvent donc ſe réduire à un ſeul genre. A la vérité, il y a bien des eſpeces d'ambiguités : les Dialecticiens les connoiſſent mieux que les Orateurs; mais nous ne devons pas les ignorer. L'omiſſion d'un ou de pluſieurs mots en eſt la ſource ordinaire.

Les Rhéteurs ont tort également de ne pas rapporter au même genre les Cauſes où il s'agit d'interpréter un Ecrit, & celles où l'on recherche quelle eſt la qualité d'une choſe ; car, dès qu'on examine l'interprétation que l'on doit donner à un Ecrit, ce n'eſt pas un point de fait, mais une diſpute ſur la qualité du fait (*a*).

Toutes les Cauſes peuvent donc ſe réduire à trois genres ; les queſtions de

(*a*) Ce paſſage eſt aſſez difficile, & les Commentateurs me paroiſſent ſe tromper. Antoine veut réduire les diviſions & les ſous-diviſions des Rhéteurs; & je crois avoir rendu le ſens d'une maniere juſte. Au reſte, cette analyſe reſſemble un peu à celle des Philoſophes & des Rhéteurs Grecs, dont on ſe moque ſouvent dans ces Dialogues.

fait, qui embraſſent le préſent, le paſſé, ou l'avenir ; les queſtions ſur la maniere dont on doit qualifier le fait ; & enfin les queſtions où l'on examine d'après quelle Loi ou quel Ecrit on doit le juger (*a*). Les Rhéteurs Grecs font un genre particulier des Cauſes où l'on diſcute ſi une telle choſe eſt juſte ; mais il ne differe pas du ſecond.

XXVII. Je reviens à ma méthode. Après avoir reconnu de quel genre eſt la Cauſe que je veux traiter, j'examine avant tout quel eſt le nœud de la queſtion, & à quel point il faut rapporter mes moyens : j'étudie enſuite deux choſes avec attention ; la maniere de prévenir l'Aſſemblée en ma faveur & en faveur de mon Client, & celle de perſuader les Auditeurs ou les Juges.

Ainſi toutes les regles ſur l'Eloquence peuvent ſe réduire à trois ; l'Orateur doit prouver la vérité de ce qu'il ſoutient, ſe concilier la bienveillance de ceux qui l'écoutent, & entraîner leur opinion.

(*a*) Antoine pouvoit même les réduire à deux, & ne faire qu'un ſeul genre du ſecond & du troiſieme.

Il y a deux ſortes de preuves ; les unes que préſente la Cauſe, ſans qu'on ſe donne la peine de les imaginer ; tels que les actes par écrit, les dépoſitions des témoins, les conventions, les Loix, les Décrets du Sénat, & les Arrêts des Tribunaux ; les déciſions des Juriſconſultes, &c. ; les autres dépendent de la ſagacité & des talens de l'Orateur. Un eſprit ordinaire ſuffit pour faire valoir les premieres & les expoſer dans tout leur jour ; mais on eſt obligé de créer les ſecondes.

Les Rhéteurs qui diviſent les Cauſes en plus de genres (*a*) que nous, aſſignent à chaque genre des preuves particulieres. Cette méthode peut être utile aux jeunes gens, à qui on donne ainſi ſur chaque affaire des moyens plauſibles ; mais c'eſt avoir l'eſprit borné, que de ſuivre les ruiſſeaux ſans remonter aux ſources ; &,

(*a*) Les anciens Rhéteurs portent juſqu'à ſept ou huit les genres de Cauſes qu'Antoine réduit à trois ; ils diſtinguent les Cauſes conjecturales, les juridiciaires, celles qui ont rapport à la définition de la choſe, celles qui appartiennent au Barreau, au Sénat ; les démonſtratives, ou celles qui ont rapport aux éloges & aux cenſures publics, &c.

à notre âge & avec notre expérience, nous devons nous élever plus haut, & déduire nos raiſons des véritables principes.

Il faut d'abord que l'Orateur approfondiſſe d'une maniere générale les affaires dont il ſe charge, afin d'abréger ſes travaux ſur d'autres Cauſes pareilles. On parle tous les jours au Barreau pour ou contre la valeur des actes, pour ou contre les dépoſitions des témoins & les tortures : on apprend ainſi une multitude de lieux communs ; & vous devez, Sulpicius & Cotta, vous en compoſer un fonds que vous ne manquiez jamais de trouver au beſoin.

Il ſeroit trop long d'expliquer les méthodes d'affoiblir ou de fortifier les preuves tirées d'un acte, de la dépoſition d'un témoin, ou de la torture : cela demande peu de talent, mais une grande habitude de la Plaidoirie ; il faut un peu plus de connoiſſance de l'Art, pour préſenter ſa Cauſe avec les ornemens dont elle eſt ſuſceptible.

Les preuves qu'invente l'Orateur, ne ſont pas difficiles à trouver ; mais la difficulté conſiſte à les embellir par l'Eloquence. Dans toutes les Cauſes, il faut d'abord

d'abord étudier ce qu'on veut dire, & enſuite la maniere dont on le dira. Pour remplir le premier devoir, il ſemble qu'on ait beſoin des ſecours de l'Art; mais le ſens commun ordinaire ſuffit. C'eſt par les ornemens, la richeſſe, & la variété du Diſcours, qu'un Orateur montre ſon génie & ſa puiſſance.

XXVIII. Puiſqu'il ne vous plaît pas de m'en diſpenſer, je traiterai, le mieux qu'il me ſera poſſible, de ce premier devoir; vous jugerez avec combien peu de ſuccès. Quand j'aurai indiqué les moyens de ſe concilier les eſprits, de les inſtruire, & de les émouvoir, Craſſus voudra bien vous enſeigner la maniere d'embellir le Diſcours; en effet, c'eſt lui qui a introduit le charme de l'élocution parmi nous, qui a perfectionné l'Art du ſtyle, & qui en a montré tous les ſecrets.

Je vous dirai, Catulus, ſans craindre de paſſer pour flatteur, que j'ai entendu avec aſſiduité tous les Orateurs Grecs & Latins de notre temps, & qu'aucun d'eux ne m'a offert la richeſſe de ſtyle qu'on trouve dans Craſſus. Les Diſcours qu'on prononce devant moi, vous le ſavez, reſtent fidélement dans ma mé-

moire ; & d'après l'attention que m'accordent des hommes auſſi éclairés que vous, j'ai lieu de croire que mon avis doit être compté pour quelque choſe.

Vous trouverez bon, je penſe, qu'après avoir créé, pour ainſi dire, l'Orateur, après lui avoir donné la premiere nourriture, je le remette entre les mains de Craſſus, qui achevera de le former & de le polir.

CRASSUS.

Antoine, faites l'éducation en entier ; & voyez ſi un bon pere, ſur-tout lorſqu'il eſt riche comme vous, ne donne pas à ſes enfans l'habillement & la nourriture qui dépendent de lui : du côté de la richeſſe, de la force, & du talent, en un mot, que vous manque-t-il ? Vous avez prouvé ſouvent qu'il ne vous manque rien : dans une péroraiſon, vous ne craignîtes point d'amener au milieu de l'Aſſemblée un Perſonnage Conſulaire, de déchirer la robe de ce vieillard, & de montrer les cicatrices des bleſſures qu'il avoit reçues en commandant les armées (*a*) : dans votre

(*a*) Dans une accuſation de péculat intentée contre Aquilius, Antoine, par ſon éloquence,

Plaidoyer contre Sulpicius, en faveur d'un homme turbulent & d'un ſéditieux (*a*), vous oſâtes faire l'apologie des ſéditions, & démontrer, de la maniere la plus éloquente & la plus noble, que toutes les révoltes du Peuple ne ſont pas puniſſables, qu'il y en a de ſalutaires à la République; celles, par exemple, qui accompagnerent l'expulſion des Rois & l'établiſſement des Tribuns; que celle de Norbanus, produite par la douleur des Citoyens & la haine publique contre Cæpion, n'étoit point criminelle, & n'avoit pu être réprimée.

Pouvoit-on traiter une matiere ſi délicate & ſi neuve, ſans avoir une éloquence admirable & un empire extrême

---

le fit abſoudre. Cicéron, dans la ſeptieme Verrine, parle plus au long des mouvemens oratoires auxquels ſe livra Antoine dans la défenſe d'Aquilius.

(*a*) Il eſt ici queſtion de Norbanus, qui excita une révolte contre Cæpion, parce que ce Proconſul avoit laiſſé tailler ſon armée en pieces, & piller ſon camp par les Cimbres: quatre-vingt mille Romains étoient reſtés ſur la place.

ſur les eſprits ? Que dirai-je des mouvemens pathétiques que vous employâtes pour exciter la pitié des Juges en faveur de Manlius (*a*) & de Quintus Rex (*b*), & d'un nombre infini d'autres Ouvrages, où, de l'aveu de tout le monde, brilient une ſagacité merveilleuſe, & où l'on apperçoit d'ailleurs les autres qualités que vous voulez bien trouver en moi ?

CATULUS.

XXIX. Quoique votre éloquence, Antoine & Craſſus, ne ſoit pas du même genre, vous parlez tous les deux d'une maniere parfaite, & c'eſt ce qui m'étonne ; vous réuniſſez les dons de la Nature & les lumieres que fournit l'étude de l'Art. Ainſi, Craſſus, vous

(*a*) Manlius commandoit l'armée Romaine avec Cæpion, lorſqu'elle fut maſſacrée par les Cimbres ; & il fut traduit en Juſtice, ainſi que ſon Collegue, pour rendre compte de ſa conduite.

(*b*) Q. Martius Rex fut Conſul avec M. Caton le Neveu. On ne ſait pas ce qu'on lui reprochoit : les Hiſtoriens diſent qu'il attaqua les Samiens ; peut-être fut-il repouſſé.

ne refuſerez pas de nous enſeigner ce qu'Antoine paſſera ſous ſilence : quant à vous, Antoine, ſi vous n'épuiſez point la matiere, nous ſavons bien que vous le pourriez, & nous croirons que vous voulez nous procurer le plaiſir d'entendre Craſſus.

CRASSUS.

Je vous conſeille, Antoine, d'omettre les lieux communs dont on tire les argumens; car ces jeunes gens ne ſe ſoucient point de les connoître. Vous en parleriez, il eſt vrai, d'une maniere neuve & brillante; mais ce ſont des choſes communes & faciles; dites-nous plutôt quelles ſont les ſources où vous puiſez les beautés divines qu'on apperçoit dans vos Diſcours.

ANTOINE.

J'y conſens : mais, ſi je ne vous refuſe rien, j'eſpere auſſi obtenir de vous ce que j'en attends. Voici tout le ſecret de ma méthode, que vous venez de traiter de *divine*.

Le but de l'Orateur eſt de mettre l'Auditoire dans ſes intérêts, de l'inſ-

truire, & de l'émouvoir. Pour réuſſir dans le premier objet, il faut de la douceur; il faut de la ſagacité pour le ſecond, & de l'énergie ou du pathétique pour le troiſieme. Le point qui regarde l'expoſé & la défenſe de la Cauſe, paroît comprendre les deux autres, & réunir tout ce qui a rapport à l'invention; ainſi j'en parlerai d'abord, mais en peu de mots. Les obſervations que j'ai faites & qui s'offrent maintenant à mon eſprit, ne ſont pas en grand nombre.

XXX. Je me conforme volontiers au ſage conſeil de Craſſus; je ne m'arrêterai pas à ces lieux communs éternels que les Maîtres de Rhétorique enſeignent aux enfans; remontons aux principes d'où découlent les moyens propres à tous les Plaidoyers & à toutes les Harangues. Lorſque nous avons à écrire un mot, il n'eſt pas beſoin de ſonger aux lettres dont il eſt compoſé; & il n'eſt pas non plus néceſſaire, quand nous avons à plaider une Cauſe, de chercher dans notre eſprit toutes les preuves dont elle eſt ſuſceptible. Dès qu'on a de l'habitude, elles ſe préſentent d'elles-mêmes, comme les lettres de

l'alphabet, s'il s'agit de faire une phraſe.

Ces lieux communs qu'enſeignent les Rhéteurs, ont un autre défaut; un Orateur expérimenté eſt le ſeul qui ſache les employer à propos. L'expérience ne s'acquiert qu'avec le temps, ou bien par des méditations, & une grande aſſiduité aux Diſcours qui ſe prononcent en public. Vous me citez un homme très-inſtruit, doué d'une grande ſagacité pour l'invention, & même d'une prononciation très-belle; s'il ignore les uſages, les inſtitutions, & l'Hiſtoire de la République; s'il ne connoît pas les mœurs & le caractere de ſes Concitoyens, ces lieux communs où l'on puiſe des argumens, lui ſeront bien inutiles. Pour les manier avec ſuccès, il faut avoir un génie cultivé: un champ mis pluſieurs fois en labour, produit de meilleurs fruits qu'une terre abſolument neuve. La culture dont je parle ici, conſiſte dans l'habitude de plaider, d'entendre les bons Orateurs, de lire leurs Ouvrages, & de former ſon ſtyle par la compoſition.

Commencez donc par obſerver la nature de la Cauſe; il eſt toujours fa-

cile de la connoître : voyez s'il s'agit de l'exiſtence d'un fait, de ſa qualité, & du nom qu'il mérite ; enſuite, ſans toutes les combinaiſons qu'enſeignent les Rhéteurs, le bon ſens naturel vous indiquera le point eſſenciel. Si l'on en croit les Docteurs, il faut, pour le découvrir, s'y prendre de cette maniere : Opimius a tué Gracchus. Opimius dit qu'il a pris les armes en vertu d'un Sénatus-Conſulte, & pour ſauver la République ; mais Decius ſoutient que ces raiſons ne juſtifient pas le meurtre de Gracchus. Il eſt donc queſtion de ſavoir ſi Opimius a pu, en vertu d'un Sénatus-Conſulte, & dans la vûe de conſerver l'Etat, tuer Gracchus. En bonne foi, tout cela n'eſt-il pas évident ? &, pour s'en appercevoir, a-t-on beſoin de regles ? La difficulté conſiſte à trouver les raiſons dont l'accuſateur & l'accuſé doivent ſe ſervir.

XXXI. Remarquez ici la mépriſe groſſiere de ces Maîtres de Rhétorique chez qui nous envoyons nos enfans : ce n'eſt pas que leur mépriſe importe beaucoup à l'Eloquence ; mais il faut dévoiler l'ineptie de ces hommes, qui pa-

roiſſent ſi éclairés : ils diviſent les Cauſes en deux genres ; l'un qui embraſſe les queſtions générales, & l'autre, dont la perſonne & le temps ſont déterminés ; & ils ne voient pas que toutes les Cauſes ſe réduiſent à une queſtion générale. En effet, dans celle dont je parlois tout à l'heure, les preuves de l'Orateur ſont indépendantes de la perſonne d'Opimius & de celle de Decius : car, le meurtre étant défendu par les Loix, on veut ſavoir s'il faut punir celui qui a tué un Citoyen, en vertu d'un Sénatus-Conſulte, & pour le ſalut de la Patrie ; & ce raiſonnement peut s'appliquer à tous les cas où il s'agit de la qualité morale d'une action.

Il s'applique même à celles où il s'agit d'un fait. Quand on recherche ſi P. Decius (*a*) a reçu de l'argent contre les Loix, on doit généraliſer les moyens d'accuſation & de défenſe : ſi l'on reproche à Decius de s'être livré à des dépenſes exceſſives, il faut s'étendre ſur le vice de prodigalité ; ſi on lui reproche

(*a*) Cicéron parle de ce Decius dans les Partitions Oratoires.

d'avoir voulu envahir le bien d'autrui, il faut s'étendre ſur la paſſion de l'avarice ; s'il eſt accuſé de ſédition, il faut parler des mauvais Citoyens & des hommes turbulens ; ſi l'on récuſe ou combat des témoignages, il faut parler des témoins en général. Celui qui s'eſt chargé de la défenſe de Decius, eſt contraint de ſuivre la même méthode, & de ramener le cas particulier à une hypotheſe générale.

Ceux dont l'eſprit manque d'étendue, croiront peut-être qu'il y a réellement pluſieurs genres de Cauſes ; mais il eſt certain que ſi le nombre des cas & des délits particuliers eſt immenſe, les principes d'où découlent les moyens d'accuſation & de défenſe ſont fort bornés.

XXXII. Quand on diſpute, non ſur l'exiſtence du fait, mais ſur ſa qualité, ſi la multiplicité des genres ſe compte par celle des coupables, elle ſera ſans fin, & l'Orateur ne pourra ſe retrouver au milieu de cette confuſion ; mais ſi on la compte par les choſes en elles-mêmes, elle ſera peu conſidérable, & on la déterminera ſans difficulté. Si vous voulez faire un genre abſolument ſéparé

de la Cauſe de Mancinus (*a*), il ſe préſentera une Cauſe nouvelle, toutes les fois que les ennemis ne recevront pas un homme livré par le Héraut du Peuple Romain : mais dès qu'on l'enviſage d'un point de vue plus général, dès qu'on la ramene à cette forme : Un Citoyen livré par le Héraut de la République, & renvoyé par l'ennemi, peut-il jouir du droit de retour (*b*) ? dans la queſtion ainſi réduite, le nom de Mancinus eſt indifférent à la Cauſe, & il ne change rien à la nature des preuves, ni aux ornemens dont l'Orateur les embellit.

Le tableau des bonnes qualités & des vices des Cliens n'eſt pas moins étranger à la queſtion ; & même alors le Diſcours devient général. Les Rhéteurs qui font de chaque Cauſe un genre particulier, méritent d'être réfutés ; & ſi je m'arrête ſi long-temps ſur cet ob-

(*a*) On a parlé de cette Cauſe dans le premier Dialogue.

(*b*) On a expliqué, dans le premier Dialogue, ce que les Romains entendoient par le droit de *poſtliminium*, ou droit de retour.

jet, ce n'eſt pas uniquement dans le deſſein de les contredire.

On ne plaide aucune affaire ſans y nommer les Parties, & ſans fixer l'époque ; mais cela ne ſuffit pas pour déterminer la nature de la Cauſe ; elle eſt déterminée par la queſtion générale que préſentent tous les cas particuliers. Comme je me borne ici aux réflexions que j'ai faites, ſans vous rappeler les leçons que j'ai puiſées dans les Ecoles ou dans les Livres, n'attendez pas de moi de longs détails. Que les Docteurs aient imaginé une méthode bonne ou mauvaiſe, je ne m'amuſerai point à diſputer contre eux ; j'ai voulu ſeulement vous avertir, qu'avec tout leur loiſir, les Rhéteurs Grecs ſe ſont trompés ſur la ſeule choſe qu'ils pouvoient découvrir ſans l'uſage du Barreau ; je veux dire ſur la diviſion des genres auxquels les Cauſes ſe réduiſent.

Encore une fois, cette mépriſe de leur part m'eſt indifférente ; elle ne l'eſt pas également pour vous, Sulpicius & Cotta, &, s'ils ne ſe trompent point, on ſurchargera votre eſprit d'une multitude de principes. En effet, ſi le nom des perſonnes détermine la nature des

Cauſes, il faudra compter autant de genres que d'accuſés traduits devant les Tribunaux; mais ſi on ramene les Cauſes à des queſtions générales, on les réduira tellement, qu'elles pourront toutes être préſentes à l'eſprit d'un Orateur attentif & doué d'une bonne mémoire.

Craſſus, dans la Cauſe de Marcus Curius, ſuivit-il la marche de nos Docteurs? Il prouva, d'une maniere heureuſe, que Curius, ou tout autre à ſa place, devoit hériter de Coponius, quoiqu'il n'y eût pas eu de poſthume. Le nom de Curius & celui de Coponius ne fourniſſoient pas en eux-mêmes de moyens à l'Orateur: la queſtion étoit générale, le Teſtateur ayant fait cette diſpoſition: *Si j'ai un fils, & s'il meurt avant l'âge de puberté, &c. un tel ſera mon héritier.* Il n'étoit point né de fils au Teſtateur, & il s'agiſſoit de ſavoir ſi l'héritier inſtitué, au cas que le fils poſthume mourût, pouvoit recueillir cette ſucceſſion. Pour traiter des queſtions générales, on emploie donc des raiſons applicables à tous les lieux & à tous les temps, & le nom des perſonnes n'y change rien.

XXXIII. Les Juriſconſultes nous jettent ici dans le même embarras que les Rhéteurs, & ils nous dégoûtent de leur ſcience. Caton (*a*) & Brutus (*b*) ne manquent pas de citer dans leurs Ouvrages le nom des hommes & même des femmes qui ont demandé leur avis : ils ſemblent dire que le nom de la perſonne détermine le nœud de l'affaire & le point de la conſultation. En accablant notre eſprit par cette multitude infinie de cas, ils ont voulu, je penſe, nous rebuter, &, en nous ôtant l'eſpoir d'apprendre le Droit, nous faire perdre le déſir de l'étudier. Craſſus nous débarraſſera un jour de ces inutilités ; il généraliſera les queſtions, & il les ramenera à un petit nombre de claſſes ; car, ſi vous ne le ſavez pas, Catulus, il nous

(*a*) M. Caton, fils de Cenſorinus, laiſſa pluſieurs Livres ſur le Droit civil, & fut le premier de ſa famille qui écrivit ſur la Juriſprudence. M. Caton, chef de la branche Porcia, & pluſieurs de ſes fils, écrivirent auſſi ſur le Droit : on ignore duquel parle Cicéron.

(*b*) Ce Brutus laiſſa ſept Livres ſur la Juriſprudence : Cicéron en parle dans l'Oraiſon pour Cluentius.

promit hier de ſe livrer à ce travail, & de réduire en Art la Juriſprudence.

CATULUS.

Ce travail ſera facile à Craſſus, qui ſait le Droit autant qu'on peut le ſavoir, & qui a de plus des qualités dont ſes Maîtres de Juriſprudence étoient dépourvus; il traitera ſon ſujet avec exactitude, & il aura le talent de l'embellir.

ANTOINE.

Craſſus nous apprendra toutes ces choſes, lorſqu'il quittera les affaires pour jouir du repos.

CATULUS.

Il m'a dit ſouvent qu'il vouloit renoncer à la Plaidoirie & à toute eſpece de travail; mais je lui réponds qu'il n'en aura jamais le courage: il ne pourra voir tant de Citoyens implorer vainement ſon ſecours; Rome ſeroit affligée, ſi un Orateur qui fait ſa gloire, ſe condamnoit à un éternel ſilence.

ANTOINE.

Si Catulus ne ſe trompe pas, nous

paſſerons notre vie, Craſſus & moi, à tourner la meule comme des eſclaves (*a*), & nous laiſſerons à Scævola, ou à ces autres mortels heureux qui jouiſſent du repos, le ſoin de publier une Théorie de la Juriſprudence.

CRASSUS.

Pourſuivez vos leçons; & ſoyez ſûr que je ſaurai bien, quand je le voudrai, rompre les liens de ma ſervitude.

ANTOINE.

XXXIV. Je diſois que les différentes affaires du Barreau peuvent ſe réduire à un petit nombre de genres, quoiqu'elles embraſſent une variété infinie de perſonnes & de circonſtances; & que le plus grand travail, pour ceux qui ſui-

(*a*) Le mot de *piſtrinum*, qui ſignifie le moulin auquel travailloient les eſclaves, revient ſouvent, dans les Livres des Anciens, pour déſigner un ouvrage de forçat. Peut-être les Romains ne connoiſſoient-ils pas les moulins à eau & les moulins à vent; ou, s'il y en avoit parmi eux, les moulins à bras, dont on parle ici, ſervoient à quelque manufacture.

vent la carriere oratoire, eſt de connoître ſur chacun de ces genres les principes généraux de défenſe les plus ingénieux & les plus ſolides. Des idées bien choiſies amenent ſans peine des expreſſions agréables; car l'expreſſion me paroît toujours aſſez ornée, dès qu'elle ſort du fond du ſujet.

Vous n'oubliez pas que je vous rend compte de mes opinions, & que je puis me tromper, en vous diſant la vérité telle que je la conçois. Il ſuffit, lorſqu'on ſe préſente au Barreau, d'avoir ces connoiſſances générales; & quand on vous charge d'une Cauſe, il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher des raiſons dans tous ces lieux communs particuliers, dont parlent les Rhéteurs. Si vous avez l'habitude du Barreau, ſi vous examinez votre ſujet avec attention, vous les découvrirez ſans peine; je vous conſeille ſeulement d'étudier les lieux communs les plus eſſenciels. Vous donnerez, ſi vous voulez, à ces ſources, le nom d'*Art* ou d'*Obſervations* (*a*): elles four-

(*a*) Ariſtote prétend que ces lieux communs forment un Art. C'eſt diſputer ſur les mots. Les Rhéteurs veulent qu'on apprenne une mul-

niſſent les différentes preuves dont on fait uſage ; & dès qu'on en connoît toute l'étendue, ce qui peut ſervir à la Cauſe ſe préſente à l'eſprit.

Pour conſommer l'œuvre de l'invention, il faut de la méthode, de l'application, & de la ſagacité. La ſagacité joue ſans doute ici le premier rôle ; mais le travail a ſouvent le pouvoir d'agrandir les eſprits médiocres, ou de donner de la pénétration à ceux qui ſemblent en manquer.

Effets de l'application.

L'application eſt utile en tout, mais particuliérement lorſqu'il s'agit de traiter une affaire au Barreau ; c'eſt ſur elle qu'on doit compter le plus : il ne faut jamais la négliger, car les grands efforts ſont toujours couronnés par des ſuccès : c'eſt elle qui fait connoître une Cauſe dans toute ſon étendue, qui ne laiſſe rien échapper de ce qui regarde l'Adverſaire ; qui recueille ſes preuves, & même ſes ex-

---

titude immenſe de lieux communs particuliers : Antoine dit qu'il ſuffit de connoître les ſources générales, auxquelles on peut donner, ſi l'on veut, le nom de *lieux communs généraux* ; & il ajoute que ces ſources générales ſont en très-petit nombre.

preſſions ; qui obſerve juſqu'aux mouvemens de ſon viſage, pour mieux découvrir le fond de ſes penſées. La prudence preſcrit ici d'obſerver d'une maniere adroite, afin qu'on ne ſoit pas apperçu. C'eſt encore l'application qui porte l'eſprit ſur beaucoup d'autres choſes dont je parlerai bientôt ; qui attache l'Orateur au point eſſenciel ; qui l'avertit de profiter de tout ; qui ſoutient ſa mémoire, & qui lui donne de la voix & des forces. Ce ſont-là de précieux avantages.

Ainſi, la méthode dont je vous entretenois tout à l'heure, indique ſeulement les lieux communs où l'on va puiſer des raiſons. La ſagacité apperçoit ces moyens ; & c'eſt avec le travail & l'application, qu'on en tire tout le parti poſſible.

Ne remarquons-nous pas de la fécondité & de l'abondance dans les Diſcours des Philoſophes, qui traitent le premier ſujet qu'on leur propoſe, & qui néanmoins, comme Catulus le ſait mieux que moi, dédaignent toutes les regles de Rhétorique ?

CATULUS.

XXXVI. Cela eſt vrai ; quoique la plupart des Philoſophes dédaignent les préceptes & les méthodes des Rhéteurs, ils ſont prêts à diſcourir ſur toutes ſortes de matieres. Ariſtote, que j'admire le plus, a établi néanmoins des lieux communs, où les Philoſophes, dans leurs diſputes, & les Orateurs, dans leurs Harangues, peuvent puiſer des raiſons. J'obſerve que vous avez à peu près les idées de ce grand homme ; ſoit que votre génie, qui reſſemble au ſien, les ait découvertes ; ſoit que vous ayez lu ſes Livres, ce qui me paroît plus vraiſemblable : en effet, vous connoiſſez mieux les Auteurs Grecs que nous ne l'imaginions.

ANTOINE.

A vous dire vrai, il m'a toujours ſemblé que l'Orateur feroit plus d'impreſſion ſur le Peuple, s'il annonçoit peu de connoiſſance de l'Art, & ſurtout de la Littérature Grecque ; mais, d'un autre côté, j'ai penſé que ne pas prêter l'oreille à ces Grecs, qui promet-

tent des découvertes nouvelles ſur l'Art de bien vivre & de bien parler, c'eſt imiter les brutes; que ſi l'on n'oſe les écouter publiquement, de peur d'avoir moins de crédit parmi ſes Concitoyens, il faut aſſiſter à leurs leçons en cachette: je me ſuis conduit d'après cette maxime; & ſi je n'ai point approfondi leur doctrine, je la connois ſuperficiellement.

CATULUS.

XXXVII. Vous ne vous êtes donc approché de la Philoſophie qu'en tremblant? vous la redoutiez comme on redoute un écueil dangereux; nos ancêtres néanmoins ne l'ont jamais mépriſée; & l'Italie étoit pleine de Pythagoriciens, lorſque la Grande Grece étoit floriſſante. On dit que Numa, l'un de nos Rois, fut de cette ſecte; mais Numa fut antérieur à Pythagore; & ce Monarque doit nous paroître plus admirable encore, puiſqu'il a policé Rome, deux ſiecles avant que le nom de *Rome* fût parvenu aux oreilles des Grecs. Notre République n'a jamais eu de Citoyens plus illuſtres, ni plus recommandables par leur intégrité &

la délicateſſe de leur eſprit, que Scipion, Lælius, & Furius : ils avoient toujours auprès d'eux des Grecs éclairés.

Ils m'ont dit ſouvent que les meilleures têtes de Rome ſurent bon gré aux Athéniens, d'avoir envoyé pour Ambaſſadeurs auprès du Sénat, les trois premiers Philoſophes de leur temps, Carnéades, Critolaüs, & Diogene. Scipion, Lælius, & Furius, ſuivirent avec aſſiduité les leçons de ces Etrangers, & ils ne furent pas les ſeuls. Après des autorités ſi impoſantes, je ſuis étonné, Antoine, qu'à l'exemple de Zethus, dans une des Pieces de Pacuvius, vous déclariez la guerre à la Philoſophie.

ANTOINE.

Ce n'eſt pas mon projet ; car je reſſemble à Neoptolome, dont parle Ennius, *j'aime à philoſopher un peu, & je ne puis ſouffrir de ne point philoſopher du tout.* Voici mon opinion, que vous connoiſſez aſſez : Je ne blâme point l'étude des Grecs, pourvu qu'on ne la pouſſe pas trop loin ; mais je crois que ces connoiſſances étrangeres prévien-

nent le Peuple & les Juges contre l'Orateur ; qu'elles le font ſoupçonner d'artifice, & diminuent l'impreſſion que produiroient ſes Diſcours.

XXXVIII. Ce Diogene, l'un des trois Philoſophes qui vinrent en ambaſſade à Rome, apprenoit à diſcourir ſur toutes ſortes de ſujets, & à diſcerner les choſes vraies d'avec les choſes fauſſes ; ou, comme diſent les Grecs, il enſeignoit la Dialectique. Cet Art, ſi toutefois c'en eſt un, ne donnoit pas de méthode pour trouver des raiſonnemens, mais ſeulement pour en appercevoir les défauts ou la juſteſſe.

Les Dialecticiens cherchent à découvrir la vérité ou la fauſſeté, la préciſion ou l'inexactitude de toutes les propoſitions, ſimples ou compoſées, affirmatives ou négatives ; mais ils s'embarraſſent dans leurs ſubtilités, &, à force d'analyſer leur ſujet, ils trouvent des objections qu'ils ne peuvent réſoudre, & ils détruiſent ce qu'ils avoient bien établi.

Ce Philoſophe Stoïcien ne nous eſt ainſi d'aucun ſecours ; au lieu de nous enſeigner les ſecrets de l'invention, il les embrouille davantage, par des

difficultés qu'il dit insolubles ; & sa maniere est d'ailleurs si seche & si désagréable, que les Orateurs ne pourroient employer ses preuves, quand même il en fourniroit de bonnes. Il faut que leurs Discours plaisent à l'oreille du Peuple, qu'ils enchantent & séduisent l'esprit ; & les raisons dont ils se servent ne doivent pas être proportionnées aux lumieres des Savans, mais à celles de la multitude.

Ainsi ne nous chargeons point la mémoire de préceptes qui n'apprennent pas à trouver des preuves, & qui d'ailleurs sont trop minutieux. Critolaüs (*a*), qui vint aussi à Rome en ambassade avec Diogene, seroit peut-être un meilleur guide pour les Orateurs : il suivoit la secte d'Aristote, dont les idées vous semblent se rapprocher des miennes. J'ai lu la Rhétorique de ce Philosophe, & l'Ouvrage qu'il a composé sur l'Elo-

(*a*) Diogene étoit de la secte des Stoïciens, qui n'enseignoient point la *Topique*, ou l'Art de trouver des argumens ; & Critolaüs étoit de la secte des Péripatéticiens, qui mettoient un grand prix à cet Art. Antoine veut dire que la secte des Péripatéticiens est plus favorable à l'Eloquence.

quence

quence des Ecrivains antérieurs à ſon ſiecle (*a*) ; il me paroît bien ſupérieur à tous ces Rhéteurs de profeſſion, qui ne ſavent que les regles de leur Métier. Quoiqu'il méprisât l'Art Oratoire, il en a pénétré les ſecrets avec la même ſagacité de génie qu'il a pénétré la Nature. Ces prétendus Maîtres de l'Art de bien parler, qui dédaignoient les autres connoiſſances, ont analyſé leur ſujet ſous toutes les formes : on voit qu'ils l'ont étudié plus long-temps ; mais ils montrent bien moins de pénétration.

Les Orateurs peuvent ſouhaiter de donner à leurs Diſcours la véhémence & la variété de Carneades. Ce Philoſophe prouvoit, d'une maniere démonſtrative, tout ce qu'il entreprenoit de défendre, & il n'a jamais combattu une opinion ſans triompher. Il ne faut pas demander d'auſſi grands effets à nos Rhéteurs.

XXXIX. Si j'avois à former à l'Eloquence un Eleve abſolument neuf, je

(*a*) Cet Ouvrage eſt perdu. Les Commentateurs croient qu'il eſt ici queſtion des douze Livres auxquels il donna le nom d'*Atacton* ; il en reſte des fragmens dans Théodecte.

le mettrois entre les mains des Rhéteurs de profeſſion, qui battent nuit & jour le même fer ſur leur enclume, & qui, ſemblables aux nourrices, donnent à leurs Ecoliers les morceaux tout découpés. Mais s'il étoit queſtion d'un jeune homme qui fût déjà inſtruit, qui eût de l'expérience, & qui annonçât de la ſagacité, je ne l'arrêterois point à ces petits ruiſſeaux, & je le menerois à la ſource du fleuve. Je lui ferois connoître les lieux où l'on puiſe tous les genres de preuves, & je lui en donnerois une explication très-préciſe & très-nette.

Peut-on être embarraſſé pour ſes moyens, quand on ſait que toutes les preuves ou les réfutations ſe tirent de la nature de la Cauſe ou de ſes circonſtances extérieures? On déduit ſes moyens de la nature de la Cauſe, lorſqu'on examine la choſe en gros ou ſeulement en détail; l'étymologie du mot qu'elle porte, ou tout ce qui offre avec elle des rapports intimes: il n'eſt pas néceſſaire de dire ce qu'on entend par les circonſtances extérieures.

Quand on examine la choſe en gros, il faut donner une définition générale;

par exemple, ſi la majeſté de l'Empire conſiſte dans la grandeur & la dignité de la République, on commet un crime de leze-Majeſté, en livrant une armée aux ennemis de l'Etat, & non pas en livrant au Peuple Romain un coupable convaincu de trahiſon.

Si on examine la choſe en détail, on fait l'énumération de ſes parties; ainſi on dit : Il falloit obéir au Sénat pour ſauver la Patrie, ou s'adreſſer à un autre Conſeil, ou agir de ſon propre mouvement. Il y auroit eu de l'orgueil de s'adreſſer à un autre Conſeil, & de l'arrogance d'agir de ſon propre mouvement; on devoit donc obéir au Sénat.

Quand on s'arrête à l'étymologie du mot, on dit, comme Carbon, *Si Conſul eſt qui conſulit Patriæ.* (Si le Conſul eſt obligé de pourvoir à tout ce qui eſt avantageux à la Patrie (*a*),) Opimius s'eſt-il écarté de ſon devoir en tuant Gracchus ?

(*a*) Il n'eſt pas poſſible de faire ſentir en françois la juſteſſe de cet exemple. Le mot de *Conſul*, chez les Romains, venoit de *conſulere*, qui ſignifie *pourvoir à l'utilité.* Ce terme ſeul annonçoit que ſes fonctions étoient de veiller aux intérêts de la Patrie.

Quand on veut tirer des argumens de ce qui a rapport à l'affaire, on examine tout ce qui offre des liaiſons avec la matiere qu'on traite; les genres, les eſpeces, les analogies, les différences, les contraires, les conſéquens, les choſes antérieures & celles qui répugnent, les indices, les cauſes, les effets, les rapports du plus grand au moindre, de l'égal à l'égal, du moindre au plus grand (*a*).

XL. Les preuves tirées des objets qui ont des liaiſons avec la cauſe, ſe déduiſent de cette maniere : ſi l'on doit donner des éloges à la piété, peut-on refuſer ce tribut d'hommages à Q. Metellus, en qui vous voyez une douleur ſi pieuſe ?

Voici des argumens tirés du genre & de l'eſpece : Si les Magiſtrats doivent toujours être ſoumis au Peuple Romain, pourquoi accuſer Norbanus, qui, pen-

(*a*) Cicéron a déjà parlé de tous ces lieux communs dans les Topiques, les Partitions Oratoires, & les Livres de l'Invention; il ne fait ici qu'en diminuer le nombre. S'il répete des détails auſſi ſecs, il a ſoin de n'en dire qu'un mot. Au reſte, ces analyſes paroiſſent plus conformes au goût de Cicéron qu'à celui d'Antoine.

dant ſon Tribunat, s'eſt conformé aux volontés de la République ? Si tous ceux qui rendent des ſervices à la Patrie nous doivent être chers, il faut ſurtout chérir ces grands Capitaines, qui, par leur conduite, leur ſageſſe, & leur valeur, maintiennent la dignité de l'Empire, & qui expoſent leur vie pour le ſalut de l'Etat.

Voulez-vous des argumens tirés des analogies & des différences ? écoutez : Si les animaux ont de la tendreſſe pour leurs petits, quelle doit être notre tendreſſe pour nos enfans ? — Si les Barbares vivent ſans ſonger au lendemain, nous devons former des projets qui embraſſent toute l'étendue de l'avenir. En déduiſant ſes raiſons des analogies ou des différences, on cite ſouvent les actions, les propos, les événemens de la vie des autres hommes, lorſque ce rapprochement peut être favorable à la Cauſe.

Les argumens tirés des contraires & des conſéquens ſe déduiſent de cette maniere : Si Tiberius Gracchus agiſſoit en méchant Citoyen ; Opimius, qui l'a tué, s'eſt conduit en Citoyen rempli de zele pour la Patrie. -- Si on vous a trouvé

ſeul avec une épée ſanglante ſur le lieu où s'eſt commis le meurtre ; ſi d'ailleurs perſonne n'avoit intérêt de commettre cet aſſaſſinat ; ſi vous avez toujours donné des preuves d'audace, lorſqu'il eſt queſtion d'un crime : peut-on douter que vous ne ſoyez le coupable ?

Quand on a recours aux indices tirés des choſes concomitantes, des choſes antérieures, & de celles qui répugnent, on donne à ſes raiſons la force que leur donna autrefois Craſſus dans ſa jeuneſſe ; il adreſſoit la parole à Carbon : » Vous n'aurez-pas, diſoit-il, la répu» tation d'un homme de bien, pour » avoir défendu Opimius (*a*) ; il eſt » clair que vous parliez contre votre » penſée, & que vous aviez des vûes » particulieres, car on vous entendit ſou» vent déplorer la mort de Gracchus » dans vos Harangues ; car vous avez » été complice de celle de Scipion ;

(*a*) Après le meurtre des Gracques, les jeunes Patriciens qui parloient en public, donnoient des éloges à Opimius qui avoit tué Tiberius, & ſon action paſſoit pour celle d'un bon Citoyen.

» car vous avez propoſé une Loi ſi » dangereuſe pendant votre Tribu- » nat (*a*); car vous avez toujours été » d'un parti contraire à celui des bons » Citoyens «.

Quand on tire ſes preuves des cauſes & des effets, on les préſente de cette façon: — Si vous voulez détruire l'avarice, détruiſez le luxe qui en eſt la ſource. — Si le tréſor public eſt le nerf de la guerre, s'il contribue à la ſplendeur de l'Etat durant la paix, ne refuſons point de payer des impôts.

Enfin voici des preuves tirées des rapports du moindre au plus grand, du plus grand au moindre, & de l'égal à l'égal: — Si la bonne renommée eſt préférable aux richeſſes, & ſi on déſire les richeſſes avec tant d'ardeur; avec quelle ardeur ne faut-il pas déſirer une bonne renommée? — S'il ſupporte avec tant de douleur la mort de cette femme qu'il connoiſſoit à peine; combien il

(*a*) Carbon parut regretter vivement Gracchus; &, pendant ſon Tribunat, il fit paſſer une Loi qui ordonnoit de pourſuivre comme criminel, quiconque tueroit un Citoyen, même pour les intérêts de la Patrie.

ſeroit affligé s'il avoit eu de l'amour pour elle, & combien il me regrettera, moi qui ſuis ſon pere (*a*) ? — Le crime eſt le même, ſoit qu'on donne, ſoit qu'on prenne de l'argent contre les Loix de la République.

Quant aux raiſons tirées des circonſtances extérieures, on les énonce à peu près ſous cette forme : — Cela eſt vrai, car Lutatius l'atteſte. Cela eſt faux, car le réſultat de l'information l'a prouvé. Cette conſéquence eſt néceſſaire, la lecture des actes va le démontrer : — J'ai déja parlé de ce genre de preuves, & je n'inſiſte pas davantage; je traite cette matiere le plus briévement qu'il eſt poſſible.

XLI. Si je voulois indiquer un tréſor, il me ſuffiroit de marquer, par des ſignes reconnoiſſables, l'endroit où il ſe trouve ; je conſeillerois enſuite d'y aller fouiller, & on le découvriroit ſans beau-

(*a*) L'Original cite ces vers de Térence :

Hic parvæ conſuetudinis
Causâ hujus mortem fert tam familiariter,
Quid ſi ipſe amaſſet? quid mihi hic faciet patri!

C'eſt Simon qui parle ainſi, (dans l'Andrienne) de Pamphile, à l'occaſion de la mort de Chryſis.

coup de peine ; je me contente de même d'indiquer les lieux communs qui recelent les preuves : le reſte dépend de votre travail.

On n'a pas beſoin d'un grand art pour trouver les raiſons propres à chaque Cauſe. L'eſprit le plus borné ne s'y méprend pas. D'ailleurs je n'ai point entrepris de m'ériger en Maître de Rhétorique, mais ſeulement d'expoſer ma méthode à des hommes très-habiles.

Si la tête de l'Orateur eſt remplie de ces lieux communs, s'il les ſait aſſez pour qu'ils ſe préſentent d'eux-mêmes ſur chaque affaire ; il donnera toujours les meilleures raiſons dans ſes Plaidoyers & ſes Harangues. S'il eſt intéreſſant, s'il paroît véridique, s'il poſſede & maîtriſe les eſprits de ſes Auditeurs ; il ne lui manquera rien.

Ainſi ce n'eſt pas tout d'avoir imaginé ce qu'on veut dire ; l'Orateur doit traiter habilement ſon ſujet. Il doit d'abord jeter de la variété dans ſon Diſcours, afin de cacher l'art qu'il emploie, & empêcher que l'uniformité ne rebute l'Auditoire : il doit énoncer ſes propoſitions, en donner la preuve, en

tirer une conclusion directe, ou bien laisser ce soin à ceux qui l'écoutent; il est obligé quelquefois de ne pas présenter ses assertions d'une maniere précise, mais de les envelopper dans ses preuves. Si l'on veut faire usage d'une comparaison, il faut commencer par en montrer la justesse, à moins qu'elle ne soit évidente, & enfin groupper les résultats des preuves, de façon que l'esprit, sans pouvoir les compter, demeure convaincu de leur exactitude.

XLII. Je traite toutes ces matieres comme un demi-Savant; mais vous êtes très-éclairés, & vos lumieres doivent suppléer aux miennes: d'ailleurs j'en parle à la hâte, pour arriver à un article plus essenciel & moins aisé. Rien n'est si grand ni si difficile que de prévenir l'Assemblée en sa faveur, que de maîtriser les esprits au point qu'ils se laissent conduire aveuglément, plutôt que par réflexion & avec connoissance de cause. Les hommes se déterminent & prennent des résolutions par un sentiment de haine ou d'amour, de bienveillance ou de colere, de douleur ou de joie, d'espérance ou de crainte, enfin par un mou-

vement de paſſion, plutôt que par un ſentiment de la vérité & de la juſtice des Loix. Je vais donc vous entretenir des moyens d'entraîner les Auditeurs, ſi vous n'avez pas d'autres choſes à me demander.

CATULUS.

Un moment. Il me ſemble, Antoine, qu'avant d'en venir là, vous devez, pour remplir vos promeſſes, nous apprendre quel ordre vous ſuivez dans la compoſition de votre Diſcours & l'arrangement de vos preuves, point ſur lequel vous me paroiſſez toujours divin.

ANTOINE.

Oui, ſans doute, mon talent eſt divin. Sans votre remarque néanmoins, cet article ne ſe ſeroit pas préſenté à mon eſprit; & ſi je ſemble réuſſir, il faut avouer que c'eſt un effet de l'habitude de parler en public, ou plutôt du haſard.

J'oublois cet arrangement du Diſcours, comme on paſſe devant des perſonnes inconnues ſans leur parler. Cet ordre contribue néanmoins beaucoup

au ſuccès ; mais je penſe qu'il n'eſt pas encore temps d'y venir. Si je faiſois dépendre des raiſons & des preuves les grands effets de l'Orateur, ce ſeroit ici le lieu de traiter ce qui regarde l'ordonnance d'une Harangue ou d'un Plaidoyer ; mais j'ai dit qu'ils dépendent de trois choſes (*a*), & je ne vous ai encore expoſé mon ſentiment que ſur la premiere. Quand j'aurai parcouru les deux autres, je répondrai à la queſtion que vous me faites.

XLIII. Si les mœurs, la vie & les actions de l'Orateur & de ſon Client n'ont rien que d'eſtimable ; le tableau de leur conduite eſt fort propre à gagner les eſprits. L'Adverſaire, dont les Juges ont mauvaiſe opinion, ſe trouve dans une poſition bien déſavantageuſe pour captiver la bienveillance. Il eſt plus aiſé d'exagérer de bonnes qualités, que de les feindre quand on ne les a pas. La douceur de la voix, une phyſionomie agréable, de la modeſtie, l'aménité

(*a*) Ces trois choſes ſont d'inſtruire les Auditeurs, d'enchanter & de ſéduire leur eſprit, & d'entraîner leur jugement, ou de les émouvoir.

des expreſſions, ſéduiſent toujours. Si on eſt engagé dans une conteſtation trop vive, il faut laiſſer entrevoir que c'eſt malgré ſoi. Il eſt bien utile encore de montrer un caractere facile, diſpoſé à la généroſité, à la bonté, à la piété, à la reconnoiſſance; de prouver qu'on eſt exempt de cupidité, ou de toute autre paſſion groſſiere; qu'on a de la probité, & de la droiture; qu'on n'eſt ni aigre, ni opiniâtre, ni chicaneur. Si la perſonne qu'on attaque a ces défauts, on ne doit pas manquer d'en tirer parti.

Ces maximes ſont bonnes, ſur-tout pour les Cauſes où l'on ne ſauroit enflammer l'eſprit des Juges par des mouvemens impétueux & pathétiques; car la véhémence n'eſt pas toujours convenable, & alors on réuſſit mieux avec un ton inſinuant & doux.

Il arrive ſouvent qu'on obtient des ſuccès, moins par la ſolidité des preuves, qu'en peignant ſes Cliens comme des hommes juſtes & integres, pieux, réſervés, & ſouffrant les injures avec patience : cet éloge peut ſe faire dans l'exorde, la narration ou la péroraiſon. On cherche auſſi dans les Diſcours de

réſiſtent avec intrépidité, & finit par ſubjuguer tout l'Auditoire.

XLV. Voilà les ſecrets que Craſſus me demandoit tout à l'heure avec inſtance. Il diſoit, en ſe moquant de moi ſans doute, que j'excelle dans cette partie de l'Art Oratoire, que je ſuis divin, que mes Plaidoyers pour Aquilius, Norbanus & quelques autres, en ont donné des preuves éclatantes. C'eſt vous, Craſſus, qui, ſur ce point, devez ſervir de modele; vous déployez tant de vigueur, vous connoiſſez ſi bien l'art des grands mouvemens, que je ne vous entends jamais parler en public ſans être tranſporté; vos yeux, votre phyſionomie, votre action, le moindre de vos geſtes, tout en vous eſt pathétique: il ſort de votre bouche un torrent d'expreſſions majeſtueuſes, & de penſées neuves, juſtes & fortes, qui n'ont rien de l'éclat emprunté & de la fauſſe parure des jeunes gens; &, pour tout dire en un mot, on voit que votre ame éprouve tous les ſentimens qu'elle communique à ſes Auditeurs.

Il n'eſt pas poſſible que l'indignation, la haine ou la crainte s'empare de

l'Auditoire, qu'il verſe des larmes & ſoit ému par la pitié, ſi vous ne paroiſſez bien pénétré vous-même de tous ces mouvemens : ſi votre affliction n'eſt que ſimulée, ſi vous vous contentez de jouer la Comédie, vous avez beſoin de bien plus d'art. Je ne ſais ce qui arrive aux autres ; quant à moi, pour ne pas déguiſer la vérité à mes ſages amis, j'éprouve au fond de l'ame tous les ſentimens que je m'efforce de produire.

Il eſt mal aiſé, je le dis encore, d'exciter l'indignation du Juge, s'il ne s'apperçoit pas que je ſuis réellement indigné ; de lui inſpirer de la haine pour mon ennemi, s'il ne remarque pas en moi une haine véritable ; de le remplir de commiſération & de pitié, ſi mes penſées, mes expreſſions, le ſon de ma voix, ma phyſionomie, & mes larmes n'atteſtent pas ma douleur. Comme les matieres les plus combuſtibles ont beſoin d'être approchées du feu pour s'embraſer, ainſi les hommes les plus diſpoſés à l'émotion ont beſoin d'être enflammés par l'Orateur.

XLVI. Ne croyez pas qu'il ſoit bien difficile de ſe mettre en colere, de s'af-

ſliger, d'éprouver à chaque inſtant une multitude de paſſions différentes, ſur des choſes qui nous ſont étrangeres : tel eſt l'empire de l'Eloquence, que l'Orateur n'a pas beſoin de feindre qu'il eſt ému ; lorſqu'il débite un morceau pathétique, il eſt plus agité lui-même qu'aucun de ſes Auditeurs.

Faut-il s'étonner que nous ſoyons véritablement émus en prononçant une Harangue ou un plaidoyer, puiſque l'affaire intéreſſe nos Amis ou nos Cliens, & que nous rempliſſons la plus noble des fonctions, au milieu d'une Aſſemblée nombreuſe du Peuple, du Sénat, ou du Barreau ? Il n'y va pas ſeulement de notre gloire, ce qui ſeroit peu de choſe (quoiqu'on ne doive pas la négliger) ; notre fidélité, notre devoir & notre zele ſe trouvent compromis ; & pour mériter la réputation d'homme de bien, il faut s'intéreſſer vivement à la Cauſe des perſonnes avec leſquelles nous ſommes le moins liés.

Je le répete, ne ſoyons pas ſurpris de voir l'Orateur profondément agité. Y a-t-il rien de plus fabuleux que les Pieces du Théatre ? & cependant ne voyons-nous pas, à travers

le maſque, les yeux de l'Acteur enflammés d'une colere réelle, lorſqu'il prononce ces vers :

Oſes-tu ſans ton frere entrer à Salamine ?
N'appréhendes-tu pas les regards paternels ?

A ce mot de *regard*, la colere de Télamon, qui pleure ſon fils, ne ſe peint-elle pas d'une maniere terrible ? & n'eſt-il pas attendri, lorſqu'enſuite il fond en larmes, & dit, avec des ſanglots entrecoupés : *Tu pénetres de douleur, tu réduis au déſeſpoir, tu livres aux horreurs du trépas un vieillard qui ne conſerve plus de fils ; tu as vu ſans pitié la mort d'un frere, & d'un neveu remis ſous ta tutelle* (*a*) ! Si le Comé-

(*a*) Voici les vers de l'Original :

Segregare abs te auſus ; aut ſine illo Salaminâ ingredi ?
Neque paternum adſpectum & veritus ?
Quem ætate exactâ indigem
Liberum laceraſti, orbaſti, extinxiſti, neque fratris necis,
Neque gnati ejus parvi, qui tibi in tutelam traditus eſt ?

Ils ſont tirés du *Teucer* de Pacuvius. C'eſt le

dien ne peut jouer ce rôle ſans être ému ; penſez-vous que Pacuvius, Auteur de la Tragédie, ait compoſé ſon Ouvrage ſans attendriſſement ? Cela me paroît impoſſible. J'ai ſouvent ouï dire, &, ſi j'en crois les Savans, Platon & Démocrite aſſurent dans leurs Ecrits, que, pour être bon Poëte, il faut avoir des momens de délire & de tranſport.

XLVII. Je n'avois point à raconter les vieilles aventures & les malheurs imaginaires des Héros de la Fable, je ne jouois pas un perſonnage ſimulé dans la Cauſe d'Aquilius ; il s'agiſſoit bien réellement d'empêcher ſon exil, & ſoyez ſûrs que j'étois vivement ému en prononçant la péroraiſon de mon Diſcours. Je voulois exciter la compaſſion des Juges ; mais je ne voyois pas ſans pitié cet illuſtre Romain, jadis Empereur & Conſul, qui avoit reçu dans le Capitole les honneurs du triomphe, abattu alors par la conſternation & le chagrin, expoſé au plus grand des périls. L'Auditoire fondit en larmes, lorſque, prenant par la

---

vieux Télamon qui parle ainſi à Teucer, après qu'Ajax ſe fut tué lui-même.

main ce malheureux vieillard, & qu'emporté par ma vive douleur, je déchirai ſa robe & montrai les cicatrices de ſes bleſſures. Marius, qui étoit au nombre des Juges, verſoit des pleurs, & rendoit la ſcene plus touchante; je l'apoſtrophai à diverſes repriſes, en lui recommandant ſon Collegue, & une Cauſe qui intéreſſoit tous les Généraux: tandis que j'invoquois les Dieux & les hommes, les Citoyens & les Alliés, je répandis moi-même un torrent de larmes, & je pouſſai de longs ſanglots.

L'Art, que je ne connois point, n'entra pour rien dans ce mouvement, & puiſque vous l'avez jugé digne d'être cité, je vous déclare que loin d'offrir quelque choſe de pathétique, il auroit paru ridicule, ſi je n'avois pas été pénétré de mon ſujet.

Vous voulez que je m'érige en Maître, Sulpicius; & je vous donne pour regle de vous mettre véritablement en colere, de vous affliger, & de verſer des pleurs dans vos Diſcours. Mais vous n'avez pas beſoin de cette leçon, vous dont les cris & les mouvemens pathétiques enflammerent tellement les eſ-

prits contre Norbanus, que j'osois à peine essayer d'éteindre l'incendie. Tout vous étoit favorable; vous dénonciez des violences & des insultes faites à Cæpion; vous vous plaigniez des pierres qu'on lui avoit jetées, & de la cruauté des Tribuns: la position de cet infortuné étoit digne de pitié; vous aviez d'ailleurs un vaste champ pour l'Eloquence, car Æmilius, le premier du Sénat & de la Ville, avoit été frappé d'un coup de pierre dans l'émeute, & on avoit entraîné hors du Temple Cotta & Didius, qui défendoient la Loi de Carbon.

XLVIII. De plus, il étoit beau à un homme de votre âge de déplorer tous ces maux au nom de la République; & moi, après avoir été Censeur, je ne pouvois, sans faire murmurer, défendre un homme qui venoit d'exciter une sédition, & de maltraiter un personnage Consulaire. Les Juges étoient des Citoyens zélés; des gens de bien rempliſſoient l'Assemblée; & quoique je parlasse en faveur de mon Questeur, je pouvois à peine espérer qu'on excuseroit ma démarche. Vous dirai-je que cette fois j'employai l'artifice? Voici le plan que je suivis,

vous l'appellerez du nom qu'il vous plaira.

Je fis un tableau de toutes les ſéditions qu'on a vues dans Rome depuis ſa fondation, de leurs déſordres & de leurs dangers; & je finis par dire que les révoltes ſont une calamité, mais qu'il y en a eu de juſtes & preſque de néceſſaires. J'ajoutai, comme Craſſus a bien voulu le rappeler tout à l'heure, que, ſans une diviſion entre la Nobleſſe & les Plébéiens, il n'auroit pas été poſſible de chaſſer les Rois, de créer les Tribuns, de reſtreindre, par des Plébiſcites, l'autorité des Patriciens, ni d'établir l'appel au Peuple, qui eſt la ſauve-garde de nos libertés; que ſi ces émeutes ont été ſalutaires, il ne falloit pas accuſer Norbanus d'un crime capital, pour avoir ſoulevé quelques-uns de ſes Concitoyens; que ſi jamais il y a eu de révolte permiſe, celle-ci devoit l'être ſur-tout: alors je peignis, avec le plus d'énergie qu'il me fut poſſible, la fuite de Cæpion, & je déplorai la perte de l'armée (*a*). Je ranimai ainſi la douleur

(*a*) On a expliqué plus haut le ſujet de cette affaire.

de ceux qui pleuroient leurs parens ou leurs amis; & comme les Chevaliers devoient prononcer dans cette Cauſe, je les indiſpoſai de plus en plus contre Cæpion, qu'ils haiſſoient déjà.

Lorſque j'eus affermi de cette maniere la baſe de mes moyens; lorſque j'eus gagné la bienveillance du Peuple en mêlant ſes droits à ma Cauſe, & diſpoſé favorablement l'eſprit des Juges en peignant les ſuites funeſtes de la perte de l'armée, la douleur des Romains qui redemandoient à Cæpion leurs parens ou leurs amis, la haine que méritoit ce perſonnage : je changeai de ton. Après ces morceaux véhémens & énergiques, je pris un langage tranquille & calme : j'obſervai que Norbanus avoit été mon Collegue dans l'exercice des Charges publiques; que je devois, ſelon les idées de nos ancêtres, le chérir comme mes enfans; que ma réputation & mon bonheur ſe trouvoient compromis, & qu'ayant défendu avec ſuccès des accuſés que je ne connoiſſois en aucune maniere, ce ſeroit pour moi le plus amer des chagrins, & le plus humiliant des revers, de ne pas ſauver mon ami.

Je

Je ſuppliai les Juges d'excuſer un zele ſi raiſonnable & ſi pieux, en conſidération de mon âge, de mes dignités, & de mes ſervices; je leur dis que juſqu'alors je les avois implorés dans mes Plaidoyers en faveur de mes Cliens, ſans jamais parler de moi. Je traitai briévement les détails juridiques que préſentoit cette affaire, tout ce qui avoit rapport à la Loi Apuleia (*a*) & aux crimes qui méritent le nom de lèſe-Majeſté. Je me bornai à émouvoir les Juges ſur le ſort de mon Client; point dont les Rhéteurs diſent ſi peu de choſe : je cherchai ſur-tout à rendre Cæpion haïſſable, & à donner une bonne opinion de ma droiture & de mon zele : enfin, Sulpicius, je remportai la victoire, & vous perdîtes votre Cauſe, moins par la ſolidité de mes raiſons, que par les mouvemens pathétiques dont j'entremêlai mon Diſcours.

SULPICIUS.

L. Vous dites la vérité; je fus vaincu

(*a*) Nous renvoyons le Lecteur à ce que nous en avons dit ailleurs.

au moment où je me croyois ſûr du triomphe : j'avois enflammé les eſprits contre Norbanus, ainſi que vous venez de le dire ; mais, ô Dieux immortels, que votre exorde fut beau ! avec quelle adreſſe vous peignîtes vos craintes & votre embarras ! & que vous ſûtes bien vous rendre l'Auditoire favorable, en inſiſtant ſur votre amitié pour Norbanus, ſeul moyen de vous juſtifier !

J'eſpérois que tous vos propos aboutiroient ſeulement à vous faire pardonner la défenſe d'un mauvais Citoyen ; mais bientôt vous allâtes plus loin : quoique l'Aſſemblée ne s'apperçût pas encore de votre plan, je commençois à craindre que vous ne traitaſſiez la ſédition de Norbanus de légitime ; qu'afin de diſculper votre ami, vous ne la rejetaſſiez ſur le Peuple Romain. Vous n'oubliâtes rien pour rendre Cæpion odieux ; vous entremêlâtes, avec beaucoup d'adreſſe, les ſentimens de haine, d'indignation, & de pitié. Après avoir traité le fond de l'affaire ſous ce point de vue, vous parvîntes à détruire les dépoſitions de Scaurus & de tous mes témoins, ſans les réfuter d'une maniere directe. Votre Diſcours eſt un modele,

& on n'a pas beſoin d'autres regles. Puiſque vous venez de nous expoſer votre marche, nous ne demandons plus quels ſont les préceptes des Rhéteurs ſur cette matiere.

ANTOINE.

Si vous le trouvez bon, je vous dirai maintenant quelles ſont les choſes auxquelles je m'applique le plus dans mon Diſcours : une longue expérience & la pratique des grandes affaires, m'ont appris comment on parvient à émouvoir les hommes.

LI. J'examine d'abord ſi la Cauſe eſt ſuſceptible de ces grands mouvemens ; car il ne faut pas les employer, ſi l'affaire ne le mérite pas, ou ſi les Auditeurs ſont tellement prévenus qu'il n'y ait plus moyen de les fléchir. On s'attire la riſée ou le mépris, en faiſant des morceaux pathétiques ſur des bagatelles, ou en eſſayant d'emporter de vive force ce qu'il n'eſt pas poſſible d'ébranler.

Moyens d'exciter la bienveillance.

La bienveillance, la haine, l'indignation, l'envie, la pitié, l'eſpoir, la crainte, le plaiſir, & la peine, ſont les ſentimens qu'il importe le plus d'ex-

citer dans l'ame des Juges ou de ceux qui nous écoutent. On s'apperçoit qu'un Orateur captive la bienveillance, lorſqu'il paroît ſoutenir une Cauſe avantageuſe à l'Aſſemblée, lorſqu'il a l'air de défendre des gens de bien, ou du moins des Hommes qui rendent des ſervices au Public. Il acquiert ainſi l'eſtime & l'attachement : mais n'oubliez pas que l'eſpoir d'un avantage futur eſt plus puiſſant ſur les eſprits, que le ſouvenir d'un bienfait paſſé.

Il faut montrer, s'il eſt poſſible, la nobleſſe & l'importance de la Cauſe que vous défendez ; prouver que votre Client s'eſt oublié lui-même, & n'a rien fait pour ſes intérêts. Une entrepriſe utile ſeulement à celui qui la forme, excite l'envie ; & il ſuffit de montrer du déſintéreſſement, pour que tout le monde vous ſoit favorable. Cependant il y a des meſures à garder dans l'éloge de ceux que nous voulons rendre l'objet de l'amour public ; & en parlant trop de leur mérite, on doit craindre d'éveiller la jalouſie.

Moyens d'exciter l'indignation.

On attire l'indignation ſur ſon Adverſaire, & on l'écarte de ſon Client de la même maniere ; & ces mêmes reſ-

ſorts ſervent de plus à produire la colère & à la calmer. En effet, on indiſpoſe les Auditeurs, ſi on montre que la Cauſe peut avoir des ſuites fâcheuſes pour eux, ou bien, qu'elle ne leur procurera point les avantages dont on les flatte. Quand on exagere ce qui s'eſt fait contre la République, contre des hommes de bien, ou contre ceux qui méritoient le moins un pareil traitement; ſi on n'allume pas une haine forte, on excite toujours un ſentiment qui n'eſt guere éloigné de l'averſion & de l'envie.

On excite la crainte, en prouvant aux Juges que la Cauſe les expoſe à des périls, ou qu'elle entraîne des dangers pour l'Etat. La crainte que produiſent les dangers perſonnels, fait plus d'impreſſion; &, s'il s'agit d'un péril commun, il faut s'attacher ſur-tout à le rendre particulier.

LII. L'Orateur excite l'eſpérance, le plaiſir, & la peine, avec les mêmes moyens. Je ne crois pas qu'il y ait une impreſſion plus durable & plus profonde que celle de l'envie; & il ne faut peut-être pas moins d'efforts pour la détruire que pour l'exciter. L'homme envie principalement ſes égaux ou ſes inférieurs

qui s'élevent, tandis que ſa condition ne change pas : il eſt quelquefois jaloux de ſes ſupérieurs, ſur-tout s'ils ont de la hauteur, & s'ils abuſent de leur grandeur & de leur fortune pour commettre des injuſtices. Eſt-il queſtion d'exciter l'envie dans l'ame de l'Auditeur ? dites que cette élévation n'eſt point l'effet de la vertu ; que ce mortel ſi fier a obtenu des titres par des baſſeſſes & des actions mal-honnêtes ; ou, s'il a des qualités, que ſon arrogance ſurpaſſe ſon mérite.

Pour calmer l'envie, dites, au contraire, que ſi cet homme, devenu l'objet de l'envie, a obtenu des places & des honneurs, il les a mérités par ſon travail & les dangers qu'il a courus ; qu'en lui accordant ces faveurs, on s'eſt propoſé l'avantage des autres, plutôt que le ſien ; que, malgré ſes belles actions, il ne s'enorgueillit point de ſes titres ; qu'il n'y trouve pas de charmes, & qu'il eſt prêt à y renoncer : comme la plupart des hommes ſont envieux, & qu'une fortune brillante ne manque jamais de faire des jaloux, il faut ſur-tout montrer qu'elle ne procure pas le bonheur, ainſi qu'on le croit, & peindre

les chagrins & les maux qui l'accompagnent toujours.

Moyens d'exciter la pitié.

Quant à la pitié, on ne manque jamais d'émouvoir les hommes, ſi le tableau de l'infortune leur retrace les maux qu'ils ont ſoufferts, & ceux qu'ils redoutent; ſi le ſpectacle de la miſere des autres les ramene ſur eux-mêmes. Tous les malheurs ſont touchans, lorſqu'on en parle d'une maniere pathétique; mais rien n'excite davantage la compaſſion, que la vertu malheureuſe & opprimée. Les morceaux où l'on veut gagner la bienveillance, doivent être doux & paiſibles, ainſi que je l'ai déjà dit plus d'une fois: ceux où l'on entreprend d'agiter les cœurs & de fléchir les eſprits, doivent être véhémens & paſſionnés.

LIII. Il eſt difficile de bien ſaiſir ces deux tons; car la douceur qui captive la bienveillance, doit influer ſur l'impétuoſité qui bouleverſe l'ame des Juges; & la force, à ſon tour, doit quelquefois animer la douceur. Le Diſcours qui produit le plus d'effet, eſt celui dont la vigueur des penſées & des mouvemens eſt tempérée par l'aménité de l'Orateur, & dont les graces aimables laiſ-

ſent entrevoir pourtant un caractere ferme.

Il ne faut pas ſauter bruſquement à l'un ou l'autre de ces tons; car ces moyens ne naiſſent pas du fond de la Cauſe : l'Auditoire veut ſavoir, avant tout, de quoi il s'agit; il eſt donc néceſſaire d'y arriver inſenſiblement. Si c'eſt preſque toujours une faute de ſe livrer à un mouvement paſſionné dès l'entrée du Diſcours, c'en eſt une auſſi d'abandonner ce mouvement, ſans le pouſſer juſqu'au bout.

Après l'expoſition d'une preuve, vous paſſez à une ſeconde, & de celle-là à une troiſieme : on ne traite pas ainſi les paſſions, & on n'excite point la haine, l'envie, & la pitié, dès les premiers traits qu'on emploie pour cela. La raiſon adopte ou rejette ſur le champ les preuves qu'on lui donne; elles produiſent ainſi leur effet tout de ſuite : l'émotion de l'ame, au contraire, ne dépend point des lumieres de l'eſprit; c'eſt le réſultat d'un long morceau, où l'on a répandu de la richeſſe, de la variété, & du mouvement. L'Orateur qui parle avec briéveté, & dont le ton ne s'éleve jamais au deſſus de la douceur, peut donc inſ-

truire les Juges ; mais il ne ſauroit les agiter, ce qui eſt pourtant ſon principal objet.

On voit aſſez que les mêmes lieux communs ſervent pour & contre : on réfute les preuves en combattant les principes ou les fauſſes conſéquences de l'Adverſaire, ou bien on lui oppoſe des argumens qui ſont plus ſolides, ou du moins qui le ſont autant. Quant aux mouvemens oratoires par leſquels il a captivé la bienveillance ou excité les paſſions, on cherche à détruire, par des mouvemens contraires, l'effet qu'il a produit ; on tâche d'indiſpoſer les Juges qu'il a prévenus en ſa faveur ; de ſubſtituer la compaſſion au ſentiment de l'envie.

De la raillerie, de la plaiſanterie, & des bons mots.

LIV. Un Diſcours aſſaiſonné de railleries, de plaiſanteries, & de bons mots, eſt agréable & ſouvent utile. Quand même il y auroit des regles ſûres touchant les autres parties de la Rhétorique, on ne pourroit pas en donner ſur celle-ci : vous y excellez, Céſar ; & je vous demande ſi ce que je dis n'eſt pas vrai ; ou, ſi vous croyez que cette matiere ſoit ſuſceptible de pré-

ceptes invariables, c'eſt à vous de nous les enſeigner.

CÉSAR.

J'ai toujours penſé qu'un homme dont l'eſprit eſt cultivé, trouve des choſes agréables & plaiſantes ſur chaque ſujet, mais qu'il ne peut en expliquer la théorie. J'ai rencontré des Livres Grecs (*a*) ſur les moyens de réjouir une aſſemblée & de la faire rire; je comptois y apprendre quelque choſe : ils m'ont offert des traits pleins de ſel, imaginés par les Siciliens (*b*), les Rhodiens, les Byſantins, & ſur-tout les habitans d'Athenes; mais tous ceux qui ont voulu réduire la plaiſanterie en Art, prennent ſi mal le ton de l'enjouement, que, s'ils donnent envie de rire, c'eſt de leur ſottiſe.

Je ſuis donc perſuadé que cette partie de la Rhétorique eſt au deſſus des re-

(*a*) Diogene de Laërce nous apprend que Théophraſte, par exemple, avoit écrit un Ouvrage ſur cette matiere.

(*b*) Plutarque nous a conſervé, dans ſes Apophtegmes, des bons mots des Sicilíens, des Byſantins, des Athéniens, &c.

gles. On excite le rire par une ſuite de railleries jetées dans tout le Diſcours, ou par des traits plus courts, qu'on appelle *bons mots* : ceux-ci ſont des éclairs rapides, qui ne ſont pas ſoumis aux combinaiſons de la penſée ; & les hommes les plus ſpirituels ne pouvant ſaiſir le ton d'une raillerie ſoutenue, ces qualités ſont une faveur de la Nature, qui a donné à l'Orateur quelques-uns des talens du Comédien, un ſon de voix & une phyſionomie propres à amuſer. Au reſte, notre Langue les a déſignés par des noms qui ne ſont guere impoſans ; &, en effet, c'eſt peu de choſe que d'exciter le rire (*a*).

Je penſe d'ailleurs comme vous, Antoine ; la plaiſanterie & les bons mots ſont ſouvent utiles ; mais ce n'eſt

(*a*) Pour entendre ce paſſage de Cicéron, il faut ſavoir que les deux mots *cavillatio* & *dicacitas*, que nous avons traduits par *raillerie* & *bon mot*, ſignifient rigoureuſement un badinage qui a quelque choſe de puéril. Sans pouvoir déſigner la nuance & le ſens précis de ces deux mots, il me ſemble que *dicacitas* ſignifioit, chez les Romains, un babil qui amuſe ; & *cavillatio*, le badinage de nos goguenards & de nos perſifleurs.

point l'Art qui les inſpire : toutes les regles du monde n'auroient pas dicté la repartie heureuſe de mon frere (*a*) au Conſul Philippe. Philippe lui demanda pourquoi il *aboyoit* ; Catulus répondit : *C'eſt que je vois un voleur.* Ne doit-on pas dire la même choſe de Craſſus, qui plaida d'une maniere ſi enjouée & ſi plaiſante contre Mucius, devant les Centumvirs, & en faveur de Cn. Planeus, que Brutus accuſoit en Juſtice ?

L'éloge que vous faites de moi appartient, de l'aveu de tout le monde, à Craſſus ; il excelle preſque ſeul dans les plaiſanteries ſoutenues, ou dans les bons mots qui paſſent comme des éclairs. Son Plaidoyer contre Scævola, en faveur de Curius, fut enjoué d'un bout à l'autre, mais ſans aucun de ces traits perçans qui ſe gravent dans la mémoire (*b*). Il reſpectoit ainſi la dignité de ſon Adverſaire, ſans compromettre la ſienne, ce qui eſt très-diffi-

(*a*) Catulus, frere de Céſar, qui parle ici.

(*b*) Cicéron en parle dans ſon Dialogue des Orateurs illuſtres.

cile aux esprits plaisans. En effet, dès qu'un bon mot se présente à leur imagination, ils le disent, & ils n'ont égard ni aux circonstances, ni aux personnes. Quelques-uns d'entre eux s'appliquent d'une maniere assez gaie ce passage d'Ennius : *Le Sage éteindroit plutôt un charbon allumé dans sa bouche, que d'étouffer les* BONS MOTS *qui se présentent à son esprit* (*a*).

LV. Mais si Crassus eut la force de se contenir en faveur de Scævola, & s'il égaya son sujet sans jeter du mépris sur ce respectable Citoyen, il attaqua de l'une & de l'autre maniere Brutus, qu'il n'aimoit pas, & qu'il ne craignoit point de dévouer à la risée publique.

Combien il fit rire à l'occasion de ces bains que Brutus venoit de vendre, & du patrimoine qu'il avoit dissipé ! il l'accabla de mille traits perçans : Brutus voulut dire, *se sine causâ desudare* ; &

(*a*) Ennius dit : *Flammam à Sapiente facilius ore in ardente opprimi, quàm* BONA DICTA *tenear.* Ce passage signifie, que le Sage éteindroit plutôt un charbon allumé dans sa bouche, que d'étouffer un propos vertueux qui se présente à son esprit. Les plaisans dont parle Cicéron, traduisoient *bona dicta* par *bons mots.*

Craſſus lui répondit : *Il ne faut pas s'en étonner, puiſque vous ſortez de vos bains* (*a*); il le déconcerta par beaucoup d'autres pareils. Les plaiſanteries ſoutenues ne furent pas moins agréables. Brutus s'aviſa de prendre deux Lecteurs, & de faire lire au premier la Harangue de Craſſus, pour la colonie de Narbonne; & au ſecond le Diſcours en faveur de la Loi Servilia, & il eſſaya d'y montrer des contradictions. Craſſus ſe vengea d'une maniere heureuſe : il prit trois Lecteurs, & il les chargea de lire les trois Livres du pere de Brutus (*b*).

(*a*) On eſt obligé de convenir que ce prétendu bon mot mérite à peine d'être cité : il avoit un peu plus de ſel & de nobleſſe pour les Romains que pour nous; mais il n'en eſt guere meilleur. Le terme de *deſudare*, qu'employa Brutus, ſignifie *ſuer*, & éprouver une émotion fatigante ; Craſſus l'entend dans le premier ſens, & fait ainſi une mauvaiſe alluſion à ces Bains que Brutus venoit de vendre. Voici le paſſage de l'Original, qu'il n'étoit pas poſſible de rendre, non plus que beaucoup d'autres de la même eſpece : *Quem ille diceret ſe ſine causâ deſudare ; minimè verò, inquit, modò exiſti de balneis.*

(*b*) Le Juriſconſulte Caius cite, dans les

Après ce paſſage du premier Livre : » Comme nous nous trouvions dans ma » maiſon de Priverne «. Vous l'entendez, dit Craſſus, votre pere dépoſe qu'il vous a laiſſé un domaine ſitué à Priverne. A la ſuite de ce paſſage du ſecond Livre : » Nous étions à ma mai- » ſon d'Albe, mon fils & moi «. Ce ſage vieillard, s'écria-t-il, ſavoit bien que ſon fils diſſiperoit tout ; il craignoit d'être accuſé un jour de ne lui avoir rien laiſſé. Après ce paſſage du troiſieme Li- » vre : Nous nous arrêtâmes, mon fils » Marcus & moi, dans ma maiſon de » Tibur «. Craſſus continua : *Où ſont ces domaines que votre pere vous a laiſſés, comme il l'aſſure dans des Ecrits publics ? S'il eût compoſé un quatrieme Livre, & ſi la pudeur lui eût permis de ſe baigner avec vous, il n'auroit pas manqué de parler de ces bains que vous avez vendus.*

On doit l'avouer, Brutus fut auſſi confondu par ces plaiſanteries, que par les mouvemens plus impétueux auxquels ſe livra Craſſus, en voyant le

---

Pandectes *de Origine Juris*, ces trois Livres du pere de Brutus.

convoi de Junia (*a*) paſſer devant le Prétoire. O Dieux immortels ! combien ſon langage fut énergique, & que ſes apoſtrophes furent rapides & imprévues ! Il attacha ſes regards & ſes geſtes ſur Brutus, &, montant ſa voix au ton de la nobleſſe, il s'écria : » Brutus, » que pourra dire Junia à ces Romains » illuſtres dont les images accompagnent ſon cercueil ? Que racontera-» t-elle à votre pere & à vos aïeux ? A » Lucius Brutus, qui affranchit Rome » de la domination des Rois ? Oſera-» t-elle parler de vos actions ? & avez-» vous une ſeule vertu dont elle puiſſe » les entretenir ? Leur apprendra-t-elle » que vous cherchez à augmenter votre » patrimoine ? Mais ce ſoin eſt indigne » d'un Citoyen noble ; & quand la » naiſſance ne vous interdiroit pas cette » avidité, il ne vous reſte plus rien, » vos débauches ont tout diſſipé. Dira-» t-elle que vous vous livrez à l'étude de » la Juriſprudence ? Les ſuccès de votre » pere devroient vous y engager ; mais » vous connoiſſez ſi mal nos Loix, » qu'en vendant une maiſon, vous n'en

(*a*) Junia étoit l'aïeule de Brutus.

» avez point excepté les meubles; vous » ne vous êtes pas même réſervé ce » ſiége d'où votre pere rendoit ſes » Oracles. Dira-t-elle que vous vous » inſtruiſez dans l'Art de la guerre? » vous n'avez jamais vu d'armée. Dira-» t-elle que vous cultivez l'Eloquence? » vous n'avez aucune des qualités de » l'Orateur : vous faites cependant un » honteux trafic de vos Diſcours; & » vous venez d'épuiſer, dans une accu-» ſation calomnieuſe, votre foible voix, » & votre talent plus foible encore » pour la parole. Oſez-vous lever » les yeux ſur ces dépoſitaires des » Loix? Comment avez-vous l'au-» dace de vous montrer dans le Sanc-» tuaire de la Juſtice, ſur la Place pu-» blique, & dans les rues de Rome? » Comment ne vous cachez-vous pas » de honte, à la vue de ce corps qu'on » porte au bûcher, & de ces ſimulacres » qui ſuivent le convoi? Penſez-vous, » ſans rougir, à vos ancêtres, puiſque, » bien loin d'imiter leurs exemples, il » ne vous reſte pas un réduit pour y en-» taſſer leurs portraits «?

LVI. Ces morceaux de ſatire ſont vigoureux & pathétiques; il en a

d'autres d'un ton plus ſimple & plus gai. Le Diſcours qu'il prononça dernié-rement contre ſon Collegue, dans la charge de Cenſeur, en offre beaucoup d'exemples. Vous vous le rappelez, ſans doute ; il n'y eut jamais d'Aſſemblée plus nombreuſe, & jamais on ne fit une Harangue ſi noble & ſi pleine de grace & d'enjouement. Je le répete, je conviens avec vous, Antoine, que la plaiſanterie eſt ſouvent utile, & qu'on ne peut la ſoumettre à des regles; mais je ſuis ſurpris que vous vantiez mes foibles moyens ſur cette matiere, & que vous ne décerniez pas la palme à Craſſus, car il la mérite ici comme dans tout le reſte.

ANTOINE.

Je l'aurois fait, ſi je n'étois un peu jaloux de Craſſus : quoique le talent de la plaiſanterie ne ſoit pas trop digne d'envie, je ne puis ſouffrir que l'homme le plus exact & le plus ſévere, ſoit en même temps le plus agréable & le plus enjoué. Lui ſeul a réuni ces deux qualités qui paroiſſent incompatibles, & il m'inſpire de l'envie.

Vous ſouriez, Craſſus ; je vous dis la vérité. Pour revenir à vous, Céſar, vous penſez que l'on ne peut établir des regles ſur la plaiſanterie ; mais vous avez fait des réflexions qui, au premier coup-d'œil, ſemblent être des préceptes. N'avez-vous pas dit qu'il y a des meſures à garder, qu'il faut avoir égard aux perſonnes, aux choſes, & au temps, de peur de s'avilir en manquant à la bienſéance ? Craſſus ne commet jamais de faute ſur cela. Dans le fait, nous n'avons pas beſoin de ces regles, car elles ſont dictées par le ſens commun ; mais nous déſirons ſavoir en quelle occaſion il faut employer la plaiſanterie ; il me ſemble que lorſqu'il y a lieu de couvrir ſon Adverſaire de ridicule, ou de peindre un Témoin, comme un homme inconſidéré, avide, & léger, on doit examiner ſi l'Auditeur prête volontiers l'oreille à ce badinage.

Les reparties ſont toujours mieux reçues que la premiere attaque, parce qu'elles annoncent plus de vivacité, & que la défenſe eſt excuſable ; il ſemble que nous n'aurions pas employé de traits piquans, ſi l'on ne nous avoit provoqués. Craſſus l'avoit été dans cette

Cauſe, où il dit des choſes ſi plaiſantes; d'ailleurs Domitius, ſon Adverſaire, jouiſſant de beaucoup de conſidération & de crédit, il crut devoir affoiblir ſes objections par des railleries, plutôt que les combattre directement par des preuves.

SULPICIUS.

LVII. Quoi donc! parce que Céſar reconnoît Craſſus pour ſon maître dans la plaiſanterie, ſouffrirons-nous qu'il ſe diſpenſe de nous communiquer ſes remarques? On ſait que cette étude l'occupe beaucoup, & il peut d'autant moins ſe refuſer de nous en expliquer la nature & l'origine, qu'il convient des avantages qu'elle procure à l'Orateur.

CÉSAR.

Mais ſi je penſe comme Antoine, que la plaiſanterie ne forme point un Art?

CRASSUS.

Je ſuis de votre avis, Céſar: tout ce qu'Antoine vient de dire ſur le talent de la parole, ne forme point un Art; ce ſont, comme il l'a remarqué,

de ſimples obſervations (*a*). Si ces obſervations ſeules rendoient les hommes éloquens, tout le monde pourroit l'être. En effet, ces obſervations ſont à la portée de chacun, &, à force de travail, un eſprit ordinaire viendroit à bout de les ſavoir. Voici, ſuivant moi, quels ſont les avantages des préceptes; ils ne donnent pas le talent de l'invention, mais, dans les traits que nous fourniſſent le génie, l'expérience, ou l'étude, ils nous ſervent à diſcerner le bon du mauvais, & ils nous indiquent le but auquel nous devons atteindre. Ainſi, Céſar, je joins mes prieres à celles de nos amis, & je vous demande en grace de nous dire les obſervations que vous avez faites ſur la plaiſanterie, afin que dans cette conférence ſi exacte, on n'oublie rien de tout ce qui eſt du reſſort de l'Orateur.

(*a*) C'eſt ici une diſpute de mots, étayée par des ſophiſmes, comme dans pluſieurs endroits de ces Dialogues. Les regles de la Muſique ne ſont autre choſe que des obſervations faites ſur la nature de l'Art & ſur l'effet qu'il produit.

CÉSAR.

Vous voulez, pour employer une expreſſion populaire, que je paye mon écot; j'y conſens, de peur de vous fournir un prétexte de m'imiter ſi je me taiſois. Je ſais bien que je vais tomber dans le ridicule de ceux qui jouent la Comédie devant Roſcius. Je parlerai donc de la plaiſanterie devant Craſſus, c'eſt-à-dire que je donnerai des leçons à mon Maître; & quel Maître! vous ne l'ignoréz pas: Catulus, après l'avoir entendu, vouloit qu'on *nourrît les autres Orateurs de foin* (*a*).

CRASSUS.

Catulus ſe moquoit de moi; car il parle ſi bien lui-même, qu'il mérite d'être nourri d'ambroiſie. Mais entrez en matiere, Céſar, afin qu'il reſte du

(*a*) Ces expreſſions, *nourrir de foin ou d'ambroiſie*, ſont recherchées, & nous les jugeons aujourd'hui de mauvais goût; mais le ſyſtême de traduction le plus raiſonnable, eſt celui qui préſente le ſens littéral, au lieu d'employer des périphraſes.

temps pour ce qu'Antoine doit encore nous dire.

ANTOINE.

Il me reſte peu de choſes à vous apprendre ; mais comme je ſuis fatigué du chemin que j'ai déjà fait, je ſerai bien aiſe de me repoſer dans le Diſcours de Céſar, ainſi qu'un voyageur ſe repoſe dans un bon gîte (*a*).

CÉSAR.

Obſervations ſur l'Art de la plaiſanterie.

LVIII. Vous ne ſerez pas trop content du gîte, & à peine y ſerez-vous entrés, que je vous obligerai de vous remettre en route. Quoi qu'il en ſoit, je vais vous dire briévement les réflexions que j'ai faites ſur la plaiſanterie.

On doit examiner cinq choſes touchant le rire ; la premiere, quelle eſt ſa nature ; la ſeconde, ce qui le produit ; la troiſieme, s'il convient à l'Ora-

(*a*) Le Texte dit : *Sed tamen defeſſus jam labore atque itinere diſputationis, requieſcam in Cæſaris Sermone, quaſi in aliquo peropportuno diverſorio.*

teur de l'exciter ; la quatrieme, dans quelles bornes il faut ſe contenir ; & enfin, combien il y a de ſortes de plaiſanteries.

Quelle eſt la nature du rire.

Quant à la premiere, je laiſſe à Démocrite le ſoin d'étudier en quoi conſiſte le rire, de quelle maniere & en quel lieu il ſe forme ; comment il éclate tout d'un coup, ſans qu'on puiſſe le retenir, & comment il agite les flancs, la bouche, les veines, les joues, & les yeux. Ces queſtions ſont étrangeres à notre entretien ; & quand elles ne le ſeroient pas, je ne rougirois point de les ignorer, puiſque les Philoſophes qui ont la prétention de nous inſtruire là-deſſus, n'en ſavent peut-être pas plus que moi.

Quelle eſt la cauſe morale du rire.

Une difformité ou un défaut bizarre eſt toujours la cauſe du rire ; car l'unique moyen, ou du moins le moyen le plus puiſſant de l'exciter dans les autres, eſt de leur offrir une choſe difforme, & de la peindre d'une maniere agréable.

S'il convient à l'Orateur de l'exciter.

Sans doute l'Orateur doit employer quelquefois cette reſſource, car les Auditeurs ſont diſpoſés à la bienveillance pour celui qui leur inſpire de la gaieté, & tout le

le monde admire les traits ſpirituels & plaiſans, principalement dans les reparties. D'ailleurs c'eſt un moyen de déconcerter l'Adverſaire, de l'embarraſſer, de l'affoiblir, de l'intimider, & de le confondre ; l'Orateur annonce qu'il a l'eſprit cultivé & poli, & enfin, ce qui eſt plus eſſenciel, il diſſipe la ſévérité des Juges, & il détourne, par la raillerie, des choſes odieuſes qu'il eſt ſouvent difficile de détruire par des raiſonnemens.

Quelles ſont les bornes de la plaiſanterie.

Il faut examiner avec ſoin la meſure qu'on doit garder dans la plaiſanterie : d'abord on ne rit point d'une méchanceté atroce, ou d'un grand malheur ; ce n'eſt point aſſez d'expoſer des ſcélérats à la riſée publique, on veut quelque choſe de plus ; & l'on n'eſt pas bien aiſe de voir inſulter des malheureux, à moins qu'ils ne conſervent trop de fierté dans leur infortune. Il eſt néceſſaire ſur-tout d'épargner ceux qui ſont chéris des Juges & des Auditeurs.

LIX. Les ſujets les plus propres à la plaiſanterie, ſont ceux qui n'excitent ni une grande horreur ni une extrême pitié : l'Orateur peut s'amuſer des vices & des ridicules des hommes qui ne

ſont pas chéris du Public, ou tombés dans la derniere miſere, ou dont les crimes ne méritent point l'échafaud ; & il fait rire, s'il manie ſon ſujet avec adreſſe & avec eſprit.

La difformité corporelle fournit auſſi à la raillerie ; mais ici, comme dans toutes les choſes du monde, on ne doit jamais manquer de meſure : pour ne pas imiter les farceurs & les bouffons, il faut éviter les plaiſanteries outrées & ſans graces. Vous me comprendrez mieux, lorſque j'aurai parlé des genres divers de plaiſanteries.

Différentes ſortes de plaiſanteries.

Il y en a deux, l'un qui conſiſte dans la choſe, & l'autre dans l'expreſſion : les contes & les allégories qu'on imagine, ſont du premier genre. Ainſi, Craſſus, lorſque vous plaidâtes contre Memmius (*a*), après avoir dit que Largius s'étoit brouillé avec Memmius, au ſujet d'une maîtreſſe, & que celui-ci le mordit au bras ; vous ajoutâtes que

(*a*) Il y eut deux Romains de ce nom ; ils furent tous deux accuſateurs violens, & ils firent condamner à mort pluſieurs Citoyens ; pour peindre le caractere mordant de Memmius, Craſſus ſe permet d'imaginer l'Hiſtoire de Terracine, ce qui eſt un peu étrange.

le lendemain toutes les murailles de Terracine furent couvertes d'inſcriptions, où l'on voyoit deux *M M*, une *L* & une *M*; & que, ne ſachant pas ce qu'elles ſignifioient, un vieillard vous les expliqua de la ſorte : *Memmius Mordant, Largius Mordu* (*a*).

Vous jugez combien ces railleries, fondées ſur un conte de pure imagination ou ſur un conte vrai, ſont plaiſantes, agréables, & oratoires : mais, dans ce dernier cas, il eſt à propos de l'entremêler de petits menſonges. Pour donner à la plaiſanterie toute ſa force, on doit tracer ſi naturellement les mœurs & le caractere de celui qu'on dévoue à la riſée publique, & prendre ſi bien ſon air & ſon ton, que les Auditeurs croient le voir & l'entendre lui-même.

C'eſt encore une plaiſanterie du premier genre, de copier des ridicules : ainſi Craſſus, en s'écriant, *Par votre no-*

(*a*) Il y a dans l'Original trois *L L L* & deux *M M*, avec cette explication, *Lacerat Lacertum Largii, Mordax Memmius.* Il a fallu changer ce paſſage, pour le rendre intelligible en françois.

bleſſe, par votre famille, imita la voix ſuppliante & le geſte de ſon Adverſaire, & fit rire toute l'Aſſemblée; & lorſqu'ajoutant *par vos ſtatues*, il étendit les bras, de la même maniere que celui dont il ſe moquoit, les éclats de rire devinrent plus forts. Ainſi, quand Roſcius dit, dans la Comédie :

C'eſt pour vous, Antiphon, que je plante ces arbres,

ſa voix eſt ſi tremblante, & ſon maintien ſi mal aſſuré, qu'on croit voir la vieilleſſe elle-même.

Ces plaiſanteries exigent beaucoup de précautions; il faut prendre garde de copier des choſes mal-honnêtes, ou d'y mettre de la charge, de peur de reſſembler aux Farceurs qui repréſentent des Mimes. L'Orateur doit ſe livrer à ces imitations ridicules, comme à la dérobée; laiſſer travailler l'imagination des Auditeurs; ne pas tout offrir à leurs yeux; enfin, reſpecter la modeſtie & la pudeur, & éviter les tableaux & les expreſſions obſcenes.

La plaiſanterie qu'on tire de la choſe, eſt donc de deux eſpeces; on traduit en ridicule les mœurs, le caractere, & les

actions des hommes ; ou bien on les dévoue à la risée, en copiant leur ton & leurs manieres.

Du second genre de plaisanterie, de la plaisanterie d'expression.

La plaisanterie d'expression consiste en des mots ou des traits perçans ; mais, comme dans le premier genre, l'Orateur ne doit pas ressembler aux Farceurs & aux Mimes ; les mauvaises pointes des Bouffons lui sont interdites dans celui-ci. Il y a bien de la différence entre Crassus, Catulus, &c. qui plaisantent avec goût, ou Granius (*a*) que vous connoissez beaucoup, & Vargula qui est mon ami. Ces deux derniers, & sur-tout Granius, réussissent par leurs bons mots, mais ils n'ont aucun égard aux circonstances ; au lieu que les Orateurs dont nous venons de parler, gardent l'à-propos, & savent se contenir.

On produisit dans une Cause un témoin fort petit : Philippe, qui plaidoit, ayant demandé la permission de l'interroger, le Rapporteur dit : Je vous l'accorde, *modò breviter* : Vous n'aurez pas à vous plaindre, répliqua Philippe,

(*a*) Cicéron parle de Granius dans le Dialogue des Orateurs illustres.

perpuſillùm interrogabo (*a*). La réponſe étoit plaiſante ; mais L. Aurifex, Juge de l'affaire, étant encore plus petit que le témoin, la riſée retomba ſur lui ; & l'Orateur avoit tort. Voici donc un principe général : rejetez les traits les plus heureux, lorſqu'ils bleſſent ceux que vous ne voulez pas attaquer.

C'eſt le défaut d'Appius, qui a des prétentions à la plaiſanterie, & qui en fait quelquefois de bonnes. Il dit un jour à C. Sextius mon ami (vous ſavez qu'il étoit borgne) : *Je ſouperai chez vous, car je vois qu'il y a place pour un* : il vouloit parler de l'œil qui lui manquoit. Cette groſſiéreté bouffonne étoit d'autant plus mauvaiſe, que Sextius ne l'avoit point provoqué, & qu'elle pouvoit s'appliquer à tous les borgnes. On ne rit guere des bons mots qui paroiſſent étudiés : la repartie de Sextius fut excellente : *Si vous voulez ſouper avec moi, commencez par laver vos mains* (*b*).

(*a*) Il n'eſt pas poſſible de rendre en françois ce jeu de mots, qui a peu de mérite.

(*b*) Appius avoit la réputation de ſouiller ſes mains par des rapines & des impudicités.

Différ. entre les ritables p ſans & bouffons.

L'Orateur garde donc de la meſure & de la modération ; il eſt maître de ſa langue, il dit rarement des bons mots, & voilà ce qui le diſtingue des Bouffons : s'il ſe ſert de la plaiſanterie, c'eſt moins pour exciter le rire, que pour faire valoir ſa Cauſe ; au lieu que ceux-ci paſſent les journées entieres à débiter de mauvaiſes pointes, ou à ſe livrer à des imitations burleſques, ſans autre motif que d'amuſer.

Sempronius, ſollicitant une Magiſtrature avec ſon frere, ſe jeta au cou (*a*) de Vargula, qui lui dit : *Petit garçon, pourquoi voulez-vous chaſſer les mouches ?* Vargula n'avoit d'autre objet que de faire rire. C'eſt, à mon avis, un but trop frivole. La prudence & la nobleſſe du caractere indiquent l'à-propos : je déſirerois de vous donner des regles là-deſſus ; mais il n'y en a d'autres que la Nature.

LXI. Pour récapituler ce que je viens de dire, les plaiſanteries ſe tirent de la

(*a*) Lorſque les Candidats ſollicitoient les ſuffrages, chez les Romains, ils ſe jetoient au cou des Electeurs, & ils faiſoient mille baſſeſſes, comme en Angleterre.

choſe en elle-même, ou de l'expreſſion ; & celles qui réuniſſent l'une & l'autre qualité, ont le plus de ſuccès.

Les lieux communs qui fourniſſent des plaiſanteries, fourniſſent des penſées nobles & ſérieuſes, ſelon la tournure & le ſens que l'on donne aux choſes : ainſi, les mêmes expreſſions peuvent faire l'éloge d'un ſerviteur fidele, ou ſe moquer d'un autre qui ne l'eſt pas. Je citerai pour exemple le mot de Néron (*a*), qui diſoit d'un Eſclave voleur : *C'eſt le ſeul de ma maiſon pour lequel il n'y a rien de ſcellé ni de fermé.* On ne s'exprimeroit pas d'une maniere différente, s'il s'agiſſoit de louer un Eſclave fidele.

Je ne ſuis point embarraſſé de prouver mon aſſertion. S. Carvilius, qui boitoit beaucoup des ſuites d'une bleſſure qu'il avoit reçue à la guerre, craignant de paroître en public, ſa mere lui dit : » Mon fils, pourquoi crains-tu de te » montrer en public, toi qui ne ſaurois » faire un pas ſans rappeler le ſouvenir » de tes vertus « ? Voilà une penſée ſé-

(*a*) Ce Néron avoit été Conſul.

rieuſe & noble. Et Glaucia, diſant de Calvius, qui boitoit auſſi : *Ubi eſt vetus illud ? num claudicas ? at hic claudicat* (*a*), faiſoit une plaiſanterie ſur l'inconſtance (*b*) de Calvius.

Les équivoques ſont auſſi fort heureuſes, & on peut les tourner en plaiſanteries, ou les prendre au ſérieux. Voici un exemple de ces dernieres : La couronne de fleurs que portoit Scipion l'Africain dans un repas, ſe dérangeoit, & il y mettoit ſouvent la main : » Ne ſoyez pas étonné, lui dit » Licinius Varus, ſi cette couronne » ſe remue ; *votre tête eſt trop gran-* » *de* «. L'éloge étoit bien placé. Voulez-vous un ſecond exemple ? Cal-

(*a*) Ce paſſage eſt très-difficile ; & les Commentateurs qui eſſaient de l'expliquer, ne le rendent pas clair. Il ſuffit de dire que le mot *claudicare* ſignifie également *boiter*, *chanceler*, *être inconſtant*.

(*b*) Cicéron cite deux autres calembours qui lui paroiſſent plaiſans, ſur les mots de *naevius* & d'*ignavius*, & ſur ceux de *conveniri* & de *circumveniri* ; mais ils ne valent pas la peine d'être traduits.

vus, entendant un mauvais Orateur, dit : *Satis eſt quod dixit* (*a*).

Obſervez que tout ce qui fait rire n'eſt pas de la véritable plaiſanterie. Peut-on entendre ou voir Sannio ſans rire ? mais c'eſt ſa bouche, ſon viſage, le maintien groteſque avec lequel il imite ceux qu'il tourne en ridicule, ſa voix, & toute ſa perſonne, qui produiſent cet effet ; il emploie des moyens qui conviennent plus au Bouffon qu'à l'Orateur.

Eſpeces de plaiſanteries interdites à l'Orateur.

LXII. Il y a différentes eſpeces de plaiſanteries que l'Orateur doit éviter, quoiqu'elles faſſent beaucoup rire ; d'abord, celles dont on vient de parler, qui ſont du domaine des Bouffons, & qui imitent des hommes chagrins & ſuperſtitieux à l'excès, fanfarons, inſenſés, &c. c'eſt nous avilir que d'en jouer le rôle ; nous pouvons les accabler de notre mépris par des traits de ſatire.

Il ne nous convient pas non plus de contrefaire les gens ridicules, à moins

(*a*) L'équivoque roule ſur ce que les mots *ſatis eſt* ſignifient également : Ce mauvais Orateur a aſſez parlé, ou bien il parle aſſez bien.

que ce ne ſoit en paſſant, & à la dérobée.

Les grimaces ſont également indignes de nous.

Enfin, les plaiſanteries obſcenes, qu'on ne doit pas même ſouffrir dans les feſtins, ſont déplacées au Barreau.

L'Orateur peut d'ailleurs, s'il garde l'à-propos, faire uſage de toutes les autres manieres de plaiſanter, ſoit qu'elles dépendent de l'expreſſion, ſoit qu'elles dépendent du fond des choſes. Ces dernieres ſont celles dont on peut changer les termes ſans détruire la plaiſanterie, au lieu que le ſel des autres conſiſte ſeulement dans les mots.

Les équivoques ſont de ce genre; mais il eſt rare qu'elles faſſent beaucoup rire : ſi elles ſont heureuſes, on les trouve ſpirituelles, plutôt que plaiſantes. Je citerai pour exemple le mot de Veſpa Terentius, ſur Titius, qui aimoit beaucoup la paume, & qu'on accuſoit de mutiler, pendant la nuit, les Statues ſacrées, dont il emportoit les débris. Ses camarades, ſe plaignant de ce qu'il n'arrivoit point : » Il faut l'excuſer,

» dit Veſpa, *il a un bras caſſé* (*a*) «.

Les diſeurs de bons mots excellent ſur-tout en ce genre; mais les autres plaiſanteries excitent plus des rires : on aime à entendre une équivoque, comme je l'ai dit, parce qu'il y a de l'eſprit à ſaiſir toutes les ſignifications d'un mot, & à lui donner un ſens éloigné de celui qu'il a dans l'uſage ordinaire. Si l'on veut qu'elle faſſe beaucoup rire, il faut qu'elle ſoit jointe à d'autres circonſtances, dont je vais parler.

LXIII. La mépriſe eſt la premiere de ces circonſtances. La mépriſe eſt

(*a*) L'équivoque eſt plus complette dans l'Original; on lit *brachium fregiſſe*, ce qui ſignifie également, qu'il s'eſt caſſé un bras, ou qu'il a caſſé les bras d'une ſtatue. En traduiſant *il a un bras caſſé*, j'ai voulu dire, il poſſede un bras caſſé. Il n'étoit pas poſſible de rendre le paſſage d'une autre maniere. Cicéron, à la ſuite de cet exemple, cite un autre mot de Scipion l'Africain, rapporté dans les Satires de Lucilius. Les Commentateurs avouent qu'ils n'ont pu en deviner le ſens. Il ſeroit difficile de faire plus d'efforts que ces laborieux Scholiaſtes, & le paſſage n'en vaut pas la peine. Cicéron cite une troiſieme équivoque ſur le mot *ſextantis*, qui eſt un très-médiocre calembour.

quelquefois agréable, & ſi une équivoque s'y trouve jointe, elle en a plus de ſel : tel eſt le trait de ce Romain, dans Nævius, qui ayant rencontré un débiteur qu'on livroit à ſon créancier, demanda avec l'air de la commiſération, pour combien ce débiteur étoit réduit en ſervitude ? Après qu'on lui eut répondu, *Pour mille écus*, s'il eût dit ſeulement, *Vous pouvez continuer*, l'équivoque n'auroit pas été bien merveilleuſe ; mais il dit : *Je n'ajoute rien, vous pouvez continuer* (*a*), & la mépriſe des conducteurs, qui comptoïent ſur la délivrance du débiteur, la rendit très-plaiſante.

L'équivoque eſt heureuſe, lorſqu'on ſe ſert du mot de l'Adverſaire, & qu'on lui renvoie, comme fit Catulus à l'Orateur Philippe (*b*), le trait qu'il avoit lancé contre nous.

(*a*) Les mots de l'Original, *nihil addo*, ou *je n'ajoute rien*, ſignifient également, je n'ai plus rien à vous demander, & je ne puis rien ajouter aux reſſources de ce débiteur.

(*b*) On a déjà cité ce trait plus haut : *Pourquoi aboyez-vous*, diſoit Philippe ? *Pourquoi j'aboie*, répondit Catulus, *c'eſt que je vois un voleur.*

Comme il y a bien des ſortes d'équivoques, il faut les choiſir avec diſcernement, & éviter celles qui paroîtroient froides & étudiées; malgré cette précaution, l'homme de goût en trouvera de véritablement agréables.

La figure que les Grecs appellent paranomaſie, & qui conſiſte à changer une lettre du mot, rend auſſi les équivoques plus plaiſantes.

Je citerai Caton, qui appeloit Marcus Fulvius *Mobilior*, au lieu de *Nobilior* (*a*), & qui ayant dit dans une autre occaſion, *eamus deambulatum, qu'y a-t-il beſoin*, lui répondit-on, *de la ſyllabe* DE *? ambulatum* ſuffit; *quid opus fuit* TE, répliqua-t-il (*b*).

(*a*) Marcus Fulvius, ſurnommé *Nobilior*, qui vainquit les Abraciens, fut enſuite accuſé d'avoir exercé des concuſſions criantes envers ces Peuples. On lui reprochoit en outre d'avoir mené avec lui à l'armée le Poëte Ennius, ce qui étoit une choſe nouvelle. Caton, qui harangua contre lui, lui donna, à cette occaſion, le ſurnom de *Mobilior*, au lieu de celui de *Nobilior*, pour annoncer la légéreté de ſon caractere. Je ſuis obligé de répéter ici que les Modernes déſapprouveroient ce trait, ainſi que la plupart des autres cités par Cicéron.

(*b*) Il n'eſt pas poſſible de traduire ce miſé-

L'analyſe d'un mot offre encore des traits plaiſans; permettez-moi de citer ce que je dis un jour : que Nummius le Changeur avoit pris ſon nom au Champ de Mars, comme jadis Neoptoleme avoit pris le ſien au ſiége de Troie (*a*).

---

rable jeu de mots. Cicéron cite un troiſieme exemple du même Caton, qui, ſe voyant cité en Juſtice preſque tous les mois, dit à un de ſes accuſateurs : Y a-t-il quelqu'un de plus corrompu que vous, qui êtes *adverſus & averſus impudicus*, c'eſt-à-dire, *qui vous livrez à la débauche de toutes les manieres, même aux impudicités contre nature.*

(*a*) Pyrrhus, fils d'Achille, fut appelé *Neoptoleme* (mot grec qui ſignifie littéralement *d'une peau nouvelle*) dans le camp des Grecs, parce qu'il étoit jeune. Pour entendre le jeu de mots de Céſar, il faut dire qu'un Candidat dépoſoit chez les Banquiers une ſomme d'argent deſtinée aux Tribus qui lui donneroient leurs ſuffrages dans les élections. Ces Banquiers alloient avertir les Tribus, que ſi elles vouloient donner leur voix à un tel, elles auroient une telle ſomme d'argent. Quoique cet uſage fût univerſel, il paroît qu'on mépriſoit les Banquiers chargés de la négociation. Céſar diſoit que ce Nummius avoit pris ſon nom des *nummis*, des écus qu'il promettoit ou qu'il diſtribuoit dans le Champ de Mars.

LXIV. Un vers inſéré en entier, ou avec des altérations, dans le diſcours, n'eſt pas ſans agrément. Statius fit rire toute l'Aſſemblée, en appliquant à Scaurus, qui s'emportoit ſelon ſa coutume, ce vers d'un Poëte comique :

St, tacete, quid hoc clamoris ! quibus nec mater nec pater,
Tantâ confidentiâ eſtis ? Auferte iſtam enim ſuperbiam (*a*).

Dans votre Plaidoyer pour ce Romain, que le vieux Cœlius accuſoit d'avoir reçu de l'argent contre la Loi, vous citâtes avec autant de ſuccès le vers de Terence, dans Phormion :

Sentin' ſenem eſſe tactum triginta minis (*b*) ?

(*a*) L'application de Stace étoit un peu forcée ; le Poëte a dit : *Silence, quel tumulte ! Vous qui ne ſavez pas le nom de ceux dont vous avez reçu le jour, pourquoi tant d'effronterie ? Modérez cet orgueil, ou nommez votre pere.* M. Æmilius Scaurus n'étoit pas bâtard, il étoit même Patricien, mais ſi pauvre, qu'il faiſoit le commerce du charbon.

(*b*) Le vieux Cœlius diſoit qu'il avoit chargé ſon fils (qui étoit un débauché) de porter cet

On emploie auſſi des proverbes plaiſans. Vous connoiſſez le trait de Scipion : cet Orateur haranguant contre Aſellus, qui ſe vantoit d'avoir parcouru dans ſes campagnes toutes les Provinces de la République, cita ce proverbe : *Agas Aſellum*, &c. (*a*).

Je n'oublierai pas les plaiſanteries où l'on s'attache à la lettre d'une phraſe ou d'un mot, & non pas au ſens ; elles ſont très-familieres aux Acteurs qui jouent dans les Mimes : En voici des exemples. Quelqu'un vous dit derniérement, Craſſus, Je ne veux pas être importun, puis-je aller vous voir avant le jour ? *Vous ne ſerez point*

---

argent au Client d'Antoine. Antoine ſoutenoit que ſon Client ne l'avoit point reçu, & que vraiſemblablement le fils de Cœlius l'avoit dépenſé, & il dit, à cette occaſion : *Vous voyez que ce pauvre vieillard en eſt pour ſes trente mines.*

(*a*) Voici la traduction du proverbe : *Vous avez beau chaſſer un âne, il ne courra jamais.* Quelques Commentateurs diſent qu'il étoit probablement conçu en latin de cette maniere : *Agas Aſellum, curſum non docebitur.* Cicéron l'applique ici à un Romain nommé *Aſellus.*

importun, lui répondîtes-vous. *Vous donnerez donc ordre qu'on vous éveille*, répliqua-t-il? Vous ajoutâtes alors: *Vous diſiez tout à l'heure que vous ne ſeriez point importun.*

Un Héraut annonçant qu'on venoit d'élever à la dignité de Conſul, Acidinus (dont le prénom & le ſurnom étoit L. Manlius), *dic de L. Manlio*, lui cria Maluginenſis: *Je crois*, lui répondit le Héraut, *que c'eſt un honnête homme & un excellent Citoyen* (*a*).

La réponſe de Caton le Cenſeur à Porcius Naſica, qui lui diſoit: *N'avez-vous pas une femme ſelon vos déſirs?* n'eſt pas moins plaiſante: Caton lui répondit, dans les mêmes termes: *Elle n'eſt pas ſelon vos déſirs* (*b*). Vous re-

(*a*) Cette mépriſe, plaiſante ou non, vient de ce que les expreſſions *dic de L. Manlio*, ſignifient également, *dites, L. Manlius Acidinus*, & *dites ce que vous penſez de L. Manlius*. Le Héraut, ne comprenant pas ce qu'on lui crioit, prit ces trois mots dans le dernier ſens, & répondit: *Je crois que L. Manlius eſt un honnête homme & un excellent Citoyen.*

(*b*) Caton le Cenſeur avoit épouſé une femme beaucoup plus jeune que lui, & d'une naiſſance inférieure à la ſienne: on s'en moquoit à Rome.

marquerez que ces ſortes de reparties ſont froides, ſi elles ne trompent pas notre attente, car ce qui eſt prévu ne fait pas rire.

LXV. L'allégorie, la métaphore, & la figure appelée correction, offrent d'autres plaiſanteries, tirées de l'expreſſion. Ecoutez un exemple de la premiere : Pinarius Ruſca propoſoit une Loi, qui fixoit à un certain âge l'entrée dans les Magiſtratures : » *Dites-moi*, » lui dit Servilius, *ſi je ne ſuis point* » *de votre avis, me traiterez-vous com-* » *me les autres, & m'accablerez-vous* » *d'injures* « ? *Vous recueillerez*, lui répliqua Pinarius, *ce que vous aurez ſemé.*

Les Corinthiens promettoient à Scipion de lui ériger une ſtatue à côté de celles de leurs Généraux d'armée: *Je n'aime pas*, leur répondit-il, *les*

Porcius Naſica étoit ſans doute au nombre des railleurs, & c'eſt pour cela que Caton lui fit cette froide plaiſanterie. Il y a une faute dans l'édition de Barbou; on lit : *Non hercule ex mei animi ſententiâ*, au lieu de *Non hercule ex tui animi ſententiâ*. La réponſe n'eſt pas meilleure dans l'Original que dans la Traduction.

ſtatues en eſcadron. Voilà un mot plaiſant, tiré d'une métaphore.

Craſſus plaidoit un jour devant Perpenna, contre Helvius Lamia qui étoit fort laid, & qui l'interrompoit à chaque phraſe : *Ecoutons*, s'écria-t-il, *ce bel enfant.* L'Aſſemblée s'étant miſe à rire : *Je n'ai pu*, répondit Lamia, *me former les traits du viſage ; mais j'ai pu me former l'eſprit.* Craſſus reprit alors : *Il faut donc prêter l'oreille à ce Bel-Eſprit*, ce qui augmenta les rires.

Je l'ai déjà obſervé, les mêmes lieux communs fourniſſent des penſées ſérieuſes & des idées plaiſantes. Je ne citerai ici que l'antitheſe, l'une des figures dont les Orateurs embelliſſent leurs Diſcours. Sergius Galba, ſe voyant accuſé par le Tribun Scribonius Libo, & voulant choiſir ſes Juges parmi ſes amis & ſes compagnons de table, ſon accuſateur lui dit : *Quand ſortiras-tu des lits où tu ſatisfais ta gourmandiſe ?* Il lui répondit : *Quand tu ſortiras des lits de nos Citoyens, où tu ſatisfais ton goût pour l'adultere* (*a*).

(*a*) Cicéron ajoute un autre mot de Glaucia

LXVI. Il n'eſt pas néceſſaire de m'étendre davantage ſur les plaiſanteries tirées de l'expreſſion ; celles qu'on tire des choſes en elles-mêmes, ſont plus nombreuſes ; & elles font rire davantage, lorſqu'on y place un conte à propos, comme je l'ai déjà dit. Mais elles ſont auſſi plus difficiles ; car on doit y trouver de la reſſemblance, & il faut qu'elles produiſent ſous les yeux des Spectateurs un ſpectacle ridicule. Je ne puis en citer de meilleur exemple que celui de Craſſus, plaidant contre Memmius : je vous en ai parlé plus haut. Les apologues ſont du même genre.

à Metellus. Metellus venoit d'être accuſé en Juſtice, & tous ſes Cliens s'aſſembloient chez lui, à Tibur, pour le défendre ; Glaucia lui dit : *Villam in Tiburte habes cortem in Palatio.* Il y avoit dans les maiſons de campagne des Romains, une cour ou deux, qu'on appeloit *cors*, où l'on mettoit le fumier, les volailles, les inſtrumens aratoires. On donnoit le même nom de *cour*, *cors*, à cette foule de Cliens qui rempliſſoit le Palais des Nobles Romains. Glaucia lui reprochoit de faire de la cour de ſa maiſon de campagne, *la cour d'un Palais.* On a peine à retrouver ici l'antitheſe & la plaiſanterie qu'y voit Céſar.

L'Hiſtoire fournit quelquefois des reparties ſatiriques & plaiſantes : Sextus Titius s'aviſa de dire : » *Je ſuis Caſſandre*, je prédis l'avenir, & on ne » me croit point «. *Oui*, lui répondit Antoine, *vous êtes Caſſandre, & je puis nommer vos Ajax Oileus* (*a*).

Il y a des comparaiſons plaiſantes ; elles offrent un rapport malin, ou une image gaie. Par exemple, Gallus accuſant Magius d'avoir reçu de très-grandes ſommes d'argent, Scaurus répondit que l'inculpation n'étoit pas vraie, & que Magius étoit pauvre. *Vous ne ſaiſiſſez point ma penſée*, reprit Gallus ; *je ne prétends pas que Magius ait conſervé cet argent ; il a fait comme un homme nud qui cueille des noix, & qui ne peut les emporter que dans ſon ventre.* Le mot du vieux Marcus Cicéron, *Il en eſt des Romains comme des Eſclaves de Syrie, celui qui ſait le mieux le grec eſt le plus méchant*, eſt du même genre.

(*a*) Caſſandre, fille de Priam, prédiſoit l'avenir. Ajax Oileus lui fit violence dans le Temple de Minerve. Virgile plaça ce trait d'Hiſtoire dans l'Enéide, l. II & l. I. Sextus Titius étoit un débauché dont on citoit les amans.

On rit beaucoup des images où l'on emploie un modele connu de difformité. Je dis un jour à Helcius Mancia : » J'offrirai votre portrait (*a*) à l'Aſſem- » blée «. » Faites-le voir «, répondit-il. Alors je montrai du doigt, dans le bouclier de Marius, un Gaulois qui tiroit une langue énorme, & qui avoit les joues enflées. Tout le monde éclata de rire, & trouva la reſſemblance parfaite. Une autre fois je dis à Tertius Pinarius, qui tordoit le menton en parlant : *Vous acheverez votre Diſcours, quand vous aurez caſſé la noix que vous avez dans la bouche.*

Il y a des hyperboles qui ne ſont pas moins plaiſantes, telles que celles-ci : Craſſus diſoit de Memmius : » Il me » paroît ſi grand, qu'en paſſant ſous » l'arc de Fabius, il ſera obligé de baiſ- » ſer la tête «. — Scipion, s'emportant contre Metellus, s'écria : » Si votre » mere accouche d'un cinquieme en- » fant, ce ſera ſans doute d'un âne » parfait (*b*) «.

(*a*) Ceſar ne parloit alors que du tableau des mœurs d'Helcius Mancia.

(*b*) Ce mot eſt déteſtable, & n'a rien de plaiſant.

D'autres plaiſanteries conſiſtent dans un mot qui révele un ſentiment caché. P. Cornelius, homme très-avide, mais habile Général, remercioit Fabricius, qui lui avoit donné ſa voix pour le Conſulat, dans un temps où Rome ſoutenoit une guerre dangereuſe : *Ne me remerciez pas*, lui dit celui-ci ; *j'ai mieux aimé être pillé, que vendu comme un captif.* — Aſelle ſe plaignoit que le dernier luſtre avoit été malheureux : *Ne vous en étonnez point*, lui répondit Scipion, *puiſque Memmius, mon Collegue, qui a terminé ce luſtre & immolé le taureau, vous a rétabli dans le rang dont vous aviez été chaſſé avec raiſon.* Il vouloit dire que Memmius, en le rétabliſſant, avoit commis un crime, dont les Dieux ſe vengeoient par des calamités publiques.

LXVII. L'ironie, cachée dans le Diſcours ſous un air ſérieux, excite le rire. La tête de Caius Gracchus fut miſe à prix, comme vous ſavez, & Septumuleius, qui l'apporta, obtint la récompenſe promiſe. Scævola partit, peu de temps après, pour l'Aſie, en qualité de Proconſul, & il dit à Septumuleius, qui le prioit de lui donner

la

la place de Préfet des Légions : *Vous ne ſavez pas ce que vous demandez, & vous n'entendez pas vos intérêts ; il y a tant de mauvais Citoyens à Rome, & tant de têtes à mettre à prix, que vous ne tarderez point à vous enrichir, ſi vous y demeurez.*

Fannius dit (*a*) que Scipion l'Africain étoit très-porté à l'ironie. Ceux qui connoiſſent l'Antiquité mieux que moi, nous apprennent que Socrate excelloit en ce point, & qu'il y mettoit plus de graces & de politeſſe que perſonne. Cette ſorte de raillerie eſt agréable & piquante; on peut s'y livrer ſans compromettre la nobleſſe de ſon caractere, & elle trouve ſa place dans le commerce de la vie, ainſi que dans les Diſcours Oratoires.

Tout ce que je viens de dire ſur la plaiſanterie, eſt applicable aux converſations, ainſi qu'aux Plaidoyers du Barreau. L'Ouvrage de Caton, d'où j'ai tiré pluſieurs exemples, rapporte une phraſe de Publicius, qui me paroît très-juſte : il diſoit de Memmius,

(*a*) Dans ſes Annales.

homme très-enjoué : *Il eſt agréable dans tous les momens.* L'aimable gaieté, & un enjouement délicat, ſont bien reçus dans preſque tous les inſtans de la vie.

Il me reſte à vous parler de quelques autres eſpeces de plaiſanteries : j'en diſtingue une qui approche de l'ironie, dont je vous entretenois tout à l'heure : elle conſiſte à donner un nom honnête à des actions dignes de blâme. Scipion caſſa, pendant ſa Cenſure, un Centurion, qui, ne s'étant pas trouvé à une bataille, diſoit, pour ſon excuſe, qu'il étoit demeuré dans le camp, afin de le garder. *Je n'aime pas*, lui répondit Scipion, *ceux qui font une ſi bonne garde.*

Il y a auſſi beaucoup de ſel à répéter ce qu'on nous dit, & à tirer des propres expreſſions de l'Adverſaire, un argument contre lui. La ville de Tarente fut priſe par les ennemis. Livius Salinator, qui en étoit le Gouverneur, défendit la citadelle, & fit pluſieurs belles actions. Quelque temps après, Maximus reprit Tarente ; Salinator, qui commandoit dans la citadelle, lui fournit des ſecours, & lui dit : » Souvenez-» vous que j'ai contribué à la repriſe de » Tarente «. *Je ne puis l'oublier*, lui

répondit Maximus ; *car, ſi vous ne l'euſſiez pas laiſſé prendre, je ne l'aurois jamais repriſe.*

D'autres plaiſanteries qui appartiennent aux Comiques, peuvent être employées par les Orateurs, telles que celles-ci :

L'inſenſé ! dès qu'il eut fait ſa fortune, il eut la ſottiſe de mourir.

Quel eſt ce monſtre ? — C'eſt ma femme. — Tu lui reſſembles fort ; je la croyois ta ſœur.

Tant qu'il a porté de l'eau il n'eſt pas mort (*a*).

LXVIII. Ces plaiſanteries ne ſont pas difficiles ; les naïvetés, & les mots ſimples qui ont du ſel, le ſont davantage. Je citerai le propos de Mancia, lorſqu'il apprit, Antoine, que le Cenſeur Duronius vous appeloit en Juſtice : *Enfin*, vous dit-il, *le temps eſt venu*,

(*a*) C'eſt un vers de Comédie appliqué à un riche parvenu, qui mourut au milieu de ſon opulence ;

Quamdiù ad aquas fuit, nunquam mortuus eſt.

& vous pourrez vous occuper de vos propres affaires.

Ces réflexions ingénues, faites par des gens d'esprit, excitent le rire; & l'on trouve encore plaisantes les réponses où nous paroissons ne pas entendre ce que nous entendons réellement. Par exemple : » Que pensez-vous, disoit un mari » en fureur, de ceux qu'on surprend en » adultere « ? *Je pense*, répondit Pontidius, *qu'ils n'ont pas eu l'adresse de se sauver.*

Voulez-vous un trait de mon invention ? Metellus, faisant une levée de soldats, m'avoit mis du nombre : je lui parlai de la maladie de mes yeux, & je le priai de m'effacer sur le rôle : ». Vous ne voyez donc rien «, me dit-il ? *Pardonnez-moi*, lui répondis-je; *je vois, de la porte Esquiline, votre maison de campagne* (*a*). — Voici un troisieme exemple. Scipion, arrivant chez Ennius, la servante du Poëte répondit que son maître étoit sorti : il reconnut qu'on ne vouloit pas le laisser entrer. Peu

(*a*) Il reprochoit par là à Metellus le luxe & le faste de ses maisons de campagne, dont les immenses bâtimens se voyoient des portes de Rome.

de temps après, Ennius alla le voir : comme il demandoit à la porte ſi le maître du logis y étoit ; » Il eſt ſorti « , cria Scipion lui-même. » Vous vous moquez, » dit Ennius ; je connois votre voix «. *Vous êtes un effronté*, répliqua Scipion; *je vous ai fait dernièrement une viſite ; j'ai cru, ſur la parole de votre ſervante, que vous étiez abſent, & vous ne voulez pas croire la même choſe ſur la mienne.*

Il n'eſt pas moins agréable de faire rire aux dépens de celui qui ſe moque de nous, Egilius ſembloit ſe livrer à la molleſſe, quoiqu'il ne s'y livrât point ; Opimius, perſonnage Conſulaire, qui avoit paſſé ſa jeuneſſe dans les débauches les plus déſordonnées, lui dit : » Ma petite Egilie, quand viendras-tu » chez moi, avec ta quenouille & ton » fuſeau « ? *Je n'oſerois y aller*, lui répondit Egilius, *ma mere m'a défendu de voir les femmes qui jouiſſent d'une mauvaiſe réputation.*

LXIX. Les reparties qui cachent une plaiſanterie, font de l'impreſſion. Un Sicilien gémiſſoit de ce que ſa femme s'étoit pendue à un figuier : *De grace*, lui répondit ſon ami, *donnez-*

moi des plants de cet arbre. Voici un exemple à peu près d'un même genre. Un mauvais Orateur, qui croyoit avoir fait le Diſcours le plus pathétique, diſoit à Catulus : » Ne trouvez-vous pas » que je ſuis venu à bout, dans ma » péroraiſon, d'exciter la pitié « ? *Oui, ſans doute*, lui répondit-il, *vous l'avez excitée dans l'ame des plus inſenſibles.*

Les mots de dépit & d'humeur me font beaucoup rire ; ſi c'eſt un homme chagrin qui les dit, je trouve ſon caractere plaiſant ; & ſi c'eſt un trait de ſatire, j'en ris encore. Ce paſſage de Nævius me ſemble plein de ſel.

Pourquoi pleurez-vous, mon pere ?

Veux-tu que je chante ? je ſuis condamné.

La patience & le ſang-froid font rire avec des réponſes tout à fait contraires à celle-là. Un Crocheteur, qui portoit une armoire, crioit : » Prenez garde « , après avoir bleſſé Caton : *Portes-tu encore quelque autre choſe*, lui dit le Stoïcien ?

On fait rire lorſqu'on releve, d'une maniere piquante, l'ignorance & le défaut de capacité. Scipion, Préteur de

Sicile, logeant chez un homme des plus qualifiés du pays, donna ſon Hôte pour Avocat à un Plaideur : *Je vous demande en grace*, lui dit celui-ci, *de le nommer Avocat de mon Adverſaire, & de ne point me donner de défenſeur.*

On fait rire en expliquant une choſe d'une maniere fauſſe, mais ingénieuſe & gaie. Æmilius Scaurus, & Rutilius, demanderent le Conſulat en même temps : le premier obtint les voix, & non content de ſon triomphe, il accuſa ſon rival d'avoir corrompu les ſuffrages ; il ſurprit quelques-uns de ſes Regiſtres où ſe trouvoient ces quatre lettres *A. F. P. R.*, & il voulut en tirer une preuve de brigue. Rutilius les expliquoit d'une maniere aſſez ſimple (*a*). Canius, Chevalier Romain, ſon défenſeur, dit qu'elles ne devoient point être priſes dans le ſens que leur donnoit ſon Client, ni dans celui que leur donnoit ſon Adverſaire ; qu'elles

(*a*) Scaurus diſoit que ces quatre lettres ſignifioient *Actum fide P. Rutilii* (Ceci a été fait à l'inſtigation de P. Rutilius). Rutilius leur donnoit cette explication : *Ante factum, poſt relatum* (Cet article n'a été inſéré qu'après coup).

ſignifioient, *Æmilius fecit, plectitur Rutilius ; c'eſt Æmilius qui a corrompu les ſuffrages, & Rutilius en eſt la victime.*

On fait rire lorſqu'on a l'air de tout accorder à ſon Adverſaire, pour le dépouiller enſuite de tout. En voici un exemple : *Il ne manque* RIEN *à ces homme, que la fortune & la vertu.*

On fait rire en reprenant quelqu'un d'un air familier & malin, comme s'il tomboit dans une erreur. Granius avoit gagné un Procès, malgré le témoignage de ſes Regiſtres, qui atteſtoient ſa friponnerie, & il diſoit avec confiance ; » Mes Regiſtres prouvent mon honnê» teté, puiſque j'ai gagné ma Cauſe «. *Vous vous trompez*, lui dit Albius, *on a jugé contre vos Regiſtres.*

Il y a des avis donnés d'une maniere amicale, qui approchent de cette plaiſanterie. Par exemple : Un mauvais Avocat s'étoit enroué en plaidant : » Je vous conſeille, lui dit Granius, de » boire de l'eau froide, dès que vous » ſerez chez vous «. Mais, lui répondit l'Avocat, » je perdrai ma voix « ; *Il vaut mieux*, reprit Granius, *que vous perdiez la voix, que de faire*

perdre le Procès à tous vos Cliens.

On fait rire lorſqu'on dit à quelqu'un une malice fournie par les circonſtances. Scaurus, qu'on blâmoit beaucoup d'avoir pris poſſeſſion des biens de Phrygius Pompeius, ſans un teſtament qui le nommât héritier, plaidoit un jour pour Beſtia; un convoi paſſa devant les portes du Tribunal, & Memmius lui dit : *Voilà un mort qu'on mene à la ſépulture; voyez, Scaurus, ſi vous ne pourriez pas vous approprier ſon héritage.*

Mais de toutes les plaiſanteries, celles qui excitent la ſurpriſe, & qui ſont très-imprévues, font le plus d'effet. Je pourrois en citer une infinité d'exemples; je me borne à quatre. On diſcutoit dans le Sénat, ſur les moyens d'empêcher la déprédation des terres publiques, & de maintenir la Loi Thoria en vigueur : on prouvoit que Lucilius faiſoit paître ſes beſtiaux dans ces terres : » Vous » vous trompez, dit Appius, qui d'a- » bord eut l'air de le défendre, ces » troupeaux ne ſont point à Lucilius; » ils n'ont point de maîtres; rentrés » dans l'état de nature, ils exercent » leurs dégâts par-tout où ils veulent «.

Scipion Naſica avoit eu part à l'aſſaſſinat de Tibere Gracchus : Flaccus, qui le dénonça, lui propoſoit Mutius Scævola pour Juge : » Je le récuſe, dit » Scipion, c'eſt un homme inique «. Toute l'Aſſemblée ayant murmuré de ce propos, contre le plus integre des Romains ; » Je le récuſe, Peres Conſ- » crits, ajouta-t-il, non comme un » homme inique à mon égard, mais à » l'égard de tout le peuple (*a*) «.

Craſſus me fournit un trait de ce genre fort agréable. Silus dépoſoit, ſur la foi d'un autre, des faits très-déſa-

(*a*) Cette réponſe n'a rien qui faſſe rire ; il y a dans l'Original, *EJERO, INIQUUS EST : quum eſſet admurmuratum, AT, inquit, P. C. NON EGO MIHI ILLUM INIQUUM EJERO, VERUM OMNIBUS.* Mucius Scævola étoit Conſul, lorſque Tibere Gracchus, tout puiſſant ſur l'eſprit du Peuple, formoit des attroupemens qui inquiétoient la Nobleſſe. Scævola, qu'on exhortoit à prendre les armes, & à maintenir par la force la tranquillité publique, dit qu'il ne ſe livreroit point à cette violence. Naſica, dans ſa réponſe, rappelle cette opiniâtreté, qu'il traite d'injuſte envers la République : mais ce reproche n'eſt point gai ; & la fin de la réponſe, à laquelle on ne s'attendoit point, n'eſt pas plus plaiſante.

vantageux à Piſon : » Ne ſe pourroit-» il pas, lui dit Craſſus, que l'auteur » de ces propos les eût tenus dans un » moment de colere « ? Silus convint que la remarque étoit juſte. » Ne pour-» riez-vous pas avoir mal entendu, » continua Craſſus « ? Silus avoua de nouveau que cela ſe pouvoit : » Enfin, » ajouta Craſſus, n'eſt-il pas poſſible » que réellement vous n'ayez point en-» tendu ce que vous venez de nous » dire « ? Comme on ne s'attendoit pas à cette derniere réflexion, tout le monde rit.

Nævius eſt plein de ces traits plaiſans : écoutez un mot très-connu de lui.

Sage comme vous l'êtes, ſi vous avez froid.... vous tremblerez (*a*).

LXXI. On fait rire ſouvent en accordant aux autres ce qu'ils nous refuſent. Par exemple : Un homme de

(*a*) L'Original eſt d'une préciſion qu'on ne peut pas rendre : *Sapiens, ſi algebis, tremes.* Comme les Sages ſe vantoient d'avoir des remedes à tout, il ſemble que le Poëte va indiquer le remede des Sages contre le froid ; il dit, pour ſe moquer d'eux, qu'ils tremblent comme les autres lorſqu'ils ont froid.

baſſe extraction reprochoit à Lælius de déroger à la dignité de ſes ancêtres : *Vous ne dérogez pas à la dignité des vôtres*, lui répondit Lælius.

On fait rire ſi l'on applique malignement un proverbe populaire. Cincius propoſoit une Loi qui défendoit de plaider pour de l'argent ; Cento, Orateur avide, lui dit d'un ton dédaigneux : » Cincius, que propoſez-vous « ? *Je propoſe*, répondit Cincius, *une Loi qui vous ordonne d'acheter ce que vous voulez faire ſervir ſur votre table.*

Il y a quelquefois du ſel à ſouhaiter une choſe impoſſible. Par exemple : Lepidus, aſſis ſur le gazon, & regardant ceux qui s'exerçoient à la courſe, diſoit : *Je voudrois bien qu'on donnât le nom de travail à ce que je fais actuellement.*

Les réponſes froides & tranquilles qui ſont vraies, ſans réſoudre la queſtions, font rire. Le Cenſeur Lepidus, ayant dégradé le Chevalier M. Antiſtius, les amis du jeune homme ſe plaignirent hautement de cette rigueur : ils s'écrioient ; que pourra dire Antiſtius, lorſque ſon pere lui demandera : » Pourquoi avez-vous reçu cette flétriſ- » ſure, vous que tout le monde jugeoit

modeſte, prudent & vertueux « ? *Il dira*, répondit Lepidus lentement & avec froideur, *que je ne ſuis pas de l'opinion commune* (*a*).

Les Grecs citent beaucoup d'autres mots plaiſans, tirés des imprécations, des exclamations, & des menaces; je n'en parle pas, car je crains d'avoir déjà trop ſous-diviſé les genres.

Les plaiſanteries d'expreſſion ſont en effet très-bornées, & on les trouve plus ſpirituelles que gaies. Celles qu'on tire du fond des choſes, offrent à la vérité une variété infinie d'eſpeces, mais un très-petit nombre de genres. Les principaux conſiſtent à tromper l'attente des Auditeurs, à peindre des ridicules, à les rendre plus difformes, en les rapprochant d'un autre objet comique, à employer l'ironie, à dire finement &

(*a*) Céſar vient de donner des exemples de vingt-deux eſpeces de plaiſanteries, ou de mots qui font rire. Il pouvoit les généraliſer davantage, & en diminuer le nombre, & ſurtout approfondir un peu plus la matiere qu'il traitoit. Les tournures de ces citations ſont preſque toujours les mêmes dans l'Original, & il y regne une grande monotonie.

avec malice des naïvetés, & à relever les ſottiſes d'une maniere piquante.

Celui qui veut plaiſanter avec grace, doit étudier ces principes, & même s'habituer à ſaiſir & à rendre tous les ridicules. Si l'on a, comme Craſſus, une phyſionomie grave & ſérieuſe, ce qu'on dit paroît avoir plus de ſel, & fait rire davantage.

Mais il eſt temps, Antoine, que vous acheviez votre courſe : vous penſez avoir découvert un endroit fort propre à vous délaſſer; & il vous eſt arrivé comme à ces voyageurs, qui veulent s'arrêter ſur les côtes de Gaëte, dans ces lieux marécageux (*a*), où tout eſt déſagréable & mal-ſain.

ANTOINE.

Il m'eſt arrivé tout le contraire. J'ai bien du plaiſir à vous entendre; vous m'avez inſtruit, & je me livrerai à la plaiſanterie plus hardiment, puiſque vous venez de m'apprendre que les Fabrices, les Scipions, les Maximes, les

(*a*) Les marais Pontins.

Catons & les Lépides n'ont pas dédaigné ce badinage.

Vous voulez que je continue, mais je vous ai dit ſur l'Eloquence à peu près tout ce que je ſavois; c'eſt à vous de donner à mes obſervations l'exactitude & la profondeur qui leur manquent. Ce que je vais ajouter eſt plus facile, & même je pourrois le ſupprimer, car cette ſuite eſt un corollaire de mes premieres remarques.

LXXII. Après avoir enviſagé une affaire ſous toutes les faces; après avoir découvert ce qui pourra me fournir des preuves & des mouvemens oratoires, j'examine quel eſt le côté favorable & le côté foible de ma Cauſe; elles ont preſque toutes ces deux côtés, & il importe d'en bien ſaiſir la nuance.

Voici donc ma méthode: je m'attache au côté favorable, je l'embellis, je l'exagere, je ne m'écarte pas de ce point; ſi j'ai l'air de diſcuter le côté foible, je m'en occupe peu; je l'atténue, & je le fais diſparoître ſous l'amas de mes raiſons & de mes ſtratagêmes. Quand la Cauſe a beſoin de preuves, j'inſiſte ſur les meilleures: ſi le ſuccès dépend ſur-tout de l'impreſſion que

je produirai ſur les Juges, je m'applique tout entier à les émouvoir, & à exciter leurs paſſions.

Si je trouve plus de difficulté à convaincre les eſprits par mes preuves, qu'à détruire celles de l'Adverſaire; je m'attache à cette réfutation, & je lance tous les traits de mon Diſcours ſur la tête de l'ennemi. S'il m'eſt plus facile d'alléguer des raiſons, que de détruire les ſiennes; j'ai ſoin de détourner l'eſprit des Juges, & de le fixer ſur mes moyens.

Enfin je me ſuis fait deux regles qui paroiſſent fort aiſées (car celles qui préſentent des difficultés ſeroient au deſſus de moi); d'abord, ſi l'Adverſaire donne une raiſon ſur laquelle on ne peut guere chicaner, je prends le parti de n'y point répondre du tout. On ſe moquera peut-être de cet expédient, parce que chacun eſt le maître de l'employer; mais j'expoſe ma méthode, & non celle des autres, & j'avoue que ſi on me preſſe vivement, j'eſquive les coups, ſans jeter ni cacher mes armes. Je conſerve dans mon Diſcours un air d'aſſurance & de grandeur, & j'imite ceux qui combattent en pre-

nant la fuite : en un mot, je tâche de montrer que ſi j'ai changé de poſte, c'eſt moins pour éviter l'ennemi, que pour occuper un lieu plus avantageux.

Voici ma ſeconde regle : Je prends un ſoin extrême de ne rien dire qui ſoit contraire à ma Cauſe ; je ſonge plus à ne pas l'affoiblir, qu'à contribuer directement à ſon ſuccès. L'Orateur doit, il eſt vrai, ſe propoſer en même temps ces deux fins ; mais il eſt plus honteux de nuire à ſon Client, que de ne pas lui procurer la victoire.

LXXIII. Pourquoi donc parlez-vous à l'oreille de Céſar, Catulus ? Vous moquez-vous de mon obſervation, comme vous êtes en droit de le faire ?

CATULUS.

Nous en ſommes bien éloignés, mais Céſar a envie de vous dire quelque choſe.

ANTOINE.

Il me fera plaiſir, ſoit qu'il veuille me propoſer une queſtion, ſoit qu'il veuille me réfuter.

CÉSAR.

Vous êtes de tous les Orateurs celui qui ſe couvre davantage pour n'être pas entamé, jamais vous n'avez rien dit qui fît tort à vos Cliens; & j'ai toujours eu de vous cette opinion. Craſſus donnoit un jour, en public, de grands éloges à votre éloquence; j'obſerverai que, parmi vos brillantes qualités, il ne falloit pas oublier votre ſageſſe; que vous dites toujours ce qu'il convient, & que vous ne dites jamais ce qu'il eſt à propos de taire. Il me répondit qu'il y a de la noirceur & de la perfidie à dire des choſes nuiſibles à ſon Client; que l'Orateur eſt coupable de tomber dans cette faute, ſans mériter d'éloges s'il l'évite: apprenez-moi donc, Antoine, pourquoi vous mettez plus d'importance à ce devoir.

ANTOINE.

LXXIV. Volontiers. N'oubliez pas, mes chers amis, que je ne parle point du parfait Orateur, mais de ma méthode, & des petites regles que je me ſuis formées. La réponſe de Craſſus eſt celle d'un grand homme, & d'une

ame élevée. Il regarde comme des monſtres les Orateurs qui nuiſent à leur Cauſe, & il ne peut imaginer qu'il y en ait.

Il juge des autres par lui-même. Sa ſagacité merveilleuſe le trompe; il croit que cette faute groſſiere eſt toujours volontaire; il s'agit ici des eſprits communs, & non des talens diſtingués. Un Savant alla, dit-on, trouver Thémiſtocle, & propoſa de lui enſeigner l'Art de la mémoire, dont on commençoit à parler. Le Général Athénien lui demanda quel eſt le but de cet Art; le Docteur (*a*) ayant répondu qu'il apprend à ſe ſouvenir de tout, Thémiſtocle s'écria : » Vous me feriez bien plus » de plaiſir de m'apprendre l'Art d'ou» blier les choſes dont je voudrois ne » pas me ſouvenir «.

Cette réponſe prouve que Thémiſtocle avoit une excellente mémoire, & qu'il n'oublioit rien de ce qu'il avoit appris une fois. Malgré cet exemple,

(*a*) Quelques Commentateurs diſent qu'il s'appeloit *Protogenes*; & d'autres, que *Simonides*, Poëte de Cos, s'aviſa le premier de réduire la mémoire en Art.

les autres hommes doivent cultiver leur mémoire, & la prudence admirable de Craſſus ne détruit pas l'utilité de mes petites maximes.

En effet, il y a dans les Cauſes, des écueils où l'on doit prendre garde d'échouer. Souvent un Témoin ne produit point d'effet, ſi on lui reproche ſes vices, & ſi on révele ſes turpitudes (*a*). Mon Client & ſes amis me preſſent de maltraiter ce Témoin, & de le couvrir de honte; je ne me rends point à leurs déſirs, & je nuis ainſi à ma gloire : car les ignorans ſavent mieux blâmer ce qu'on dit mal à propos, qu'eſtimer une ſage réſerve.

Si vous bleſſez un Témoin qui ne manque pas d'eſprit, & dont la dépoſition eſt grave, il en arrivera beaucoup de mal : le reſſentiment lui inſpirera le déſir de nuire, ſa pénétration en trouvera les moyens; & comme je le ſuppoſe un homme de poids, il rempliſa ſes vûes avec ſuccès.

(*a*) Il me paroît qu'il y a une faute dans l'Original; on lit : *Sapè aliquis teſtis aut non ladit, aut ladit minùs* NISI *laceſſatur;* je crois qu'il faut lire : *ſi laceſſatur.*

Craſſus ne commet jamais de pareilles fautes; mais il ne s'enſuit pas que les autres ne les commettent point; & quand un Orateur dit ou répond une choſe imprudente, je ne trouve rien de plus honteux que d'entendre ces propos: *Il a donné le coup mortel.* —A qui? — *A lui-même, à ſon Client, & pas à ſon ennemi.*

LXXV. Craſſus penſe qu'on ne nuit jamais à ſa Cauſe ſans être un perfide: pour moi je vois tous les jours des Orateurs integres qui ont cette mal-adreſſe. J'ai dit plus haut, que j'eſquive les preuves qu'il ne m'eſt pas poſſible de détruire; que tel eſt mon uſage. Mais ceux qui quittent leurs retranchemens, pour ſe jeter dans le camp de l'ennemi, ne font-ils pas un grand tort à leur Partie, en donnant, par de mauvaiſes réponſes, un nouvel éclat aux raiſons de l'Adverſaire?

N'en voit-on pas d'autres qui ne gardent point de meſures dans leur Diſcours; qui, au lieu de calmer l'envie, l'irritent par des éloges donnés mal à propos? Et peut-on apprécier le tort de ces Orateurs, qui s'emportent avec aigreur contre des hommes chéris du

Public & des Juges, ou qui reprochent à leur Adverſaire des vices propres à ſes Juges ? N'aliennent-ils pas alors l'eſprit des dépoſitaires des Loix qui vont prononcer ?

N'eſt-ce pas nuire aux intérêts des Cliens, que s'occuper des nôtres, & abandonner leur Cauſe pour venger notre amour propre des bleſſures qu'on lui a faites ? Je n'aime point à entendre dire du mal de moi ; mais on m'accuſe d'être trop endurant & trop froid, parce que je m'oublie moi-même, & ne m'écarte point de l'affaire dont je ſuis chargé. Je ſuivis jadis cette méthode contre vous, Sulpicius : je me contentai de vous dire que vous n'attaquiez pas l'Accuſé, mais ſon Défenſeur ; ma modération produiſit un bon effet : ceux qui ſe livrent aux invectives contre moi, paſſent pour des emportés ou des foux.

Enfin n'eſt-ce pas nuire, que d'avancer des choſes fauſſes ou contraires à ce qu'on dira dans la ſuite, & à l'uſage du Barreau ? Je pourrois m'étendre là-deſſus davantage, mais cela ſeroit inutile. Je le répete donc ; je mets tous mes ſoins à ſervir mes Cliens, &, ſi je ne puis en venir à bout, à ne pas leur nuire.

LXXVI. Je paſſe maintenant à un article, ſur lequel, Catulus, vous me donniez tout à l'heure des éloges, à l'arrangement ou à la diſpoſition des matieres. *De l'arrangement des matieres.*

Il y a deux arrangemens; l'un eſt indiqué par la nature de la Cauſe, & l'autre dépend de la prudence de l'Orateur. Le premier conſiſte à imaginer un préambule, avant d'entamer le nœud de la queſtion; à expoſer enſuite les faits, à déduire nos preuves, à réfuter celles de l'Adverſaire, à tirer les conſéquences, & à finir par une péroraiſon.

Mais la ſagacité de l'Orateur ſe déploie dans l'uſage qu'il fait de ſes moyens & des mouvemens ou des figures propres à convaincre & à perſuader. Une foule de preuves ſe préſente à ſon eſprit; mais les unes ſont ſi légeres qu'il doit les omettre, & d'autres offrent un côté plus défavorable qu'utile.

Si les preuves véritablement utiles ſont en grand nombre, comme il arrive ſouvent, il faut rejeter, je crois, celles qui le ſont le moins, ou qui ſe rapprochent d'une autre plus efficace. Pour moi, quand je raſſemble les miennes, j'ai ſoin de peſer leur valeur, & non pas de les compter.

LXXVII. Le but de l'Orateur, ainſi que je l'ai dit pluſieurs fois, eſt d'inſtruire les Juges, de captiver leur bienveillance, & de les émouvoir; mais il ne doit montrer à découvert que le premier de ces deſſeins; il faut qu'il paroiſſe ſeulement jeter du jour ſur la queſtion; que ſes moyens, pour toucher l'ame des Juges & les ſéduire, ſoient répandus & cachés dans le corps du Diſcours, comme le ſang eſt répandu & caché dans le corps de l'homme.

C'eſt ſur-tout dans l'exorde & la péroraiſon qu'on cherche à captiver & émouvoir les Juges; mais il eſt ſouvent utile d'amener des digreſſions qui rempliſſent le même but.

Ainſi on peut placer de ces digreſſions, & y jeter des mouvemens pathétiques après la narration, après la confirmation & la réfutation des preuves, ou même dans ces trois endroits, lorſque la Cauſe eſt très-intéreſſante. J'établirois pour maxime, que les Cauſes qui fourniſſent le plus de ces digreſſions, ſont les plus ſuſceptibles des ornemens & des beautés de l'Eloquence.

Il me ſemble que c'eſt une mauvaiſe méthode de commencer par les preuves

les plus foibles ; & ſi l'on emploie pluſieurs Orateurs (ce que je n'ai jamais approuvé), je crois qu'on a tort également de produire d'abord dans la lice le moins habile de tous. Il importe beaucoup de ne pas tromper l'attente des Auditeurs. Si on ne les ſatisfait point au commencement, on eſt embarraſſé dans la ſuite ; & la Cauſe va mal lorſque les Juges n'en ont pas une bonne opinion dès qu'elle eſt entamée.

Préſentez donc, dès le premier abord, le meilleur Avocat & les meilleurs argumens ; mais réſervez quelques-unes de vos preuves les plus ſolides pour la péroraiſon ; & ſi vous avez des preuves médiocres (car ce qui eſt mauvais ne doit être reçu nulle part), placez-les au milieu de la foule.

Je ne m'occupe de l'exorde qu'après ces diſpoſitions générales : j'ai voulu pluſieurs fois y travailler, avant que mon Diſcours fût achevé ; mais il ne s'offroit rien à mon imagination que de miſérable, de ſec, & de vulgaire.

LXXVIII. L'exorde doit toujours être ſoigné, ſpirituel, ennobli par l'expreſſion & les figures, & propre à la Cauſe. Il faut qu'il donne une idée fa- *De l'exo*

vorable de l'affaire & de l'Orateur, & qu'il s'empare de l'eſprit des Juges.

Il y a des gens qui parlent en public, ſans s'occuper de ce point : Philippe lui-même, lorſqu'il ſe préſente au Barreau, ne ſait par où il débutera ; je ſuis bien étonné qu'un homme auſſi éclairé & auſſi habile ſe conduiſe de cette maniere. Il ſoutient que les idées lui viennent dès qu'il eſt au milieu de la lice, & qu'après s'être échauffé le bras par quelques geſtes, il ſe trouve prêt à combattre ; mais il n'obſerve pas que les Athletes, dont il emprunte cette comparaiſon, commencent par eſſayer pluſieurs javelines, afin d'acquérir de la grace & de mettre en mouvement leurs forces.

On eſt ſouvent obligé, dans l'exorde, d'attaquer ſon Adverſaire, & de l'attaquer vivement. Mais ſi les Gladiateurs, avant de ſe livrer à leurs combats meurtriers, s'exercent plus à trouver des attitudes gracieuſes que des coups mortels, ces précautions ſont indiſpenſables pour l'Orateur, dont le premier but eſt d'enchanter les eſprits. Il n'y a rien dans la Nature qui prenne un eſſor bruſque & ſe répande tout à coup ; les choſes qui deviennent les plus impé-

tueuſes, ont eu des commencemens modérés.

Comme l'exorde doit naître de la Cauſe, il faut donc le compoſer après avoir examiné l'affaire ſous toutes ſes faces, & après avoir diſpoſé les moyens qu'on veut employer. Il eſt alors plus aiſé de trouver un début qui convienne au Diſcours. Les digreſſions oratoires, & les argumens qu'on a imaginés, ſe préſentent à l'eſprit, & on choiſit les meilleurs traits : ce premier tableau fait d'autant plus d'impreſſion qu'il eſt tiré du ſujet, & qu'il ne ſauroit convenir à d'autres.

LXXIX. L'exorde doit donner une idée générale de la Cauſe, ou lui ſervir d'introduction & de rempart; ou bien enfin la relever & l'ennoblir ; mais comme l'Architecture proportionne les veſtibules & les façades à l'étendue des bâtimens, l'Eloquence ſe détermine ici ſur la grandeur ou la petiteſſe des ſujets : lorſque l'affaire eſt commune ou peu importante, l'Orateur entre tout de ſuite en matiere.

Si un exorde eſt indiſpenſable, ce qui arrive preſque toujours, l'Orateur parle de celui qu'il défend, ou de ſon

Adverſaire, ou de la Cauſe en elle-même, ou des Juges qui vont prononcer.

Dans le premier cas, il expoſe les bonnes qualités & les malheurs de ſon Client; il excite la compaſſion en ſa faveur, & il montre d'avance l'injuſtice de l'accuſation.

Il emploie ces lieux communs en ſens contraire, contre ſon ennemi.

S'il tire ſon exorde du fond de la Cauſe, il dit ce qu'elle offre d'extraordinaire ou de nouveau, d'injuſte ou de cruel, & enfin, d'intéreſſant ou de digne de pitié.

Lorſqu'il débute par s'adreſſer aux Juges, il cherche à gagner leur bienveillance & leur eſtime; mais il remplit mieux ces vûes en plaidant avec art, qu'en formant de vaines prieres (*a*); car c'eſt dans le courant du Diſcours, & ſur-tout dans la péroraiſon, qu'on parvient à gagner les eſprits.

Les Rhéteurs Grecs recommandent

(*a*) On trouve de plus grands détails ſur cette matiere dans le premier Livre de la Rhétorique à Herennius, & dans le premier Livre de l'Invention.

toujours de faire un exorde qui rende les Juges attentifs & dociles : mais on ne doit pas perdre de vûe ces deux points dans les autres parties du Diſcours. J'avoue que l'exorde eſt le moment le plus favorable pour cela, car le début d'une Cauſe frappe bien davantage ; les Auditeurs alors ſont naturellement attentifs, & leur eſprit a de la docilité, s'il n'eſt pas prévenu.

Les mouvemens oratoires, dont la Cauſe eſt ſuſceptible, fourniſſent un grand nombre d'exordes propres à captiver & à ſéduire les eſprits ; mais prenez bien garde d'épuiſer d'abord ces mouvemens ; il ſuffit d'ébranler les Juges, afin que la ſuite acheve d'en triompher.

LXXX. J'ai déjà dit que l'exorde doit tenir eſſenciellement au Diſcours ; n'imitez pas les Muſiciens, dont les préludes n'ont aucun rapport aux airs qu'ils vont chanter ; ni les Samnites, qui, avant de combattre, jettent en l'air des traits qu'il vaudroit mieux garder pour le combat. Pluſieurs Orateurs ont une proviſion d'exordes ; ils ſe ſervent du premier qui ſe préſente, & ils entrent enſuite en matiere. Il ſemble qu'ils ne

cherchent point à ſe faire écouter.

Les Rhéteurs recommandent de la briéveté dans la narration. S'ils font conſiſter la briéveté à ne rien dire de ſuperflu, elle ſe trouve dans tous les Diſcours de Craſſus : s'ils veulent qu'on s'énonce en moins de termes poſſibles, il eſt quelquefois à propos d'employer cette préciſion ; mais elle entraîne ſouvent de l'obſcurité ; & la narration, qui doit plaire & perſuader, ne remplit plus cet objet important.

Voyez la longueur de celle qui ſe trouve dans la premiere ſcene de l'Andrienne, & qui commence de cette maniere :

Après être ſorti de l'ordre des jeunes gens, &c.

Térence décrit les mœurs du jeune homme ; il introduit un eſclave qui fait cent queſtions ; il raconte la mort de Chryſis ; il peint la beauté de ſa ſœur, & ſon affliction ; il parle enfin de mille autres choſes d'une maniere agréable. Si le Poëte eût fait cas de cette extrême briéveté, il auroit pu dire : *Elle meurt, on l'emporte, nous ſuivons le convoi juſqu'au bûcher, on la met dans le feu.* Il n'avoit pas beſoin de

plus de dix vers, & même vous obſerverez que ces détails, *on l'emporte, nous ſuivons le convoi juſqu'au bûcher*, ſont là pour la grace, & que rigoureuſement il ſeroit poſſible de les ſupprimer.

Si Térence s'étoit contenté de dire : *On la met ſur le bûcher*, ces mots ſuffiſoient. Mais une narration où l'on met en ſcène les perſonnages, où l'on rapporte leurs diſcours, eſt beaucoup plus intéreſſante : elle eſt auſſi plus vraiſemblable ; car nous croyons plus aiſément un fait, lorſqu'on nous apprend de quelle maniere il eſt arrivé. D'ailleurs elle eſt plus claire & plus nette, quand on arrête notre eſprit ſur les différens objets.

La narration exige encore plus de clarté que les autres parties du Diſcours. L'Orateur doit redoubler d'efforts, parce qu'il eſt plus difficile d'échapper à l'obſcurité que dans l'exorde, l'expoſition des preuves, la réfutation de celles de l'Adverſaire, & dans la péroraiſon. J'ajouterai que, ſi elle eſt obſcure, il en réſulte des effets plus fâcheux. Si vous expoſez une preuve d'une maniere qui n'eſt pas nette, vous

pouvez revenir ſur cet article enveloppé de ténebres. Ici l'obſcurité ſe répand ſur tout le reſte, & il n'y a pas moyen de diſſiper dans la ſuite cette confuſion. La narration eſt claire lorſqu'on emploie des termes propres, qu'on y garde l'ordre des temps, & qu'on n'interrompt pas le fil des idées.

LXXXI. C'eſt à l'Orateur à voir quels Diſcours exigent une narration, & dans quels cas on peut la ſupprimer. Si les faits ſont connus de tout le monde, & particuliérement s'ils ſont avérés, il eſt inutile de les raconter en détail. Lorſque l'Adverſaire les a expoſés lui-même, il n'eſt pas beſoin d'y revenir, à moins qu'on ne veuille les combattre. Gardons-nous de trop inſiſter ſur les choſes qui nuiſent à notre Cauſe; atténuons tout ce qui nous eſt contraire, de peur d'encourir le reproche de perfidie, dont Craſſus parloit tout à l'heure. Il importe extrêmement de préſenter d'abord l'affaire ſous un point de vue favorable; l'effet des autres parties du Diſcours dépend de ce ſoin.

Il faut dire enſuite quel eſt le nœud de la queſtion, expoſer ſes preuves, & réfuter en même temps celles de l'Ad-

verſaire. La confirmation & la réfutation ſont naturellement unies, & il eſt avantageux de les réunir dans le Diſcours : il eſt impoſſible d'appuyer nos raiſons, ſans détruire celles qu'on nous allegue, & de détruire celles qu'on nous oppoſe, ſans appuyer les nôtres.

On place ordinairement à la fin du Diſcours la figure appelée amplification, ou bien l'on a recours aux mouvemens oratoires, propres à enflammer les Juges ou à les calmer. Il faut employer alors toutes les reſſources de l'Eloquence, & faire uſage des traits les plus pathétiques.

Je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire de donner des regles ſur le genre délibératif, & ſur les Eloges : la plupart de celles que nous venons d'indiquer ſont communes à tous les genres. Je dirai ſeulement que les Cauſes du genre délibératif conviennent aux Citoyens reſpectés. C'eſt au Sage à donner ſon avis ſur des affaires importantes ; & ſi l'Orateur ne joint à l'Eloquence une réputation d'honnêteté, ſes prédictions ſur l'avenir, & ſes conſeils, ne produiront aucun effet.

LXXXII. On doit s'énoncer avec

moins d'appareil, dans les délibérations du Sénat; celui qui parle doit prendre le ton & la ſimplicité de la ſageſſe; d'ailleurs il eſt juſte de laiſſer du temps à ceux qui vont opiner enſuite. Prenez-garde ſur-tout de montrer des prétentions à l'eſprit.

Les Harangues prononcées devant le Peuple, exigent de la nobleſſe, de la variété, & les traits les plus forts de l'Eloquence. Il convient d'inſiſter ſur la dignité de la Nation : ceux qui veulent qu'on s'occupe davantage de l'utilité publique (*a*), parlent moins de gloire que d'intérêt. Chaque Citoyen d'une ville auſſi illuſtre que Rome, penſe qu'on doit adopter le parti le plus glorieux; cependant des vûes d'utilité l'emportent quelquefois, ſur-tout ſi l'on craint qu'un projet de grandeur ne terniſſe la majeſté de l'Etat.

Les queſtions traitées alors par les

(*a*) Les Rhéteurs n'étoient pas d'accord ſur les moyens qu'on devoit employer dans les Harangues populaires. Ariſtote, & Cicéron, dans les Partitions Oratoires, veulent qu'on parle ſur-tout de la dignité de la Nation; & Antoine penſe ici, qu'il vaut mieux inſiſter ſur l'utilité publique.

Orateurs, ne roulent jamais que ſur deux points : on examine ce qui eſt le plus utile, ou s'il faut préférer un parti glorieux & honnête, à un autre qui offre ſeulement de l'utilité. Ceux qui ſe décident pour l'utile, expoſent les avantages de la paix, de la richeſſe nationale, d'une puiſſance bien affermie ; les reſſources qu'on tire des impôts, des garniſons, des places fortes, des armées, &c. & ils exagerent les inconvéniens d'un avis contraire au leur. Ceux qui embraſſent le parti de la gloire, citent les cas où nos ancêtres n'ont pas craint les dangers lorſqu'il s'agiſſoit de l'honneur ; ils montrent combien il eſt beau de mériter les éloges de la Poſtérité, & ils ſoutiennent que l'utilité accompagne toujours les grandes réſolutions.

Dans l'un & l'autre cas, il faut rechercher ce qui eſt poſſible, ou ce qui ne l'eſt point, & quelles ſont les choſes néceſſaires ; car les délibérations diſparoiſſent devant l'impuiſſance ou l'arrêt impérieux de la néceſſité ; & l'homme habile qui produit ces moyens, ne manque jamais de triompher.

Pour donner des avis ſur l'adminiſtration de l'Etat, il faut, avant tout,

être bien instruit de nos intérêts publics. Si l'Orateur veut persuader, il est obligé de connoître les mœurs de son temps ; & les mœurs de Rome ayant beaucoup d'instabilité, il est nécessaire de mesurer son ton d'après les circonstances. Les principes de l'Art sont toujours les mêmes : mais, puisque le Peuple Romain est le plus majestueux de tous les Peuples ; puisque les affaires de notre République sont les plus importantes de l'univers, & que rien n'est si difficile à manier que nos Citoyens assemblés au Forum ; les Harangues prononcées sur la Tribune, doivent avoir un caractere plus imposant & plus ferme : on doit chercher sur-tout à émouvoir les esprits, les conduire, par la raison ou l'exemple, vers l'espoir ou la crainte, vers l'ambition ou la gloire, & éteindre dans les ames les sentimens de témérité ou de colere, de présomption ou d'envie, de vengeance ou de cruauté.

LXXXIII. Comme l'Eloquence ne peut avoir un plus beau théatre que l'assemblée du Peuple, elle se revêt alors de ses ornemens les plus pompeux. L'Orateur a besoin d'un nombreux Auditoire, pour déployer les richesses de

ſon Art; mais il ne manque guere d'avoir de grandes idées, s'il prononce un Diſcours devant la Nation.

Il eſt d'ailleurs difficile de parler au Peuple; les hommes les plus habiles y échouent, & il faut prendre garde aux cris de l'Auditoire : il témoigne ſon mécontentement, s'il apperçoit de l'aigreur, de l'arrogance, de la cupidité, de la baſſeſſe, ou un autre défaut de caractere. Si l'on défend des perſonnages qui excitent, à tort ou à raiſon, la haine & l'envie; ſi la Cauſe déplaît, ou enfin ſi le Peuple ſe livre à un de ces accès qui lui ſont familiers : employez les reproches, ſi vous jouiſſez d'une aſſez grande conſidération; faites des remontrances, qui ſont des reproches adoucis; demandez qu'on vous écoute, & promettez de prouver ce qui vient d'exciter des murmures; ou bien abaiſſez-vous à la ſupplication, qui eſt la moins efficace des reſſources, mais qui a quelquefois du ſuccès.

C'eſt ici ſur-tout qu'on doit employer la plaiſanterie, les reparties promptes, & les bons mots; mais ne perdez pas de vue la nobleſſe & l'agrément : rien de ſi mobile que le vulgaire;

un trait heureux le fait paſſer dans un inſtant de l'aigreur & de la ſévérité, à l'indulgence & à la joie.

LXXXIV. Voilà, touchant les deux genres de Cauſes, les choſes que je tâche d'éviter, & celles que je recherche : vous ſavez tous les ſecrets de ma méthode. Le troiſieme genre, appelé *l'éloge*, n'eſt pas difficile; je l'ai ſéparé des autres, parce que nous en faiſons peu d'uſage, & que les autres ſont beaucoup plus importans. Les Grecs, dont il nous reſte des Eloges, ont célébré de grands hommes, tels que Thémiſtocle, Ariſtide, Epaminondas, Philippe, Alexandre, &c. mais leurs Ouvrages étoient deſtinés à la lecture, & non pas à la déclamation. Les Eloges que nous prononçons ſur la Tribune, ſont ſimples & courts; c'eſt une eſpece de témoignage que nous rendons à la vertu; & ceux que prononcent, au milieu des pompes funebres, les parens du mort, ne ſont pas ſuſceptibles des beautés de l'Eloquence (*a*) : mais, comme

(*a*) On en chargeoit les jeunes gens; & le deuil & la triſteſſe de ces cérémonies interdiſoient les ornemens de l'Eloquence.

nous ſommes obligés quelquefois de débiter, ou de compoſer pour les autres (*a*) des Panégyriques en forme, à l'exemple des Grecs, arrêtons-nous auſſi ſur ce ſujet.

D'abord il eſt clair que parmi les biens dont jouiſſent les hommes, il y en a de déſirables ſans mériter d'eſtime, & d'autres qui ſont réellement dignes d'éloges. La naiſſance, la beauté, la force, la richeſſe, & tous les dons du Sort, ſont du premier genre; mais la vertu en fait un uſage modéré; & il faut parler, dans les Eloges, des dons de la Fortune ou de la Nature. Il eſt beau de ne point abuſer du pouvoir, de ne pas s'enorgueillir dans l'opulence, de ne point ſe laiſſer corrompre par la richeſſe, & de la faire ſervir d'inſtrument à la bonté, & non pas à l'inſolence & à l'injuſtice.

La vertu, qui eſt louable par elle-même, & ſans laquelle rien n'eſt digne d'éloges, ſe ſous-diviſe en pluſieurs eſpeces. Les unes ſont plus propres que

(*a*) Cicéron dit ici que l'Eloge funebre de Scipion, prononcé par Tubéron ſon neveu, étoit l'ouvrage de Lælius.

les autres au Panégyrique : il y en a qui ſuppoſent un heureux caractere, & dont les effets ſe répandent ſur les autres hommes ; & quelques-unes annoncent les talens de celui qui les poſſede, la grandeur & la force de ſon ame, ſans procurer d'avantages à perſonne. On aime à entendre l'éloge de la clémence, de la juſtice, de la bonté, & du courage dans les dangers de l'Etat. Celles-ci ſont plus utiles au genre humain, qu'à l'individu qui les a. La ſageſſe, la magnanimité, le génie, & l'éloquence, excitent également l'admiration ; mais ces qualités inſpirent moins d'amour ; car, en les célébrant, l'Orateur paroît moins s'occuper du Public que de ſon Héros. On ne doit cependant pas les oublier ; car elles font auſſi de l'impreſſion (*a*) ſur les Auditeurs.

LXXXV. Toutes les vertus ayant des devoirs particuliers, chacune d'elles mérite un éloge ſéparé. Si vous vantez la juſtice d'un grand homme, rappelez les occaſions où il a rempli ſes promeſſes avec fidélité ; celles où il a montré l'é-

(*a*) Il y a une faute dans l'édition de Barbou : on lit : *Ferunt aures hominum*, au lieu de *feriunt*.

quité la plus rigoureuſe, & tout ce qu'il a fait de bien en ce genre. Suivez la même regle pour les autres qualités eſtimables.

Les actions dont on entend l'éloge avec le plus de plaiſir, ſont celles dont votre Héros n'eſpéroit ni avantages ni récompenſes : on écoute encore avec intérêt ces nobles entrepriſes, que n'ont point ſuſpendues les fatigues & les dangers, ou les exploits des hommes déſintéreſſés, qui ſe dévouent pour les autres à toutes ſortes de périls. On n'eſt pas moins ſenſible à la conſtance & à la fermeté qui ſupportent de grands malheurs ſans ſe laiſſer abattre, & qui conſervent de la dignité au milieu des revers.

L'Orateur fait auſſi valoir les honneurs décernés à ſon Héros, les récompenſes accordées à ſa vertu, ſes belles actions approuvées du Public, le bonheur même dont il a joui, qu'on dit être un effet de la bienveillance des Dieux immortels; mais il doit garder la meſure, & paſſer ſous ſilence tout ce qui n'eſt pas grand, extraordinaire, ou nouveau. Je n'ajouterai qu'un mot : il eſt bon de comparer celui qu'on célebre avec d'autres grands hommes.

J'en ai dit plus que je n'avois promis; ce n'eſt pas que le domaine du Barreau, dont je parle dans cet Entretien, s'étende ſur ces objets; mais ſi le genre démonſtratif eſt du reſſort de l'Orateur, comme tout le monde l'avoue, nous ſommes obligés de connoître les vertus qui ſervent de baſe aux Eloges.

Il eſt inutile d'obſerver que s'il s'agit de blâmer les coupables, les préceptes ſont les mêmes. Comme on ne peut louer dignement les hommes de mérite, ſans connoître les vertus; il n'eſt pas poſſible non plus de dévouer le méchant à la haine publique, ſans être inſtruit de ce qui a rapport aux vices. Ces lieux communs, d'où l'on tire l'éloge ou la cenſure, ſont de plus applicables à tous les genres de Cauſes.

Voilà quelles ſont mes idées ſur l'invention & la diſpoſition du Diſcours. Je vais ajouter un petit nombre de remarques touchant la mémoire, afin de ſoulager Craſſus, & de ne lui laiſſer que l'élocution & les ornemens du ſtyle.

CRASSUS.

LXXXVI. Continuez; j'ai du plaiſir

à vous voir déployer tous les talens d'un Maître de l'Art, & déchirer ce voile dont votre diſſimulation aime à ſe couvrir. Au reſte, ſi vous ne me laiſſez plus rien à dire, ou du moins fort peu de choſe, vous faites bien, & j'en ſuis très-reconnoiſſant.

ANTOINE.

Il dépend de vous de reſſerrer ou d'étendre la portion que je vous laiſſe; elle comprend tout, ſi vous avez du zele pour notre inſtruction; & ſi vous n'en avez pas, c'eſt à vous de prévenir les murmures de ces jeunes gens. J'acheve donc ma tâche: je vous avoue que la Nature ne m'a pas traité auſſi favorablement que Thémiſtocle; il priſoit moins l'Art de la mémoire que celui de l'oubli; & je rends graces à Simonides de Cos, qui, à ce qu'on dit, en fut le premier inventeur.

On raconte que Simonides ſoupant un jour dans une ville de Theſſalie, chez Scopas, homme diſtingué par ſa naiſſance & par ſes richeſſes, récita, en l'honneur de ſon hôte, un Poëme où il plaça une digreſſion à la louange

de Caſtor & de Pollux. Scopas s'écria malhonnêtement : » Je vous donnerai » ſeulement la moitié de ce que je vous » ai promis ; vous pouvez demander le » reſte aux deux Héros que vous avez » loués autant que moi «.

Peu de temps après on vint dire au Poëte que deux jeunes gens l'attendoient à la porte, pour lui communiquer un avis preſſant. Il ſortit auſſi-tôt, & ne trouva perſonne. Sur ces entrefaites, le plafond de la ſalle qui raſſembloit les convives, s'écroula, & ils furent tous enſevelis ſous les ruines : on retira les cadavres du milieu des décombres, afin de donner la ſépulture à chacun ſuivant ſon état ; ils étoient ſi défigurés par les meurtriſſures, qu'on ne put les reconnoître. On aſſure que Simonides en vint à bout, en ſe ſouvenant de la place qu'ils occupoient à table ; qu'il jugea d'après cette circonſtance, que l'ordre eſt le fondement de la mémoire ; que pour exercer cette faculté, il faut claſſer dans ſa tête des emplacemens particuliers, & y attacher des images quelconques ; & qu'à l'aide de ces ſimulacres, on ſe rappelle avec netteté les choſes dont on a rempli ſon eſprit ; qu'alors la mémoire

eſt une ſorte d'écriture que l'on peut conſulter au beſoin ; que ces emplacemens ſont la tablette de cire, & les images les lettres qu'on y imprime (*a*).

LXXXVII. Chacun ne voit-il pas les avantages ſans nombre que la mémoire procure à l'Orateur ? Elle rappelle tout ce que nous a dit un Client, & tout ce que nous avons imaginé. Elle grave

(*a*) Cette matiere eſt traitée plus en détail dans les Livres à Herennius. Voici ce que veut dire Cicéron : On accuſe votre Client, 1°. d'un vol, 2°. d'un ſacrilége, 3°. d'avoir fait une bleſſure dangereuſe à ſon rival, 4°. d'un homicide, 5°. d'un crime de lèſe-Majeſté. Vous voulez vous ſouvenir de ces cinq griefs, & vous les rappeler dans l'ordre qu'ils ſont intentés ; prenez d'abord cinq emplacemens quelconques, rangés dans un ordre qui vous eſt connu, par exemple, la porte, la fenêtre, l'armoire, le lit, & la cheminée de votre chambre ; placez-y enſuite cinq images qui vous ſoient connues ; à la porte, tel voleur qui veut enlever vos meubles ; à la fenêtre, Denis arrachant la barbe d'or d'Apollon, & commettant un ſacrilége ; auprès de l'armoire, un Chirurgien de votre connoiſſance qui panſe une bleſſure ; dans le lit, un mourant, pleuré de ſes amis ; & auprès du feu, un Roi, ſur qui ſe précipite un aſſaſſin. Le choix des emplacemens & des images eſt arbitraire.

toutes ces idées dans notre eſprit; elle reproduit les termes dont nous avons beſoin pour les énoncer. Quand on a eu ſoin de la perfectionner, le Plaidoyer de l'Adverſaire, ou les propos d'une converſation, ne frappent pas ſeulement notre oreille, ils vont s'écrire avec ordre dans notre tête. Il n'y a que ceux dont la mémoire eſt heureuſe, qui ſoient maîtres de leurs ſujets & de leurs expreſſions; qui répondent à tout, qui ne laiſſent rien paſſer ſans y faire une réplique, & qui enfin ſe ſouviennent à propos de ce qui eſt arrivé dans d'autres affaires.

Il me ſemble que la mémoire eſt un don naturel plutôt qu'acquis : mais on peut en dire autant de l'eſprit & du talent de la parole; que la mémoire ſoit un Art, ou ſeulement l'imitation d'un Art, elle perfectionne une faculté reçue du Ciel, ſi elle ne la donne pas.

Je ne crois pas que les hommes doués de la mémoire naturelle la plus heureuſe, puiſſent ſe ſouvenir diſtinctement de toutes les idées & de toutes les expreſſions d'un Plaidoyer, ſans le ſecours de la mémoire artificielle; &, d'un autre côté, je ne ſais point s'il y a quelqu'un

d'un eſprit aſſez foible pour ne tirer aucun profit de l'exercice que je viens d'indiquer.

Simonides, ou l'Auteur de cette théorie, quel qu'il ſoit, diſoit avec raiſon, que les idées reçues par l'entremiſe des ſens, ſe gravent plus fortement dans notre eſprit, & que la vue eſt le plus vif de tous nos ſens; qu'on retient facilement les choſes qui frappent notre imagination & notre oreille, ſi l'on emploie le ſecours de l'œil: qu'alors nous revêtons d'images corporelles les objets inviſibles, & que nous embraſſons par cet organe, ce que nous ne pouvons pas ſaiſir par la penſée.

Mais ces images ont beſoin d'un emplacement particulier, comme tous les objets qui tombent ſous nos ſens; car on ne peut ſe former l'idée d'un corps, ſans y joindre celle de l'eſpace qu'il occupe. Pour ne pas trop m'étendre ſur une matiere auſſi claire, je me bornerai à vous dire qu'on doit ſe ſervir d'emplacemens qui ſoient en grand nombre, très-ſenſibles, vaſtes, dégagés (*a*), &

(*a*) Les Romains, du temps de Cicéron, faiſoient beaucoup d'uſage de ces regles de la

ſéparés par des intervalles peu conſidérables (*a*) ; employer des images qui ſoient en action (*b*), qui ſoient remarquables ou éclatantes (*c*), qui faſſent

---

mémoire artificielle ; & c'eſt pour cela qu'Antoine en dit peu de choſe ; il recommande de choiſir des emplacemens vaſtes & dégagés ; d'après les principes établis dans la Rhétorique à Herennius, cela ſignifie qu'il ne faut prendre ni les Temples, ni le Forum, ni la Curie, ni les Portiques, ni les Baſiliques, lorſqu'ils ſont remplis de monde, parce qu'alors la multitude brouille les idées & y jette de la confuſion.

(*a*) Suivant cette théorie, il ne faut pas choiſir les emplacemens à trop de diſtance les uns des autres, parce qu'alors les images deviennent vagues & font moins d'impreſſion. Lorſqu'on avoit pluſieurs images à choiſir, les Rhéteurs diſoient de prendre une porte de Rome pour la premiere, un Temple ſitué au milieu de la ville pour la ſeconde, le Château pour la troiſieme, & le Forum pour la quatrieme. Quelques-uns fixoient à trente pieds l'intervalle qui doit ſe trouver entre ces images.

(*b*) Si vous choiſiſſez un animal pour une de vos images, mettez-le en action ; ſi vous choiſiſſez un objet inanimé, placez-le dans la main d'un homme, &c.

(*c*) De la pourpre, des pierreries, de l'or, une

une impreſſion durable (*a*) & très-vive (*b*); l'exercice & l'habitude apprennent tous ces petits ſecrets.

Au nom que vous voulez retenir, vous attachez l'image d'une choſe qui s'appelle de la même maniere, ou bien un mot qui en approche (*c*), ou dont la terminaiſon ſeule eſt différente (*d*); on ſe rappelle le genre par l'image d'une

---

une couronne, un vêtement enſanglanté, un Palais magnifique, &c. &c.

(*a*) Des lions, des ours, des ſangliers, des ſerpens, un homme furieux, une bleſſure effrayante, &c. un crime abominable, &c.

(*b*) Des amis très-chers, des hommes célebres dans l'Hiſtoire, des noms ridicules, &c.

(*c*) Si vous voulez vous ſouvenir de *Beſtia*, placez dans le dépôt de la mémoire l'image du lion; celle du poiſſon appelé *murana*, pour vous rappeler le Citoyen Muræna, &c.; celles du loup (*lupus*), & du corbeau (*corvus*), pour vous rappeler les noms de *Lupus*, *Corvus*.

(*d*) On grave dans ſon eſprit l'image de l'or (*aurum*), de Mars, du lait (*lac*), &c. &c. pour ſe ſouvenir des noms d'*Aurelius*, *Martialis*, *Lactantius*, &c. &c.

des eſpeces (*a*) ; une maxime ou un vers tout entier, par l'image que forme le premier mot, ou les premieres ſyllabes de ce premier mot (*b*) ; mais il ne faut pas manquer de ſéparer ces images par des intervalles très-diſtincts, ainſi que les Peintres détachent leurs figures par des eſpaces.

LXXXVIII. La mémoire des mots, qui eſt la moins néceſſaire à l'Orateur, a été ſurchargée d'une plus grande variété d'images (*c*). Il y a néanmoins une

(*a*) Vous voulez vous ſouvenir du genre humain ; établiſſez dans votre mémoire l'image de Prométhée ou de Deucalion ; & celle du perfide Simon, ſi vous voulez vous rappeler la perfidie des Grecs.

(*b*) Pour ſe rappeler, par exemple, ce vers ; *Diſcite juſtitiam moniti & non temnere Divos*, formez-vous l'image de *diſci* (des diſques) ; imaginez une paleſtre & des jeunes gens qui jettent des diſques.

(*c*) Les Commentateurs diſent qu'Antoine fait ici alluſion à Métrodore, qui aſſignoit une image particuliere à chaque mot. Quintilien a pris la peine d'obſerver que cette méthode eſt très-longue & très-difficile. Il paroît que Métrodore, en donnant trop d'étendue à cette méthode, imagina des choſes bien étranges.

foule de mots, tels que les conjonctions, qui n'en ſont pas ſuſceptibles, & alors il faut y ſuppléer par des équivalens (*a*).

L'Orateur a ſur-tout beſoin de la mémoire des choſes : on l'acquiert en établiſſant un ordre très-net dans les emplacemens & les images deſtinées à rappeler les idées & les perſonnes.

Je ne crois pas, comme certains eſprits pareſſeux, que cette abondance d'images étouffe la mémoire, ni qu'elles répandent de l'obſcurité ſur des objets dont nous nous ſouviendrions ſans tant de ſoins. J'ai vu à Athenes Carneades, & en Aſie Métrodore, doués tous les deux d'une mémoire admirable; ils obſervoient l'un & l'autre la méthode que je viens de vous indiquer, & ils lui devoient, me diſoient-ils, leur talent. Il eſt vrai qu'elle ne donne pas la mémoire

(*a*) Ce paſſage eſt très-difficile ; nous avons tâché de le rendre de la maniere la plus conforme aux idées d'Antoine. Les Commentateurs diſent que, pour ſe ſouvenir des conjonctions, il faut graver dans ſon eſprit l'image des chaînes de Vulcain; & pour ſe rappeler les diſjonctions, l'image des Graces, qui ſe tournent le dos.

à ceux qui ont reçu de la Nature des organes rebelles ; mais elle développe les diſpoſitions naturelles.

Je vous ai parlé long-temps de l'Eloquence ; ſi vous ne m'accuſez pas d'effronterie, vous me reprocherez de n'être point modeſte, puiſque je m'aviſe de diſcourir ſur le talent oratoire, en préſence de Catulus & de Craſſus : je ne dis rien de Sulpicius & de Cotta, dont l'âge m'en impoſe moins : j'obtiendrai votre pardon, lorſque vous ſaurez les raiſons qui m'ont déterminé.

CATULUS.

LXXXIX. Non ſeulement on vous pardonne, mais je vous aſſure, au nom de mon frere & au mien, que nous vous aimons davantage ; que nous ſommes ſenſibles à votre bonté, & que nous admirons l'étendue de vos connoiſſances. Vous me guériſſez d'une erreur que partageoient beaucoup d'autres perſonnes. Je croyois que vous aviez négligé la culture des Lettres, & je ne pouvois concevoir comment vous étiez devenu un ſi grand Orateur ; je vois que vous

avez fait une étude approfondie de l'Art; & qu'inſtruit par l'expérience & par les Auteurs, au lieu d'approuver indifféremment toutes les regles, vous corrigez celles qui ſont fautives, & donnez un nouvel éclat & un nouveau poids à celles qui ſont juſtes.

Sans admirer moins votre éloquence, j'ai plus d'eſtime pour votre zele & votre amour du travail; & vous m'affermiſſez dans l'opinion qu'on ne peut devenir éloquent qu'à force d'étude. Il vous reſte à nous apprendre ces motifs ſecrets qui vous ont déterminé, & dont vous parliez tout à l'heure. En aviez-vous d'autres que celui de ſatisfaire à notre empreſſement, & au déſir de ces jeunes Romains qui viennent de vous écouter avec tant d'attention ?

ANTOINE.

J'ai voulu ne laiſſer à Craſſus aucun prétexte de manquer à ſa promeſſe. Je ne dirai pas d'un homme auſſi aimable, qu'il n'a point envie de nous ſatisfaire; mais il paroît qu'il a de la honte & de la répugnance pour ces diſcuſſions : il ne lui reſte plus d'excuſes. Ré-

pondra-t-il qu'il a été Cenſeur & Conſul ? j'ai rempli ces Charges comme lui. Soutiendra-t-il qu'il eſt d'un âge trop avancé ? il eſt plus jeune que moi de quatre ans. Prétendra-t-il qu'il ne poſſede pas la théorie de l'Art ? il l'a étudiée des ſon enfance, & avec ſoin ; il a pris les leçons des plus habiles Maîtres, au lieu que je m'en ſuis occupé fort tard, à la dérobée, & diſtrait par beaucoup d'occupations. Je ne parle point de ſon génie, qui eſt au deſſus de tout. Lorſque je prononce un Diſcours public, on ne trouve perſonne qui ait aſſez mauvaiſe opinion de ſoi pour ne pas croire qu'il en feroit un pareil ou un meilleur ; mais dès que Craſſus prend la parole, l'homme le plus préſomptueux ne penſe pas même à l'égaler. Ainſi, Craſſus, il eſt temps que vous entriez en matiere, ſi vous ne voulez pas que vos amis ſe ſoient raſſemblés inutilement.

CRASSUS.

XC. Je paſſe ſur tous ces éloges que vous me donnez & que je ne mérite guere ; mais enfin, après vous, que puis-je dire, &

que pourroit dire tout autre à ma place? Je ne veux rien taire à mes amis ; j'ai ſouvent ouï d'habiles gens converſer ſur cette matiere, ou plutôt j'ai aſſiſté *quelquefois* à leur entretien ; car, jeté dans le Barreau dès ma premiere jeuneſſe, je ne me ſuis éloigné de Rome que pendant ma Queſture, & je n'ai profité que rarement de ces inſtructions. J'ai donc entendu, comme je vous le diſois hier, pendant mon ſéjour à Athenes, de très-ſavans hommes, & en Aſie Métrodore, diſputer ſur la Rhétorique : mais Antoine m'a ſatisfait davantage ; jamais, à mon avis, on ne traita ce ſujet avec autant de fécondité & de pénétration. Si je croyois qu'il eût oublié quelque choſe, vous n'auriez pas beſoin d'employer de ſi vives inſtances ; je vous chéris aſſez, & je ſuis aſſez poli, pour me rendre à ce que vous déſirez.

SULPICIUS.

Vous oubliez-donc le partage qu'a fait Antoine ? Il vient de nous inſtruire ſur les regles de la compoſition, & il vous a laiſſé ce qui regarde les ornemens du Diſcours.

CRASSUS.

D'abord, qui lui a donné le droit de faire ce partage, & de prendre pour lui ce qu'il aime le mieux ? D'ailleurs, ſi le plaiſir que j'ai eu de l'entendre n'a point égaré mes eſprits, il me ſemble qu'il a parlé de toutes les parties de la Rhétorique.

COTTA.

Il n'a rien dit des ornemens du Diſcours, ni de l'élocution, qualité ſi eſſencielle qu'elle a donné ſon nom à l'Eloquence (*a*).

CRASSUS.

Il a donc pris la choſe, & m'a laiſſé les paroles ?

CÉSAR.

S'il vous laiſſe ce qu'il y a de plus difficile, c'eſt une nouvelle raiſon

(*a*) *Eloquentia* vient d'*eloqui*.

pour nous de désirer de vous entendre ; ou s'il vous laisse ce qu'il y a de plus aisé, vous ne pouvez pas vous refuser à nos instances.

CATULUS.

J'ajouterai que vous l'avez promis, si nous demeurions aujourd'hui chez vous ; & ne comptez-vous pour rien votre parole ?

COTTA.

Vous l'entendez, Crassus ; quand je cesserois de vous prier, vous ne seriez pas libre pour cela : Catulus parle d'un devoir sacré ; il s'agit ici d'une infraction religieuse, que puniroient les Censeurs ; &, comme vous avez rempli cette dignité, voyez s'il vous siéroit bien de donner ce mauvais exemple.

CRASSUS.

Eh bien, je me rends ; vous faites de moi tout ce qu'il vous plaît ; mais il est tard, & je suis d'avis que nous allions nous reposer ; nous pourrons nous rassembler après midi, à moins

que vous n'aimiez mieux renvoyer la converſation à demain.

Tout le monde s'écria qu'il ne falloit point remettre l'entretien à un autre jour; que ſi Craſſus vouloit parler à l'heure même, on étoit prêt à l'écouter, ſinon qu'on ſe réuniroit dans l'après-midi.

Fin du ſecond Dialogue.

LES TROIS DIALOGUES DE L'ORATEUR.

Adreſſés à Quintus, frere de Cicéron.

SOMMAIRE DU TROISIEME DIALOGUE.

CRASSUS traite ici des ornemens du Diſcours, de la bienſéance oratoire, & de l'élocution. L'élocution conſiſte à parler purement, clairement, d'une maniere ornée & convenable au ſujet. Il traite de chacune de ces qualités en particulier, & ſur-tout de la troiſieme; il donne des regles ſur le choix & l'arrangement des termes, ſur les ex-

preſſions figurées & les métaphores, ſur la ſtructure & la combinaiſon harmonieuſe de la période ; il vient enſuite à l'action, & il indique les moyens de donner du jeu à ſa voix, à ſon geſte, & à ſa phyſionomie.

La marche de ce Dialogue, ainſi que du ſecond, eſt plus nette que celle du premier, & le ſtyle eſt encore plus agréable.

LES TROIS DIALOGUES DE L'ORATEUR,

Adreſſés à Quintus, frere de Cicéron.

TROISIEME DIALOGUE.

CICÉRON.

JE vais rapporter le Diſcours que fit Craſſus, lorſqu'Antoine eut fini le ſien : je vous avoue, mon frere, que cette converſation me rappelle des ſouvenirs amers. Dix jours après cet entretien, Craſſus, ſi recommandable par ſon génie, ſon urbanité & ſes vertus, mourut ſubitement.

De retour à Rome, le dernier jou des Jeux Scéniques, il apprit avec dou leur, que, dans une Harangue pro noncée devant le Peuple, Philippe (*a*) avoit dit pluſieurs fois, qu'*il demandoi un Conſeil plus ſage, & qu'avec un te Sénat il ne pouvoit gouverner la Ré publique.* Le matin des Ides de Sep tembre, Druſus & les autres Sénateur ſe rendirent à la Curie. Druſus, qu convoquoit l'aſſemblée, exhala ſes plain tes contre Philippe, & le dénonça comme ayant manqué de reſpect au Peres Conſcrits, dans un Diſcours pu blic. Craſſus prit la parole à cette occa ſion : vous ſavez que ſon éloquenc étoit toujours admirée; il déploy cette fois des talens bien extraordi naires; car les plus habiles connoiſſeur furent d'accord qu'il avoit, dans ſe autres Ouvrages, ſurpaſſé ſes rivaux mais qu'il venoit de ſe ſurpaſſer lui même. Il déplora l'aviliſſement & l'a bandon du Sénat; il accabla de plainte le Conſul, qui, au lieu de remplir, à l'égard de cette Compagnie, les fonc tions d'un pere & d'un tuteur ſage

(*a*) Il étoit Conſul.

vouloit, comme un brigand, la dépouiller de ſes droits & de ſa dignité; il dit enſuite : » On ne doit pas s'étonner, ſi celui qui a bouleverſé la République par ſes funeſtes avis, ſonge à la priver de nos conſeils «.

Philippe avoit de la fougue, & même de l'éloquence; il mettoit de la vigueur dans ſes répliques; lorſqu'il ſe vit preſſé de la ſorte, il s'enflamma de colere; &, pour éteindre le zele de Craſſus, il ordonna de ſaiſir quelques-uns de ſes biens (*a*). Celui-ci ſe défendit d'une maniere admirable; il ſoutint que Philippe ne le reconnoiſſant point pour Sénateur, il ne le reconnoiſſoit pas non plus pour Conſul : » Et, ajouta-t-il, après avoir dépouillé le Sénat de ſes priviléges & de ſa gloire, crois-tu m'épouvanter, en faiſant ſaiſir mes biens? Si tu veux m'empêcher de parler, il faut m'arracher la langue; & même, ſi j'étois privé de cet or-

(*a*) Le Conſul avoit droit de punir le Sénateur qui manquoit à ſes devoirs; il faiſoit ſaiſir quelques-uns de ſes biens. Antoine ſoumit à cette peine Cicéron, qui n'aſſiſta point au Sénat un jour d'aſſemblée.

» gane, j'eſſayerois encore de produire » des ſons pour m'élever contre toi «.

II. Il parla long-temps ſur ce ſujet, avec une extrême contention de corps & d'eſprit: l'Aſſemblée, qui étoit nombreuſe, ſe rangea de ſon avis, & lui fit les remercîmens les plus honorables. Il fut décidé, que » le Sénat n'avoit » jamais manqué aux conſeils & à la » fidélité qu'il devoit à la République «; & ce Décret fut inſcrit dans les Regiſtres, où tout le monde peut le lire.

Ce fut le dernier Diſcours de cet Orateur illuſtre; il ne parut plus au Sénat. Nous regardions avec attendriſſement la place qu'il y occupoit. Sa voix, ſemblable à celle du cygne, devint plus mélodieuſe aux approches de la mort. En défendant nos droits avec trop de chaleur, il ſentit au côté une douleur, accompagnée de ſueur & de friſſon: on le reporta chez lui, & nous le perdîmes le ſeptieme jour.

Trompeuſes eſpérances, fragile deſtinée de l'homme! nos vains projets échouent au moment où ils paroiſſent s'accomplir, & la tempête nous ſurprend lorſque nous découvrons le port! Tant que Craſſus ſollicita les charges

publiques, on eſtima ſon génie & ſon exactitude à remplir ſes devoirs; mais il avoit alors plus de réputation que de crédit. A peine fut-il au comble des honneurs; à peine ſe diſpoſa-t-il à jouir de ſa conſidération, que la mort vint renverſer ſes deſſeins.

Il fut pleuré de ſa famille, & tous les gens de bien le regretterent; mais la République a eſſuyé de ſi grands malheurs depuis, que les Dieux lui accorderent une faveur, en l'ôtant de ce monde; la mort fut un bienfait de leur part: il n'a pas vu nos guerres civiles, ni les diſcordes du Sénat; il n'a pas vu les premiers de nos Citoyens aſpirer à la tyrannie; il n'a pas été témoin du deuil de ſa fille, de l'exil de ſon gendre, de la fuite de Marius, & des cruautés ſans nombre qui ſuivirent ſon retour; enfin, il n'a pas été témoin de la corruption de Rome, recommandable de ſon temps par des vertus.

III. Puiſque je vous dis un mot ſur l'inconſtance de la fortune & les calamités de l'Etat, il eſt inutile de chercher des exemples ailleurs, & je dois vous parler de la deſtinée des Interlocuteurs de ce Dialogue: cet effrayant

tableau vous convaincra de plus en plus, que ce même Craſſus, pleuré par tant de monde, fut heureux de mourir. Vous ſavez que Catulus, revêtu de tous les titres de gloire, ayant demandé, ſans pouvoir l'obtenir, non la conſervation de ſes biens, mais l'exil, fut réduit à ſe poignarder. La tête d'Antoine fut expoſée ſur la Tribune aux Harangues, qu'il avoit ornée, pendant ſa Cenſure, des dépouilles des ennemis, & où il avoit défendu les intérêts de la République avec tant de fermeté; celles de Caius Julius Céſar, trahi par un Toſcan ſon hôte, & de Lucius Julius ſon frere, furent expoſées dans le même endroit, & outragées par le Peuple. Ces affreux ſpectacles n'ont point frappé les yeux de Craſſus; il eſt mort avec la République; il n'a pas eu le chagrin de voir un homme vertueux de ſa famille, Publius Craſſus, obligé de ſe tuer de ſa propre main, ni le Souverain Pontife, ſon Collegue, rougir de ſon ſang la Statue de Veſta; il auroit répandu des larmes ſur la fin tragique de Carbon, quoique Carbon fût un de ſes plus grands ennemis; & ſon cœur auroit vivement ſenti les malheurs de toute eſpece qui arriverent à Sul-

picius & Cotta. Cotta, qu'il laiſſoit dans une poſition ſi heureuſe en apparence, fut deſtitué de la charge de Tribun, & envoyé bientôt en exil. Sulpicius, parvenu au Tribunat, & corrompu par les factions, eſſaya de perdre ſes amis : il fut aſſaſſiné, & il le méritoit ; mais Rome fut privée d'un jeune Citoyen qui alloit ſe diſtinguer dans la carriere oratoire.

Ainſi, Craſſus, le Ciel prit un ſoin particulier de votre vie & de votre mort ; avec votre intégrité & votre courage, vous n'auriez point échappé à la fureur des guerres civiles ; ou, ſi la fortune eût conſervé vos jours au milieu de tant d'aſſaſſins, elle vous auroit rendu ſpectateur de nos calamités ; vous auriez déteſté la tyrannie de nos ambitieux ; & les victoires des patriotes eux-mêmes, ſouillées du ſang des Citoyens, vous auroient arraché des pleurs.

IV. Je ne puis ſonger à la deſtinée de ces grands hommes, & aux maux que j'ai ſoufferts pour avoir chéri la République, ſans dire, Quintus, que vous aviez raiſon de me détourner des querelles publiques (*a*) ; mais enfin,

(*a*) Cicéron veut parler ici des accuſations

puiſqu'il n'eſt plus temps de revenir ſur mes pas, & que d'ailleurs la gloire de mes travaux en adoucit l'amertume, recherchons ces plaiſirs innocens, qui ôtent le ſouvenir des douleurs paſſées, & qui calment les douleurs actuelles. Je tâche de conſigner à la Poſtérité un des derniers Diſcours de Craſſus, & de lui rendre un hommage qui atteſte du moins ma reconnoiſſance, s'il ne répond pas à tout le mérite de cet habile Orateur.

Les Ouvrages de Platon ſont écrits d'une maniere admirable; mais il fait parler Socrate, & on ne peut les lire, ſans imaginer que ce vertueux Philoſophe avoit encore plus de mérite que les Dialogues rapportés par ſon Diſciple. Je prie les Lecteurs de ce morceau, de faire, à l'égard de Craſſus, ce que nous faiſons envers Socrate, de lui accorder plus d'éloquence qu'ils n'en trouveront ici. Pour vous, mon frere, je ne vous demande pas la même grace; car vous

---

que ſe permettoient les Citoyens les plus zélés; de la chaleur avec laquelle on ſuivoit au Sénat & au Forum, un parti que combattoit une faction puiſſante.

avez la plus haute opinion de mes talens.

Je n'aſſiſtai point à l'Entretien que je vais rapporter, mais Cotta m'en a dit la ſubſtance ; & je fais parler Craſſus & Antoine d'après le caractere que je leur ai connu. Si on me reproche de donner au premier moins d'abondance, & au ſecond moins de ſéchereſſe qu'ils n'en avoient ; je répondrai à ces Critiques, qu'ils ne les ont pas entendus, ou qu'ils ſont incapables de les juger. Chacun d'eux, comme je l'ai obſervé plus haut, étoit doué d'un génie vaſte & éclairé ; ils cultivoient leurs talens naturels avec ſoin, & ils étoient parfaits dans leur genre : le ſtyle de l'un ne manquoit point d'ornemens, & celui de l'autre n'en étoit pas ſurchargé.

V. J'ai laiſſé les Interlocuteurs au moment où ils ſe ſéparerent afin de prendre du repos : Craſſus, durant cet intervalle, médita profondément ſon ſujet, comme il avoit coutume de le faire lorſqu'il ſe préparoit à plaider une grande Cauſe. Cotta, qui étoit inſtruit de ſa méthode, alla voir s'il ſe diſpoſoit à reprendre l'Entretien ; il le trouva couché, dans l'attitude de la

réflexion ; il ſe retira ſans interrompre ce recueillement, qui dura deux heures. Tout le monde ſe raſſembla, ſur le ſoir, auprès de Craſſus, & Céſar lui dit : Il eſt temps de faire notre promenade ; nous ne venons pas vous preſſer de tenir votre parole, mais ſeulement vous en avertir.

Craſſus ayant répondu qu'il étoit prêt à remplir ſes engagemens, on convint de ſe rendre au milieu du bois, dans un lieu qui offroit de l'ombre & du frais ; & lorſqu'ils y furent arrivés & que chacun fut aſſis, Craſſus commença de cette maniere :

CRASSUS.

J'avois bien des raiſons de ne pas prolonger notre entretien ; mais l'empire que vous avez ſur moi, & l'amitié que j'ai pour vous, ne me permettent plus de garder le ſilence ; d'ailleurs, l'exemple d'Antoine ne me laiſſe aucun prétexte ; il vous a communiqué ſes remarques ſur le fond de l'Art Oratoire, en me chargeant de ce qui regarde les ornemens du Diſcours : il a ſéparé, dans ce partage, des choſes qui

doivent toujours être réunies; car ce ſont les idées & les expreſſions qui forment un Ouvrage d'Eloquence; le ſtyle & les figures ne peuvent ſe détacher des penſées; & les penſées ne produiſent aucun effet, ſi elles ne ſont pas embellies par l'élocution.

Les Anciens avoient, ce me ſemble, des idées plus étendues que les nôtres, lorſqu'ils réuniſſoient dans un même enſemble la multitude innombrable d'objets que nous offre la Nature; ils diſoient que, dans tous les genres, chacune des parties a beſoin des autres, & que cette correſpondance mutuelle eſt néceſſaire au maintien de l'Univers.

VI. Ce vaſte ſyſtême eſt peut-être au deſſus de la conception de l'eſprit humain; mais Platon a eu raiſon de dire, comme Catulus le ſait ſans doute, que les Beaux-Arts ont une liaiſon réciproque, & cette merveilleuſe alliance frappe tous ceux qui prennent ſoin d'examiner les cauſes & les effets.

Si cette idée eſt encore trop ſublime pour nos foibles eſprits, nous devons du moins connoître l'étendue de notre profeſſion & de nos devoirs. Je vous le diſois hier, & Antoine l'a répété ce

matin plus d'une fois, l'Eloquence e une, quelque ſujet qu'elle embraſſe.

Soit qu'elle parle du ciel ou de l terre, des choſes divines ou humaines devant une aſſemblée nombreuſe o devant peu de monde ; ſoit que l'Ora teur s'adreſſe à ſon ſupérieur, à ſo égal, ou à ceux qui ſont au deſſous d lui ; à des étrangers, à ſes compatrio tes, ou à lui-même ; ſoit qu'il ſe pro poſe d'inſtruire les hommes, de les cal mer, de les émouvoir, de les exciter une entrepriſe, ou de les en détourner elle prend des routes diverſes : mais elle n'a jamais qu'une ſource ; & dès qu'elle ſe montre, elle paroît avec les même ornemens & le même cortége.

Mais puiſque nous ſommes entraînés par les opinions vulgaires, que des demi-Savans déchirent & mettent en lambeaux ce qu'ils ne peuvent embraſſer dans ſon entier, & qu'en ſéparant les idées, de l'élocution, ils détachent l'ame du corps, ſans conſidérer que la mort eſt une ſuite infaillible de cette opération ; je n'étendrai pas ici la tâche qu'on m'a fixée ; je dirai toutefois que le Diſcours le plus orné manque de mérite, s'il n'eſt fondé ſur des idées juſtes ;

&

& que les penſées n'ont jamais d'éclat, ſi elles ne ſont accompagnées des graces de l'expreſſion.

Avant de vous développer les ſtratagêmes par leſquels on embellit un Diſcours, je vais vous expoſer, en peu de mots, l'idée que je me forme de l'Eloquence.

VII. Toutes les choſes qu'on voit dans la Nature, comprennent, ſous un même genre, des eſpeces très-variées, qui nous plaiſent également : il y a une multitude de ſons qui frappent nos oreilles d'une maniere agréable, & le dernier eſt ſouvent celui qui nous fait le plus de plaiſir : il en eſt de même des couleurs qui enchantent nos yeux; elles ne ſe reſſemblent point, & on eſt embarraſſé ſur celle qui nous charme davantage. Ce raiſonnement eſt applicable encore aux autres ſens, à qui de nouveaux objets procurent toujours des voluptés nouvelles.

Il en eſt ainſi des Arts : Myron, Polyclete, & Lyſippe, excellent dans la Sculpture, & la maniere de ces Artiſtes eſt différente. Zeuxis, Aglaophon, & Appelle, ſemblent avoir atteint tous les trois la perfection, ſans que leurs

tableaux ſe reſſemblent. Si cette obſervation ſe vérifie dans ceux des Beaux-Arts qui ſont preſque muets, elle eſt bien plus juſte encore appliquée à l'Eloquence ; les Orateurs emploient les mêmes expreſſions & les mêmes figures, mais ils les varient de mille façons ; chacun d'eux en tire des beautés, & ils plaiſent & ils méritent des éloges, ſans avoir le même caractere.

On l'obſerve d'abord parmi les Poëtes, qui ont tant d'affinité avec les Orateurs : Ennius, Pacuvius, & Accius, chez les Latins ; Sophocle, Eſchile & Eurypide, chez les Grecs, obtiennent à peu près les mêmes éloges, malgré la différence de leurs manieres.

Quant aux Orateurs qui font la matiere de cet Entretien, Iſocrate eſt célebre par la grace, l'élégance, & la douceur ; Lyſias, par la délicateſſe ; Hypérides, par la fineſſe & l'eſprit ; Eſchine, par l'éclat & l'harmonie de ſon ſtyle ; Démoſthenes, par le nerf & la vigueur de ſa compoſition ; Scipion l'Africain, Lælius, Galba, Carbon, obtinrent, de leur temps, la palme de l'Eloquence, chacun dans leur genre : cependant ce qui domine dans

le premier, c'eſt la nobleſſe & la majeſté ; dans le ſecond, l'aménité & un ton aimable ; dans le troiſieme, la véhémence & la chaleur des mouvemens ; & enfin dans le dernier, la richeſſe & une élocution ſonore.

VIII. Mais pourquoi recourir à des exemples anciens, puiſque nous en avons ſous les yeux ? Y a-t-il rien de plus agréable à l'oreille, que le ſtyle de Catulus ? Son élocution eſt ſi pure, qu'il ſemble ſavoir lui ſeul la Langue des Romains ; & la nobleſſe n'y eſt jamais ſéparée de l'urbanité & de la grace : enfin, toutes les fois que je l'entends, je trouve ſa compoſition parfaite ; à mon avis, on ne peut y rien retrancher que de néceſſaire, & tout ce qu'on y ajouteroit ſeroit ſuperflu.

Céſar, que vous voyez également ici, n'a-t-il pas introduit dans l'Eloquence un genre nouveau, & qui lui eſt particulier ? Quel autre Orateur a le talent de traiter les ſujets intéreſſans, ſans ſe livrer à des mouvemens trop pathétiques ; de mettre de la douceur où la plupart mettent de la fougue ; de parler d'une maniere enjouée ſur les choſes les plus ſérieuſes ; de porter au

Barreau tout l'agrément du théatre ? J'ajouterai enfin, que ſi la grandeur de la Cauſe ne lui fait pas perdre ſa gaieté, ſes plaiſanteries ne ſont jamais baſſes.

Quant à Sulpicius & Cotta, qui ſont d'un âge à peu près égal, ils excellent tous les deux chacun dans leur genre ; mais leur maniere eſt très-oppoſée. Cotta travaille infiniment ſon ſtyle, & lui donne de la fineſſe ; il s'attache au choix & à la propriété des mots ; il ne s'écarte jamais du point de la queſtion ; il diſcerne avec ſagacité ce qu'il eſt ſur-tout eſſenciel de prouver aux Juges ; &, s'occupant moins des autres parties, il porte principalement ſon attention ſur celle-ci.

Sulpicius a reçu de la Nature de très-grandes diſpoſitions pour l'Eloquence. Il a du mouvement & de la chaleur, une voix pleine & ſoutenue, une action forte & noble, & un ſtyle majeſtueux & riche.

IX. Je ſais qu'on s'amuſe à faire des paralleles d'Antoine & de moi, & que le Public nous juge comme ſi l'on nous traduiſoit à ſon Tribunal (*a*). J'avoue qu'on

(*a*) Les Rhéteurs propoſoient aux jeunes gens

ne peut ſurpaſſer Antoine ; &, quoique je ne ſois pas content de moi, je veux bien m'arrêter ſur cette comparaiſon, pour marquer la différence extrême qui eſt entre nous deux.

Antoine a de la véhémence & de la force ; il eſt très-agité lorſqu'il parle ; il ne laiſſe aucune priſe à l'attaque ; il eſt preſſant & ſubtil ; il s'arrête ſur chaque article, & il le développe d'une maniere agréable ; il cede avec adreſſe, & pourſuit avec vigueur ; il inſpire habilement la crainte ou la pitié ; enfin il a tant de variété, qu'on n'eſt jamais raſſaſié de l'entendre.

Quoique vous me faſſiez la grace de me mettre au rang des Orateurs, je n'approche pas d'Antoine ; ce n'eſt pas à moi de vous dire quel eſt mon genre, parce qu'on ne ſe connoît point ſoi-même, & qu'on a de la peine à en concevoir une mince opinion : mais il eſt aiſé de voir que ma maniere eſt différente ; mes geſtes ſont ſimples & modérés ; les mouvemens que j'emploie

---

cette queſtion : Lequel d'Antoine & de Craſſus a le plus de talens naturels ou acquis pour l'Eloquence ?

n'ont rien de vif; j'ai toujours ſoin de tirer ma péroraiſon du corps du Diſcours; je choiſis avec un peu plus d'attention que lui mes expreſſions & mes idées, de peur qu'un ſtyle trop commun ne trompe les eſpérances de l'Auditeur, & ne le rebute.

Puiſqu'il y a des différences ſi remarquables parmi nous, & que la meſure du talent, & non la variété des genres, détermine la ſupériorité; puiſque toutes les manieres obtiennent des éloges dès qu'elles ſont parfaites: ce que je viens de dire ne frapperoit-il pas davantage, ſi nous pouvions examiner le caractere de tout ce qu'il y a maintenant, & de tout ce qu'il y a jamais eu d'Orateurs diſtingués? Ne trouveroit-on pas autant de genres que d'Orateurs? Vous croirez peut-être que ce nombre infini de manieres dans l'éloquence, dont chacune eſt eſtimable, n'eſt point aſſujetti aux mêmes regles, ni ſoumis à une ſeule théorie.

Mais vous vous tromperez. Les mêmes préceptes s'appliquent à toutes ces manieres: les Maîtres doivent d'abord étudier la tournure d'eſprit de ceux qu'ils inſtruiſent, & proportionner les leçons au caractere de leurs Diſciples; ils ont

ſouvent formé des Eleves eſtimables dans des genres divers.

Sans parler des autres Arts, celui de l'Eloquence, qui fait la matiere de cet Entretien, nous en fournit un exemple très-connu. Le célebre Rhéteur Iſocrate aiguillonnoit Ephore, & cherchoit à contenir Théopompe. L'eſprit brillant de celui-ci employoit des expreſſions trop hardies, & celui-là avoit de la lenteur & de la timidité. Il ne vouloit point qu'ils ſe reſſemblaſſent; mais il s'attacha à réprimer la ſurabondance de l'un, & à donner à l'autre ce qui lui manquoit, afin qu'ils acquiſſent tous les deux le degré de perfection analogue à leur caractere.

X. Si les regles que je vais vous donner, ne ſont pas les plus propres au genre que vous avez adopté; j'ai voulu vous avertir par ces réflexions préliminaires, qu'elles conviennent du moins à la maniere dont je fais le plus de cas.

L'Orateur, après avoir rempli les devoirs qu'Antoine lui impoſoit ce matin, doit s'occuper du ſtyle, & des ornemens du Diſcours. La premiere regle eſt de s'énoncer d'une maniere pure,

claire, élégante, & proportionnée au ſujet.

Vous n'attendez pas que je vous explique les moyens de rendre le ſtyle pur & clair. Je ne donne point ici des leçons de Grammaire, & je ne me charge pas de former à l'Eloquence celui qui ne ſait point les premiers principes de la Langue : avant de ſe faire admirer, il eſt hors de doute qu'il faut être intelligible. J'omets ces élémens de l'Art, qu'il eſt aiſé d'apprendre, & indiſpenſable de ſavoir : on les enſeigne aux enfans dans les Ecoles, & celui qui les ignore ne peut ſe faire entendre.

Je dirai ſeulement que les préceptes de Grammaire contribuent à la pureté du langage, mais qu'on l'acquiert ſurtout par la lecture des Orateurs & des Poëtes : nos anciens Auteurs ne recherchoient pas encore les expreſſions élégantes & ornées, ils employoient les plus naturelles ; & il eſt difficile de s'exprimer d'une maniere incorrecte, lorſqu'on eſt nourri de leurs Ouvrages. Il ne faut cependant pas y prendre des termes vieillis, à moins qu'ils ne forment une beauté, & il eſt néceſſaire alors de

garder la meſure dont je parlerai plus bas : parmi les mots que l'uſage n'a point proſcrits, on doit choiſir les plus convenables.

XI. Pour s'exprimer avec pureté, il ne ſuffit point d'éviter les barbariſmes & les ſoléciſmes, il faut prononcer avec un bon accent. Je parlerai ailleurs de la voix, comme faiſant partie de l'action; je veux dire ſeulement ici, qu'on ne doit pas donner aux mots un ſon affecté ou groſſier, renflé ou traînant.

Il y a ſur ce point des défauts ſi ſenſibles, que tout le monde les évite : on a ſoin, par exemple, de ne pas prendre un ſon de voix mou, efféminé ou diſcordant. Il y en a d'autres que certains Orateurs recherchent de propos délibéré : ils prennent une voix ruſtique & groſſiere, afin d'imiter la gravité des Anciens. L. Cotta (*a*), votre confrere, Catulus, ſuit ce mauvais principe; il feroit bien mieux d'imiter la douceur de votre prononciation. Je ne parle pas ici de la douceur des mots ſur laquelle la raiſon, la Grammaire, la lecture des

(*a*) Un autre Cotta que l'Interlocuteur de ces Dialogues.

modeles, & l'habitude nous éclairent aſſez, mais du véritable accent qui ſe trouve ſeulement à Athenes parmi les Grecs, & à Rome chez les Latins.

Depuis long-temps Athenes ne brille plus dans les Arts; elle ne ſe livre plus à l'étude, tandis que les Etrangers, ſéduits par la célébrité de cette ville, viennent y chercher des connoiſſances ſur tout. Mais ſi l'on prend le plus habile des Orateurs Aſiatiques, & le plus ignorant des Athéniens, l'accent de celui-ci plaira davantage; & s'il ne s'énonce pas avec autant de génie, il s'énoncera du moins avec plus de grace. Il en eſt de même des Romains. Quoique les Latins s'occupent plus que nous de la Littérature; le moins éclairé des habitans de Rome aura la même ſupériorité ſur Valerius Soranus, l'homme le plus ſavant de l'Italie.

XII. Cet accent, particulier aux Romains, ne bleſſe point l'oreille; il ne ſe fait pas trop remarquer; enfin, il eſt agréable: nous devons le ſuivre, & éviter la prononciation ruſtique des gens de la campagne, & la prononciation étrangere des habitans des Provinces.

Les femmes ſaiſiſſent plus tôt que nous

la pureté de l'ancien accent, parce qu'étant moins répandues, elles conſervent mieux les vieilles traditions. Dès que Lælia, ma belle-mere, ouvre la bouche, je crois entendre Nævius ou Plaute, tant ſa prononciation eſt ſimple & exacte; elle n'a rien d'affecté, de groſſier, de rude, ou de trop éclatant; le ton eſt doux, agréable, & ſoutenu; on voit qu'elle ne veut imiter perſonne: je juge que ſon pere & ſon aïeul parloient ainſi, & que c'eſt la véritable maniere. Lors donc, Sulpicius, qu'à l'exemple de Cotta, vous mangez les *I*, & que vous appuyez ſur les *E*, il me ſemble que vous imitez les habitans de la campagne, & non pas les bons modeles.

Vous riez; mais vous m'avez contraint de parler, & je me venge en relevant vos défauts.

SULPICIUS.

Plût à Dieu que vous me donnaſſiez cette marque d'intérêt, je me corrigerois en pluſieurs points!

CRASSUS.

Je ne ſaurois le faire qu'à mes dépens, car Antoine dit que je vous reſſemble.

SULPICIUS.

Il nous a conſeillé d'imiter ce que les différens Orateurs ont de meilleur; mais je crains beaucoup de n'avoir pris de vous que les moindres choſes : par exemple, quelques expreſſions, quelques geſtes, & les coups de pied dont je frappe la terre.

CRASSUS.

Je me garderai ſur-tout de reprendre ces choſes que vous tenez de moi; je ne veux pas qu'on me badine. Mes défauts ſont en plus grand nombre que vous ne dites; mais ſi vous en avez que vous vous ſoyez donnés vous-même, ou que vous empruntiez d'un autre que moi, je promets de vous en avertir, dès que l'occaſion s'en préſentera.

XIII. Je paſſe donc ſous ſilence la pureté du langage qu'on enſeigne aux enfans, qu'on acquiert par l'étude, par

la lecture des Poëtes & des Orateurs anciens, & dans la converſation.

Je ne m'arrêterai pas non plus ſur la clarté de la diction; vous ſavez qu'il faut être correct, choiſir le mot propre; éviter les équivoques & les phraſes embrouillées; ne pas faire des périodes trop longues; ne pas pouſſer trop loin les métaphores; mettre de la liaiſon dans les idées, & établir de l'ordre relativement au temps & aux perſonnes. Eſt-il beſoin d'ajouter autre choſe? Cette qualité me paroît facile: on dit quelquefois qu'un Client ſeroit plus intelligible que ſon Défenſeur, & c'eſt ce que je ne conçois pas.

Voyez ceux qui viennent nous charger de leur Cauſe; ils racontent ordinairement les faits avec tant de netteté, qu'on ne déſire pas d'être plus clair. S'ils chargent de leur affaire Fuſius ou Pomponius, écoutez ces Orateurs; il faut être bien attentif pour deviner ce qu'ils veulent dire. Leur Plaidoyer eſt embrouillé & confus; rien ne ſe trouve à ſa place; ils emploient une multitude d'expreſſions ſi impropres, qu'ils ne ſe reconnoiſſent plus eux-mêmes; enfin leur Diſcours, deſtiné à

éclaicir un ſujet, ne ſert qu'à l'obſcurcir. Il eſt temps de finir des réflexions qui doivent être ennuyeuſes pour Antoine & Catulus, & même pour Sulpicius & Cotta : en voici d'autres qui le ſeront peut-être d'avantage.

ANTOINE.

XIV. Vous voyez en effet que nous ne vous écoutons point; nous ſommes diſtraits, & je ne ſais comment nous laiſſons parler un homme qui répand de la fécondité ſur un ſujet ſtérile, qui donne de la grace aux matieres les plus épineuſes, & qui traite des choſes communes d'une maniere ſi neuve.

CRASSUS.

Il eſt aiſé de donner à ſa diction de la pureté & de la clarté; mais les deux autres qualités du ſtyle ſont plus difficiles, plus importantes & plus variées; elles forment le plus grand mérite de l'Eloquence, & c'eſt la ſource de l'admiration qu'excitent les habiles Orateurs. On n'admire jamais un homme parce que ſon langage eſt pur & clair; s'il manquoit à ce premier devoir, on

ſe moqueroit de lui, &, au lieu de dire qu'il enchante les eſprits, on lui reprocheroit d'avoir été mal élevé. Ainſi c'eſt un défaut capital de n'être pas intelligible & correct; mais l'on n'obtient aucun éloge, ſi l'on n'a que ce foible talent.

Quel eſt donc l'homme qui arrache des cris d'admiration, qui s'empare de toutes les facultés de l'Auditeur, & prend le caractere d'un Dieu dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent? C'eſt celui dont le Diſcours offre de la richeſſe, de la grace, du mouvement, & une ſorte d'harmonie qui approche de l'harmonie des Poëtes, qui emploie à propos les figures oratoires, & qui enfin meſure ſur la qualité des perſonnes & la nature du ſujet, les ornemens dont il fait uſage.

Antoine dit que c'eſt-là le véritable Orateur; qu'il ne faut pas donner à d'autres le nom d'éloquens, mais qu'il n'a point encore rencontré ce prodige: ainſi, moquez-vous de ces Maîtres, qu'on appelle aujourd'hui Rhéteurs (*a*), qui,

(*a*) C'eſt du temps de Craſſus, que des Grecs, établis à Rome, commencerent à donner

ne pouvant embraſſer toute l'étendue de l'Art, s'imaginent qu'avec leurs petites regles on atteint à l'Eloquence.

L'Orateur doit connoître à fond tout ce qui a rapport à l'état civil de l'homme : il doit tout étudier, s'inſtruire ſur tout, puiſque ſa profeſſion l'expoſe à traiter toutes ſortes de matieres. Il faut mettre l'Eloquence au rang des premieres vertus (*a*). Rigoureuſement elles ſont toutes égales (*b*), mais l'une a plus d'éclat & de charmes que l'autre ; & telle eſt l'Eloquence, qui meut les reſ-

---

des leçons ſur l'Art de l'Eloquence ; ils prirent le nom de *Rhetores*, *Rhéteurs*, d'un mot grec qu'ils introduiſirent dans la Langue Latine.

(*a*) Il y a dans le Texte *virtus*, qu'on rend par *vertu*, & non par *qualité*. Pluſieurs Anciens, & Quintilien, par exemple, examine ſi l'Eloquence eſt véritablement une vertu, & il dit qu'oui. Cicéron, oppoſant ici *virtus* à *vitium*, veut parler des vertus, & non des qualités.

(*b*) Les Stoïciens, dont Cicéron ſuivoit le ſyſtême, diſoient que toutes les vertus ſont égales. Cette queſtion creuſe de Métaphyſique ne porte que ſur des mots. D'après les mêmes principes, il ſoutient auſſi, dans le Livre des Paradoxes, que tous les vices ſont égaux.

ſorts de chaque paſſion ; & entraîne l'ame au but où l'Orateur veut l'amener. Plus ſon pouvoir eſt grand, plus il eſt dangereux, s'il n'eſt pas joint à la probité. Le talent de la parole, ſans la ſageſſe, devient très-pernicieux au Public ; & inſtruire ſur cette matiere des eſprits corrompus, c'eſt donner des armes à des furieux.

XV. Les anciens Grecs donnoient le nom de *Sages* à ceux qui joignoient une conduite irréprochable au talent de la parole : tels furent les Lycurgues, les Pittacus, les Solons, &, parmi nous, les Coruncanius, les Fabius, les Catons, & les Scipions, peut-être moins éclairés que les premiers, mais à qui la Nature avoit donné les mêmes diſpoſitions pour l'Eloquence & la vertu (*a*).

D'autres, tels qu'Anaxagore, Démocrite, & Pitagore, amans du repos, renoncerent aux travaux de l'Adminiſtra-

(*a*) Craſſus a déjà traité cette matiere dans le premier Dialogue ; il dit ici que la Philoſophie, ou la connoiſſance pratique de la ſageſſe, doit toujours accompagner l'Eloquence ; que les Anciens ne s'en formoient pas une autre idée, & que c'eſt par la ſuite des temps qu'on a ſéparé ces deux Arts.

tion, pour ſe livrer uniquement à la recherche de la vérité. Le goût de la retraite, & les plaiſirs tranquilles de l'étude privent les Républiques d'une foule de Citoyens qui pourroient rendre des ſervices à l'Etat.

Dans ces premiers temps, un ſeul Maître enſeignoit à bien vivre & à bien parler ; & Homere nous apprend que le même Phœnix formoit à l'*Eloquence* & à la *vertu* Achille fils de Pelée. Mais, comme les hommes laborieux, qui ſont obligés d'interrompre leur travail, cherchent à ſe divertir à des jeux déja connus, ou bien à en découvrir de nouveaux; les Philoſophes, éloignés de l'Adminiſtration, par les circonſtances ou par un goût de retraite, s'adonnerent les uns à la Poéſie, les autres aux Mathématiques & à la Muſique ; quelques-uns, comme les Dialecticiens, imaginerent des eſpeces de jeux dans les Sciences, & conſumerent leur vie dans l'étude de ces Arts inventés ſeulement pour former les jeunes gens à la politeſſe & à l'honnêteté.

XVI. Depuis cette révolution, on vit pourtant des Citoyens, occupés des affaires publiques, réunir la ſageſſe au

talent de l'Eloquence. Tels furent Thémiſtocles, Périclès, & Theramene : on en vit d'autres (tels que Gorgias, Thraſymaque, & Iſocrate), enſeigner tout à la fois, du ſein de leur retraite, l'Art Oratoire & la Morale, que vouloient s'approprier les Philoſophes. Pluſieurs, doués de beaucoup de lumieres & de talens, mais ayant une averſion naturelle pour les fonctions civiles, s'aviſerent de blâmer & de mépriſer l'Eloquence. Cette nouvelle Secte eut Socrate pour Chef. Quelque ſyſtême qu'il embraſſât, il triomphoit; & la Grece entiere, & tous les Savans, demeurerent d'accord que ce Philoſophe avoit de la juſteſſe & de la grace, de la ſagacité & de l'adreſſe, de la richeſſe & de la variété; enfin, qu'il poſſédoit ce don de la parole qu'il tâchoit de décrier. Il n'a rien écrit, mais on retrouve ſon génie dans les Ecrits immortels de Platon.

On donnoit alors le nom général de *Philoſophes* à ceux qui prononçoient des Diſcours, ou qui enſeignoient l'Art de parler en public, ou enfin qui s'occupoient de la Morale & de toutes les connoiſſances utiles. Socrate réforma

cet uſage ; il prétendit que l'Art de parler avec éloquence n'avoit aucun rapport à la théorie de la Morale (*a*). De là eſt venu l'abſurde & dangereux uſage de ne plus donner des leçons d'Eloquence dans les Ecoles où l'on enſeigne la ſageſſe.

Comme Socrate avoit parlé de toutes ſortes d'objets, il s'éleva parmi ſes Diſciples une multitude de ſectes, ennemies les unes des autres, qui ſe piquoient toutes de profeſſer la véritable Doctrine de leur Maître.

XVII. Platon forma Ariſtote & Xé-

(*a*) L'Eloquence & la Morale pratique & théorique ſont des Arts très-différens l'un de l'autre, & toutes ces réflexions de Craſſus n'étoient pas fort néceſſaires. Dans l'enfance des connoiſſances humaines, ils étoient réunis. Il eſt malheureux que l'homme éloquent ne ſoit pas toujours ſage ; mais cela eſt devenu ſi commun, qu'on ne s'en étonne plus. Caton définiſſoit l'Orateur, ou l'homme éloquent, *vir bonus dicendi peritus, un honnête homme qui a le talent de la parole* ; il fit cette définition dans un temps où il n'y avoit pas encore d'habiles Orateurs à Rome : on ne tarda pas à donner le nom d'*Orateurs* à des hommes très-ignorans ou très-corrompus.

nocrate ; l'un fut le Chef des Péripatéticiens, & l'autre donna à ſon Ecole le nom d'Académie. Antiſthene qui s'attachoit ſur-tout à acquérir la patience & la fermeté, recommandées par Socrate, a créé les Cyniques, & enſuite les Stoïciens : Ariſtippe s'en tint à la lettre des Diſcours de Socrate ſur les plaiſirs & la volupté ; & il fonda la ſecte des Cyrenaïques, qui défendirent ſes principes avec beaucoup de franchiſe (*a*). Nous voyons aujourd'hui d'autres Philoſophes (*b*) qui rapportent tout à la volupté, & qui n'oſent trancher le mot, quoiqu'ils ſoient du même ſentiment : ils s'embarraſſent dans leur obſcur ſyſtême ; & tandis qu'ils cherchent à s'envelopper du voile de la pudeur, ils rempliſſent mal les

(*a*) Ils diſoient ouvertement que le bonheur conſiſte dans les plaiſirs du corps & de l'ame. Platon (Dialogues intitulés *Philebe*, *Phedre*, & *Protagoras*) ſoutient à peu près la même choſe. Cicéron parle plus au long de ces différentes ſectes, dans les *Académiques*, *le Livre ſur la nature des Dieux*, & ſes autres Ouvrages philoſophiques.

(*b*) Les Epicuriens.

devoirs de la décence, & ne défendent pas bien leurs opinions.

Je pourrois citer de nouvelles ſectes, qui vouloient toutes deſcendre de Socrate ; tels que les Eritriens (*a*), les Eriliens (*b*), les Mégariciens (*c*), & les Pyrrhoniens (*d*) ; mais elles ſe ſont détruites elles-mêmes en ſe faiſant la guerre, & il y a long-temps qu'elles ont diſparu. Je n'examine point quelle eſt la plus raiſonnable de celles qui ſubſiſtent encore (*e*) ; mais ſi celle qui

---

(*a*) Menedemus d'Erettias, ville de l'Eubée, fut Diſciple de Platon, & fonda une ſecte, qui fut appelée des *Eritriens*.

(*b*) Erillus de Carthage fut Diſciple de Zénon, & ſes Eleves prirent le nom d'*Eriliens*.

(*c*) Euclides de Mégare, Diſciple de Socrate, fut Chef de la ſecte des Mégariciens.

(*d*) Pyrrhon d'Elée fonda la ſecte des Pyrrhoniens. Cicéron parle de ces différentes ſectes & de leurs ſyſtêmes dans les *Académiques*, *l'Entretien ſur les biens & les maux*, & ſes autres Ouvrages philoſophiques.

(*e*) Au temps de Craſſus, on ne connoiſſoit guere à Rome d'autres ſectes que celles des Epicuriens, des Stoïciens, des Péripatéticiens, & des Académiciens.

établit la volupté pour le ſouverain bien, ſemble la plus vraie à bien des gens, elle ne convient pas au parfait Orateur, qui doit ſervir de conſeil dans les affaires publiques, ſe mêler de l'adminiſtration, donner des avis ſages au Sénat & devant le Peuple, & embellir ſes Diſcours par l'éloquence. Je n'outragerai cependant pas les Epicuriens : je ne m'oppoſe point à leur bonheur ; je les laiſſe repoſer mollement dans leurs Jardins ; je leur permets de diſputer à leur aiſe ſur la volupté, & de déclamer contre le Barreau, les Magiſtratures, & les Aſſemblées du Forum. Peut-être dans ces temps de corruption n'ont-ils pas tort de vivre ainſi pour eux.

Comme je ne cherche point quel eſt le ſyſtême le plus vrai, mais le plus propre à l'Orateur, je dis qu'il ne doit pas embraſſer la ſecte des Epicuriens : je ne veux point les injurier, ce ſont de bonnes gens, & ils ſont heureux, puiſqu'ils s'imaginent l'être : je les avertis néanmoins que ſi le Sage ne doit point ſe mêler des affaires publiques, il eſt de leur intérêt de tenir cette vérité dans le ſilence ; car ſi elle devient trop générale, ils ne pourront jouir de cette

tranquillité qui a pour eux tant de charmes.

XVIII. Quoique je ne déſapprouve point les maximes des Stoïciens, l'Orateur ne doit pas non plus embraſſer leur ſecte. Je ne crains pas qu'ils ſe fâchent, car ils ne ſe mettent jamais en colere; je leur ſais bon gré d'être les ſeuls de tous les Philoſophes qui ne ſéparent point l'Eloquence de la ſageſſe & de la vertu : mais ils adoptent deux principes bien contraires à ceux dont il faut que l'Orateur ſoit pénétré. D'abord, ils donnent le nom d'eſclaves, de brigands, d'ennemis publics, & d'inſenſés, à ceux qui ne cultivent point la ſageſſe, & ils ajoutent que perſonne n'eſt véritablement ſage : comment charger d'une Harangue publique au Sénat, ou au Forum, un homme qui croit que ſes Auditeurs ne ſont ni Citoyens, ni libres, ni raiſonnables ?

Enſuite leur maniere de s'exprimer eſt ſans effet ; ils ne manquent pas de ſagacité, & peut-être y joignent-ils de la fineſſe ; mais leur élocution eſt ſeche, maigre & obſcure, & ne convient point aux Diſcours qui s'adreſſent

au

dreſſent au vulgaire. Les Romains, ou plutôt tous les Peuples du monde, regardent d'un autre œil qu'eux, la gloire, l'ignominie, les récompenſes, & les ſupplices. Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter lequel de ces ſyſtêmes eſt le mieux fondé : j'obſerve ſeulement que ſi l'Orateur débite ces opinions ſingulieres, il ne perſuadera point, que même on ne l'écoutera pas.

Il me reſte à examiner ſi l'Orateur doit embraſſer le ſyſtême des Péripatéticiens, plutôt que celui des Académiciens. Ces derniers forment deux ſectes qui portent le même nom : l'une reconnoît pour Chefs Speuſippe, neveu de Platon, Xénocrate & ſes Diſciples, Polémon & Crantor ; leurs principes ne different pas beaucoup de ceux d'Ariſtote, mais ils ont moins d'abondance & de variété que lui.

Arcéſilas, qui fut Diſciple de Polémon, & qui parloit, dit-on, avec une grace exquiſe, adopta le principe ſi répété dans les Livres de Platon & les Diſcours de Socrate ; qu'il n'y a rien de certain, & que notre eſprit & nos ſens nous trompent toujours : on ajoute

qu'il créa le premier (*a*) la méthode de réfuter le ſentiment des autres, plutôt que de prouver le ſien : il fonda la nouvelle Académie ; peu de temps après on vit ſortir de cette Ecole, Carneades, qui avoit une rapidité de génie, & une richeſſe d'expreſſions admirables. J'ai connu à Athenes pluſieurs perſonnes qui l'avoient entendu ; mais je me bornerai à vous citer deux témoins dignes de foi, Scævola, mon beau-pere, qui prit de ſes leçons à Rome, & l'illuſtre Metellus, mon ami, qui, dans ſa jeuneſſe, paſſa pluſieurs jours avec ce Philoſophe.

XIX. Comme on voit deſcendre de l'Apennin pluſieurs fleuves, dont les uns ſe jettent dans la mer Ionienne, remplie de ports & de rades, & les autres dans la mer de Toſcane, infeſtée de bancs & d'écueils ; la Doctrine des anciens Sages a ſuivi deux canaux ; celui des Philoſophes, qui recherchent le

(*a*) Une parentheſe du Texte nous apprend que cette méthode fut celle de Socrate, comme tout le monde le ſait. Il paroît que cette méthode de Socrate étoit perdue, & qu'Arcéſilas la rétablit.

repos & la tranquillité ; & celui des Orateurs, qui s'exercent dans une carriere orageuſe.

Vous réduiſez à un petit eſpace cette carriere immenſe, ſi vous croyez qu'il ſuffit à un Orateur de ſavoir nier ce qu'on objecte, ou défendre la conduite d'un accuſé en la rejetant ſur autrui, ſur l'inadvertance ou la néceſſité, en diſant qu'elle n'eſt point contraire à la Loi, ou que la Loi l'autoriſe, ou qu'elle ne mérite pas la dénomination qu'on lui donne, ou que l'action n'eſt pas intentée dans les formes ; enfin ſi vous penſez qu'il ſuffit de connoître ces petites regles des Rhéteurs, qu'Antoine ſemble avoir adoptées, & qu'il a développées avec plus d'éloquence & de fécondité que ces prétendus Maîtres de l'Art.

Mais ſi vous choiſiſſez pour votre modele l'ancien Périclès, ou Démoſthenes, que la multitude de ſes Diſcours nous a rendu plus familier ; ſi vous êtes enchanté des beautés ſans nombre qu'offrent leurs Ouvrages : il faut ſuivre les regles de Carneades & d'Ariſtote.

Avant Socrate, l'Art Oratoire, comme je l'ai dit, embraſſoit dans ſon domaine

la Morale, la Politique, la Phyſ
& toutes les parties de la Philoſo
on diſtingua enſuite les Orateur
Philoſophes; ceux-ci mépriſerent l
quence, & les Orateurs mépriſ
la Philoſophie; ils furent enſuite o
d'emprunter les uns des autres ce
auroient puiſé dans une ſource
mune, s'ils avoient voulu mainteni
aſſociation primitive.

Les anciens Pontifes, voyant le
crifices ſe multiplier, établirent
Prêtres pour avoir la direction des
quets ſacrés, quoique, ſuivant les
de Numa, les Pontifes eux-même
ſent en prendre ſoin. Ainſi les
ciples de Socrate ſe détacheren
Orateurs, & les dépouillerent du
de Philoſophes, quoique nos an
euſſent établi une alliance indiſſ
entre l'Eloquence & la Sageſſe.

XX. Maintenant je vous pr
croire que je n'ai point, dans ce
vais vous dire, la prétention de
mon portrait, mais celui de l'Or
Quoique mon pere ait pris un gran
de mon éducation, je n'ai pas po
Barreau autant de talent que vous
accordez, & je ſuis obligé d'en c

nir. Je n'ai point appris les regles de l'Art avec l'aſſiduité que je vous recommanderai. Je me ſuis livré de bonne heure à la Plaidoirie ; j'avois à peine vingt & un ans, que j'entrepris l'accuſation d'un homme célebre par ſon éloquence & la nobleſſe de ſa famille. Je n'ai eu d'autre Ecole que nos Tribunaux & nos Aſſemblées, d'autres Maîtres que l'uſage ; & nos Coutumes & nos Loix ont été mes ſeuls guides.

J'étudiai un moment, il eſt vrai, la théorie de l'Eloquence, mais ce ne fut que pendant ma Queſture en Aſie : j'appelai près de moi le Rhéteur Métrodore, qui étoit de mon âge, & dont Antoine vous a parlé. Je pris auſſi les leçons de quelques Maîtres habiles, pendant mon ſéjour à Athenes, où je me rendis en venant d'Aſie, & où je ſerois reſté davantage, ſi je ne m'étois fâché contre les habitans de cette ville, qui ne voulurent pas recommencer pour moi la célébration de leurs Myſteres, achevée deux jours avant mon arrivée. Ainſi cette étendue de lumieres que j'exige de l'Orateur, fait la critique de mon ignorance, & mon intention n'eſt pas de vous expoſer les qualités que je

réunis, mais celles que doit poſſéder l'homme éloquent.

Tous ces Rhéteurs de profeſſion ſont admirables; ils vous indiquent les divers genres de Cauſes; ils traitent de l'exorde & de la narration, comme ſi les devoirs de l'Orateur ne s'étendoient pas au delà; ils ne ſentent pas qu'il doit parler avec éloquence de tout ce qui a rapport à la Morale, & à la vie civile; à la Politique, & à l'Adminiſtration; aux Loix; & aux uſages de la République; & enfin que ſon domaine embraſſe tout ce qui regarde l'homme en général, & les hommes en particulier.

Pour moi, j'ai peu de talent naturel, & peu de connoiſſances acquiſes; j'ai ſeulement quelque habitude de l'Art; mais je ne craindrois pas de ſoutenir une diſpute contre un de ces Sages qui ont employé toute leur vie à l'étude de la Philoſophie.

XXI. Et en effet, que peut dire mon ami Velleius, touchant la volupté, qui lui paroît le ſouverain bien, que je ne puiſſe dire moi-même, ou réfuter avec une élocution plus riche? Les Stoïciens Sextus Pompée, les deux Balbus, & Vigellius qui a vécu avec Panætius,

parleront-ils de la vertu mieux que vous ou moi ?

Il n'en eſt pas de la Morale comme des autres Sciences. Il faut avoir étudié la Géométrie & la Muſique, pour en parler avec juſteſſe : la raiſon ſeule nous indique les principes de la Morale, & tout homme exercé dans l'Eloquence en parle avec plus de ſuccès que les Philoſophes. Un Orateur peu ſavant, mais doué du talent de la parole, confondra les Diſciples du Lycée & du Portique, & ſaura ſe venger du dédain qu'ils nous témoignent.

S'il ſe trouve un homme nourri des principes d'Ariſtote, qui ſoit en état de faire deux Diſcours ſur la même Cauſe, ou de ſoutenir indifféremment le pour & le contre ; s'il poſſede la méthode d'Arcéſilas & de Carneades, qui fournit des repliques à toutes les objections ; s'il a l'uſage du Barreau, & du talent pour l'Eloquence ; s'il en connoît les regles : il ſera, ſelon moi, un parfait Orateur. Sans ces dernieres qualités, il n'auroit pas aſſez d'éclat & de véhémence ; & ſans les premieres, il manqueroit de juſteſſe & d'exactitude.

Laiſſons le Rhéteur Corax (*a*) former des criailleurs importuns, & Pamphilus (*b*) faire du plus noble des Arts un jouet d'enfant. Pour nous, dont l'entretien roule ſur cette matiere, embraſſons, dans toute leur étendue, les fonctions de l'Orateur, & diſons que la connoiſſance des préceptes de la Philoſophie, ignorés de nos Docteurs, eſt au nombre de ſes devoirs.

(*a*) Corax & Tiſias furent les inventeurs des regles de Rhétorique, ou du moins les premiers Rhéteurs qui crurent former à l'Eloquence avec les regles ſeches & ſtériles dont on a tant parlé dans les Livres à Herennius, dans ceux de l'Invention, & dans les Partitions Oratoires. Craſſus fait ici un mauvais jeu de mots, que nous n'avons pas eſſayé de rendre. *Corax* eſt un mot grec qui ſignifie *corbeau*; il part de là pour dire que ce Rhéteur éleve dans ſon nid de petits corbeaux, qui prennent enſuite leur vol en criant d'une maniere importune.

(*b*) Suidas nous apprend que Pamphilus imagina des figures pour repréſenter les élémens des différens Arts. Il paroît que Pamphilus déſigna les regles de la Rhétorique avec de pareilles figures. Craſſus a raiſon de les appeler des jouets d'enfans.

CATULUS.

XXII. Je ne m'étonne plus qu'on apperçoive tant de vigueur, de richeſſe, & d'agrément dans vos Diſcours; je ſavois bien que la Nature vous a donné du génie & des diſpoſitions particulieres à l'Eloquence : je vois que vous êtes nourri des leçons de la Philoſophie, & qu'elle contribue à vos ſuccès; mais lorſque mon eſprit ſe rappelle vos travaux, & les différentes époques de votre vie, je ne conçois pas comment vous avez eu le temps de vous inſtruire; il me ſemble que vous vous êtes peu livré à l'étude; je ne ſais s'il faut vous admirer d'en avoir ſu trouver le loiſir, ou d'avoir atteint la perfection ſans le ſecours de l'Art.

CRASSUS.

Ce que vous venez d'entendre ne doit pas exciter votre ſurpriſe. Pour dire d'un Comédien qu'il ne peut réuſſir dans ſon Art, ſans s'être exercé dans la paleſtre & la danſe, il n'eſt pas beſoin que je poſſede les talens d'un Acteur; le ſens commun qui m'éclaire ſur les

difficultés de cette profeſſion, ſuffit.

Le ſens commun me ſuffit également pour vous dire l'idée que je me forme du véritable Orateur. Si je parle d'un Orateur parfait, c'eſt qu'on doit toujours enviſager un Art dans ſa perfection, dès qu'on ſe propoſe de l'analyſer. Je n'affecterai pas une modeſtie hors de propos; je ſais que vous me comptez parmi les Orateurs, & même parmi ceux qui ont du mérite; mais je ſuis bien éloigné de réunir toutes les qualités que je demande; il n'y a rien au monde de ſi grand & de ſi rare qu'un homme doué d'une parfaite éloquence, & je répondrois mal à vos déſirs, ſi je ne traitois pas de la perfection de l'Art.

Il eſt vrai, Catulus, que je ne fréquente pas aujourd'hui ces Philoſophes dont je vous parlois, & que je ne lis point leurs Ouvrages: vous l'avez remarqué; je n'ai jamais eu de loiſir, & je n'ai employé à mon inſtruction que le temps de ma jeuneſſe, & quelques inſtans dérobés à mes travaux.

XXIII. Vous dirai-je ma penſée ſur les moyens d'acquérir tant de connoiſſances? Un homme d'eſprit qui ſe deſ-

tine au Sénat, au Barreau, & au ſervice de la République, n'a pas beſoin, pour s'inſtruire, de tout le temps qu'y ont employé ces Philoſophes oiſifs, ſurpris par la mort au milieu de leurs études. Lorſqu'on s'applique à un Art, afin de l'exercer, on s'y prend d'une autre maniere que les Savans de profeſſion. Quoique Velocius, l'Inſtituteur des Samnites, ſoit très-âgé, il médite ſans ceſſe ſur ſon métier : il s'occupa des mêmes objets pendant ſa jeuneſſe : mais, comme il avoit beaucoup de pénétration, ce travail ne l'empêcha point de ſuivre le Barreau, de voir ſes amis, & de veiller à ſes affaires domeſtiques. On lui appliquoit alors ce vers de Lucilius, ſur un de ſes compatriotes :

Le Samnite eſt plein de talens ; il déploie de l'éloquence & de l'impétuoſité dans les exercices de l'Ecole.

Valerius paſſoit les jours à chanter ; & qu'auroit-il fait autre choſe ? c'étoit un Acteur ; mais notre ami Numerius Furius ne chante que rarement, ainſi qu'il convient à un pere de famille & à un Chevalier Romain, qui apprit la

Muſique dans ſa jeuneſſe. Il en eſt de même des Arts plus importans. L'un de nos Concitoyens, recommandable par ſa ſageſſe & ſes brillantes qualités, Tubéron, aſſiſtoit, même la nuit, aux leçons des Philoſophes. Scipion, ſon oncle, fréquentoit également les Ecoles de Philoſophie; & à peine s'en appercevoit-on. Il eſt donc aiſé d'acquérir toutes ces connoiſſances, ſi l'on a un bon Maître, ſi l'on ſait s'inſtruire & ſe borner aux inſtructions utiles.

Mais ſi vous voulez employer à l'étude votre vie toute entiere, votre eſprit imaginera chaque jour de nouvelles queſtions; le plaiſir de ces recherches vous inſpirera du dégoût pour les affaires publiques, & les Arts n'auront plus de bornes. Il faut réduire en pratique les connoiſſances qu'on acquiert, ne remplir ſa tête que d'idées primitives, & les paſſer en revue de temps en temps, afin de ne pas les oublier. Le déſir de s'inſtruire peut devenir une manie dangereuſe, lorſqu'on ne ſait point le réprimer. Les hommes qui ont la paſſion de la paume ou d'un autre jeu (*a*),

(*a*) Craſſus cite ici le *ludus talorum*, que les

s'y dévouent abſolument, ſans jamais atteindre à la perfection. Ceux qui, comme Titius & Brulla, viennent à bout d'y exceller, ſont fiers de leur ſuccès, & ils s'y adonnent beaucoup plus que ne l'exigent ces bagatelles.

N'imaginez donc pas que la connoiſſance des Arts ſoit d'une difficulté exceſſive, parce que des vieillards s'occupent encore de cette étude; ils ont commencé ce travail fort tard, ou ils ſont retenus par le plaiſir de l'inſtruction, ou bien la Nature leur a donné un eſprit lourd. A mon avis, l'homme qui ne ſe forme pas tout de ſuite, ne ſe formera jamais.

CATULUS.

XXIV. Je comprends fort bien votre penſée, & je l'adopte; je vois de plus, qu'un eſprit auſſi ardent que le vôtre a eu tout le temps qu'il lui falloit pour s'inſtruire.

Dictionnaires & les Traducteurs rendent par *jeux des oſſelets*, & quelquefois par *jeux de dés*; mais comme on ignore aujourd'hui les difficultés de ces anciens jeux, j'ai mieux aimé employer une périphraſe.

CRASSUS.

Continuerez-vous à me faire l'application de ce que je dis de l'Orateur? Je ſuivrai, ſi vous le voulez bien, le fil de mon Diſcours.

CATULUS.

J'y conſens volontiers.

CRASSUS.

Vous me demanderez peut-être pourquoi j'ai repris les choſes de ſi haut; voici ma réponſe : Je devois vous entretenir des deux qualités de l'Orateur qui contribuent le plus à la perfection du Diſcours. La premiere conſiſte à donner des ornemens au ſtyle; & la ſeconde, à prendre un ton convenable au ſujet : elles jettent l'une & l'autre de l'agrément & de la variété ſur une Harangue ou ſur un Plaidoyer, & elles offrent les moyens les plus ſûrs de pénétrer juſqu'à l'ame des Auditeurs.

Les reſſources que fourniſſent la chicane du Barreau & les diſcuſſions de la Tribune ou du Sénat, ſont bien min-

ces ; celles des Rhéteurs ne valent guere mieux : nous avons beſoin d'un autre appareil, pour produire de grands effets ; nous devons recueillir dans l'empire des Arts, des beautés de toute eſpece : c'eſt ainſi que, pendant mon Edilité, ne croyant pouvoir ſatisfaire le Peuple avec les objets de curioſité qui ſe trouvent dans Rome, j'en fis venir de toutes les parties du Monde ; &, comme vous êtes Edile cette année, je penſe que vous imiterez ma conduite.

Des regles qui ne ſont ignorées de perſonne, ou même l'habitude ſeule, nous éclairent aſſez ſur le choix des mots, ſur la ſtructure & la terminaiſon des périodes. Mais il eſt néceſſaire de raſſembler un fonds de beautés moins communes, de briller ſur-tout par les idées. Les Grecs modernes ignorant ces grands reſſorts de l'Eloquence, la jeuneſſe de Rome, qui étudioit ſous eux, déſapprenoit au lieu de s'inſtruire. Des Latins ſe ſont aviſés, depuis deux ans, d'établir de pareilles Ecoles. Je les interdis durant ma Cenſure (*a*), non

(*a*) Craſſus ferma les Ecoles des Rhéteurs Latins ; mais elles ſe rouvrirent dès qu'il fut

pour empêcher, comme on le diſoit, l'inſtruction des jeunes gens, mais pour prévenir une mauvaiſe inſtruction, & les effets de l'ignorance préſomptueuſe.

Les Rhéteurs Grecs (*a*), malgré la médiocrité de leurs talens, ont du moins de l'urbanité & des lumieres; mais convaincu que les nouveaux Docteurs ne donneroient à leurs Diſciples que de la préſomption, blâmable, lors même qu'elle accompagne le mérite, je crus que mon devoir de Cenſeur m'obligeoit

---

hors de place. Aulu-Gelle, liv. XV, chap. 11, dit que le Décret des Cenſeurs Domitius Ænobarbus & Licinius Craſſus, étoit conçu en ces termes : » Nous avons appris que des Latins, » prenant le nom de Rhéteurs, ont ouvert de » nouvelles Ecoles, où la jeuneſſe ſe porte en » foule & paſſe ſes jours dans l'oiſiveté. Nos » ancêtres vouloient que leurs enfans fuſſent » élevés d'une autre maniere. Cette inſtitution » nous déplaît, & ne nous paroît pas utile. » Nous avons cru devoir témoigner aux Rhé- » teurs Latins & à leurs Diſciples, que nous » la déſapprouvons «. Le Décret eſt conçu en termes bien modérés; & c'étoit ſans doute la formule d'uſage.

(*a*) Les Cenſeurs n'abolirent point les Ecoles de ces Rhéteurs Grecs.

d'arrêter le mal & de fermer leur Ecole.

Ce n'eſt pas qu'il me paroiſſe impoſſible de traiter heureuſement en latin les queſtions qui ont rapport à l'Art Oratoire ; l'excellente méthode des anciens Philoſophes Grecs peut être tranſportée dans notre Langue, & appropriée aux mœurs & au caractere des Romains ; mais il faut pour cela des hommes très-habiles, & nous n'en avons pas encore vu ; s'il s'en préſente quelque jour, on les préférera aux Savans de la Grece.

XXV. L'Orateur emploie deux ſortes d'ornemens ; les uns, répandus dans le corps du Diſcours, peuvent ſe comparer à cette carnation brillante qu'on admire ſur le viſage d'une belle femme : ils donnent aux Harangues & aux Plaidoyers un ton de nobleſſe & d'urbanité, un éclat impoſant qui attire l'admiration publique, & des charmes qui touchent les cœurs & émeuvent les paſſions. Les autres ſont des beautés particulieres, telles que les figures de mots & de penſées, ou les mouvemens pathétiques diſtribués en quelques endroits ; ce ſont

des brillans qu'on diſtingue au milieu des beautés générales (*a*).

Il faut donc que l'enſemble du Diſcours intéreſſe l'Auditeur & lui plaiſe, mais ſans lui inſpirer la ſatiété. Vous n'attendez pas de moi que je vous recommande d'éviter une compoſition deſſéchée & groſſiere; les expreſſions & les idées triviales, & les termes qui ne ſont plus de mode. Vos talens & votre âge exigent des regles moins connues.

Il eſt difficile d'expliquer pourquoi les choſes qui nous cauſent une vive impreſſion de plaiſir, ſont celles qui nous dégoûtent le plus tôt. Les nouvelles peintures ont un éclat bien ſupérieur aux anciennes; néanmoins celles-ci nous plaiſent plus long-temps, & nos yeux s'attachent de préférence à ces antiques tableaux. Une inflexion de voix délicate enchante plus nos oreilles qu'une belle harmonie; mais ſi les Muſiciens ne ſavent pas s'arrêter, tout le monde ſe récrie, juſqu'aux ignorans.

(*a*) J'aurois pu rendre ce paragraphe de Cicéron par les beautés ou les ornemens de l'enſemble, & les ornemens de détail; mais j'ai voulu traduire d'une maniere plus fidelle.

Cette remarque s'applique à tous les ſens : les parfums d'une odeur exquiſe nous raſſaſient plus tôt que d'autres moins vifs & moins fins ; on aime mieux le parfum qui s'exhale de la terre, dans un beau jour d'été, que ceui du ſafran (*a*). On s'ennuie de toucher ſans ceſſe des corps polis & délicats ; & le goût, le plus voluptueux de tous les ſens, celui qui ſavoure le mieux la douceur, avec quelle promptitude ne dédaigne-t-il pas les mets & les breuvages trop doux ? Cette ſaveur douce ne s'aſſadit-elle pas pour tout le monde ? Ainſi les choſes qui nous font une impreſſion légere de plaiſir, amenent plus tard la ſatiété.

C'eſt ce qu'on obſerve particuliérement dans les Ouvrages des Orateurs & des Poëtes : ſi toutes les phraſes ſont ornées ; ſi l'on trouve par-tout des couleurs brillantes ; s'il n'y a ni repos ni ſimplicité, ils ne plaiſent pas long-temps, & l'on

(*a*) Nous traduiſons *crocus* par *ſafran*, comme tout le monde. Quoique les ſtigmates deſſéchés de cette plante ſoient très-odorans, il y en a beaucoup d'autres d'un parfum plus exquis.

ſe dégoûte de tant de beautés. Le fard ou la recherche de la parure ſont d'autant plus à craindre en proſe & en vers, que le dégoût des ſens vient de la nature plutôt que de la raiſon ; au lieu qu'en matiere d'Eloquence l'eſprit juge ainſi que l'oreille, & réprouve ce qui eſt affecté.

XXVI. On crie ſouvent à ceux qui parlent en public : *Très-bien, à merveille* (*a*); mais je ne veux pas qu'on nous crie trop ſouvent : *Bellè, feſtivè* (*b*). Je veux que l'Eloquence arrache des cris d'admiration, mais qu'ils ne ſoient pas continus. L'Orateur doit laiſſer des ombres au tableau, afin que les couleurs reſſortent davantage.

Roſcius ne récite pas avec beaucoup de chaleur ce vers :

(*a*) Les Romains employoient, ſur-tout dans les Ecoles, ces exclamations d'applaudiſſemens, *benè, præclarè* ; mais l'Auditoire donnoit auſſi ces marques de ſatisfaction à l'Orateur qui parloit au Forum, au Sénat, ou au Barreau.

(*b*) J'aurois rendu ces mots latins par *charmans, délicieux*, ſi ces deux expreſſions, employées à tout propos, n'étoient pas devenues ridicules.

La vertu veut de la gloire, & non pas du butin (*a*);

Il ſe contient, pour mettre plus d'abandon dans celui-ci :

Que vois-je ? On envahit les Temples, le fer à la main !

Et il excite alors l'étonnement & l'horreur. Il dit d'un ton doux & tranquille en apparence :

Où demander du ſecours ?

Mais il s'anime en s'écriant :

O mon Pere ! ô ma Patrie ! ô famille de Priam !

Et ces dernieres paroles ne ſeroient pas ſi pathétiques, s'il avoit épuiſé ſes for-

---

(*a*) Ce paſſage, ainſi que les ſuivans, ſont tirés d'Hécube, Tragédie d'Ennius. Voici les vers du latin :

Nam Sapiens virtuti honorem præmium, non prædam petit.

Ecquid video ? ferro ſeptus poſſidet ſedes ſacras ?

Quid petam præſidî ?

O Pater ! ô Patria ! ô Priami domus ! ſont également tirés de la Tragédie d'Hécube.

ces dans ce qui précede. Le Poëte a ſenti cette nuance avant l'Orateur. Le même principe a guidé le Muſicien ; ſes notes, calmes d'abord, s'élevent peu à peu, & il change de meſure pour arriver à des traits du plus grand effet (*a*). L'Orateur doit diſtribuer les ornemens de ſon Diſcours ſur ce plan ; il faut que les charmes de ſon ſtyle ſoient durables, qu'il y regne une douceur qui ne ſoit ni fade ni recherchée.

Le plus mauvais Orateur peut mettre en pratique les regles qu'on nous enſeigne ſur l'élocution ; la difficulté conſiſte à trouver des penſées juſtes & nobles, ainſi que l'obſervoit Antoine ; à leur donner une forme agréable, & analogue au ſujet ; à y répandre le coloris du ſtyle & l'éclat des figures.

L'amplification ou la figure qui étend une idée en l'embelliſſant, eſt un des plus grands moyens de l'Eloquence ; elle ſert tout à la fois à relever une choſe ou à
XXVII. la déprimer. Antoine nous a dit qu'on l'emploie dans tous les endroits deſtinés à convaincre l'Auditeur : on l'emploie

(*a*) Craſſus parle ici des Muſiciens qui notoient la déclamation des Tragédies.

encore dans les développemens, lorſqu'on cherche à captiver les eſprits & émouvoir les paſſions. C'eſt dans ce dernier cas qu'elle produit des effets merveilleux, & qu'elle acheve le triomphe de l'Orateur. L'habitude de compoſer des morceaux d'éloge & de critique, qu'Antoine rejetoit d'abord, & qu'il a fini par approuver, rend cette figure très-facile. C'eſt ainſi qu'on acquiert le talent de mettre une penſée dans tout ſon jour, & de lui donner les ornemens dont elle eſt ſuſceptible.

Les lieux communs offrent à l'Orateur d'autres moyens d'orner ſon Diſcours : quoiqu'ils doivent être inhérens au ſujet, les Anciens leur ont donné le nom de lieux communs, parce qu'ils ſont applicables à toutes les cauſes de la même nature. Telles ſont ces formules d'invectives contre les vices & les crimes, contre le péculat, la trahiſon, & le parricide ; elles doivent être ſi juſtes qu'on ne puiſſe rien répliquer, & on ne doit pas s'en ſervir, à moins que le délit ne ſoit prouvé ; autrement ce ſeroient de vaines déclamations.

Pluſieurs conſiſtent à implorer la

bienveillance & la pitié des Auditeurs. D'autres offrent des moyens de ſoutenir avec fécondité le pour & le contre d'une queſtion générale. Ces derniers ſemblent être aujourd'hui du reſſort des Philoſophes (*a*). J'ai déja dit qu'anciennement on les comprenoit dans le domaine de l'Orateur ; &, en effet, il faut qu'il ſache attaquer & ſe défendre dans tout ce qui a rapport à la vertu, aux devoirs de la vie civile, aux Loix, à l'équité ; à ce qui eſt de la dignité & de l'intérêt de l'homme ou du Citoyen, à la gloire ; à l'ignominie, aux peines, aux récompenſes, &c.

Comme on nous a dépouillés d'un ſi vaſte héritage, pour ne nous laiſſer qu'un petit domaine, & que, défenſeurs du bien d'autrui, nous n'avons pas ſu conſerver le nôtre, nous ſommes obligés de recourir aux uſurpateurs qui nous ont enlevé ce que nous poſſédions à juſte titre.

XXVIII. Voici donc les regles qu'en-

(*a*) Les Péripatéticiens & les Académiciens enſeignoient à ſoutenir le pour & le contre de tous les ſujets, & ils offroient ſur cela une foule intariſſable d'idées.

ſeignent

ſeignent les Diſciples d'Ariſtote & les Académiciens : vous ſavez qu'au lieu de garder leur ancien nom de Sages, les Académiciens ont pris celui-ci d'un endroit de la ville d'Athenes où ils s'aſſembloient ; qu'on les appeloit auſſi Philoſophes, Politiques, expreſſion qui déſignoit mieux l'Adminiſtration civile, & le talent de la parole, objets de leurs travaux. Ils ſoutiennent d'abord que tous les Diſcours roulent ſur un fait particulier ; par exemple : Rome doit-elle racheter ſes Captifs, en rendant à Carthage les ſiens ? ou ſur une queſtion génerale, telle que celle-ci : Eſt-il à propos de racheter les Captifs, ou faut-il toujours les abandonner à l'ennemi ? Ils donnent le nom de *Cauſes* aux queſtions de la premiere eſpece, & ils en font trois genres, le judiciaire, le délibératif, & le démonſtratif, ou le genre de l'éloge.

C'eſt la diviſion qu'ils emploient, lorſqu'ils ſe mêlent de donner des préceptes ſur la Rhétorique ; mais ils rétabliſſent mal les anciens droits de la Philoſophie ſur ces premiers élémens de l'Eloquence ; car, en traitant ce qui a rapport aux Cauſes judiciaires, ils

empietent ſur le diſtrict aſſigné aux Juriſconſultes : Philon, l'homme le plus célebre de l'Académie, en eſt une preuve.

Ce qui appartient aux queſtions générales eſt plus de leur reſſort ; mais ils ſe contentent d'en faire le premier point de leur diviſion, ſans expliquer la nature, les effets, les genres, & les eſpeces de la theſe (*a*) : ils auroient mieux fait de n'en rien dire du tout ; cette omiſſion prouve leur ignorance.

XXIX. Je vais donc y ſuppléer. Les queſtions générales, ainſi que celles qu'on agite dans les délibérations, les Harangues, & les Plaidoyers, ont toutes rapport à la théorie ou à la pratique. A la théorie, lorſqu'on demande s'il faut aimer la vertu pour elle-même, ou pour les avantages qu'elle procure ; à la pratique, quand on examine ſi le Sage doit ſe charger des affaires publiques.

Les queſtions de théorie ſe traitent de trois manieres ; par des conjectures,

(*a*) Les Rhéteurs & les Philoſophes anciens donnoient le nom de *theſe* aux queſtions générales, comme on peut le voir dans les Ouvrages qui précedent les Dialogues de l'Orateur.

par la définition, & par les rapports de conſéquence. On emploie la premiere, lorſqu'on recherche ſi une telle choſe exiſte ; par exemple : Si le genre humain eſt ſuſceptible de ſageſſe (*a*). On emploie la ſeconde, quand on veut ſavoir quelle eſt la nature d'une choſe ; par exemple : En quoi conſiſte la ſageſſe. Enfin, on fait uſage de la troiſieme, s'il s'agit d'examiner les effets bons ou mauvais d'une telle choſe ; par exemple : Si un honnête homme peut mentir quelquefois (*b*).

(*a*) Les anciens Philoſophes outrerent tous les principes & toutes les queſtions. Les Stoïciens diſoient que l'homme ne peut jamais parvenir à la ſageſſe ; d'autres ſectes ſoutenoient qu'à la vérité la ſageſſe parfaite eſt au deſſus des mortels, mais qu'ils peuvent devenir ſages, autant que le comporte la foibleſſe de leur nature.

(*b*) Cette queſtion occupe, depuis bien des ſiecles, les Caſuiſtes & les Philoſophes. La plupart des Anciens diſtinguoient trois eſpeces de menſonges ; celui qui nuit au prochain, celui qui rend ſervice au prochain, & celui de badinage. Ils diſoient qu'un honnête homme peut faire des menſonges des deux dernieres eſpeces.

Les queſtions qui ſe traitent par la voie de conjecture, ſe ſous-diviſent en quatre eſpeces ; car on examine la choſe en elle-même : ſi le droit eſt fondé ſur la Nature ou ſur l'opinion ; l'origine de la choſe ; d'où vient l'établiſſement des Loix ou des Coutumes publiques ; les raiſons & les cauſes d'une choſe ; pourquoi les hommes les plus éclairés ont-ils des opinions ſi différentes ſur les articles les plus eſſenciels ; les changemens & les révolutions que peut éprouver une choſe ; par exemple : Si la vertu s'éteint, ou ſi elle ſe transforme en vice, lorſque nous ceſſons d'être vertueux.

Voici les ſous-diviſions de celles qui ſe traitent par la voie de définition : on recherche s'il faut donner le nom de *Loi de la Nature* à ce qui eſt utile au plus grand nombre (*a*) ; ſi c'eſt une qualité propre à l'Orateur de parler d'une maniere ornée (*b*) ; quelles ſont

(*a*) C'eſt ce que les Rhéteurs & les Commentateurs appellent définir par le genre & l'eſpece.

(*b*) Par une qualité propre à la choſe,

les choſes vraiment déſirables ; s'il y en a de trois eſpeces, telles que les biens du corps, les biens de l'ame, & les biens étrangers à l'homme (*a*) ; quel eſt le caractere de l'avare, du ſéditieux, & du glorieux (*b*).

Dans les queſtions qui ſe traitent par des rapports de conſéquence, la diſcuſſion ſe fait d'une maniere pure & ſimple : La gloire eſt-elle déſirable en elle-même ? ou, par comparaiſon : La gloire eſt-elle plus déſirable que les richeſſes ? Le premier cas offre trois ſous diviſions : on examine ce qu'il faut déſirer ou fuir ; par exemple : Si on doit déſirer les honneurs, & fuir la pauvreté : ce qui eſt juſte ou injuſte ; par exemple : Eſt-il juſte de venger les injures de ſes parens (*c*) ? ce qui eſt honnête ou hon-

(*a*) C'eſt ce qu'on nomme définir par la diviſion des parties.

(*b*) C'eſt ce qu'on nomme définir par des marques caractériſtiques. Le ſens de ces notes ſe trouve compris dans le Texte ; nous avons fait ce changement, pour diminuer la ſéchereſſe de la matiere.

(*c*) On ſait que les anciens Moraliſtes per-

teux ; par exemple : S'il eſt beau de ſe dévouer à la mort par un ſentiment de gloire.

Lorſqu'on fait uſage de la comparaiſon, on examine s'il y a de la différence entre deux choſes qu'on déſigne ; entre *craindre* & *redouter* (*a*), *un Roi* & *un Deſpote*, *un flatteur* & *un ami* ; ou laquelle des deux mérite la préférence ; par exemple : Si les Sages doivent plus eſtimer l'approbation d'un eſprit éclairé, que tous les applaudiſſemens du vulgaire. Telles ſont à peu près les remarques des Savans ſur les queſtions de théorie.

XXX. Les queſtions de pratique ſont de deux eſpeces ; elles roulent ſur les devoirs de la Morale, & par conſéquent ſur tout ce qui a rapport aux vertus & aux vices ; ou ſur les moyens de faire naître la vertu, & de détruire les paſſions par la force de l'éloquence. Les exhortations, les reproches, les

---

mettoient la vengeance perſonnelle, & même la vengeance de ſes parens.

(*a*) Il y a dans l'Original *metuere* & *vereri*, que j'ai rendus par *craindre* & *redouter*.

conſolations, les plaintes, & enfin tout ce qui eſt propre à exciter ou appaiſer les mouvemens de l'ame, dépendent de cette ſeconde diviſion.

Voilà tout ce qui regarde le genre & l'eſpece des queſtions traitées par l'Orateur. Je vous avertis que mes diviſions different, dans les détails, de celles d'Antoine; mais elles ſont les mêmes pour le fond. Les lieux communs qu'il expoſoit ce matin, offrent des argumens propres à chacun de ces cas: il y en a qui conviennent davantage à une telle affaire; & cela eſt ſi évident, qu'il n'eſt pas néceſſaire de le redire. Je paſſe donc à ce qui touche de plus près les ornemens du Diſcours, & je vais remplir la tâche que vous m'avez impoſée.

En général, les Diſcours les plus intéreſſans & les plus agréables, ſont ceux qui ramenent la queſtion à un point de vue général, & nous mettent en état de juger de toutes les Cauſes qui lui ſont ſubordonnées.

Antoine vous conſeille de prendre cette habitude, jeunes gens qui m'écoutez; il vous exhorte à franchir les bornes reſſerrées de votre Cauſe, afin de

mieux déployer vos talens & vos grandes vûes. La matiere n'eſt pas complétement traitée dans les petits Livres des Rhéteurs qui ont écrit ſur l'Eloquence; nos Entretiens de ce matin, & de cette après-midi, laiſſeront encore bien des choſes à dire : il ne ſuffit pas d'exercer ſa langue, il faut remplir ſon eſprit de toutes les beautés de l'Eloquence, & ſon ame des mouvemens oratoires qui produiſent le plus d'effet.

XXXI. Nous ſommes chargés de la noble fonction de défendre les Citoyens, de donner notre avis dans les délibérations publiques, & dans les dangers de l'Etat; tout ce qui a rapport à la ſageſſe & la politique, & dont ſe ſont emparés des ſpéculateurs oiſifs, eſt de notre diſtrict. Tandis que les affaires du Barreau, de la Tribune, ou du Sénat, nous occupent; les Philoſophes, tels que Socrate, dans le Dialogue de Gorgias, ſe moquent de nous; s'ils écrivent ſur notre Art, ils le bornent aux regles du ſtyle, comme ſi les préceptes qu'ils établiſſent touchant la juſtice, les devoirs de la Morale, & l'Adminiſtration, n'étoient pas auſſi de notre domaine.

Encore une fois, puiſqu'ils nous ont dépouillés, il faut reprendre notre bien dans leurs Ouvrages, & ramener à la pratique ces connoiſſances qu'ils perdent dans une vaine théorie ; mais gardons-nous, comme je l'ai déjà dit, de vieillir au milieu de leurs Ecoles : ſi nous n'acquérons pas tout de ſuite cette inſtruction, nous ne l'acquerrons jamais ; lorſque nous avons ſur ces objets des lumieres ſuffiſantes, ne les employons qu'avec meſure.

L'eſprit humain n'a pas aſſez de force pour deviner toutes ces grandes vérités, ſi on ne lui en montre la route ; &, d'un autre côté, elles ne ſont pas ſi cachées, qu'un homme de talent ne les apperçoive bientôt.

L'Orateur peut courir en liberté dans cette vaſte carriere ; &, dès qu'il ſe trouve par-tout au milieu de ſon domaine, il lui eſt aiſé de donner à ſes Diſcours la pompe & les ornemens de l'Eloquence. L'étendue des idées produit la richeſſe du ſtyle ; une belle penſée fait rejaillir ſon éclat ſur l'expreſſion. Si la Nature ne vous a pas refuſé du talent, ſi vous avez reçu une bonne éducation, ſi vous avez étudié votre Art,

ſi vous avez l'habitude de traiter indifféremment toutes les queſtions, ſi vous êtes nourri de la lecture des bons Ecrivains & des hommes éloquens ; il n'eſt pas beſoin de chercher dans les Rhéteurs comment il faut placer les mots & arranger vos périodes : les ornemens dont une Cauſe eſt ſuſceptible, ſe préſentent d'eux-mêmes à votre eſprit.

CATULUS.

XXXII. Grands Dieux ! quelle richeſſe, quelle variété, & quels moyens puiſſans vous offrez à l'Orateur ! Vous le faites ſortir d'une poſition obſcure, pour le remettre ſur le trône de ſes ancêtres. Vous avez raiſon ; car on ſait que les anciens Maîtres d'Eloquence, ou Orateurs, regardoient comme une partie de leur apanage, tous les objets de controverſe, & tout ce qui peut être la matiere d'un Diſcours.

L'un d'eux, Hippias d'Elide, ne ſe vanta-t-il pas aux Jeux Olympiques, devant toute la Grece, de connoître la Géométrie, la Muſique, la Grammaire, la Poéſie, la Phyſique, la Morale, la Politique, enfin tous les Arts libéraux,

& même les Arts mécaniques; d'avoir fait de ſes propres mains, ſon habit, ſa chauſſure, & l'anneau qu'il portoit au doigt.

Sans doute il pouſſa trop loin le goût de l'inſtruction; mais on peut juger avec quel zele les premiers Orateurs étudioient les Arts libéraux & les Sciences, puiſqu'ils ne dédaignoient pas d'apprendre les Arts mécaniques.

Eſt-il beſoin de vous parler de Prodicus (*a*), de Thraſymaque (*b*), de Pro-

(*a*) Prodicus de l'Iſle de Cos, fut tout à la fois Phyſicien, Philoſophe, & Rhéteur; il vécut à Athenes, au temps de Socrate & de Gorgias: on l'accuſa de corrompre la jeuneſſe, & il fut condamné à boire la ciguë; il déshonora ſon Art & ſes talens par l'avarice. Les Anciens ont beaucoup parlé de ſa Harangue à cinquante drachmes, parce qu'il falloit payer cinquante drachmes pour l'entendre.

(*b*) Thraſymaque de Calcédoine, ville de Bithynie, fut Rhéteur & Phyſicien. Cicéron dit, dans le Livre de l'Orateur, qu'il fut inventeur du nombre oratoire; mais que la meſure, & l'enchaînement harmonique de la phraſe, ont fait depuis de grands progrès. Thraſymaque donnoit peu de combinaiſon à la meſure des ſyllabes & des mots.

tagoras (*a*), qui, dans leur ſiecle, ont prononcé tant de Diſcours, & laiſſé tant d'Ecrits, même ſur les Sciences naturelles ? Que dirai-je de Gorgias ? Il joue, dans un Dialogue de Platon, le rôle d'un Orateur qui eſt confondu par Socrate : mais cette défaite eſt imaginaire ; ou, ſi ce triomphe eſt réel, Socrate étoit plus habile Orateur que lui. Dans le même Dialogue, Gorgias propoſe de parler avec abondance ſur toutes les matieres qu'on voudra lui indiquer. C'eſt le premier qui ait mis au choix de l'Aſſemblée les ſujets de ſes Diſcours ; & c'eſt auſſi le ſeul à qui la Grece, par reſpect, ait érigé à Delphes une ſtatue d'or (*b*).

(*a*) Protagoras d'Abdere, ville de Thrace, après avoir étudié la Philoſophie naturelle ſous Démocrite, ſe livra à la Rhétorique, & fut le premier Rhéteur qui donna des leçons pour de l'argent, & qui reçut le nom de *Sophiſte*. Les Anciens appeloient de ce nom ceux qui enſeignoient la Philoſophie ou la Rhétorique, par oſtentation ou par intérêt.

(*b*) Les ſtatues qu'on érigeoit à Delphes, en l'honneur de ceux qui avoient rendu des ſervices à la Patrie, tels que les meurtriers des

Les Maîtres d'Eloquence que je viens de nommer, & d'autres encore qui vécurent au même temps, furent très-habiles; d'où l'on peut conclure avec vous, Craſſus, que parmi les Anciens, le domaine de l'Orateur étoit plus étendu, & inſpiroit plus de vénération.

Vous méritez, ce me ſemble, autant d'éloges que nos modernes Rhéteurs Grecs méritent de blâme: quoiqu'élevé parmi les Latins & dans la Langue Latine; quoiqu'abſorbé par les affaires publiques & vos affaires domeſtiques; quoique chargé, comme Sénateur, du gouvernement de la Terre; vous avez trouvé moyen de vous inſtruire ſur tous les Arts, & de perfectionner par la théorie & des vûes nouvelles, cette éloquence que vous déployez au Sénat & au Barreau: ces Rhéteurs Grecs, au contraire, nés au ſein des Lettres, n'ayant d'autre profeſſion que d'enſeigner, jouiſſant de beaucoup de loiſir, au lieu d'augmenter les découvertes de leurs aïeux, ne ſavent pas les conſerver.

Tyrans, les grands Généraux, & les Citoyens diſtingués, étoient ordinairement dorées, ou incruſtées d'or.

CRASSUS.

XXXIII. L'Eloquence n'eſt pas le ſeul des Arts qui ait perdu de ſa gloire en perdant de ſon étendue. Croyez-vous qu'au temps d'Hippocrate, on diſtinguât les Médecins, les Chirurgiens, & les Oculiſtes? Lorſqu'Euclide & Archimede écrivoient ſur la Géométrie; Damon (*a*) & Ariſtoxene (*b*), ſur la Muſique; Ariſtophane de Byzance (*c*),

(*a*) Platon dit, dans le troiſieme Livre de la République, que Damon découvrit le rithme muſical; & dans le Dialogue de Lachès, qu'il fut Diſciple d'Agathocle; que ſes talens ne ſe bornoient pas à la Muſique, qu'il parloit avec élégance ſur tout.

(*b*) Ariſtoxene de Tarente prit des leçons de Muſique de ſon pere, & Xénophile le Pythagoricien, & Ariſtote, lui enſeignerent la Philoſophie. Il laiſſa des Ouvrages ſur la Muſique, la Philoſophie, & l'Hiſtoire. Après ces deux Muſiciens, l'Art, comme la Géométrie après Euclide & Archimede, ſe ſous-diviſa en pluſieurs branches; &, depuis cette époque, un ſeul homme n'étudia guere qu'une de ces branches.

(*c*) Ariſtophane de Byzance, qui fut Diſciple de Callimaque, de Zénodote, & de Denus, fit

ou Callimaque (*a*), ſur la Littérature agréable ; n'embraſſoient-ils pas chacune de ces parties, ſans la morceler, comme on a fait depuis ?

J'ai ſouvent ouï dire à mon pere, & à celui de ma femme, qu'autrefois les Romains qui aſpiroient à la réputation de Sages, embraſſoient dans leurs études tout ce qu'on connoiſſoit alors. Ils me citoient l'exemple d'Ælius, que Manilius a ſuivi de notre temps. Ces deux hommes reſpectables ſe promenoient au milieu du Forum, & offrant leurs conſeils à tous les Citoyens, ils donnoient un libre accès à quiconque vouloit les aborder. On les alloit trouver dans la Place publique & dans leurs maiſons ; on demandoit leur avis ſur des points de Droit, & ſur toutes ſortes d'affaires ; ſur le mariage d'une fille, l'achat d'un terrein, la culture d'un champ, &c.

---

des progrès ſi ſinguliers dans la Grammaire, qu'il paſſoit pour ne rien ignorer de ce qui a rapport à cet Art.

(*a*) Callimaque de Cyrene fut Diſciple d'Hermocrate ; il fit des vers de toutes les meſures & dans tous les genres. C'eſt le même dont il nous reſte des Hymnes.

Les connoiſſances du vieux Craſſus, de Coruncanius, & de Scipion l'Africain, biſaïeul de mon gendre, ne furent pas moins vaſtes ; ces Sages avoient été Souverains Pontifes, & on les conſultoit ſur toutes les choſes divines & humaines. Ils ne refuſoient leur ſecours à perſonne ; & dans la paix, & dans la guerre, au Sénat, & au Forum, leur zele éclairé ne ſe ralentiſſoit jamais.

Caton n'avoit peut-être pas la politeſſe d'Athenes, ni toutes les lumieres des Grecs. Mais d'ailleurs, que lui manquoit-il ? Il étoit habile Juriſconſulte, & il ſavoit de plus défendre une Cauſe au Barreau ; il ſe livroit avec la même ardeur à l'étude de l'Eloquence, & à celle des Loix. La célébrité qu'obtinrent ſes Plaidoyers en faveur des Particuliers, ne l'empêcha pas de ſe charger des affaires de la République. Jamais Citoyen n'eut autant de crédit ſur le Peuple ; il fut tout à la fois excellent Sénateur, & grand Général. Il compoſa des Ouvrages ſur tout ce qui pouvoit être utile aux Romains de ſon temps (*a*).

(*a*) Parmi la foule d'Ouvrages qu'il laiſſa,

Aujourd'hui on arrive aux dignités, ſans connoiſſances & ſans moyens; on gouverne la République, & on n'a pas le moindre talent. Si dans la foule des Candidats il s'en trouve un qui ait des lumieres, elles ſe bornent à un ſeul objet, à la bravoure guerriere, & à l'Art Militaire; s'il a la réputation de connoître les Loix, il n'en ſait qu'une partie, car perſonne n'apprend le Droit Sacré; s'il eſt renommé pour ſon éloquence, elle conſiſte à crier & parler beaucoup; enfin on ne réunit plus la pratique des différentes vertus à l'inſtruction ſur les Beaux-Arts.

XXXIV. Mais je reviens aux anciens Grecs, dont nous ne ſaurions nous paſſer dans cet Entretien; car c'eſt parmi eux qu'on doit chercher des connoiſſances, ainſi qu'on trouve des vertus parmi nous. La Grece eut, à la même époque, ſept Sages, qui tous gouvernerent leur Patrie, ſi l'on excepte Thalès (*a*). Peut-on citer à cette épo-

---

on ne connoît plus guere que les *Origines des Villes d'Italie*, quelques Diſcours, & un Livre ſur l'*Agriculture*.

(*a*) Solon gouverna les Athéniens, Périandre

que un homme plus éclairé & plus éloquent que Piſiſtrate ? On dit qu'il donna aux Poëmes d'Homere l'ordre que nous leur voyons aujourd'hui. Il fut, il eſt vrai, un Citoyen dangereux, mais rien n'égaloit ſon talent pour la parole (*a*), & ſes lumieres.

Périclès (*b*) avoit une éloquence ſi admirable qu'il charmoit les Athéniens, lors même qu'il combattoit leur opinion. L'ancienne Comédie, malgré les traits de ſatire dont elle l'accabla, convint que les Graces repoſoient ſur ſes levres, & nous ſavons qu'il laiſſoit dans l'ame de ſes Auditeurs des aiguillons qui les agitoient long-temps. Cet Orateur célebre ne prit point de leçons de

---

les Corinthiens, Cléobule les Lydiens, Chilon les Lacédémoniens, Bias les Prianiens, Pittaque les habitans de Mytilene.

(*a*) Les Anciens n'étoient pas d'accord ſur le nom de celui qui raſſembla les vers d'Homere, & qui leur donna l'ordre qu'ils conſervent encore : Platon dit que ce fut Hipparque, fils de Piſiſtrate.

(*b*) Il dépouilla les Athéniens de leur liberté, par ſa ſeule éloquence, ſans recourir à la force des armes.

ces Maîtres qui apprennent à criailler à l'heure (*a*), mais d'Anaxagore, renommé par ſes vaſtes connoiſſances, ſur tout ce qu'il importe à l'homme de ſavoir.

Critias & Alcibiade, qui furent de mauvais Citoyens, mais qui avoient de l'inſtruction & de l'éloquence, eurent Socrate pour Maître. N'eſt-ce pas Platon qui apprit toutes les Sciences à Dion de Syracuſe ? C'eſt ce Philoſophe qui, en le formant au talent de la parole, lui inſpira des ſentimens généreux, & lui donna le courage de délivrer ſa Patrie (*b*). Timothée, fils du célebre Général Conon, bon Capitaine lui-même, & très-éclairé, étudia ſous Iſocrate ; Epaminondas, le plus grand

(*a*) Les anciens Rhéteurs exerçoient leurs Ecoliers à faire des déclamations qui duroient deux ou trois poudriers ; au Barreau, le poudrier fixoit auſſi le temps accordé aux Avocats.

(*b*) Dion de Syracuſe, Philoſophe Platonicien, étoit frere d'Ariſtomaque, femme de Denis le premier, Tyran de Sicile ; échauffé par les conſeils de Platon, il chaſſa du trône le fils de ce Tyran, & rendit la liberté à ſa Patrie. Il fut tué bientôt après, par ſes complices.

peut-être des Grecs, ſous Lyſias ; Agéſilas, ſous Démophon ; Philolaüs, ſous Architas de Tarente : tous ces Maîtres, ainſi que Pytagore qui répandit les lumieres dans la partie de l'Italie appelée la Grece, ſuivirent la méthode de Platon.

XXXV. Je vois que ces Inſtituteurs anciens donnoient à leurs Eleves toutes les connoiſſances propres à un homme d'Etat. Ceux à qui la Nature accorda la force & les talens néceſſaires pour haranguer ou plaider avec ſuccès, ſe diſtinguerent par leur éloquence ; mais ils n'eurent point de Maîtres particuliers ſur cet objet.

Iſocrate réduiſit l'Eloquence aux froides beautés du langage ; Ariſtote le voyant entouré de Diſciples célebres par leur nobleſſe, changea ſa méthode (*a*), & faiſant uſage d'un vers de Philoctete, il dit :

Je rougis de me taire, & d'entendre Iſocrate (*b*).

(*a*) Ariſtote avoit donné juſqu'alors des leçons de Philoſophie, ſans rechercher beaucoup l'élégance du ſtyle.

(*b*) Le ſens du vers de Philoctete eſt : *J'ai honte de me taire, & d'entendre des Barbares.*

Il embellit & orna ſes leçons, & il enſeigna tout à la fois l'Art Oratoire & les autres Sciences. Philippe, Roi de Macédoine, le nomma Précepteur d'Alexandre ; il le crut en état d'apprendre à ſon fils la Morale, la Politique, & la Philoſophie, en même temps que l'Eloquence.

Si l'on veut donner le nom d'Orateur au Philoſophe qui connoît tous les ſecrets de l'Eloquence, & qui ſait en faire uſage ; ou celui de Philoſophe à l'Orateur qui réunit les connoiſſances & la ſageſſe au talent de la parole : je ne m'y oppoſe point. J'exige néanmoins une condition ; je déſire qu'on avoue que les lumieres ſans le talent de s'énoncer avec grace, & la facilité de s'énoncer avec agrément ſans les lumieres, méritent peu d'éloges. Si j'avois à choiſir, j'aimerois mieux la ſageſſe ſans l'élocution, que le mérite de l'élocution ſans la ſageſſe.

Mais l'Orateur éclairé l'emporte-t-il ſur le Philoſophe ? Je répondrai qu'oui : c'eſt une queſtion de mots qu'il eſt aiſé de réſoudre d'après les obſervations précédentes. Si l'Orateur éclairé poſſede les connoiſſances du Philoſophe, il eſt

clair qu'il eſt ſupérieur au Philoſophe privé du mérite de l'élocution.

Craſſus ſe tut un inſtant, & tout le monde garda le ſilence; Cotta prit enſuite la parole.

COTTA.

XXXVI. Je ne me plains pas de ce que vous nous inſtruiſez ſur ces matieres; vous faites plus que vous n'aviez promis. Vous vous écartez néanmoins de votre plan; vous en étiez aux moyens d'embellir le Diſcours, & vous fixiez à quatre les qualités qu'il doit réunir; vous avez déja parlé de la clarté & de la pureté du langage, rapidement il eſt vrai, mais nous avons ſaiſi vos idées. Il vous reſte donc à traiter ce qui regarde les ornemens & la bienſéance.

A l'inſtant où vous entriez en matiere, un élan de votre eſprit, ſemblable à une tempête, vous a jeté vers la haute mer : vous avez embraſſé toutes les Sciences, &, quoique le temps ne vous ait pas permis d'expliquer à fond leur théorie, je me ſuis cru au milieu de ces Sages qu'on appeloit Académi-

ciens. Je ſouhaite, comme vous l'avez dit ſouvent, qu'il ne ſoit pas néceſſaire de conſacrer ſa vie entiere à l'étude de leur doctrine, & que les connoiſſances dont ils s'occupent s'acquierent tout de ſuite ; mais ſi elles offrent plus de difficultés, & ſi j'ai moins d'eſprit que vous ne l'avez cru, je ne me découragerai pas avant de ſavoir de quelle maniere on ſoutient le pour & le contre de toutes les queſtions.

CÉSAR.

Vous aſſurez, Craſſus, que ces connoiſſances s'acquierent bientôt, ou qu'elles ne s'acquierent jamais, & c'eſt l'endroit de votre Diſcours qui me fait le plus de plaiſir. Si ces belles découvertes, auxquelles vous avez donné tant d'éloges, paroiſſent au deſſus de mon eſprit, je ne m'obſtinerai point à perdre mon temps, & je me contenterai des inſtructions que je puis recueillir auprès des Maîtres de Rome.

SULPICIUS.

Quant à moi, je me paſſerai d'Ariſtote, de Carneades, & des autres Philoſophes ; croyez, ſi vous le voulez, que

je ſuis incapable de ſaiſir leurs préceptes, ou que je les mépriſe ; l'uſage du Barreau me ſuffit pour arriver au degré d'éloquence que j'ambitionne ; il me reſte beaucoup de choſes à ſavoir, mais je tâche de les apprendre, lorſque j'en ai beſoin, pour les Cauſes dont je ſuis chargé.

Si vous n'êtes point fatigué, Craſſus, & ſi vous n'êtes pas importuné de nos demandes, parlez-nous des moyens d'orner un Diſcours. Lorſque j'ai déſiré de vous entendre, c'étoit afin de connoître les ſecrets de l'Eloquence, & non pour perdre l'eſpoir de devenir un bon Orateur.

CRASSUS.

XXXVII. Je ne puis vous dire que des choſes communes, & que vous ſavez déja : ne trouve-t-on pas une foule de Rhéteurs qui les enſeignent de vive voix & par écrit ? J'obéirai pourtant ; je vous expoſerai en peu de mots les réflexions que j'ai faites, & je finirai par vous conſeiller de recourir aux Maîtres de Rhétorique, ſur ce qui regarde les détails de l'élocution (*a*).

(*a*) Les Commentateurs croient que Craſſus

Le

Le Diſcours eſt compoſé de mots qu'on peut enviſager en eux-mêmes, ou dans leur rapport avec le tiſſu de la phraſe ; & de ces deux manieres ils contribuent à l'ornement. Les mots ſont propres, ou figurés, ou nouveaux (*a*).

Parmi les termes propres, l'Orateur doit éviter les expreſſions ignobles & vieillies, & n'employer que des mots éclatans, ſonores, & pleins. Il ne doit pas employer indifféremment ceux-ci. Il doit adopter ceux qui plaiſent davantage à l'oreille ; quand on a contracté l'habitude de s'énoncer avec ſoin, on a ſur cela de grandes facilités.

---

veut parler ici des lettres, des ſyllabes, de la nature & de la formation des mots. Au reſte, Cicéron traite fort au long, dans le Livre de l'Orateur, de l'harmonie & de la mélodie du langage, du rithme, & du nombre oratoire.

(*a*) Les Anciens, & ſur-tout les Romains, faiſoient dans leurs Poëmes & leurs Ouvrages d'Eloquence, beaucoup plus de mots nouveaux que nous. Il ſeroit aiſé d'en citer une multitude d'exemples. Je me contenterai de deux : Térence eſt le premier Ecrivain qui employa le terme d'*obſequium*, & Cicéron celui de *ſicatitas*.

Les ignorans eux-mêmes diſent tous les jours : Cet Orateur *parle bien ;* celui-là *parle mal :* ils ne ſavent point les regles de l'Art, mais ils prononcent d'après le goût naturel. Ce n'eſt pas un grand mérite d'échapper aux défauts dont je vous avertis : mais les expreſſions nobles & les termes agréables à l'oreille, ſont le fondement de l'Eloquence. Je vais tâcher de vous dire comment on peut embellir l'édifice qu'on éleve ſur cette baſe.

XXXVIII. L'Orateur embellit ſon Diſcours avec des mots ſimples, lorſqu'il ſe ſert à propos d'expreſſions qui ne ſont pas du langage ordinaire, qu'il crée lui-même, ou qui ſont figurés.

Les Poëtes emploient plus librement que les Orateurs, les expreſſions que leur vétuſté ou leur pompe ont rejetées du langage ordinaire. Mais les mots poétiques produiſent quelquefois un bon effet dans un Diſcours en proſe. Ainſi en diſant avec Cœlius, *quâ tempeſtate* (au lieu de *quo tempore*) ; *Pœnus in Italiam venit* ; ou *ſoboles*, au

(*a*) Ce paſſage eſt tiré de l'Hiſtoire Punique.

lieu de *proles ; effari*, au lieu de *nuncupari ; rebar*, au lieu d'*opinabar*, &c. &c. on donne au ſtyle de la dignité, & un caractere antique qui inſpire de la vénération.

Il y a des expreſſions nouvelles qui ſont heureuſes ; on les forme en réuniſſant pluſieurs mots, comme dans ces vers :

Tum pavor ſapientiam mihi omnem exanimato EXPECTORAT (*a*).

Num non vis hujus me VERSUTILOQUAS *malitias* (*b*) ?

Vous voyez que *verſutiloquas* & *expectorat* ſont des mots nouveaux qu'on a créés en réuniſſant *verſutus* & *loquor*, & *ex* & *pectus*. Il y en a d'autres qu'on forme par l'altération d'un ſeul mot, comme *ILLE SENIUS, INDIGENITALIS*..... (*c*) *BACCARUM*

(*a*) Ce premier vers eſt tiré d'Ennius.

(*b*) Celui-ci eſt Nonius Marcellus.

(*c*) Il y a une faute dans l'édition de Barbou : au lieu de *Dii genitales*, il faut lire *indigenitalis*, mot nouveau, qui vient d'*indigena*. Les

UBERTATE INCURVESCERE (*a*).

L'uſage des mots figurés eſt très-étendu. La diſette des Langues l'introduiſit autrefois, mais bientôt on y trouva de l'agrément. Il en eſt comme des habits que les hommes prirent d'abord pour ſe défendre contre la rigueur des ſaiſons, & qu'ils ne tarderent pas à faire ſervir à leur parure. Quand l'idiôme manquoit d'un mot, on y ſuppléoit par des expreſſions métaphoriques : elles ſont devenues ſi communes, & elles font tant de plaiſir, que les payſans eux-mêmes diſent *gemmare vites*, *luxuriem eſſe in herbis*, *lætas ſegetes*. Ces termes métaphoriques ſuppléent aux mots propres qui ne ſuffiſent pas, & ils répandent du jour ſur la choſe qu'on veut énoncer, en la rapprochant d'une autre.

Quelques-unes de ces expreſſions figurées ſont des reſſources imaginées par l'indigence ; mais il y en a pluſieurs

---

autres Textes ne portent pas non plus *ille ſenius*, mais *ille ſenſus diſertus*, *indigenitalis*, tout de ſuite.

(*a*) *Incurvescere*, d'*incurvo*. Cette portion de vers eſt tirée d'un vieux Poëte.

qui n'annoncent pas la diſette de la Langue, & qu'on emploie afin d'embellir le Diſcours. Je vais vous parler des différentes eſpeces de celles-ci, & des moyens de les découvrir.

XXXIX. Quelquefois on met dans une phraſe un mot qui paroît y être déplacé : ſi ce mot ſeul exprime une ſimilitude, s'il préſente à l'eſprit un rapport juſte, l'expreſſion figurée eſt agréable ; mais s'il ne produit pas cet effet, il faut le rejeter. On ſe propoſe ordinairement alors de jeter du jour ſur ſon ſujet. Par exemple :

Inhorrescit mare,
Tenebræ conduplicantur, noctiſque & nimbûm occæcat nigror,
Flamma inter nubes coruſcat, cœlum tonitrû contremit,
Grando mixta imbri largifluo ſubita præcipitans cadit,
Undique omnes venti erumpunt, sævi exſiſtunt turbines
Fervit æstu pelagus (*a*).

(*a*) Cicéron dit, dans le Livre de la Divination, que ces vers ſont de Pacuvius ; au lieu de faire une note, pour montrer les ex-

Le Poëte a employé preſque par-tout des expreſſions figurées, pour donner plus d'éclat au morceau.

La métaphore ajoute quelquefois de la force à l'expreſſion, & découvre mieux les replis de l'ame. Ainſi un ancien Poëte dit heureuſement d'un homme qui mettoit de l'obſcurité dans ſes Diſcours, pour qu'on ne pénétrât pas ſes deſſeins :

Quandoquidem iſte CIRCUMVESTIT *dictis*, SEPIT *ſedulò* (*a*).

Il y a des métaphores qui donnent au ſtyle une grande préciſion, telles que celle-ci : *ſi telum manu fugit.* On ne pouvoit pas exprimer d'une maniere plus conciſe l'inattention de celui qui décoche un trait ſans le vouloir.

Je me ſuis ſouvent demandé pourquoi les expreſſions figurées plaiſent

---

preſſions métaphoriques qui ſe trouvent dans ces vers, je me ſuis contenté de les marquer en gros caracteres.

(*a*) *Circumveſtit* eſt emprunté des parties du corps qu'on couvre, pour qu'on ne les voye pas; & *ſepit*, des *ſeptis*, des remparts qui cachent quelque choſe.

davantage que les mots propres. D'abord elles ſont indiſpenſables en quelques occaſions : ainſi on a été obligé d'employer le mot *pes*, pour déſigner la corde qui ſoutient la partie inférieure de la voile ; *nexum* de *vinculi nexu*, pour déſigner les obligations civiles qu'on contracte avec certaines formalités, & *divortium* (*a*), pour déſigner le divorce. Mais lors même que la Langue offre une multitude de termes propres, les mots figurés, amenés avec art, font plus de plaiſir. Cela provient, ſelon moi, de ce qu'il y a une ſorte d'eſprit à rebuter les choſes triviales, pour en chercher d'autres qui ne ſont pas communes ; de ce qu'on promene l'imagination de l'Auditeur, ſans l'égarer ; de ce qu'une expreſſion métaphorique retrace une choſe toute entiere ; ou enfin, de ce que les métaphores parlent aux ſens, & principalement à celui de la vue, le plus vif de tous. XL.

Ces expreſſions *ODOR urbanitatis*, *MOLLITUDO humanitatis*, *MUR-*

(*a*) Le mot *divortium* eſt ici métaphorique, parce qu'il déſigne la ſéparation d'un homme & d'une femme *qui in alias vias divertunt.*

MUR maris, & *DULCEDO orationis*, s'adreſſent aux ſens de l'odorat, du toucher, de l'oreille, & du goût. Celles qui frappent les yeux font beaucoup plus d'impreſſion, car l'image préſentée à l'eſprit, met en tableau ce que nous ne pouvions appercevoir autrement.

Il n'eſt rien dans la Nature qu'on ne puiſſe déſigner par une expreſſion métaphorique; car toutes les choſes étant ſuſceptibles de comparaiſons, on peut en tirer un mot figuré qui jette du jour ſur la phraſe en énonçant cette ſimilitude.

Parmi les défauts qu'on doit éviter dans les métaphores, je remarquerai d'abord les comparaiſons inexactes, telles que celle-ci d'Ennius.

Cœli ingentes FORNICES (*a*).

(*a*) *Fornix* ſignifie préciſément une *voûte*. Cette métaphore, rejetée par Cicéron, n'eſt pas aujourd'hui réputée défectueuſe : les meilleurs Poëtes François diſent *la voûte des cieux*; & je ne conçois pas comment l'Orateur Romain pouvoit déſapprouver cette expreſſion, qui eſt juſte à l'œil, & même qui l'eſt rigoureuſement pour chaque hémiſphere.

On dit que le Poëte, pour juſtifier ſon expreſſion, produiſit ſur la ſcene une ſphere; mais une ſphere ne reſſemble pas à une voûte (*a*).

La métaphore qui eſt dans ces vers eſt plus juſte.

Vive, Ulyſſes, dum licet,
Oculis poſtremum lumen radiatum RAPE.

Le Poëte n'a pas dit *cape, pete;* ces deux mots annonceroient l'eſpoir de vivre plus long-temps; au lieu que *rape* déſigne mieux la brièveté de la vie, & convient davantage à l'expreſſion antérieure *dum licet.*

XLI. Il ne faut pas non plus tirer les métaphores de trop loin. J'aime mieux *SCOPULUM patrimonii*, que *SYRTIM patrimonii* (*b*); *VORAGINEM bono-*

(*a*) Non ſans doute; mais la partie des cieux qui domine notre hémiſphere, eſt la ſeule dont parlent les hommes; l'autre eſt pour eux comme ſi elle n'exiſtoit pas: elle reſſemble à une voûte; & on peut même dire en Phyſique, que le globe eſt couvert de toute part par une immenſe voûte.

(*b*) Les Syrtes étoient des écueils de la Méditerranée ſur la côte d'Afrique.

rum, que *CHARYBDIM* (*a*) *bonorum;* car l'eſprit ſaiſit plus aiſément les objets qui ont frappé nos yeux, que ceux dont nous avons ſeulement ouï parler.

Une belle métaphore devant frapper les ſens, il ne faut pas qu'elle ait rien de groſſier, ni de mal-honnête; ainſi je ne veux point qu'on diſe *CASTRATAM* (*b*) *eſſe Rempublicam*, par la mort de Scipion l'Africain, ni que Glaucia eſt le *STERCUS curiæ.*

Je ne veux pas non plus qu'elle ſoit au deſſus ou au deſſous du ſujet: ainſi je ne puis ſouffrir *TEMPESTAS comeſſationis*, parce que l'image de la tempête eſt trop grande pour un repas ou une orgie; ni *COMESSATIO tempeſtatis*, parce que le bruit & l'agitation d'un feſtin n'approchent point du fracas d'une tempête.

C'eſt auſſi un défaut d'employer une expreſſion figurée plus foible que le mot propre.

(*a*) On ſait que Carybde & Scilla ſont deux gouffres près de la Sicile.

(*b*) On avoit employé cette expreſſion, parce qu'à la mort de Scipion l'Africain, la République perdit ſa vigueur.

Quidnam eſt, obſecro? quid te adiri ABNUTAS *?*

Le mot propre *vetas*, *prohibes*, *abſterres*, valoit mieux. En effet. ce vers s'adreſſe à un homme qui avoit dit auparavant :

Illico iſtic,
Ne contagio mea bonis, umbrave obſit (*a*).

Si la métaphore eſt trop dure, il eſt à propos de l'adoucir. Je ne dirai point que Caton, en mourant, laiſſa *le Sénat orphelin.* J'adoucirai l'expreſſion, en ajoutant *pour ainſi dire* ou *preſque ;* car la métaphore doit être modeſte, & annoncer que, ſi elle ſe trouve dans un lieu étranger, elle y eſt entrée, non pas de force, mais parce qu'on l'en a priée.

Les métaphores ornent ſinguliérement le ſtyle ; & comme rien ne jette plus d'éclat ſur le Diſcours, on en fait beaucoup d'uſage. Il y en a qui ne con-

(*a*) Il eſt ici queſtion d'un homme de mauvaiſe humeur, qui avertit les paſſans de ne pas l'aborder, & qui veut s'éloigner tout de ſuite, de peur que ſon malheur ne devienne contagieux aux gens de bien.

ſiſtent pas dans une ſeule, mais dans pluſieurs expreſſions figurées. L'allégorie eſt de ce genre. En voici des exemples.

Neque me patiar iterum
Ad unum ſcopulum & telum claſſem Achivûm
offendere (*a*).

Erras, erras; nam exſultantem te & præſidentem tibi
Repriment valida Legum habenæ, atque
imperii inſiſtent jugo (*b*).

Vous voyez qu'on emploie des termes propres à l'objet qui ſert de comparaiſon, mais on ne les prend pas à la lettre.

XLII. Prenez garde de tomber ici dans l'obſcurité; car ce que vous diriez

(*a*) Ces vers ſont d'une ancienne Tragédie. L'allégorie eſt tirée du danger que courut la flotte des Grecs, lorſque Nauplius, pere de Palamede, la conduiſit au naufrage, par eſprit de vengeance. En voici le ſens : *Je ne m'expoſerai plus au péril que j'ai déjà couru.*

(*b*) Cette ſeconde allégorie eſt tirée d'un courſier indompté. En voici le ſens : *Les Loix & l'Adminiſtration réprimeront ton audace.*

alors ſeroit une énigme, & non pas une allégorie.

Puiſque nous en ſommes aux figures de mots, je parlerai de l'hypallage, qui tranſpoſe ou change les mots & leur conſtruction, pour les rendre plus agréables. Par exemple : *Hypall*

AFRICA terribili tremit horrida terra tumultu (*a*).

L'Afrique eſt priſe ici pour les Africains. Le Poëte ou l'Orateur ne créent pas alors les expreſſions, comme dans ce paſſage :

Mare SAXIFRAGIS undis.

Il n'emploie pas non plus des termes métaphoriques, comme dans

MOLLITUR mare (*b*).

Les mots ſont propres ; on ſe contente de leur donner un autre arrangement, afin qu'ils aient plus de beauté.

(*a*) Ce vers eſt d'Ennius.

(*b*) Ces deux parties de vers ſont auſſi tirées d'Ennius.

Voici d'autres exemples.

Deſine, Roma, tuos hoſtes....

&

Teſtes ſunt CAMPI *magni* (*a*).

De la métonymie.

Il y a d'autres expreſſions figurées qui ennobliſſent le ſtyle ; lorſqu'on dit, par exemple, *Mars* pour la guerre, *Cérès* pour les fruits ou les productions des champs, *Bacchus* pour le vin, *Neptune* pour la mer, la *Curie* pour le Sénat, le *Champ de Mars* pour les Comices, *les armes & les traits* pour la guerre (*b*).

C'eſt la même figure lorſqu'on déſigne les hommes vertueux ou méchans, par les vertus ou les vices. Ainſi on dit : LE LUXE *s'empara de cette maiſon ;* L'AVARICE *y pénétra ;* LA FIDÉLITÉ *vient de triompher ;* LA JUSTICE *acheva le reſte.* Vous voyez que ces tournures embelliſſent le ſtyle.

(*a*) *Campi* déſigne ici ceux qui étoient dans les campagnes.

(*b*) Cicéron n'analyſe point ici toutes ces figures avec la ſubtilité & les ſous-diviſions des anciens Rhéteurs ; il parle à des hommes verſés dans l'Art.

Il y en a d'autres voiſines de celles-ci, qui ſont moins élégantes, mais qu'il ne faut pas dédaigner, lorſque, par exemple, on donne aux mots un ſens plus ou moins étendu que dans leur acception propre. Ainſi, on dit *parietes* ou *tecta* (*a*), pour déſigner l'édifice entier; ou les *eſcadrons*, pour exprimer toute la cavalerie du peuple Romain : le *ROMAIN trembloit*, *même après la victoire*, pour annoncer la frayeur de tout le Peuple : ou bien, *nous fûmes ETRANGERS, & nous ſommes ROMAINS*, en appliquant la phraſe à un Etranger qui venoit d'obtenir le droit de Citoyen. *La ſynecdoque.*

XLIII. Quelquefois on ſemble faire un abus des mots, en adoptant une expreſſion qui convient à d'autres objets : la figure n'eſt pas alors auſſi élégante que la métaphore; mais elle n'eſt pas dépourvue d'agrément, & elle eſt d'un *La catachreſe.*

(*a*) Nous citons ces exemples en latin, parce qu'en les traduiſant en françois, ils perdroient leur juſteſſe. Peut-être dit-on quelquefois les *murailles* & les *toits*, pour déſigner les maiſons; mais ces deux mots de *murailles* & de *toits* ne forment pas auſſi ſouvent une figure agréable que le *parietes* & *tecta* des Latins.

uſage plus ordinaire. Ainſi on dit : *GRANDIS oratio* pour *magna*, & *minutus animus* pour *parvus* (*a*).

Vous voyez que toutes ces figures peuvent ſe réduire à la métaphore ; car les allégories ſont des métaphores qui roulent ſur une phraſe entiere ; & la métonymie, la ſynecdoque, & la catachreſe, ſont des métaphores véritables.

Je reviens donc au principe établi plus haut ; les beautés d'expreſſion, relatives aux mots en eux-mêmes, réſultent des termes qui ont vieilli, mais que l'uſage tolere encore ; des mots nouveaux, agréables à l'oreille & à l'eſprit, formés de la réunion de pluſieurs termes, ou de l'altération d'un ſeul ; ou enfin des expreſſions figurées, qui, ſemblables aux étoiles parſemées dans le ciel, répandent de l'éclat ſur le Diſcours.

Il me reſte à parler de la compoſition du ſtyle, qui embraſſe la ſtructure de la phraſe & la forme de la période. Il faut

(*a*) La catachreſe eſt ici expliquée d'une maniere très-vague ; les Rhéteurs, & principalement M. Dumarſais, dans ſon Livre des Tropes, en parlent d'une maniere plus claire & plus approfondie.

d'abord arranger les mots de maniere qu'on n'y trouve point d'hiatus ou de concours qui bleſſe l'oreille. Lucilius, qui avoit ce mérite, ne laiſſe pas de s'en moquer ; il introduit dans ſes ſatires mon beau-pere Scævola, qui s'adreſſe à Albucius, & qui lui dit :

Comme les termes de vos phraſes ſont artiſtement rangés ! ils reſſemblent à une marqueterie.

Le même Poëte ſe moque enſuite de moi, en faiſant dire à Scævola :

J'ai un gendre qui s'appelle Craſſus ; ſachez qu'il range des mots auſſi bien que vous.

Pourquoi ne m'a-t-il pas épargné ? Je mets du prix à l'élégance de la phraſe. Je voudrois même rendre mon ſtyle plus doux que celui d'Albucius, & c'eſt pour cela que le Satirique me plaiſante comme il plaiſante tout le monde.

Malgré ſes railleries, il faut conſtruire ſes phraſes d'une maniere coulante & agréable ; vous en viendrez à bout, ſi vous aſſemblez les expreſſions avec art, & ſi vous avez ſoin que le choc des lettres ne produiſe pas des ſons trop ouverts.

XLIV. Lorſqu'on a rempli ce pre-

Langue, ils prennent toutes les formes qu'on veut leur donner.

On en tire des vers égaux ou de grandeur inégale, & dans la proſe ils offrent une multitude infinie de combinaiſons. Les expreſſions qu'on emploie dans le Diſcours ordinaire, au Barreau & ſur le Théatre, ne ſont point différentes les unes des autres (*a*); ſemblables à une cire molle, elles prennent, ſous les mains du Poëte & de l'Orateur, une variété innombrable de figures, & le ſtyle devient ſublime ou pompeux, ſimple ou tempéré. C'eſt ainſi que l'élocution ſe proportionne au ton qui convient, & que nous la varions de la maniere la plus propre à charmer l'oreille & ſéduire ceux qui nous écoutent.

Ici, comme dans beaucoup d'autres choſes, un arrangement utile eſt accompagné de la nobleſſe & de la grace; c'eſt pour le maintien de l'enſemble & l'avantage de toutes les parties, que

(*a*) Il n'y avoit donc pas dans la Langue Latine, comme dans les Langues Angloiſe & Italienne, des expreſſions pompeuſes conſacrées uniquement à la Poéſie.

l'Univers eſt tel que nous le voyons : le Ciel eſt d'une forme ronde ; la Terre eſt au milieu, ſoutenue dans les airs par ſon propre poids ; le Soleil tourne autour, & s'approche ou s'éloigne peu à peu de chacun des tropiques ; la Lune, dans ſon cours & dans ſon déclin, emprunte la lumiere de cet aſtre ; & les cinq autres Planetes achevent leur révolution avec un mouvement plus ou moins rapide. Ce ſpectacle eſt aſſervi à des regles ſi préciſes, que la moindre altération détruiroit l'harmonie générale ; & il eſt ſi beau, qu'on ne peut rien imaginer de plus impoſant & de plus magnifique.

Examinez la figure de l'homme & des animaux ; chacune des parties eſt utile & agréable, & le tout annonce une intelligence habile, & non l'ouvrage du haſard.

XLVI. Les arbres n'ont-ils pas un tronc, des rameaux, & des feuilles, qui ſervent tout à la fois à leur conſervation & à leur beauté ?

Si nous paſſons des ouvrages de la Nature à ceux de l'Art, le tillac, la pouppe, la proue, les antennes, les voiles, & les mâts ne ſont-ils pas néceſſaires dans un navire ? Cependant

ils lui donnent tant de grace, qu'ils paroiſſent plutôt deſtinés à plaire aux yeux qu'à ſauver le bâtiment du naufrage. Les colonnes qui ſoutiennent les Temples ou les Portiques, ſont auſſi élégantes qu'utiles. Le comble du Capitole eſt d'une beauté impoſante, mais c'eſt la néceſſité qui l'a conſtruit. Il falloit trouver un moyen de faire écouler les eaux; l'Art en a découvert un qui nous étonne par ſa nobleſſe; & ſi l'on bâtiſſoit un Temple dans les cieux, où il ne pleut point, il manqueroit quelque choſe à ſa grandeur, s'il n'avoit pas un faîte d'une forme ſemblable à celui du Temple de Jupiter (*a*).

Il arrive de même que les formes de la période, imaginées par le beſoin, offrent de la grace & de la beauté. C'eſt la néceſſité de reprendre haleine,

(*a*) Le Capitole fut, dans ſon principe, un Temple de Jupiter : on y ajouta enſuite deux ailes, l'une dédiée à Junon, & l'autre à Minerve; mais il conſerva toujours le nom de *Temple de Jupiter*. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi l'idée de Cicéron eſt bien juſte, & ſi la forme du comble du Capitole étoit le véritable modele du ſommet des édifices, même pour les Habitans des Cieux.

qui a établi les repos, & les membres de la phraſe; & ils ſont ſi agréables, que nous ne pourrions ſouffrir un Orateur dont les poumons ſeroient aſſez forts pour prononcer un Diſcours ſans reſpirer un ſeul moment. Les ſons qui fatiguent les poitrines ordinaires, déplaiſent à l'oreille. La plus longue période XLVII. eſt donc celle qui peut ſe prononcer d'un ſeul trait; mais l'Art ne permet pas toujours de lui donner cette étendue.

Votre Ariſtote, Catulus, ne veut pas que l'Orateur ſe ſerve trop ſouvent de l'iambe ni du trochée (*a*); ils ſe préſentent d'eux-mêmes, & on n'a pas beſoin de les chercher; mais ces pieds ſont trop courts, & il en réſulte un ſautillement qui bleſſe l'oreille. Il recommande les metres héroïques, tels que le dactyle, l'anapeſte, & le ſpondée (*b*), & il avertit qu'on ne doit

(*a*) L'iambe eſt une breve & une longue; & trois breves compoſent le trochée. Les Anciens leur donnoient le nom de *metres comiques*, parce qu'on les employoit ſur-tout dans la Comédie.

(*b*) Le dactyle eſt compoſé d'une longue &

guere employer de ſuite plus de deux de ces pieds, de peur que la proſe tombe dans le rithme du vers, ou qu'elle en approche. Deux de ces pieds placés à l'entrée de la période, de maniere qu'ils forment deux temps, produiſent un effet agréable.

Ariſtote aime beaucoup le pæan, dont on diſtingue deux eſpeces; l'une compoſée d'une longue & trois breves, comme *deſinite*, *incipite*, & *comprimite*; & l'autre de trois breves & d'une longue, comme *domuerant*, *ſonipedes*: ce Philoſophe déſire qu'on commence la phraſe par le premier, & qu'on la finiſſe par le ſecond. Le pæan de la ſeconde eſpece eſt preſque égal au cretique, non par le nombre des ſyllabes, mais par l'effet qu'il produit ſur l'oreille, maniere de juger qui eſt beaucoup plus ſûre. Vous ſavez que le cretique eſt compoſé d'une longue, d'une breve,

---

deux breves; l'anapeſte, de deux breves & une longue; & le ſpondée, de deux longues. C'eſt Craſſus qui parle ici; Cicéron eſt d'un autre avis dans le Livre de l'Orateur; il dit que le metre héroïque a quelque choſe de trop impoſant pour la proſe.

& d'une longue : ce vers vous en donnera des exemples :

Quid petam præſidî, aut exſequar ? quóve nunc (*a*)?

L'Orateur Fannius commence ainſi un de ces Diſcours : *Si, Quirites, minas illius.* L'Auteur Grec que je viens de citer, croit ce pied plus propre qu'un autre à terminer les périodes, car il veut qu'on finiſſe ordinairement par une ſyllabe longue.

XLVIII. Ce ſoin nous oblige à moins de combinaiſons que les Poëtes ; le metre & la meſure du vers les contraignent à renfermer la penſée dans un eſpace d'une grandeur préciſe ; il ne faut pas qu'il y ait rien de trop long ni de trop court. La proſe eſt plus libre ; des principes rigoureux ne reglent point ſa marche ; & ſi elle a des entraves, elle ſe les impoſe à elle-même. Je crois, avec Théophraſte, que l'harmonie de la proſe la plus travaillée ne doit pas être auſſi ſenſible que celle du vers.

Cet Ecrivain penſe qu'après le vers

(*a*) Ce vers d'Ennius, (dans la Tragédie d'*Hécube*) eſt compoſé de quatre cretiques.

commun (*a*), les Poëtes imaginerent l'anapeſte, dont l'expreſſion a quelque choſe de plus libre & de plus grand; & que, pour ſe donner plus de facilité, ils créerent enſuite le dityrambe (*b*), dont les meſures ſont répandues dans tous les morceaux de proſe où il y a de la richeſſe & de la pompe.

Tous les ſons meſurés par des intervalles égaux formant des nombres qui plaiſent à l'oreille, & les mêmes combinaiſons, introduites dans le Diſcours, y produiront un effet agréable, pourvu qu'elles ne ſoient pas trop continues. Si nous mépriſons ce vain flux de paroles, qui ſe précipite en déſordre de la bouche d'un homme étranger au ſentiment

(*a*) On ne ſait pas ſi Craſſus entend ici par vers commun le vers héroïque, que les Poëtes employerent d'abord pour célébrer les Héros, ou le vers ïambique, très-communs dans les Comédies qu'on jouoit à Rome. Les vers ïambiques étoient compoſés principalement d'ïambe.

(*b*) La verſification du dityrambe étoit très-libre, & affranchie de la plupart des regles anciennes : les Poëtes y plaçoient pluſieurs mots dont ils ne faiſoient qu'un ſeul, & ils en tiroient des meſures propres à ſurprendre l'oreille.

de l'harmonie, c'eſt que l'oreille veut être flattée, & que nous tenons ce goût de la Nature.

Il n'eſt point de nombre ſans eſpace terminé : le nombre, dans le Diſcours, eſt une étendue coupée en portions égales ou inégales, & marquée dans la prononciation par des temps plus ou moins ſenſibles. On peut le comparer à la goutte d'eau qui tombe du toit d'eſpace en eſpace, & non pas au ruiſſeau qui coule continuement & ſans interruption. Si les mots ſont plus agréables lorſqu'ils marquent ſur leur paſſage des temps fixes, il faut s'occuper avec ſoin de la combinaiſon de ces pauſes. Quand elles ſont trop courtes à la fin de la phraſe, on briſe le cercle de la période ; car les Grecs diſent que la période décrit un cercle. Ainſi les membres de la phraſe doivent avoir un rapport ſymétrique ; les derniers doivent être égaux aux premiers, & même quelquefois un peu plus longs ; leur chute prolongée produit un bon effet ſur l'oreille.

XLIX. Telles ſont les remarques des Philoſophes Grecs que vous aimez, Catulus ; je cite les inventeurs de tant

de belles choſes, afin que vous ne m'imputiez pas ces bagatelles (*a*).

CATULUS.

Ce que vous venez de nous apprendre ne doit pas être traité de bagatelles; on ne peut rien dire de plus élégant, ni de plus fin.

CRASSUS.

Mais je crains que ces jeunes gens ne s'exagerent la difficulté de ces regles; & comme les Rhéteurs ne les enſeignent pas dans leur Ecole, j'ai peur qu'on ne m'accuſe d'y mettre trop de prix.

CATULUS.

Ne croyez pas que nous attendions

(*a*) Les ſecrets de l'élocution ne ſont point des bagatelles; ils forment la partie la plus importante de l'Art d'écrire, & particuliérement de l'Eloquence. Cicéron paſſa ſa vie à les étudier. C'eſt l'heureuſe combinaiſon des mots qu'il a mis dans tous ſes Ouvrages, qui fait ſa gloire: mais, du temps de Craſſus, les Romains ignoroient ces élémens de l'élocution, & voilà pourquoi il en parle avec tant de réſerve. Les regles ſur la facture de la phraſe ſont plus développées dans le Traité de l'Orateur.

de vous des obſervations triviales; nous ſommes contens de vos idées & de vos tournures agréables; & je vous réponds de l'approbation de toute l'Aſſemblée, comme de la mienne.

ANTOINE.

Pour moi, je l'avoue, j'ai trouvé l'homme éloquent que je cherchois (*a*); mais je me garderai bien de vous donner les éloges que vous méritez, de peur de vous interrompre, & d'employer mal à propos les momens deſtinés à cet entretien.

CRASSUS.

On acquiert une diction nombreuſe & périodique, en s'accoutumant à déclamer & à écrire beaucoup; ce dernier moyen, utile à toutes les parties de l'Art, perfectionne principalement celle-ci. La peine n'eſt pas auſſi grande qu'on l'imagine. Nous ne ſommes point ſoumis aux entraves des Muſiciens & des

(*a*) Antoine, après avoir expoſé toutes les qualités néceſſaires à l'Orateur, a dit plus haut qu'il n'avoit point encore trouvé d'homme éloquent..

Poëtes; il ſuffit d'éviter le débordement de ceux qui parlent ſans goût, & de mettre dans la proſe des repos bien choiſis : il ne faut pas toujours employer des périodes très-arrondies; il convient ſouvent de les diviſer en membres de peu d'étendue, mais chacun de ces membres doit avoir une ſorte de meſure ou de cadence.

Que la variété des pieds (*a*) ne vous effraie pas : ils ſe préſenteront d'eux-mêmes, ſans que vous preniez la peine de les chercher, ſi, en écrivant ou en parlant, vous contractez l'habitude de terminer vos périodes d'une maniere heureuſe, & de les commencer par des metres libres & majeſtueux, tels que l'héroïque, le pean de la premiere eſpece, & le cretique. Il faut auſſi que les finales ſoient variées d'une maniere ſenſible; car leur conſonnance bleſſe toujours l'oreille. Lorſqu'on a diſpoſé avec ſoin les nombres du commencement & de la fin des phraſes, l'arrangement de ceux qui ſe trouvent au milieu n'exige pas beaucoup d'attention; je vous ré-

(*a*) Il y a dans le Texte, que le pean & le metre héroïque ne vous effraient pas.

pete que la période ne doit être ni trop courte, ni trop alongée.

L. La terminaiſon des périodes exige encore plus de travail que le commencement ; car c'eſt d'après la fin qu'on juge de ſa perfection. Dans le vers, tout eſt également remarqué ; & on apperçoit une faute de quantité, quelque part qu'elle ſe trouve ; au contraire dans une phraſe en proſe, le dernier membre frappe ſur-tout les Auditeurs, & il en eſt peu qui jugent les premiers avec rigueur ; il eſt donc à propos de les varier habilement, afin de captiver l'eſprit & l'oreille.

Si la phraſe n'eſt pas très-courte, il eſt bon de placer à la fin deux ou trois pieds d'une meſure différente ; tel que le chorée (*a*), l'héroïque, ou le peau de la derniere eſpece, qu'Ariſtote recommande en cette occaſion. On évite ainſi la monotonie, & la période n'a point un air recherché.

(*a*) Le chorée s'appelle plus ordinairement *trochée*, & il eſt compoſé d'une longue & d'une breve, ainſi qu'on l'a dit : *arma* eſt un chorée.

Puiſqu'Antipater le Sidonien (*a*), dont Catulus peut vous parler, car il l'a entendu, étoit venu à bout, à force d'exercice, de compoſer ſur le champ des morceaux très-longs en vers hexametres, ou en vers de toute autre meſure; l'habitude n'apprendra-t-elle pas aux Orateurs à mettre du nombre & de l'harmonie dans leur proſe?

Ne ſoyons pas étonnés que le vulgaire apperçoive les beautés ou les défauts de la diction; l'inſtinct eſt admirable en tout, mais principalement en ce qui regarde les effets du ſtyle & de l'Eloquence. Les hommes, ſans avoir aucune connoiſſance des regles, remarquent ce qu'il y a de bon & de défectueux dans les Arts. S'ils ne ſe trompent point ſur le mérite des tableaux, des ſtatues & des autres ouvrages de cette eſpece, ils diſcernent mieux encore la juſteſſe & l'agrément des mots, des nombres, & des tons de la voix; car le

(*a*) Pline parle d'Antipater au Liv. VII de ſon Hiſtoire Naturelle. On voit qu'il y avoit des Improviſateurs chez les Anciens. Comme les regles de la Poéſie étoient alors très-difficiles, leur talent doit étonner davantage que celui des Italiens.

ſentiment de la mélodie eſt imprimé dans l'ame de tout le monde, & perſonne n'en eſt tout-à-fait dépourvu.

Il eſt peu de gens qui ſachent les ſecrets de la Poéſie & de la Muſique; & cependant les nombres du ſtyle & les inflexions de la voix font impreſſion ſur chacun. Si un Acteur alonge ou raccourcit un vers, toute l'aſſemblée ſe récrie. Il en eſt de même des Muſiciens qui chantent faux, ils ſont chaſſés du théatre par la multitude, & même par les autres Muſiciens.

LI. Quoiqu'il y ait une grande différence entre les Diſcours de l'ignorant, & ceux de l'homme éclairé, on eſt ſurpris que leur maniere de juger differe ſi peu. Les Arts ont leur principe dans la Nature, & il eſt de leur eſſence d'émouvoir & d'enchanter les hommes. Un ſtyle nombreux & une voix intéreſſante ne manquent jamais de produire de l'effet; car nous obſervons tous qu'une belle élocution & des ſons agréables nous réveillent, nous échauffent, nous calment, nous inſpirent de la langueur, de la joie ou de la triſteſſe. C'eſt dans les vers & le chant que le pouvoir de l'harmonie & de la mélodie eſt le plus

ſenſible. Nos ancêtres, & Numa lui-même, Prince éclairé, ne négligerent pas cette reſſource, comme on le voit par les vers des Saliens (*a*), & les flûtes & les hautbois des banquets ſolennels (*b*). La Grece leur en donnoit l'exemple, & je regrette que vous n'ayez pas préféré un entretien ſur ces matieres, à tous ces petits détails ſur l'arrangement des mots & la compoſition du ſtyle.

Le Peuple apperçoit une faute d'harmonie dans la proſe comme dans le vers; mais il pardonne à l'Orateur, & il n'a point d'indulgence pour le Poëte. Il y a peu de temps qu'on s'occupe à Rome du ſoin d'arrondir les périodes, & de leur donner toute l'harmonie dont elles ſont ſuſceptibles; vous n'ignorez pas que des hommes qui ont des prétentions à l'Eloquence, négligent encore ce genre de beautés. Les Anciens, qui ne le con-

(*a*) Les Saliens couroient les rues en chantant des vers à l'honneur de Mars: ils inſpiroient aux Romains une ardeur martiale, ainſi que Tyrtée l'inſpiroit aux Spartiates.

(*b*) Numa introduiſit les flûtes & les hautbois dans les banquets célébrés en l'honneur des Dieux, afin de donner à ces fêtes quelque choſe de plus auguſte & de plus ſacré.

noiſſoient pas, recherchoient néanmoins une ſorte de cadence; ils faiſoient correſpondre deux ou trois mots, & quelquefois un ſeul, à un pareil nombre jeté dans un autre membre de la phraſe (a). Malgré l'enfance de l'Art, ils ſavoient que l'oreille aime l'égalité dans les inciſes, & les pauſes qui reviennent après les mêmes intervalles.

LII. J'ai dit à peu près tout ce que j'ai cru appartenir aux ornemens du Diſcours; j'ai parlé des beautés qu'on peut tirer des mots, conſidérés en eux-mêmes, ou dans le rapport de l'un à l'autre; j'ai parlé de la ſtructure de la période, & de l'harmonie que donnent les nombres au langage. Si vous me demandez maintenant quel doit être le caractere général de l'élocution, ou le coloris du ſtyle, je répondrai qu'il y a trois genres de coloris; le coloris harmonieux & ſavant, le coloris ſimple qui a de la vigueur malgré ſa ſimplicité, & le coloris tempéré qui tient des deux autres. Le coloris doit toujours

(a) En voici des exemples : *Vicit pudorem libido, fregit timorem audacia. Ignorare malum, cognoſcere bonum.*

avoir quelque choſe de brillant ; mais ne faites pas dire que votre Diſcours eſt fardé.

Enfin l'Orateur, ſemblable aux Gladiateurs, qui ne penſent pas ſeulement à porter des coups & à parer ceux qu'on leur porte, mais encore à ſe mouvoir avec grace, doit donner de l'agrément à ſon ſtyle, en y jetant des figures.

Les figures de mots & les figures de penſées ſont preſque innombrables, comme vous le ſavez ; il faut obſerver que les premieres s'évanouiſſent, ſi l'on change les expreſſions, & que les ſecondes ſubſiſtent toujours, quelques mots qu'on emploie. Vous faites uſage des ſecrets de l'élocution, & il eſt inutile de vous répéter qu'ils ſe réduiſent tous à employer ſouvent des termes métaphoriques, quelquefois des expreſſions nouvelles, & de temps en temps des expreſſions qui vieilliſſent, mais qui ſont heureuſes ; à conſtruire la phraſe, de maniere que les mots ne ſe heurtent pas ; à rendre la période harmonieuſe & meſurée, & enfin à embellir l'enſemble du Diſcours par des figures.

LIV. . . . . (*a*).

COTTA.

LV. Comme vous croyez que ces figures ne nous ſont pas étrangeres, vous ne les définiſſez pas, & vous n'en donnez point d'exemples.

CRASSUS.

Je ne crois pas avoir rien dit de nouveau pour vous dans cet Entretien; c'eſt pour vous ſatisfaire que j'ai pris la parole, &, le jour étant prêt à finir, je me ſuis contenté de nommer rapidement les figures de Rhétorique : on en trouve la liſte par-tout, mais il eſt difficile de les placer à propos, & rien peut-être ne l'eſt davantage.

(*a*) Craſſus emploie deux pages à faire l'énumération de plus de ſoixante-dix figures de mots & de penſées; il ne les définit pas, & il n'en donne point d'exemple. Ce long détail eſt très-ſec & très-inſipide. Comme on a parlé fort au long de toutes ces figures dans le quatrieme Livre à Herennius, & qu'on y trouve une définition & un exemple de chaque figure; j'ai cru devoir ſupprimer ici deux chapitres. S'ils offroient une ſeule idée intéreſſante, ou des beautés de ſtyle, j'aurois eſſayé de les traduire; mais on n'y trouve ni l'un ni l'autre.

Après avoir indiqué les ſources de tous les ornemens que peut employer un Orateur, diſons un mot de la bienſéance qu'il doit garder. Il eſt clair qu'il faut varier ſon ſtyle ſuivant les temps, les lieux, les perſonnes, & la nature du ſujet.

Une affaire qui intéreſſe la vie d'un homme, ne veut pas être traitée comme une Cauſe civile de peu d'importance ; une Délibération au Sénat, un Eloge, un Plaidoyer, une Harangue, une invective, une diſpute, & une hiſtoire, n'admettent pas le même ton. Il faut auſſi examiner ſi l'on parle devant le Sénat, devant le Peuple, ou devant des Juges ſubalternes ; ſi l'Auditoire eſt nombreux, ou compoſé de peu de perſonnes ; ſi le Diſcours s'adreſſe à un ſeul homme ; ſi l'on eſt en temps de paix ou de guerre ; ſi ceux qui vous écoutent ont du loiſir, ou s'ils ſont preſſés ; enfin l'Orateur ne doit pas oublier ſon âge, ſes dignités, & la conſidération qu'on a pour lui.

On ne peut, ce me ſemble, donner ici d'autres regles, que de choiſir dans les trois genres de ſtyle, le ſublime, le ſimple, & le tempéré, celui qui convient le plus aux circonſtances &

au ſujet, & d'employer les ornemens du Diſcours, tantôt avec réſerve, tantôt avec profuſion. Avec un bon eſprit, on apperçoit ce qui eſt bienſéant; mais on a beſoin de talent pour ſavoir le dire.

LVI. Vous obſerverez en vain toutes ces regles dans la compoſition du Diſcours, ſi votre débit n'eſt pas agréable. L'action eſt la qualité la plus eſſencielle; l'Orateur qui en eſt privé, ne peut jamais être célebre; & avec elle un Orateur médiocre l'emporte quelquefois ſur les plus habiles. On demandoit à Démoſthenes quelle eſt la premiere qualité de l'Orateur; il répondit: *l'action*: on lui demanda enſuite, à deux repriſes, quelle eſt la ſeconde & quelle eſt la troiſieme, & il répondit toujours: *l'action*. Un mot d'Eſchine, que chacun ſait, prouve mieux encore cette vérité. Après le Jugement rendu contre lui, il ſortit d'Athenes, pour ſe retirer à Rhodes; les habitans de l'Iſle le prierent de lire la Harangue qu'il avoit prononcée en accuſant Ctéſiphon. Le lendemain on lui demanda la lecture de la Réponſe de Démoſthenes (*a*). Il la lut

(*a*) La Harangue de Démoſthenes en faveur de Ctéſiphon.

avec les inflexions de voix les plus agréables. Chacun étoit dans l'admiration. *Que ſeroit-ce*, s'écria Eſchine, *ſi vous l'aviez entendu lui-même !* Ce trait montre aſſez combien l'action releve les beautés d'un Diſcours.

D'où venoit cette célébrité qu'avoit Gracchus dans mon enfance, & dont vous vous ſouvenez mieux que moi, Catulus ? lorſqu'il prononça ce morceau : *Malheureux que je ſuis ! où porterai-je mes pas ? Irai-je au Capitole ? il eſt plein du ſang de mon frere ; retournerai-je dans ma maiſon ? j'y verrai une mere fondant en larmes, & en proie à la douleur la plus vive* (*a*). Ses yeux, ſa phyſionomie, & ſes geſtes, furent ſi pathétiques & ſi touchans, que ſes ennemis eux-mêmes verſerent des pleurs.

Les Orateurs ne jouent point un rôle, ils diſcutent de véritables intérêts ; cependant ils négligent l'action, & ils abandonnent cette reſſource aux Comédiens, dont l'Art ſe borne à l'imi-

(*a*) Tiberius Gracchus ayant été tué dans le Capitole, par Scipion Naſica, Caius Gracchus ſon frere déplora ce malheur dans un Diſcours public. Le paſſage qu'on vient de lire eſt tiré de ce Diſcours.

tation de la vérité. Il eſt donc à propos d'inſiſter ſur cet article.

LVII. Si l'Orateur étoit bien pénétré de ſon ſujet, il s'énonceroit toujours avec des accens & des geſtes vrais; il n'auroit beſoin ni de regles, ni de préceptes, pour perfectionner ſon action: mais comme les mouvemens du cœur, qu'il s'agit de produire au dehors, ſont ſouvent obſcurs, il faut éviter tout ce qui les affoiblit, & employer tout ce qui leur donne de l'éclat.

Chacun de ces mouvemens demande un ton de voix & un geſte particulier; chacun d'eux varie de plus l'expreſſion du viſage. Le corps humain eſt compoſé de fibres & de nerfs qui éprouvent un ébranlement analogue à nos ſenſations : ainſi l'organe de la voix, ſemblable aux cordes d'un inſtrument, produit des ſons aigus, graves, vifs & lents, hauts & bas, & des demi-tons entre ces diverſes nuances. De là naît l'accent doux ou aigre, impétueux ou prolongé, entrecoupé ou pathétique, affoibli ou plein. L'Art enſeigne à choiſir le ton qui convient le mieux, & l'Orateur varie les inflexions de la

voix, comme un Peintre les couleurs de ſon tableau.

LVIII. La colere, par exemple, prend un accent aigu, vif, & coupé; on prononce de cette maniere :

Mon abominable frere veut que je dévore mes enfans (*a*);

& ces autres paſſages, rapportés par Antoine :

Tu as donc oſé te ſéparer de lui? &c. (*b*).
On ne s'apperçoit pas de ſes funeſtes deſſeins : qu'on l'enchaîne, &c. (*c*),

& preſque tous les vers de la Tragédie d'*Atrée*.

Lorſqu'on eſt dans l'affliction, & qu'on veut inſpirer de la pitié, on prend une voix larmoyante, entrecoupée, & mêlée de gémiſſemens. C'eſt

(*a*) Ce paſſage eſt tiré d'*Atrée*, Tragédie d'Ennius.

(*b*) Ce paſſage eſt tiré de *Télamon*, Tragédie d'Ennius, ou de *Teucer*, Tragédie de Pacuvius.

(*c*) Paſſage de la Tragédie d'*Atrée*.

ainſi qu'on prononce ces vers de la *Médée* d'Ennius :

Où porterai-je mes pas ? quelle route dois-je ſuivre ?
Irai-je dans la maiſon paternelle, ou chez les filles de Pélias ?

& ce paſſage :

O mon pere ! ô ma Patrie ! ô Palais de Priam !

ainſi que la ſuite :

J'ai vu les murs de Troie conſumés par les flammes ;
Au malheureux Priam j'ai vu donner la mort (*a*).

La crainte s'exprime d'un ton bas, conſterné, & ſoumis. C'eſt ainſi qu'on prononce ces vers d'Ennius :

La maladie, l'exil, & tous les maux m'accablent à la fois ;
La peur bouleverſe mes ſens & m'ôte la raiſon ;
L'on me menace de tourmens horribles & d'une mort effroyable.
L'homme le plus intrépide pâliroit de frayeur dans ma poſition.

(*a*) Vers d'*Hécube*, Tragédie d'Ennius.

Le ton de la violence eſt énergique, impétueux, & menaçant :

Thyeſte vient me tourmenter de nouveau ;
Il réveille ma colere aſſoupie :
Préparons-lui des maux plus effroyables :
Que ſon cœur vindicatif & cruel ſoit déchiré par la douleur (*a*).

La volupté prend un ton de voix doux, tendre, qui annonce le bonheur & l'épanchement :

Elle apportoit la couronne d'Hymenée, qu'elle vous deſtinoit :
En feignant de l'offrir à un autre, elle ne penſoit qu'à vous ;
Mais par délicateſſe elle cachoit ſon amour (*b*).

La douleur, qui ne cherche point à

(*a*) De l'*Atrée* d'Accius, ou du *Thyeſte* d'Ennius.

(*b*) Les Commentateurs & les Scholiaſtes ne diſent pas d'où ſont tirés les trois vers que cite Craſſus. L'exemple paroîtroit mieux choiſi, ſi l'on ſavoit quel perſonnage récite ces vers, & dans quelles circonſtances.

inſpirer la pitié, s'énonce d'un ton grave & uniforme :

Lorſqu'un mariage ſcandaleux unit Hélene & Pâris,
J'étois enceinte, & la fin de ma groſſeſſe approchoit ;
Dans le même temps la malheureuſe Hécube donna le jour à Polydore, le dernier de ſes fils (*a*).

LIX. Toutes ces inflexions de voix doivent être accompagnées d'un geſte analogue ; mais il ne faut pas, comme les Comédiens, inſiſter ſur les plus petits détails ; l'Orateur n'a pas beſoin de cette pantomime qui exprime chacun des mots ; il ſuffit qu'il montre ſa penſée dans un jour convenable ; il doit conſerver les attitudes nobles des Lutteurs, & fuir la ſoupleſſe comique des Hiſtrions. La main ne doit pas être trop mobile ; le bras doit s'étendre avec dignité dans les morceaux majeſtueux ; & il eſt à propos de frapper légérement du pied au com-

(*a*) Hécube étoit femme de Priam & mere de Pâris.

bares. Pour entendre un Diſcours, il faut ſavoir la Langue dans laquelle il eſt compoſé; & la fineſſe des penſées échappe ſouvent aux eſprits qui ne ſont pas fins : l'action, au contraire, parle un langage intelligible à tous les hommes : les mouvemens de l'ame, qu'elle rend ſenſibles, ſont connus de chacun.

LX. Une belle voix eſt à déſirer; mais, telle qu'elle eſt, vous devez en prendre ſoin. C'eſt aux Médecins à dire les moyens de l'entretenir; je répéterai ſeulement une réflexion que j'ai déjà faite pluſieurs fois : ici, comme dans beaucoup d'autres choſes, ce qui eſt utile eſt en même temps agréable : rien ne ſert plus à conſerver ſa voix, que de varier ſes tons; & vous ſavez que cette variété plaît à l'oreille : d'un autre côté, rien ne nuit plus à la voix, & rien n'eſt plus ennuyeux qu'une déclamation violente & monotone.

Licinius, homme très-verſé dans les Lettres, & votre Client, vous a peut-être dit, Catulus, que Gracchus (*a*), dont il étoit le Secrétaire, avoit derriere

(*a*) C. Gracchus.

lui,

lui, lorſqu'il parloit en public, un Muſicien qui lui indiquoit ſur ſa flûte (*a*) les endroits où il devoit élever la voix, ou la baiſſer.

CATULUS.

Je l'ai ouï dire à Licinius, & j'ai ſouvent admiré l'adreſſe & le talent des Gracques.

CRASSUS.

J'ai la même admiration pour leurs talens, & je regrette que des hommes d'un ſi grand mérite ſoient devenus des ſéditieux : mais nous devons nous attendre à de plus grands malheurs ; car la corruption & le déſordre s'accroiſſent de jour en jour ; & nous ſommes réduits à déſirer des Citoyens ſemblables à ceux que nos ancêtres ne purent ſouffrir (*b*).

(*a*) Aulu-Gelle, Liv. I, ch. 2, fait la deſcription de cet inſtrument qui donnoit le ton à Gracchus.

(*b*) A l'époque de cet Entretien, Marius ſoulevoit le Peuple de Rome contre la Nobleſſe,

CÉSAR.

Diſſipez ces triſtes idées, je vous en conjure, & revenez à la flûte de Gracchus, dont je ne conçois pas encore bien l'utilité.

CRASSUS.

LXI. Toutes les voix ont un médium, d'où elles peuvent s'élever au ton le plus haut, ou deſcendre au ton le plus bas. L'oreille aime des ſons qui montent peu à peu : il y a de la groſſiéreté à crier dès le commencement ; & cette mauvaiſe habitude gâte la voix. Si on éleve beaucoup la voix, il en réſulte ſouvent des tons qu'on appelle *fauſſets* : la flûte de Gracchus l'avertiſſoit de les éviter ; elle le mettoit à l'uniſſon des tons analogues à ſon ſujet : il parcouroit ainſi, avec aiſance, les différentes modulations de la voix. Je ne vous conſeille pas de vous

avec plus de fureur, & des motifs moins plauſibles que les Gracques. Sylla détruiſit la faction de Marius ; mais il fut ſi cruel, il fit égorger tant de Citoyens, que Cicéron regrette les Gracques.

ſervir de la flûte de Gracchus, mais de prendre l'eſprit de cet uſage.

Je vous ai dit mon opinion ſur les ornemens du Diſcours, non avec l'étendue que j'aurois déſirée, mais ſuivant le peu de loiſir que nous avions; car il faut être bref, lorſqu'on eſt preſſé par le temps.

CATULUS.

Je crois que vous n'avez rien oublié; vous venez de nous expoſer les regles de l'Art d'une maniere ſi éloquente, que vous paroiſſez en état de donner des leçons à ces mêmes Grecs qui ſemblent avoir été vos Maîtres. Je m'eſtime heureux de vous avoir entendu; & je ſouhaiterois que Hortenſius, mon gendre & votre ami, eût partagé ce bonheur: je regrette d'autant plus ſon abſence, qu'il ſera mis un jour au rang des habiles Orateurs.

CRASSUS.

Dites qu'il l'eſt déjà; c'eſt l'opinion qu'il me donna de lui, lorſque, pendant mon Conſulat, il défendit la Cauſe

de l'Afrique, & plus encore lorſqu'il plaida derniérement en faveur du Roi de Bithynie (*a*). Vous ne vous trompez pas ſur votre gendre, Catulus; il ne lui manque aucune des qualités de la Nature & de l'Art qui rendent éloquent.

C'eſt une raiſon de plus pour vous, Sulpicius & Cotta, de travailler avec ardeur : un redoutable rival vous ſuit dans la carriere ; il réunit à un génie pénétrant & à une mémoire heureuſe, une application extrême, & des connoiſſances très-étendues. Quoique je m'intéreſſe à ſes ſuccès, je déſire que ſa gloire ſe borne à ſurpaſſer les jeunes gens de ſon âge : s'il venoit à l'emporter ſur vous, vous devriez en rougir (*b*). Mais il eſt temps de finir cet Entretien, de retourner à Tuſcule, & de prendre du repos.

(*a*) Cicéron parle de Hortenſius dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

(*b*) Sulpicius & Cotta avoient dix ans de plus que Hortenſius.

Fin des trois Dialogues de l'Orateur.

TRAITÉ DE L'ORATEUR.

INTRODUCTION.

COMME on diſputoit à Rome ſur la parfaite Eloquence, Brutus pria Cicéron d'examiner cette matiere, & d'écrire ſes idées. Cicéron, après avoir réſiſté long-temps, compoſa *l'Orateur*, qui eſt ſon meilleur Ouvrage de Rhétorique : il avoit alors ſoixante-un ans, & il ne s'occupoit plus, dans ſa retraite, que de Traités de Philoſophie.

Il en fut ſi ſatisfait, qu'il mandoit à Lepta : » Je crois y avoir mis » tout ce que l'expérience m'a ap- » pris ſur l'Art Oratoire, & tout le

Introduction. » goût que je puis avoir ; j'y at-
» tache volontiers ma réputation «.
Les applaudiſſemens du Public lui prouverent qu'il ne ſe trompoit pas. Brutus, qui d'ailleurs rendit juſtice à l'exécution, fut peut-être le ſeul qui n'adopta point ſes principes.

Dans le *Traité de la Divination*, il l'appelle le cinquieme Livre qu'il avoit écrit ſur l'Eloquence : il comptoit les *trois Dialogues de l'Orateur* pour les trois premiers, & *Brutus*, ou le *Dialogue ſur les Orateurs illuſtres*, pour le quatrieme : ainſi, comme je l'ai déjà dit, il faiſoit peu de cas des *Livres de l'Invention*, des *Partitions Oratoires*, & des *Topiques*.

L'Orateur offre le réſultat des obſervations & des penſées de Cicéron ſur l'Eloquence ; il ne parle que d'après lui-même ; au lieu que les *trois Dialogues*, les *Partitions Oratoires*, &c. ne renferment guere

que les maximes des anciens Rhéteurs : il ne ſe perd pas non plus dans les ſubtilités de l'Ecole, & il ne s'aſſervit point à ces méthodes & ces analyſes péripatéticiennes, dont j'ai tant parlé dans l'Introduction des Ouvrages précédens. Ici, la marche eſt claire & nette ; les idées ſont juſtes & préciſes ; les tournures ſont pleines de graces, & tout annonce un goût exquis : il y remarque avec bonne foi les défauts brillans de ſes premiers Diſcours ; enfin, c'eſt, pour ainſi dire, le dernier mot ſur l'Eloquence du plus célebre Orateur de Rome. Introduct.

Il n'embraſſe pas dans toute leur étendue les quatre diviſions générales de la Rhétorique ; il dit très-peu de choſes ſur l'invention, la diſpoſition, & l'action, ou la prononciation ; mais il traite fort en détail de ce qui regarde l'élocution : ainſi l'élocution paſſoit déjà pour la

vduction: partie la plus eſſencielle & la plus difficile de l'Art; & ce Traité eſt un morceau ſur le ſtyle, par l'Orateur qui a porté le plus loin la perfection de la proſe chez les Latins.

Cicéron a conçu ſon ſujet d'une maniere très-élevée: voulant tracer le portrait du parfait Orateur, il ne va point chercher ſon modele parmi les Orateurs Romains, ni même parmi les Grecs; il exalte ſon imagination; & c'eſt d'après le beau idéal qu'il établit ſes principes. Démoſthenes, dont il fait d'ailleurs de ſi pompeux éloges, ne lui paroît pas avoir atteint la perfection ſous ce point de vue; il ſe contente de dire qu'il en a le plus approché.

Le goût de Cicéron pour les ſubtilités des Philoſophes, a peut-être gâté l'Ouvrage en pluſieurs endroits; il s'étoit formé ſur l'Eloquence un petit nombre d'idées générales, qui reviennent toujours;

& il me ſemble que les Modernes ont approfondi davantage la théorie de l'Art. J'en excepte ſeulement ce qu'il dit ſur l'harmonie du ſtyle & la ſtructure de la période, parce que nos Langues ne ſe prêtent pas à la richeſſe & à la variété de ces combinaiſons de mots qu'on admire chez les Latins. *Introduct.*

Ceux qui exigent une traduction de Cicéron qui égale l'Original, ou même qui en approche, n'ont qu'à lire le morceau de *l'Orateur*, ſur la meſure & le nombre de la proſe latine, & ils verront s'il eſt poſſible de rendre en françois toutes les beautés du ſtyle. Nous pouvons, ſans doute, former des périodes harmonieuſes, & enchanter tout à la fois par la douceur ou l'élégance des mots, & la ſtructure de la phraſe: mais quel immenſe intervalle ſéparera toujours, du côté de l'élocution, les grands Ecrivains de

Introduction. Rome, de ceux de notre Langue! quoique ceux-ci ſoient allés bien loin; ſi l'on vouloit analyſer les ſecrets de leur harmonie, & le talent de leur expreſſion; ſi, en examinant juſqu'où nos efforts auront du ſuccès, on vouloit rapprocher les reſſources des deux Langues: on trouveroit, du moins en proſe, un réſultat qui nous ſurprendroit beaucoup.

Cicéron cite, avec franchiſe, les beautés de ſtyle qui ſont dans ſes Plaidoyers & ſes Harangues; & l'on doit d'autant mieux lui pardonner ce mouvement d'amour-propre, qu'il nous révele ſes ſecrets. On a dit que ſes belles périodes n'étoient pas une ſuite de ſes combinaiſons, mais un effet du haſard. Ce qu'il nous apprend lui-même dans le *Traité de l'Orateur*, eſt une réponſe déciſive: il ne méditoit pas ſeulement l'enſemble de la phraſe, il en combinoit les membres & les

incises ; il mettoit au commencement, au milieu, & à la fin, l'espece de mesure qui convenoit davantage ; il choisissoit parmi les mots ceux qui donnoient des pieds harmonieux, & il les changeoit de place, jusqu'à ce qu'il eût trouvé les accords les plus agréables à l'oreille. *Introduct.*

Comme il ne dédaignoit pas de travailler avec tant de scrupule le style de ses Discours, on est étonné qu'il paroisse si confus d'en écrire la théorie. Les Rhéteurs avoient déshonoré l'Art, & on laissoit ces petits détails aux hommes oisifs qui ne pouvoient prendre aucune part au gouvernement de la République ; mais, depuis que la domination de César réduisoit au silence & à l'inaction les Sénateurs & les Consulaires, il devoit dire courageusement, que ce travail, malgré sa simplicité, valoit bien celui des Tyrans qui opprimoient l'Etat.

Introduction. Les Romains n'ont jamais passé pour très-sensibles à l'harmonie. Un mot de Cicéron feroit croire que cette idée est fausse : elle s'est établie, parce qu'ils n'avoient pas l'oreille aussi délicate que les Grecs. Il dit, en parlant de l'arrangement des mots, que *les Romains les plus grossiers évitent le concours des voyelles.* Il faut avouer que nous sommes moins difficiles, & même que nos meilleurs Ecrivains offrent un grand nombre d'exemples de ces petits défauts.

Jusqu'ici l'*Orateur* n'a été traduit qu'une fois. La version de l'Abbé Colin jouit de l'estime publique ; elle a même une sorte de célébrité. Cependant son style manque de couleur, d'élégance, & de grace. Les constructions sont embarrassées ; les *qui*, les *que* reviennent à tous momens, avec une négligence impardonnable. Il y a d'ail-

leurs un assez grand nombre de contresens. Cet Ecrivain avoit de très-bons principes; mais il ne s'en servoit pas dans la pratique. Si je relève ses défauts, je fais apprécier son travail, & rendre justice à ses beautés. Il s'occupa dix ans de la traduction de cet Ouvrage, le plus difficile peut-être de tous ceux de Cicéron; il le refit à différentes époques; &, quoique j'aye corrigé ses fautes, il mérite des éloges. J'ai cru d'abord qu'il suffiroit de le retoucher; mais je l'ai tant retouché, que la traduction est presque entiérement neuve. J'ai conservé néanmoins quelques-unes de ses phrases; & en changeant les mots, en donnant aux constructions plus de netteté & de douceur, j'ai employé souvent les mêmes formes. *Introduct.*

Si l'Abbé Colin vivoit, je ne me serois pas avisé de toucher à son Ouvrage; il est mort, ces petites

rédaction. conſidérations doivent diſparoître ; & je n'ai pas mal fait, ſi la traduction de *l'Orateur* eſt moins défectueuſe.

TRAITÉ DE L'ORATEUR.

EXORDE, & deſſein de l'Ouvrage.

I. J'AI médité long-temps, mon cher Brutus, ſur la priere que vous m'avez faite. L'ouvrage que vous déſirez me ſembloit offrir plus encore de difficultés que de gloire. Je ne ſavois quel parti prendre ; d'un côté je ſentois une peine extrême à ne pas me rendre aux ſollicitations d'un ami, qui demande une choſe honnête, & qui me propoſe une belle & noble entrepriſe ; je penſois de l'autre à la critique des hommes éclairés, & je craignois de traiter un ſujet

qui paroît être au deſſus de nos forces & même de nos idées.

En effet, y a-t-il rien de plus difficile que de déterminer le point de perfection dans l'Eloquence, ſur-tout au milieu de ce nombre infini de manieres qui ſe trouvent parmi les bons Orateurs? Puiſque vous réitérez vos prieres, puiſque vous le voulez, je vais l'entreprendre; mais je n'eſpere pas de réuſſir, & mon ouvrage ne ſera qu'un eſſai. J'aime mieux manquer aux regles de la prudence, en tâchant de vous contenter, que de manquer aux devoirs de l'amitié, en me refuſant à ce que vous exigez de moi.

Vous déſirez ſavoir quel genre d'Eloquence me plaît le plus, & quel eſt, ſelon moi, le point de beauté & de perfection auquel on ne peut rien ajouter. Si je remplis vos vûes, ſi je parviens à expoſer toutes les qualités néceſſaires au véritable Orateur, je crains fort de rebuter pluſieurs de ceux qui s'appliquent à l'Art : découragés à la vue de tous ces devoirs, ils abandonneront peut-être leurs travaux.

Lorſqu'on aſpire aux grandes choſes, il eſt juſte de tout mettre en uſage pour les

atteindre. Ceux qui n'ont point aſſez de ſuite dans le caractere, ou de force de génie ; ceux qui ne poſſedent pas complettement les qualités dont je vais vous entretenir, doivent néanmoins continuer leur route, & aller auſſi loin qu'ils pourront ; car, en eſſayant d'arriver aux premieres places, il eſt beau d'obtenir les ſecondes & même les troiſiemes. Homere, Archiloque, Sophocle, & Pindare, pour ne citer que des Grecs, occupent chacun dans leur genre le premier rang ; il eſt honorable toutefois de remplir après eux le ſecond ou le troiſieme. Le ſublime, le majeſtueux Platon n'a point fait tomber la plume des mains d'Ariſtote ; & l'étendue & la variété admirables des connoiſſances du Précepteur d'Alexandre, n'ont point ralenti l'ardeur des Philoſophes qui l'ont ſuivi.

II. On retrouve, juſque dans les Arts ſubalternes (*a*), cette courageuſe émulation qui remplit les hommes de ta-

(*a*) Cicéron traite par-tout d'Arts ſubalternes la Sculpture, la Peinture, l'Architecture, la Muſique, &c. il ne les compare jamais à l'Eloquence & à la Philoſophie.

lens ; les Artiſtes qui n'ont pu faire des chef-d'œuvres ſemblables à la Vénus de Cos (*a*), au Jupiter Olympien (*b*), au Doryphore (*c*), ou à Jaliſe (*d*) que nous avons vus à Rhodes, n'ont pas jeté leur palette ou leur ciſeau, & c'eſt un bonheur. Depuis ces grands Modeles, un nombre infini de Statuaires & de Peintres ſe ſont diſtingués chacun dans leur genre ; & s'il faut réſerver notre admiration aux Maîtres du premier ordre, nous ſommes obligés d'accorder de l'eſtime & des éloges à ceux du ſecond.

(*a*) Une Vénus ſortant de la mer, & une autre que fit Appelles pour les habitans de Cos, étoient ſes deux tableaux les plus célebres.

(*b*) La ſtatue de Jupiter Olympien étoit regardée comme le chef-d'œuvre de Phydias, le plus célebre Statuaire de l'Antiquité.

(*c*) Le Doryphore étoit une petite ſtatue de Polyclete. Ce nom eſt compoſé de deux mots grecs, qui ſignifient *porteur de lance*. Les proportions en étoient ſi régulieres, qu'elle ſervoit de modele aux Statuaires. C'eſt pour cela qu'on l'appeloit *la Regle*.

(*d*) Jaliſus étoit un Chaſſeur de l'Iſle de Rhodes, dont Protogene fit le tableau.

On eſt étonné de voir combien, parmi les Orateurs Grecs, un ſeul l'emporte ſur tous les autres. Examinez l'époque où regna Démoſthenes; il eut pour contemporains des hommes illuſtres dans l'Eloquence; il y en avoit eu auparavant, on n'en manqua pas après lui. Ceux qui ſuivent cette carriere, au lieu de ſe décourager, doivent donc ranimer leur zele. Ne déſeſpérons jamais de nous élever à la perfection; car ce qui en approche eſt toujours d'un grand prix.

Juſqu'à préſent on n'a peut-être pas rencontré cet Orateur accompli que je vais deſſiner : je ne cherche point à vous indiquer le plus parfait de ceux que nous connoiſſons, mais quel eſt ce dernier degré de l'Eloquence, qui n'a jamais brillé de tout ſon éclat dans un Diſcours pris d'un bout à l'autre, & dont on apperçoit ſeulement des traits plus ou moins fréquens, dans des morceaux détachés.

J'établis ce premier principe : la beauté de tous les ouvrages de l'homme eſt fort au deſſous de cette beauté primitive, qui ne peut frapper aucun des ſens, qui n'eſt viſible qu'aux yeux de

l'eſprit, & qui eſt le modele idéal de nos Artiſtes.

Ainſi, ſans avoir rien vu de ſupérieur aux ſtatues & aux tableaux dont je parlois tout à l'heure, on imagine quelque choſe de plus parfait. Phidias n'avoit point devant les yeux de modele matériel, lorſqu'il créoit ſon Jupiter ou ſa Minerve; mais il travailloit d'après le modele de beauté qu'il s'étoit formé lui-même; ce modele idéal conduiſoit ſon ciſeau, & lui marquoit les traits qu'il devoit rendre.

III. Il y a dans l'Art des Statuaires & des Peintres, un modele idéal qui ſert de regles pour les formes corporelles qu'on veut créer; & dans l'Eloquence, il y en a un pareil qui ſert de guide aux Orateurs.

Le Maître des Orateurs ainſi que des Philoſophes, Platon, donne le nom d'idées primordiales, à ces modeles de tous les ouvrages de l'eſprit humain (*a*): il dit que ces idées ſont éternelles, immuables, & qu'elles ſubſiſtent

(*a*) Voyez le Parmenide, le Timée, & le dixieme Livre de la République de Platon.

toujours dans l'entendement, tandis que les autres êtres naiſſent ou meurent, changent ou diſparoiſſent, ſans avoir jamais de ſtabilité. Pour traiter une matiere, il ne faut donc jamais perdre de vue l'idée primordiale du ſujet.

POUR devenir un bon Orateur, il faut joindre l'étude de la Philoſophie à l'étude de la Rhétorique.

JE m'apperçois qu'au lieu de puiſer mes principes dans les ſources de la Rhétorique, je vais les chercher dans celles de la Philoſophie. Ce début a quelque choſe d'antique, & peut-être d'obſcur : je crains bien qu'il ne ſoit blâmé de pluſieurs Lecteurs, & qu'il ne leur cauſe de la ſurpriſe; car, ou l'on demandera quel eſt le rapport de ces idées abſtraites avec mon ſujet, ou l'on me critiquera ſur ce que j'abandonne les routes ordinaires.

Mais je ne crois pas avoir tort de remonter ſi haut. Souvent on prend pour nouvelles des choſes très-anciennes & connues de tous les gens inſtruits; je déclare d'ailleurs que ſi je ſuis un Orateur, ou plutôt ſi j'ai fait de légers progrès dans l'Eloquence, je le dois moins aux leçons des Rhéteurs qu'aux ſecours des Académiciens. En effet, ces

diſputes philoſophiques, & ces nobles exercices, dont Platon nous a laiſſé des modeles, forment au talent de la parole; ils accoutument l'Orateur à déployer ſes forces, & c'eſt de la Philoſophie que ſortent toutes les richeſſes de ſon Art.

Les Philoſophes, il eſt vrai, dédaignent un peu les Plaidoyers du Barreau; ils les abandonnent, pour me ſervir de leurs termes, à des Muſes plus groſſieres & moins élevées : ainſi l'Éloquence du Barreau s'eſt vue privée des lumieres & des leçons qu'elle pouvoit recevoir d'eux. Cependant, ſoutenue par le choix des penſées & les graces de l'élocution, elle s'eſt attiré l'admiration du Peuple; &, contente de ce ſuccès, elle a mépriſé la cenſure des Philoſophes : ceux-ci, fideles à leurs principes, n'ont point acquis cette eſpece de talent qu'on peut appeler populaire; & pluſieurs de nos Orateurs, qui ont enchanté la Nation par leurs Diſcours, ont manqué de ces connoiſſances précieuſes que donne la Philoſophie..

IV. J'établis avant tout cette maxime, dont la ſuite fera mieux ſentir la juſteſſe : *Sans la Philoſophie, on ne ſauroit par-*

venir à ce dernier degré d'Eloquence que nous cherchons. Ce n'eſt pas qu'elle puiſſe procurer toutes les qualités néceſſaires à l'Orateur; mais je dis qu'elle contribue à le former, comme la Gymnaſtique ſert à former le Comédien; car il eſt ſouvent à propos de comparer les petites choſes aux grandes.

N'y a-t-il pas une foule de ſujets qu'il eſt impoſſible, ſans le ſecours de la Philoſophie, de traiter avec l'étendue & la richeſſe convenables? Platon le croyoit: il fait dire à Socrate (*a*), que Périclès avoit été Diſciple d'Anaxagore, & que ce fut la cauſe de ſa ſupériorité ſur les autres Orateurs; qu'il apprit de ſon Maître la maniere d'enrichir les ſujets ſtériles, & les ſtratagêmes avec leſquels on remue les différentes paſſions; ce qui forme le plus grand mérite de l'Eloquence. Cette réflexion eſt applicable à Démoſthenes, dont les Lettres annoncent avec quelle aſſiduité il alloit entendre Platon.

En effet, ſi on ignore la méthode des Philoſophes, on eſt incapable d'ap-

(*a*) Dans le Phedre.

percevoir,

percevoir, ou de définir & de classer le genre ou l'espece de chaque chose ; de discerner le vrai du faux ; de découvrir les conséquences qui résultent d'un principe, & de démêler les équivoques ou les contradictions. Que dirai-je de la Physique & des Sciences naturelles, qui offrent à l'Orateur une source inépuisable de beautés ? Que dirai-je de la Morale, dont la connoissance est si nécessaire, que, sans elle, on ne peut parler avec justesse des devoirs de la vie, de la conduite, & des vertus ou des défauts des hommes ?

V. Les idées que nous donne la Philosophie, sont grandes & belles en elles-mêmes ; mais les ornemens qu'il faut y ajouter sont sans nombre ; & comme les Rhéteurs n'embrassent point l'Art dans toute son étendue, personne n'acquiert la véritable Eloquence. On va s'instruire des choses auprès des Philosophes : d'autres Maîtres enseignent les moyens d'enchanter & de persuader par les beautés du Langage. La même Ecole devroit enseigner tout ce qui peut former un parfait Orateur.

Marc Antoine (*a*) dit, dans le ſeul Livre que nous ayons de lui, *qu'il a bien vu de* BEAUX PARLEURS, *mais qu'il n'a jamais vu d'homme* ÉLOQUENT. Ce Citoyen illuſtre, qui joignoit à un ſens exquis une pénétration ſinguliere, & qui d'ailleurs paſſoit pour le premier Orateur de ſon ſiecle, avoit de l'Eloquence une idée qu'il ne trouvoit réaliſée nulle part : ſoit qu'il s'examinât lui-même, ſoit qu'il examinât les autres, il n'étoit content de perſonne ; il déſiroit encore des qualités à celui qui ſembloit les réunir toutes.

Puiſqu'il ne ſe croyoit pas *éloquent*, puiſqu'il refuſoit ce titre à Craſſus (*b*), & à tous ceux qui manquoient de pluſieurs ou de quelques-unes des qualités de ſon modele idéal, ce modele doit être ici notre regle.

Cherchons donc, mon cher Brutus, à deſſiner le portrait de ce véritable

(*a*) Marc Antoine l'Orateur. Cicéron parle beaucoup de ſon talent dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

(*b*) Voyez le Dialogue des Orateurs illuſtres, à l'article de Craſſus.

Orateur qu'Antoine n'a jamais vu, ou plutôt qui n'a jamais exiſté; & ſi nous ne pouvons le peindre d'une maniere parfaite (ce qui, ſelon ce grand homme, ſeroit à peine poſſible aux Dieux), tâchons du moins de l'eſquiſſer.

IDÉE générale des trois genres d'Eloquence.

VI. IL y a trois genres d'Eloquence ; le *ſublime*, le *ſimple*, & le *tempéré* : quelques Orateurs ont excellé dans un ſeul, & on en trouve peu qui aient également réuſſi dans tous les trois. Ceux qui cultivent avec ſuccès le premier genre, joignent à l'élévation des penſées, & à la nobleſſe des expreſſions, la véhémence, la variété, la richeſſe, l'énergie, & une adreſſe ſinguliere pour émouvoir les eſprits & s'en rendre maîtres : ils compoſent différentes claſſes : les uns emploient une compoſition rude, auſtere, peu nombreuſe, peu finie ; & les autres, une diction ſoignée, polie, & harmonieuſe.

Le genre *ſimple* ne reſſemble point au premier : l'élocution des Orateurs qui réuſſiſſent dans ce genre, eſt fine, délicate, préciſe, & limée : contens d'inſtruire, & de développer avec quelques détails les matieres qu'ils traitent,

ils évitent tout ce qui reſſemble à l'amplification. On obſerve auſſi parmi eux différentes manieres : les uns, cachant leur adreſſe ſous un air de ruſticité & de négligence, affectent le langage des perſonnes qui ſont ſans lumieres & ſans art; les autres, plus agréables & plus enjoués, ne rejettent pas les fleurs & les petits ornemens qu'offre leur ſujet.

Le genre *tempéré* tient le milieu entre le *ſublime* & le *ſimple* : il n'a ni la véhémence du premier, ni toute la fineſſe du ſecond. Voiſin des deux, ſans leur reſſembler, il participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juſte, il en eſt également éloigné. Il eſt doux & coulant; il ne ſe diſtingue que par une heureuſe facilité & un caractere toujours égal : s'il s'éleve quelquefois, les ornemens qu'il emploie alors peuvent être comparés aux bas fleurons d'une couronne, qui ont très-peu de relief. Les Orateurs qui ont excellé dans l'un de ces trois genres, ont acquis de la célébrité; mais il faut examiner s'ils ont atteint la perfection dont je parle ici.

VII. Les Diſcours de quelques Orateurs Grecs offrent tour à tour de la grace & de la fineſſe, ou de la force

& de la majeſté. Que ne puis-je trouver chez les Latins des modeles de cette eſpece ! Il ſeroit plus glorieux de choiſir mes exemples parmi nos compatriotes, que de les prendre chez l'Etranger.

Dans mon Dialogue appelé *Brutus*, je n'ai point épargné les éloges à nos Romains : l'attachement me prévenoit en leur faveur, ou plutôt je voulois exciter une émulation générale : cependant je mettois déjà Démoſthenes bien au deſſus de tous les Orateurs ; &, en effet, c'eſt celui qui approche le plus de cette Eloquence dont je me forme l'idée. Perſonne n'a porté auſſi loin les trois genres ; nul n'a été plus élevé & plus frappant dans le ſublime, plus délicat dans le ſimple, & plus ſage dans le tempéré.

Je conſeille aux Orateurs qui aſpirent à l'Atticiſme, ou qui veulent paſſer pour Attiques, & dont les Diſcours, deſtitués de principes & de goût, commencent à ſéduire le Public ; je leur conſeille, dis-je, d'étudier Démoſthenes : c'eſt le modele le plus digne de leur admiration ; Athenes n'a rien produit de plus parfait : qu'ils apprennent

de lui en quoi consiſte l'Atticiſme ; & qu'ils jugent de l'Eloquence par les forces de ce grand homme, & non par la foibleſſe de leurs talens. On ne loue aujourd'hui que les Ouvrages qu'on croit pouvoir imiter ; mais, puiſque les Orateurs dont je parle ont du zele, & que, pour bien juger du ſtyle Attique, il leur manque ſeulement un peu plus de lumieres, ce n'eſt pas m'écarter de mon ſujet, que de leur indiquer les beautés & le caractere propre des Ecrivains Attiques.

En quoi consiſte le mérite & le caractere du ſtyle Attique.

VIII. Les Orateurs ont toujours proportionné leur éloquence au goût de ceux qui les écoutoient. Dès qu'on veut plaire, on tâche de ſe conformer au génie, au caractere, & aux diſpoſitions de l'Aſſemblée devant laquelle on parle. De là ce ſtyle peſant & ſurchargé d'une abondance faſtidieuſe, qui s'eſt répandu parmi les Phrygiens, les Cariens, & les Myſiens, peuples groſſiers & ſans politeſſe. Les Rhodiens, ſéparés d'eux par un petit bras de mer (*a*), n'ont jamais pu goûter des Diſcours de cette eſpece : les Grecs les approuverent encore moins ; & les Athéniens les rejetoient avec le dernier mépris. Ceux-ci, doués d'un diſcernement ſûr & d'un goût exquis, condamnoient ce qui n'étoit point d'une ſaine éloquence, & ce qui ne flattoit pas leurs oreilles délicates.

(*a*) Rhodes n'eſt éloignée des rivages de la Carie, que d'environ dix lieues.

Les Orateurs de cette ville n'oſoient haſarder un mot qui choquât, ou qui fût dépourvu de mélodie. Voilà pourquoi le ſublime Démoſthenes, que j'ai mis au deſſus de tous les autres, déploya tant d'art dans ſa Harangue pour Ctéſiphon, qui certainement eſt ſon chef-d'œuvre (*a*). Il prend d'abord un ton ſimple & modeſte; il devient plus preſſant & plus énergique, lorſqu'il traite des Loix; il s'échauffe enſuite peu à peu; & dès qu'il s'apperçoit de l'émotion des Juges, il donne l'eſſor à ſon génie, & s'abandonne à toute ſa véhémence.

Quoiqu'il ait ſoigneuſement peſé tous ſes termes, Eſchine trouve moyen de ſe moquer de pluſieurs; il les releve comme durs à l'oreille, & dit qu'ils ſont mauvais & inſupportables; il demande à l'Orateur ce que ſignifient ces

(*a*) Cicéron avoit traduit en latin la Harangue pour Ctéſiphon, & celle qu'Eſchine avoit faite contre Démoſthenes, ſon rival & ſon ennemi. Cette Traduction s'eſt perdue; il ne nous en reſte que la Préface: c'eſt le morceau appelé *De optimo genere Oratorum*, dont nous donnerons une verſion plus bas.

expreſſions monſtrueuſes ; il lui reproche de ſe ſervir du langage des animaux. Ainſi, au jugement de cet Ariſtarque, Démoſthenes n'étoit pas même un Orateur Attique.

Il eſt facile, lorſqu'on eſt de ſang froid, de tourner en ridicule des termes pleins de feu, & employés dans la chaleur de l'action. Auſſi Démoſthenes ſe juſtifie-t-il en badinant ; il ſe contente de répondre, que le ſalut de la Grece ne dépend pas du bon ou du mauvais choix des expreſſions : *Il ne s'agit pas de ſavoir*, dit-il, *ſi je me ſuis ſervi de ce terme ou de tel autre, ſi j'ai porté la main de ce côté-ci ou de celui-là* (*a*).

Si les Athéniens critiquerent le ſtyle de Démoſthenes, auroient-ils écouté

(*a*) Le Texte paroît altéré ici. Voici comme Manuce le corrige, ſur l'autorité de Saint Ambroiſe, qui cite ce paſſage : *Negat in eo poſitas eſſe fortunas Græciæ, hoc an illo* verbo uſus ſit, *huc an illuc manum porrexerit*. L. II, c. 2, tit. de Nativ. Salvatoris. Strebæus le rétablit d'une ſeconde maniere ; ſelon ce Commentateur, il faut lire : *Negat in eo poſitas eſſe fortunas Græciæ, hoc an illud dixerit verbum ; huc an illuc manum porrexerit.*

les Orateurs de la Myſie ou de la Phrygie ? N'auroient-ils pas chaſſé ces Aſiatiques, qui ſemblent plutôt chanter que haranguer, & pouſſer des hurlemens, qu'articuler des paroles ?

IX. L'Orateur Attique eſt celui qui ſut charmer les oreilles délicates & ſéveres des Athéniens. Quoiqu'il y ait pluſieurs genres d'Atticiſmes (*a*), nos

(*a*) Quintilien, L. XII, c. 10, diſcute fort au long cette matiere. L'Abbé Colin préſente ainſi l'abrégé des remarques de ce Rhéteur.

» Il y a une grande différence entre le ſtyle » Attique & le ſtyle Aſiatique. Le premier eſt » ſerré, ſain, & pur ; le ſecond, au contraire, » eſt diffus, enflé, & ſouvent vide de choſes. » L'un n'a rien de ſuperflu ; l'autre ne garde ni » bornes ni meſure.

» De ces deux genres de ſtyles eſt né le » Rhodien, ſtyle qui participe des deux au- » tres ; car il n'eſt ni ſi ſerré que l'Attique, ni » ſi diffus que l'Aſiatique ; en ſorte qu'il ſemble » tenir quelque choſe du génie de ſon Auteur. » En effet, Eſchine, qui avoit choiſi Rhodes » pour le lieu de ſon exil, y porta le goût & » les Sciences d'Athenes, y établit une Ecole, » & y forma des Diſciples : mais, comme » les plantes dégénerent en changeant de cli- » mat & de terroir, de même le goût Atti- » que perdit beaucoup de ſa premiere pureté

» parmi les Rhodiens, après la mort d'Eſchine.
» On ne peut pas douter que le genre Atti-
» que, ce genre ſi pur, ſi naturel, ſi éloigné
» de toute affectation, ne ſoit le plus parfait.
» Les Auteurs qui ont écrit dans ce ſtyle, ont
» quelque choſe de commun entre eux; ſa-
» voir, un jugement excellent, & un goût ſûr;
» mais ils different par le caractere d'eſprit.
» C'eſt pourquoi je penſe, dit Quintilien, que
» ceux-là ſe trompent, qui n'admettent le goût
» Attique que dans les Orateurs qui ont un ſtyle
» ſimple, clair, expreſſif, & qui, contens,
» pour ainſi dire, d'une certaine frugalité
» d'Eloquence, s'interdiſent les grands mou-
» vemens.
» Qui veulent-ils, ajoute Quintilien, que
» nous prenions pour exemple? Lyſias? J'y
» conſens. En effet, c'eſt l'Auteur favori des
» partiſans du goût Attique: mais je leur de-
» mande ſi Iſocrate n'a pas écrit dans ce ſtyle:
» ils diront peut-être que non. Cependant c'eſt
» de ſon Ecole que ſont ſortis les plus grands
» Orateurs d'Athenes. Hypéride n'eſt-il pas
» dans le goût Attique? Toutefois il a beau-
» coup plus donné à la douceur & à l'agré-
» ment du ſtyle, que Lyſias. Que diront-ils
» d'Eſchine? N'eſt-il pas plus étendu, plus
» hardi, plus élevé que tous ceux dont je viens
» de parler? Que diront-ils de Démoſthenes?
» N'a-t-il pas plus de force, plus de grandeur,
» plus d'impétuoſité, & plus d'harmonie, que
» tous ces Orateurs que l'on exalte ſi fort
» parmi les Romains, & dont tout le mérite

qu'un ; ils croient que l'Atticiſme conſiſte dans une élocution nette, & qui offre des termes choiſis ; qu'une diction ſeche & dépourvue d'ornemens, ne détruit point ce mérite. Ils ont raiſon de penſer qu'une élocution nette & choiſie eſt une des qualités de l'Atticiſme ; mais ce n'eſt pas la ſeule.

En effet, ſi c'eſt-là le caractere invariable du ſtyle Attique, Périclès, qui, de l'aveu de chacun, fut le plus grand Orateur de ſon ſiecle, ne poſſédoit point l'Atticiſme ; & Ariſtophane ne pouvoit pas dire de lui, *qu'il tonnoit, qu'il foudroyoit, & que ſes Diſcours mettoient en mouvement toute la Grece* (*a*).

L'élégant, le gracieux Lyſias eſt un Orateur Attique ; & qui pourroit le lui diſputer ? Mais ce n'eſt pas parce

» ne conſiſte ſouvent que dans une timide & » circonſpecte délicateſſe ? Concluons donc, » qu'écrire & parler attiquement, c'eſt parler » de la maniere la plus parfaite ; mais que » chaque Orateur Attique eſt différent des au- » tres par le caractere d'eſprit «.

(*a*) Voyez ce que dit Cicéron de Périclès, dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

que ſa maniere eſt ſimple & ſans parure, c'eſt parce que ſon élocution riche & agréable n'a rien de choquant, ni de contraire à l'uſage. En un mot, les ornemens, la force & l'abondance appartiennent à l'Atticiſme, ou Eſchine & Démoſthenes ne furent jamais des Orateurs Attiques.

D'autres partiſans du ſtyle Attique font profeſſion de ſuivre la maniere de Thucydide, & ils me paroiſſent montrer moins de diſcernement que les premiers; car enfin Lyſias eſt un Orateur : il n'a rien, il eſt vrai, de ſublime, ni de majeſtueux; mais on peut employer, avec ſuccès, dans les Cauſes du Barreau, la fineſſe & l'élégance de ſa diction. Thucydide, quoique d'ailleurs admirable par le ton noble & l'exactitude dont il écrit les guerres, les combats, & l'Hiſtoire de la Grece, ne peut ſervir de modele dans un Diſcours oratoire. Ses Harangues même ſont ſi chargées de penſées obſcures, qu'on a peine à le comprendre; ce qui eſt le plus grand de tous les défauts.

Quelle eſt donc cette dépravation de goût, qui veut nous repaître de gland,

après qu'on a découvert l'uſage du bled ? Si les Athéniens ont pu inſtruire les hommes ſur l'Art de ſe procurer une nourriture moins ſauvage que celle des premiers Peuples du Monde (*a*), ne pourroient-ils pas auſſi nous inſtruire ſur la politeſſe & la perfection du Diſcours ? Et y a-t-il un ſeul Orateur Grec qui ſe ſoit aviſé d'imiter le ſtyle de Thucydide ?

Cet Ecrivain, dit-on, eſt univerſellement eſtimé : oui ; mais c'eſt à titre d'Hiſtorien grave, exact, judicieux, & fidele. Malgré ſa naiſſance, & les emplois diſtingués qu'il exerça, s'il n'avoit point écrit l'Hiſtoire, ſon nom ne ſeroit jamais parvenu juſqu'à nous. Au reſte, ces prétendus Attiques n'imitent point l'énergie de ſes expreſſions, ni la force de ſes penſées ; & lorſqu'ils ont rempli leurs Diſcours de phraſes eſtropiées, ou dont la liaiſon eſt déſagréable, ce qu'ils pouvoient faire ſans le ſecours d'un Maître, ils ſe croient de vrais Thucydides.

(*a*) C'étoit alors une tradition commune à Rome, que les Athéniens avoient enſeigné les premiers l'Agriculture aux mortels.

J'ai connu d'autres Orateurs qui vouloient imiter le ſtyle de Xénophon ; ſtyle, à la vérité, plus doux que le miel, mais peu propre au fracas & au tumulte du Barreau.

COMBIEN il eſt difficile d'expliquer en quoi conſiſte la perfection ſur chaque choſe. Eloge de Brutus; ſon empire ſur Cicéron.

REVENONS donc, Brutus, à notre ſujet; ébauchons le portrait de ce véritable Orateur, que Marc Antoine n'a jamais rencontré. L'entrepriſe eſt audacieuſe & grande; mais rien n'arrête celui qui veut plaire à ſon ami. J'ai toujours aimé votre eſprit, votre caractere, votre goût pour les Lettres; je brûle d'impatience de vous revoir, & votre éloignement (*a*) me cauſe chaque jour une triſteſſe mortelle; je ſoupire après l'heureux moment qui nous réunira, & où il me ſera permis de X.

(*a*) Céſar faiſoit alors la guerre en Afrique, contre Scipion & Juba. Après la bataille de Pharſale, il avoit donné à Brutus le commandement de la Gaule Ciſalpine. On a vu dans l'Introduction, quels étoient les chagrins de l'Orateur Romain, quand il compoſa cet Ecrit.

jouir de vos entretiens ; je déſire ſur-tout d'admirer de près tant de vertus extraordinaires, que votre ſageſſe ſait ſi bien concilier, malgré leur oppoſition apparente.

L'auſtérité & la douceur ne paroiſſent-elles pas incompatibles ? Cependant, où trouver un homme qui poſſede ces deux qualités d'une maniere plus éminente ? Eſt-il rien de plus difficile que de gagner tous les cœurs, lorſqu'on eſt contraint chaque jour de prononcer ſur les différends des particuliers ? Vous en venez néanmoins à bout ; vous captivez la bienveillance de ceux contre leſquels vous donnez des Arrêts : ils s'éloignent de votre Tribunal ſans aigreur & ſans mécontentement. Quoique le déſir de plaire ne dirige point vos actions, vous ne faites rien qui ne plaiſe beaucoup. Auſſi la Gaule Ciſalpine, dont vous êtes le Gouverneur, eſt, de toutes les Provinces de l'Empire, la ſeule qui ne partage point l'embraſement général. Vous jouiſſez des fruits de votre ſageſſe, dans cette belle partie de l'Italie où ſe trouve aujourd'hui la fleur des Citoyens de Rome.

Parlerai-je de votre application à

l'étude, que les plus graves affaires de la République ne peuvent interrompre ? Vous compoſez toujours quelque Ouvrage, où vous m'engagez par vos Lettres à prendre la plume. C'eſt ſur vos inſtances que je commence ce *Traité de l'Orateur*, au moment où je viens de finir l'Éloge de Caton (*a*) : je n'aurois jamais entrepris cet Éloge, dans un ſiecle ennemi de la vertu, ſi vous ne m'aviez perſuadé que je ne pouvois, ſans crime, refuſer ce tribut d'hommage à la mémoire d'un homme qui nous fut ſi cher. Je vous obéis encore une fois ; mais je proteſte de nouveau, que, ſi j'oſe eſquiſſer ce nouvel Ouvrage, c'eſt à votre priere & après une longue réſiſtance ; car je vous dénonce pour le complice de ma faute. Si je viens à ſuccomber ſous le poids de mon ſujet, on vous blâmera de

(*a*) Caton avoit été l'ennemi le plus ardent de Céſar. L'Orateur Romain eut le courage de compoſer ſon Eloge. Céſar en fut bleſſé ; mais, affectant toujours de la clémence & de la modération, il ne ſe plaignit point de cet Ecrit ; &, pour mieux ſéduire les Romains, il y répondit avec politeſſe, dans un Ecrit intitulé *Anti-Caton*.

m'avoir chargé d'un fardeau trop pesant pour moi. On m'accusera peut-être de témérité; mon empressement à vous satisfaire me servira d'excuse; & je ne vois pas de quelle maniere vous vous justifierez.

XI. Rien n'est si difficile que d'établir en quoi consiste la perfection de chaque genre : chacun prononce d'après ses idées particulieres. J'aime Ennius, dit l'un, parce qu'il ne s'éloigne point du langage ordinaire; & moi, dit un autre, je préfere Pacuvius; tous ses vers sont beaux & travaillés avec soin, au lieu qu'il y a beaucoup de négligence dans ceux du premier : un troisieme s'écrie qu'il estime davantage Accius. Ainsi les jugemens varient sur les Poëtes Latins, comme sur les Poëtes Grecs; & il n'est pas aisé de dire quel est véritablement le meilleur.

Dans les Ouvrages de Peinture, les uns veulent des traits peu soignés, peu finis, des masses enfoncées & chargées d'ombres; d'autres demandent des traits délicats, bien dessinés, & revêtus d'un beau coloris. Et comment donner sur cet Art des regles fixes & certaines, puisque tous les genres ne sont pas les

mêmes, & que chaque genre a ſes modeles particuliers de beautés ?

Cette difficulté ne m'arrête point ; j'ai toujours cru qu'il y a ſur chaque choſe un point de perfection mal-aiſé à découvrir, mais qu'il n'eſt pas impoſſible d'entrevoir, ſi l'on poſſede bien ſon ſujet.

Le ſtyle du Barreau eſt très-différent de celui qui convient aux Sophiſtes, aux Panégyriſtes, aux Hiſtoriens, aux Déclamateurs; mais il n'eſt pas inutile à l'Orateur de s'accoutumer à toutes ces eſpeces de ſtyles. Caractere d'Iſocrate.

DANS les Lettres, chaque genre d'Ouvrage exige un ſtyle particulier. On diſtingue celui de l'Hiſtoire, des Eloges, des Déclamations, des Panégyriques, tels qu'en ont faït Iſocrate & d'autres Sophiſtes; le ton qui convient à ces divers ſujets, ainſi qu'à toutes les compoſitions deſtinées ſimplement à être lues & à charmer les oreilles, ne peut s'adapter au Barreau.

Je ne me propoſe point de parler ici de tous ces différens ſtyles; mais il ne faut pas en négliger l'étude : ils ſont comme les élémens de cette perfection oratoire que nous cherchons.

XII. Il eſt ſûr que l'habitude de prendre tous les tons, donne au ſtyle de la

richeſſe, accoutume l'eſprit à conſtruire élégamment des phraſes, & nous rend les nombres plus faciles.

C'eſt dans les Ouvrages de cette nature, qu'il eſt permis de rechercher ſpécialement les penſées ingénieuſes, les expreſſions frappantes, les traits brillans, & de s'occuper, plus que de toute autre choſe, de la cadence des mots, & de l'harmonie des périodes. Loin de cacher l'artifice de ſon ſtyle, on ſe plaît à montrer le rapport ſymétrique des expreſſions entre elles, des membres de phraſes, ou des phraſes entieres, ou des antitheſes de mots, & à donner aux périodes les mêmes chutes & les mêmes définences. L'Orateur du Barreau n'oſe employer ces reſſources, ou du moins il ne les emploie que rarement, & d'une maniere plus ſecrete. Iſocrate (*a*) avoue, dans les Panathénaïques, qu'il cherchoit ce genre de beautés : il écrivit dans ſon cabinet pour enchanter ſes Lecteurs,

(*a*) Voyez dans le Dialogue des Orateurs illuſtres, ce que dit Cicéron d'Iſocrate. Ce Rhéteur Grec compoſa les Panathénaïques à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

& il ne prononça point ſes Diſcours devant des Juges.

Thraſymaque de Calcédoine (*a*), & Gorgias Léontin (*b*), furent les premiers Auteurs de ce genre (*c*) : il fut enſuite adopté par Théodore de Byzance, & par pluſieurs autres, que

---

(*a*) Thraſymaque, Sophiſte de Bithynie, compoſa des Oraiſons & des Livres ſur la Rhétorique.

(*b*) Gorgias étoit de Léontine ville de Sicile : il fut Diſciple d'Empedocles, & Maître de Socrate. Suidas dit qu'il faiſoit un uſage fréquent des tropes, des métaphores, de l'allégorie, de l'hypallage, de la catachreſe, de l'hyperbate, de l'apoſtrophe, & des autres figures de Rhétorique.

(*c*) Les Grecs lui donnoient le nom d'ἐπιδεικτικὸν, qui ſignifie *appareil* & *ſpectacle* : ainſi c'eſt un genre où l'on eſſaie de montrer les richeſſes de l'élocution, & où l'on étale avec complaiſance toutes les figures de la Rhétorique : il differe du genre démonſtratif, que les mêmes Grecs appellent *encomiaſticon*. Quintilien a fait un morceau ſur cette différence ; il dit que le premier a plus d'étendue que le ſecond. Les Eloges oratoires ſont, à quelques égards, *epideictiçon* ; mais ils ont un autre but ; & ils demandent des mouvemens vrais, plus encore que des phraſes artiſtement compaſſées.

Socrate

Socrate appelle, dans le Phedre, *artiſans de paroles*. Leurs Diſcours offrent des penſées ingénieuſes; mais elles ſont préſentées ſans art; on voit qu'ils s'occupent ſur-tout de la diction: leurs phraſes ont de la recherche; elles reſſemblent ſouvent à des vers; elles ſont petites & coupées, & elles imitent la marqueterie. Hérodote & Thucydide ſont d'autant plus eſtimables, que, dans le ſiecle même de ces Sophiſtes, ils éviterent avec ſoin ces beautés frivoles, ou plutôt ces puérilités. On peut comparer le premier à un fleuve tranquille, qui, ne trouvant point d'obſtacles dans ſon cours, roule ſes eaux avec une lenteur majeſtueuſe; le ſecond, plus vif & plus impétueux, imite aſſez bien le fracas des guerres qu'il décrit: ces deux Ecrivains, comme le dit Théophraſte, ennoblirent la Muſe de l'Hiſtoire, & lui donnerent une magnificence & une parure qu'elle n'avoit point encore.

XIII. Iſocrate vint après eux. J'ai coutume de le mettre au deſſus de tous les Sophiſtes & de tous les Rhéteurs, & vous attaquez mon opinion, mon cher Brutus, avec votre eſprit & votre

politeſſe ordinaires ; mais vous ſerez de mon avis, quand vous ſaurez ce que j'eſtime en lui. S'appercevant que Thraſymaque & Gorgias, qui ont cherché les premiers à conſtruire habilement une phraſe, & à donner aux mots une heureuſe combinaiſon, employoient des meſures ou des nombres trop courts, & que le ſtyle de Thucydide n'étoit ni aſſez limé, ni aſſez arrondi ; il eut ſoin d'étendre la période, & de la rendre plus douce, plus coulante, & plus harmonieuſe. Bientôt ſa maiſon devint une Ecole d'Eloquence, où ſe formerent les Orateurs & les grands Ecrivains de ſon ſiecle.

S'il fut mépriſé de quelques perſonnes, Platon lui donna des éloges ; & ce ſuffrage dut le conſoler de la critique des autres hommes ; ainſi je me ſouciai peu des objections de mes détracteurs, lorſqu'autrefois Caton voulut bien applaudir à mes Diſcours. Platon, vers la fin du Phedre, met ces paroles dans la bouche de Socrate :

» Iſocrate eſt jeune, mon cher » Phedre ; mais je veux vous parler » des eſpérances qu'il me donne. Eh » bien, qu'en augurez-vous, lui dit

» Phedre ? Je trouve, répond Socrate, » que ſon génie eſt ſupérieur à celui de » Lyſias : il a plus de diſpoſitions pour » l'éloquence ; d'ailleurs il aime davan- » tage la vertu ; & s'il perſévere dans » le genre qu'il paroît avoir choiſi, je » ne ſerois pas étonné qu'il effaçât » un jour la gloire des Orateurs an- » ciens, comme il l'emporte aujour- » d'hui ſur tous ceux de ſon âge. S'il » trouve au deſſous de ſon talent le » genre dont il s'occupe, s'il ſe livre » à l'enthouſiaſme, il pourra s'élever » à tout ce qu'il y a de plus ſublime ; » car il eſt naturellement Philoſophe, » & porté aux grandes choſes «.

Iſocrate reçut, dans ſa vieilleſſe, les mêmes éloges de Platon ſon contemporain. Oui, Platon, ce fléau de tous les Rhéteurs, ne loue qu'Iſocrate ; & je prie ceux qui ne l'aiment pas, de permettre que je me trompe avec Socrate & avec Platon.

Le genre que ſuivent les Sophiſtes offre donc un ſtyle agréable, doux, coulant, plein de penſées fines & d'expreſſions harmonieuſes ; mais il eſt exclu du Barreau, & on l'a renvoyé aux Académies, parce qu'il eſt plus propre

aux exercices de pur appareil, qu'aux combats ſérieux. Je l'ai déjà dit; les regles des Sophiſtes ſont les premiers élémens de l'Éloquence, qui ſe fortifie enſuite d'elle-même, & prend un caractere plus mâle : il n'étoit pas hors de mon ſujet d'en parler. Je me ſuis aſſez étendu ſur ces premiers exercices de l'Orateur; ſuivons-le maintenant dans l'action & au milieu du champ de bataille.

PRÉCEPTES généraux de l'invention, de la diſpoſition, & de l'élocution.

XIV. L'ORATEUR doit s'occuper d'abord de trois choſes; de ce qu'il veut dire, de l'arrangement de ſes idées, & de la maniere dont il s'exprimera. J'aurois envie de déterminer quel eſt le point de perfection ſur chacun de ces articles. Je ne ſuivrai point ici la méthode des Rhéteurs; je n'accumulerai pas les préceptes, à leur exemple: mon but eſt ſeulement d'eſquiſſer le tableau de la parfaite Eloquence, & de la peindre telle que je l'imagine, ſans entrer dans le détail des moyens de l'acquérir.

Je ne m'étendrai pas beaucoup ſur les deux premiers devoirs (*a*), parce qu'ils ſont communs à d'autres Arts, & que l'Orateur ne tire point de leur accompliſſement ſa plus grande gloire. Il eſt vrai que l'invention & la diſtribution du ſujet, ſont à l'Eloquence ce

(*a*) L'invention & la diſpoſition.

que l'ame eſt au corps : toutefois ces deux qualités appartiennent plus au bon ſens qu'au talent de l'Orateur. Mais comme il faut avoir un jugement ſain pour traiter toutes les Cauſes, ce modele des Orateurs, que j'eſſaie de peindre, doit connoître les ſources où l'on puiſe les argumens & les preuves.

Dès qu'il s'éleve une conteſtation, il faut ſavoir ſi la choſe exiſte, ou quelle eſt ſa nature, & quelle eſt ſa qualité morale. On connoît par les indices ſi une choſe exiſte; on découvre ce qu'elle eſt par le ſecours des définitions, & on juge de ſa qualité morale d'après les principes qui conſtituent le bien ou le mal. Le véritable Orateur ne s'embarraſſe point de l'époque, du lieu, & des perſonnes; il généraliſe toujours la queſtion, ſi cela eſt poſſible, & il s'ouvre par-là un champ plus vaſte; en traitant avec ſuccès la queſtion générale, il lui reſte peu de choſes à dire ſur la queſtion particuliere.

La queſtion ramenée du particulier au général, ſe nomme *theſe*. Ariſtote exerçoit ſes Diſciples ſelon cette méthode; il les accoutumoit à diſcourir ainſi pour & contre, non avec la ſé-

chereſſe & la préciſion des Philoſophes, mais avec la richeſſe & la grace des Orateurs. Ce même Philoſophe a fait un Livre *des lieux communs*, c'eſt-à-dire, des ſources qui offrent des raiſons & des preuves ſur chaque matiere.

Comme nous ne parlons pas ici d'un Sophiſte déclamateur, ou d'un criailleur du Barreau, notre Orateur réunira l'éloquence, le goût, & la juſteſſe; il étudiera ces lieux communs; mais il ſe gardera bien d'abuſer de la ſtérile abondance qu'ils offrent; il les emploiera avec meſure & diſcernement; car ils ne ſont pas applicables à toutes les Cauſes.

Le jugement & le goût lui ſerviront toujours ici de guides. Après avoir trouvé ce qu'on peut dire en faveur de ſa Cauſe, il peſera ſoigneuſement chacun de ſes moyens. L'eſprit de l'homme, ſur-tout lorſqu'il eſt cultivé par l'étude, eſt d'une grande fécondité: mais comme les terres les plus fertiles engendrent avec le bon fruit de mauvaiſes productions qui lui nuiſent, les lieux communs offrent une multitude de preuves frivoles, ou inutiles, ou étrangeres à la choſe; & celles qu'on adopte, doivent

être choiſies avec beaucoup de ſcrupule.

Il eſt obligé de s'arrêter aux bonnes preuves ; d'adoucir ce qui lui eſt défavorable ; d'atténuer, ou même de paſſer ſous ſilence ce qui ne peut être bien réfuté ; de détourner à propos l'attention de l'Auditeur, ou de détruire des probabilités par d'autres probabilités plus fortes.

Après avoir choiſi ſes preuves, de quelle maniere les diſpoſera-t-il ? Son exorde aura de la dignité & de l'intérêt ; & tout ce qui ſervira d'introduction à ſa Cauſe, ſera lumineux. Quand ſon préambule aura captivé l'eſprit des Juges, il attaquera les moyens de ſon adverſaire ; il tâchera de les affoiblir, & même de les détruire entiérement. Il aura ſoin de mettre ſes preuves les plus fortes au commencement & à la fin de ſon Diſcours, & d'inſérer les plus foibles à la place où elles paroîtront le moins. Voilà, en peu de mots, ce qu'il importe de ſavoir ſur les deux premiers devoirs de l'Orateur ; &, ainſi que je l'ai déjà remarqué, ils ne demandent pas autant d'art & de travail que le troiſieme.

XVI. Je me hâte donc de venir à

ce qui regarde la maniere de s'exprimer, c'eſt-à-dire, à ce qu'il y a de plus important dans l'Eloquence. Vous vous ſouvenez du mot de notre ami Carnéades (*a*), au ſujet de Clitomaque & de Charmidas (*b*) : *Clitomaque dit toujours les mêmes choſes ; & Charmidas dit non ſeulement les mêmes choſes, mais encore de la même maniere :* ſi dans les diſcuſſions & les Ouvrages philoſophiques, où l'on s'occupe moins de l'expreſſion que de la penſée, il faut veiller avec tant de ſoin ſur la maniere dont on s'exprime ; quelle attention ne doit-on pas apporter dans les Diſcours Oratoires, où l'élocution eſt le mérite principal ?

Auſſi vois-je, mon cher Brutus, par vos Lettres, qu'en voulant ſavoir ce qui peut élever l'Orateur au plus haut point

(*a*) Carnéades, ami de Cicéron & de Brutus, n'eſt pas le célebre Carnéades, fondateur de la nouvelle Académie.

(*b*) Ce Charmidas eſt auſſi quelquefois appelé Carnéades : c'eſt le Philoſophe dont on vient de parler dans la note précédente. Cicéron en fait ſouvent mention, & particuliérement dans ſes Dialogues de l'Orateur.

de gloire, votre demande n'a pas pour objet l'art d'inventer & de diſpoſer ſes moyens, mais celui de rendre l'élocution parfaite. Cette partie de la Rhétorique eſt en effet difficile; & même la plus difficile de toutes. Le Diſcours, ſemblable à une cire molle & flexible, prend toutes les formes qu'on veut lui donner; & l'on ne découvre la meilleure qu'après bien des eſſais: d'ailleurs, la différence des caracteres & des goûts a produit divers genres de ſtyles.

Les uns font conſiſter l'Eloquence dans la rapidité du ſtyle, & leur Diſcours ſe précipite avec l'impétuoſité d'un torrent; les autres ont ſoin de couper leurs phraſes, & d'y placer des repos & des momens de reſpiration à certains intervalles. Cette ſeconde maniere differe beaucoup de la premiere: cependant elles ont toutes les deux leur avantage.

Ceux-ci cherchent à écrire d'un ſtyle doux, égal, pur, clair, & facile; ceux-là emploient, de préférence, des termes durs, auſteres, & ſe plaiſent à donner à leurs Diſcours un caractere de triſteſſe. Il y a d'ailleurs autant d'eſpeces d'Orateurs qu'il y a de genres

d'élocutions. Les uns veulent réuſſir dans le genre ſublime ; pluſieurs dans le genre tempéré, & d'autres dans le ſimple.

XVII. J'ai parlé de l'invention & de la diſtribution des moyens, quoique vous m'interrogiez ſeulement ſur l'élocution ; je veux bien vous entretenir encore de l'action de l'Orateur, afin de dire un mot ſur toutes les parties de la Rhétorique. Quant à la mémoire, qui eſt commune à d'autres Arts, ce n'eſt pas ici le lieu de m'en occuper.

De l'action de l'Orateur.

L'ACTION eſt, pour ainſi dire, l'éloquence du corps, & elle embraſſe les modulations de la voix & le geſte. Les ſentimens ſe communiquent ſur-tout par l'organe de la parole, & il y a autant d'inflexions de voix que de ſentimens. L'Orateur parfait prend toujours un ton analogue à la paſſion dont il veut paroître animé, & à l'effet qu'il veut produire dans l'ame de ceux qui l'écoutent. Je ne manquerois pas de m'étendre ſur la déclamation ; je traiterois auſſi à fond du geſte, & de l'expreſſion du viſage qui doit l'accompagner, ſi vous le déſiriez, ou ſi ces détails faiſoient partie de mon plan.

L'action a des effets ſi puiſſans, qu'on ne ſauroit dire combien il importe de la perfectionner. On a vu ſouvent de mauvais Orateurs obtenir, par ce ſeul mérite, toute la gloire de l'Éloquence; & d'autres, d'ailleurs très-habiles, paſſer pour médiocres, parce que leur déclamation & leur geſte avoient quel-

que choſe de défectueux. Démoſthenes, qui faiſoit de l'action la premiere, la ſeconde, & la troiſieme qualité de l'Orateur, ne ſe trompoit pas. Si l'Eloquence n'eſt rien ſans elle, & ſi l'action, dépourvue d'éloquence, a tant de ſuccès, ne faut-il pas convenir qu'elle eſt d'une reſſource infinie ?

L'Orateur qui aſpire à la perfection, s'étudiera donc à varier ſa voix ſuivant la nature des ſujets ; à prononcer d'un ton ferme & élevé les choſes où il entre de la véhémence ; à prendre un ton doux & inſinuant, s'il s'agit de perſuader ou d'obtenir une grace ; à monter ſon organe ſur un ton modéré, s'il énonce des idées graves & ſérieuſes ; & enfin ſur un ton pathétique & touchant, s'il veut exciter la pitié (*a*).

La voix eſt ſi flexible, qu'avec trois tons principaux, l'aigu, le grave, & le moyen, elle produit, dans le chant, des nuances très-harmonieuſes & très-variées. La prononciation de l'Orateur XVII eſt une eſpece de chant ; ce n'eſt pas,

(*a*) Cicéron a traité plus en détail ces différens objets, dans le ſecond Dialogue de l'Orateur.

il eſt vrai, un chant muſical, ou pareil à celui qu'emploient les déclamateurs de la Phrygie & de la Carie, dans leurs péroraiſons; mais un chant peu marqué, ſemblable à celui dont vouloient parler Démoſthenes & Eſchine, lorſqu'ils ſe reprochoient mutuellement leurs inflexions de voix trop étudiées (*a*). Le premier diſoit ironiquement que ſon rival, avoit parlé d'un ton *doux, clair, & réſonnant* (*b*), & qu'il ne falloit pas s'en étonner.

(*a*) Quintilien dit que la prononciation de Démoſthenes & d'Eſchine avoit quelque choſe de muſical; mais que ces deux Orateurs ſe reprochoient d'en faire un chant trop étudié.

(*b*) Il y a dans le Texte : *Dicit plura etiam Demoſthenes, illumque ſæpè dicit voce dulci & clarâ fuiſſe.* Ce paſſage ſemble être corrompu. Cependant je crois en deviner le ſens. Démoſthenes veut dire, qu'Eſchine ayant été Comédien dans ſa jeuneſſe, il devoit connoître mieux que lui toutes les modulations de la voix. Ce ton *doux, clair, & réſonnant*, dont il parle, eſt celui qui convient le plus au théatre. Le Préſident Bouhier dit, ſur cet endroit : *Je ne crois pas que ce ſoit ici un reproche, mais un aveu que faiſoit quelquefois Démoſthenes, de la voix douce & claire de ſon*

Obſervez que pour acquérir le charme de la prononciation, il ſuffit d'étudier la Nature : il ſemble qu'elle veut donner de l'harmonie à toutes nos paroles; car elle nous enſeigne à mettre ſur chaque mot un accent aigu, à n'y en mettre jamais qu'un, & à ne point le reculer au delà de l'antépénultieme ſyllabe (*a*). Il faut donc que l'Orateur ſe conforme à cette regle, s'il veut enchanter l'oreille.

La beauté de l'organe eſt un grand avantage; mais il ne dépend pas de nous; nous ſommes cependant les maîtres de l'aſſouplir & de le fortifier par l'exercice. Le véritable Orateur ſuivra donc les diverſes inflexions de la voix;

---

adverſaire. Cette explication ne me paroît pas juſte.

(*a*) On ne marque plus les accens ſur chacun des mots de la Langue; mais ceux qui prononcent bien, ne manquent jamais de les y placer. On peut s'en convaincre, en obſervant la maniere dont on prononce les différens termes, tels que *comparaiſon*, *négociateur*, *Philoſophe*, *richeſſe*. *charme*, &c. Lorſque le mot eſt d'une ſeule ſyllabe, on apperçoit encore cet accent ſur les premieres lettres.

il en parcourra tous les degrés ; il l'élevera, il l'abaiſſera tour à tour, avec les nuances les plus juſtes.

Il réglera d'ailleurs ſa contenance & ſes geſtes, de maniere que ſon action n'ait rien d'exagéré ou de trop foible. Il aura le corps droit, & dans une poſition aſſurée ; il ne ſortira guere de ſa place (*a*) ; il peut néanmoins faire quelques pas, pourvu que ce ſoit rarement, & qu'il ne s'écarte pas trop : il ne penchera point la tête avec molleſſe ; il ne geſticulera pas avec les doigts ; il ne s'en ſervira point pour marquer les chutes des périodes. Il veillera particuliérement ſur les mouvemens qui par-

(*a*) On eſt d'abord étonné de cette remarque : mais les anciens Orateurs mettoient bien plus de chaleur que les nôtres dans leur action. L'uſage de parler ſur la Tribune aux Harangues leur donnoit d'abord cette habitude, & ils la portoient enſuite au Barreau. Virgilius demandoit à un Rhéteur qui avoit ce défaut, combien il avoit parcouru de milles en déclamant. Cicéron ne recommande pas de ſe tenir toujours à la même place. Nos Prédicateurs s'agitent encore beaucoup dans les Chaires ; mais ceux qui plaident au Barreau n'oſent plus guere, du moins en France, profiter de la permiſſion que leur donne l'Orateur Romain.

tent de l'enſemble du corps : s'il jette ſes flancs à droite ou à gauche, ce ſera d'une maniere mâle & noble : s'il prononce un morceau plein de chaleur & de force, il avancera, il étendra le bras : il le ramenera avec grace, s'il monte ſa voix ſur un ton doux & modéré.

L'expreſſion du viſage eſt moins importante que les inflexions de la voix ; mais elle jette tour à tour de la grace ou de la dignité ſur l'action ; & elle ne doit rien avoir de grimaçant ou d'affecté. Il faut s'occuper auſſi du mouvement des yeux ; car ſi le viſage eſt le miroir de l'ame, les yeux en ſont les fideles interpretes : qu'ils expriment la joie ou la triſteſſe, ſelon la nature des ſujets (*a*).

(*a*) Voyez ce que dit Quintilien ſur l'expreſſion du viſage.

COMPARAISON du ſtyle des véritables Orateurs & de celui des Philoſophes, des Hiſtoriens, des Sophiſtes, & des Poëtes.

XIX. REVENONS à ce qui conſtitue la parfaite Eloquence. On voit d'abord qu'elle tire de l'élocution ſon étymologie ; c'eſt l'élocution qui lui donne ce qu'elle a d'éclatant & de merveilleux. Ce n'eſt point de l'invention, de la diſpoſition, ni de l'action, que dérive le nom d'*éloquent* (*a*) ; ces qualités peuvent appartenir à tous ceux qui parlent en public ; mais l'élocution eſt ce qui diſtingue l'Orateur.

On a vu des Philoſophes employer les ornemens du Langage ; tel fut Théophraſte, à qui ſes Diſcours enchanteurs

(*a*) Il y a dans le Texte : *Non enim inventor, aut compoſitor, aut actor : hæc complexus eſt omnia ; ſed & græcè ab eloquendo* Ῥήτωρ, *& latinè eloquens dictus eſt. Rhetor* ſignifie, en grec, celui qui a le talent de parler ; *rhetoricè*, l'art de parler avec ſuccès.

mériterent ce nom (*a*) ; tel fut Ariſtote, dont l'élégance approche de celle d'Iſocrate ; tel fut Xénophon, dont la diction a tant de charmes, que les Muſes ſemblent parler par ſa bouche ; tel fut enfin Platon, qui ſurpaſſa tous les autres, par la nobleſſe & la majeſté de ſon ſtyle : mais on ne trouve pas dans leurs Ecrits ces traits nerveux, & cette élocution paſſionnée, qui caractériſent l'Orateur.

Ils parlent à des hommes éclairés, dont ils veulent calmer, plutôt qu'exciter les paſſions ; ils s'exercent paiſiblement ſur des ſujets tranquilles ; ils veulent inſtruire, & non pas émouvoir ; & s'ils cherchent à flatter l'oreille, quelques Critiques leur reprochent de ſortir des bornes du genre. Il eſt donc aiſé d'appercevoir en quoi la diction philoſophique differe de celle de l'Orateur.

La premiere eſt d'un caractere doux & tranquille ; elle fuit les aſſemblées publiques, & ne ſe plaît que dans la retraite ; elle s'affranchit de la ſervitude de la meſure, & ne cherche pas

(*a*) Théophraſte ſignifie, en grec, homme dont le langage eſt divin.

des penſées ou des expreſſions qui ſoient à la portée du vulgaire. Sa marche eſt ſimple : elle n'excite ni la colere, ni l'indignation ; elle n'a rien qui frappe, qui étonne, qui ſéduiſe : elle reſſemble, ſi je puis me ſervir de cette comparaiſon, à une vierge incorruptible & pleine de pudeur : c'eſt plutôt le langage d'un entretien familier, que celui d'un Diſcours ; car le terme de *Diſcours* ne convient rigoureuſement qu'aux Harangues & aux Plaidoyers de l'Orateur.

Quant à la diction des Sophiſtes (*a*),

(*a*) Cicéron dit, 4. Acad. 72, qu'on donnoit le nom de *Sophiſtes* à ceux qui parloient en public ſur la Philoſophie, dans l'intention d'acquérir une vaine gloire, ou de gagner de l'argent. Les Sophiſtes Grecs couroient de ville en ville, & faiſoient un trafic honteux de la Philoſophie & de l'Eloquence ; ils avoient la prétention de diſſerter, & de prononcer un Diſcours im-promptu ſur tous les ſujets de Morale, de Politique, de Philoſophie, &c. qu'on leur propoſoit. Protagore, Thraſymaque, Gorgias, & Iſocrate lui-même, étoient mis au nombre des Sophiſtes ; & quelques Anciens diſent que le Panégyrique de Trajan eſt un Ouvrage de Sophiſte. Nous donnons encore le nom de *ſophiſtes* à ces Diſcoureurs qui cher-

il eſt plus aiſé de la confondre avec celle des Orateurs; & il faut en marquer la différence. Ils recherchent les mêmes fleurs & les mêmes agrémens que nous; mais leur but n'eſt pas de porter le trouble dans l'ame; ils tâchent, au contraire, d'y entretenir le calme; ils veulent moins perſuader que plaire, & ils ne craignent pas de montrer ce deſſein : ils préferent les penſées éclatantes aux penſées vraies. Les digreſſions, les fables, les métaphores les plus hardies, les antitheſes de mots, la figure qui coupe les divers membres de la phraſe, de maniere qu'ils ſe répondent, & préſentent le même nombre de ſyllabes, ou celle qui termine chaque partie d'une période avec les mêmes chutes & les mêmes ſons, entrent à tout propos dans leurs Diſcours; enfin, penſant toujours à peindre, ils négligent les ombres de leurs tableaux.

XX. Le ſtyle de l'Hiſtoire approche de celui-là : l'Hiſtorien embellit ſes narrations; s'il doit faire la deſcription

---

chent à faire illuſion par des ſubtilités & des raiſonnemens ou des traits captieux.

On a dit que la proſe de Démocrite & de Platon, ayant une marche poétique & beaucoup de figures de mots, mérite plutôt le nom de *Poëme*, que les Comédies, où, excepté la forme des vers, on ne voit rien qui ſoit au deſſus du langage de la converſation. La mécanique du vers a ſon prix; mais ce n'eſt pas le principal mérite du Poëte; il faut qu'il s'éleve aux beautés de l'Eloquence, malgré les entraves de la verſification.

On retrouve dans quelques Poëtes la grandeur & la magnificence du véritable Orateur: j'apperçois néanmoins deux choſes qui diſtinguent leur diction de la nôtre; ils prennent, plus que

» a qu'un; qu'un dactyle eſt compoſé d'une » longue & de deux breves, & que l'anapeſte, » au contraire, eſt compoſé de deux breves » & d'une longue, ce qui revient à la même » meſure de temps. Mais, dans la compoſition » des vers, un Poëte n'emploie pas indifféremment un anapeſte pour un dactyle, ni un » dactyle pour un anapeſte, parce que le vers » eſt aſtreint à une certaine marche, & à une » certaine meſure de pieds «. L'Abbé Batteux explique beaucoup mieux, dans ſon Traité de la conſtruction oratoire, tout ce qui regarde le metre.

nous,

nous, la liberté de créer des mots nouveaux, ou d'en former un ſeul de la réunion de pluſieurs; &, dans la vue de plaire, ils s'attachent moins à la juſteſſe de la penſée, qu'au charme de l'expreſſion. Si nous employons également des termes choiſis, le ſtyle des deux genres n'a pas d'ailleurs le même caractere. Au reſte, il eſt inutile de diſputer ſur une choſe qui n'eſt point douteuſe; ou, s'il reſte encore des doutes, le plan de cet Ouvrage n'exige pas que j'en donne ici la ſolution.

Le ſtyle de l'Orateur differe donc de celui des Philoſophes, des Sophiſtes, des Hiſtoriens, & des Poëtes: eſſayons maintenant de dire quel eſt ſon caractere.

De la bienſéance qui eſt propre au ſtyle de l'Orateur ; & des convenances oratoires.

XXI. L'ORATEUR éloquent que nous cherchons, d'après le modele dont Antoine ſe formoit une idée, ſaura, dans les Plaidoyers du Barreau, dans les Harangues & les Délibérations publiques, perſuader ſes Auditeurs, leur plaire, & les émouvoir : ſon premier but eſt de les convaincre ; il ſe propoſe enſuite de les enchanter par la douceur & les charmes du ſtyle ; &, pour mettre le comble à ſa victoire, il veut devoir ſon triomphe à l'émotion qu'il produit dans leur cœur. Ce talent d'émouvoir eſt celui qui contribue le plus à ſes ſuccès.

Ainſi les trois genres de ſtyle correſpondent à ces trois devoirs. Il emploie le ſtyle ſimple pour convaincre, le ſtyle tempéré pour charmer l'imagination & l'oreille, & le ſtyle ſublime pour agiter le cœur.

L'application de ces trois genres de ſtyle exige beaucoup de diſcernement & de ſagacité : il faut connoître ce qui eſt propre à chacun de ces genres, & les employer tour à tour, ſuivant l'occaſion. Le bon ſens & le goût ſont les fondemens de l'Eloquence, ainſi que de toute autre choſe.

Dans les Ouvrages d'eſprit, & dans les diverſes circonſtances de la vie humaine, rien n'eſt ſi difficile que de juger ce qui convient le mieux. Les Grecs donnent à cette convenance le nom de πρέπον, & nous celui de *decorum*. On a publié d'excellens préceptes ſur cette matiere ; & on ne peut les ignorer ſans faire une infinité de fautes, dans ſa conduite perſonnelle, & dans la compoſition des Ouvrages de proſe & de poéſie.

Ces convenances regardent l'expreſſion ainſi que la penſée ; car il faut varier l'expreſſion & la penſée, ſelon l'état, le rang, la condition, l'âge, & le caractere des Auditeurs, & ſelon les temps & les lieux. Dans le monde, on s'occupe toujours de la bienſéance ; & l'Orateur ne doit jamais perdre de vue ce qui convient au ſujet qu'il traite,

à ſon caractere propre, & à celui de l'Aſſemblée qui l'écoute.

Cette matiere eſt vaſte : les Philoſophes traitent, dans leurs Ecrits, des bienſéances de la vie civile (*a*) ; les Grammairiens (*b*) parlent, dans leurs Commentaires ſur les Poëtes, des convenances relatives aux Ouvrages d'eſprit, & les Rhéteurs ne les oublient pas, dans leurs regles touchant les queſtions générales ou particulieres.

Si vous plaidez devant un ſeul Juge, ſur la chute d'une gouttiere, c'eſt manquer aux convenances que d'employer une diction pompeuſe & les figures les plus éclatantes de la Rhétorique ; vous y manquez également, ſi vous vous ſervez d'un ſtyle ſimple & trivial, lorſqu'il eſt queſtion de faire valoir la grandeur & la majeſté de l'Empire.

XXII. Vous y manquez, ſi vous em-

(*a*) Cicéron en parle dans le Traité des Offices.

(*b*) Le mot de *Grammairien* n'avoit pas, chez les Anciens, l'acception qu'on lui donne aujourd'hui. A Rome, ils étoient chargés ſpécialement d'examiner les beautés ou les défauts des Poëtes,

ployez des expreſſions ou des penſées qui ne conviennent pas à votre caractere, à celui des Juges, ou à celui des Adverſaires. Quoique les mots ſans idées ne produiſent aucun effet, le ſuccès d'une idée dépend quelquefois de la maniere dont on l'énonce.

Il faut, dans toutes les occaſions, ſavoir juſqu'où l'on peut aller. Chaque ſujet a ſes bornes & ſes proportions; mais le trop révolte plus que le trop peu : auſſi Appelle blâmoit-il les Peintres qui ne ſentoient pas où ils devoient s'arrêter. Cet article eſt d'une ſi grande étendue, mon cher Brutus, qu'il demanderoit un volume à part.

Mais j'en ai dit aſſez : la ſignification du mot *bienſéance* eſt très-connue, par l'uſage qu'on en fait dans le monde & dans la converſation, ſur les petites choſes comme ſur les grandes. J'indiquerai ſeulement en quoi le terme de *bienſéance* differe de celui de *devoir* proprement dit (*a*).

Le terme de *devoir* marque l'obliga-

(*a*) L'Original dit *decere* & *oportere*. La bienſéance eſt bien un devoir; mais ce n'eſt pas un devoir proprement dit.

tion indiſpenſable de ſe conformer, en tout temps & en toute choſe, à la droiture & à l'ordre; celui de *bienſéance* offre ſeulement à l'eſprit l'idée de ce qui convient aux circonſtances & aux perſonnes; de ce qui imprime à nos actions, nos diſcours, notre phyſionomie, nos geſtes, & nos manieres, un caractere qui ne bleſſe point.

Si le Poëte a ſoin de donner à ſes perſonnages le caractere qui leur eſt propre; s'il regarde comme un grand défaut de mettre le langage d'un homme de bien dans la bouche d'un ſcélérat, & dans la bouche d'un fou celui d'un homme ſenſé; ſi le Peintre qui peignit le ſacrifice d'Iphigénie (*a*), après avoir repréſenté Calchas triſte, Ulyſſe plongé dans la douleur, & Ménélas fondant en larmes, crut qu'il convenoit de jeter un voile ſur la tête d'Agamemnon, parce que ſon pinceau épuiſé ne pouvoit rendre l'excès d'affliction de ce malheureux pere; ſi les Hiſtrions eux-mêmes gardent les convenances

(*a*) Ce Peintre s'appeloit *Timanthe*. Toute l'Antiquité admira ſon tableau. Voyez Pline, l. XXXV, c. 10.

avec une ſi grande attention : l'Orateur ne doit-il pas s'en occuper plus encore qu'eux tous ?

Qu'il examine donc ſcrupuleuſement ce qui convient à chaque genre de Cauſes & à chaque partie de ſon Diſcours ; car il ne doit pas moins ſoigner les détails que l'enſemble.

CARACTERE particulier de chaque genre de ſtyle; & d'abord du caractere du ſtyle ſimple.

XXIII. IL s'agit à préſent de découvrir le caractere de chaque genre d'élocution. Ce travail eſt grand & difficile, ainſi que je l'ai déjà dit; mais je devois en prévoir toute l'étendue avant de le commencer : je ſuis en mer, il faut faire voile, & arriver où je pourrai. Je vais tâcher d'abord de donner une idée nette de la diction de cèt Orateur, qui, ſelon quelques-uns, mérite ſeul le nom d'*Orateur Attique*.

Son ſtyle, ſimple & ſans élévation, reſſemble au langage familier; & il en eſt réellement plus éloigné qu'on ne penſe : ceux qui ſont le moins doués du talent de la parole, croient pouvoir l'imiter : il paroît facile à ſaiſir; mais rien n'eſt plus difficile à qui veut en faire l'épreuve. Quoique ce genre d'écrire ne ſoit pas très-nourri, quoiqu'il n'ait pas une extrême force, il

faut qu'il ait un air de vie, & une ſorte d'embonpoint qui annonce une conſtitution ſaine.

Vous ſavez qu'il y a des nombres ou des meſures qui conviennent au Diſcours oratoire ; & je traiterai bientôt cet article. L'Orateur dont il eſt ici queſtion, n'eſt point aſſujetti à leurs loix ; ſa marche eſt libre & ſans contrainte ; il ne permet cependant à ſa diction aucun écart. Il ne craint point la rencontre & le choc des voyelles ; il ne cherche point à joindre artiſtement les expreſſions, pour former une conſtruction périodique : ſes *hiatus* & ſon air négligé ont quelque choſe d'agréable, en ce qu'ils nous montrent un homme plus occupé des choſes que des mots.

Il eſt donc ſans entraves ſur ce qui regarde la ſtructure de la période & l'enchaînement des mots ; mais voyons en quoi conſiſte ſa ſervitude. Ses phraſes courtes & déliées demandent des ſoins ; l'Art néanmoins ne doit pas s'y faire remarquer. Il y a une ſorte de négligence qui eſt un effet de l'Art. Il ſied bien à quelques femmes de n'être point parées : il en eſt ainſi de ce genre

d'élocution, il plaît malgré ſa ſimplicité; il eſt agréable & touchant ſans chercher à le paroître : comme les femmes dont je viens de parler, il dédaigne, ſi je puis m'exprimer ainſi, la friſure, les perles & les diamans, le fard, & tous les ornemens de cette eſpece ; la propreté ſeule, jointe à une ſorte d'élégance naturelle, lui ſuffit.

La diction de cet Orateur eſt pure, claire, conforme au génie de la Langue & aux regles de la bienſéance.

XXIV. Théophraſte veut en outre qu'elle ſoit agréable & facile ; elle eſt tiſſue de penſées fines, délicates, & qui prouvent une ſagacité peu commune.

Un tel Orateur uſe très-ſobrement des richeſſes qui nous appartiennent en propre. J'entends par richeſſes de l'Eloquence, ces ornemens qu'elle donne à la penſée ou à l'expreſſion.

Les ornemens relatifs aux mots ſont de deux ſortes ; car les mots peuvent être conſidérés en eux-mêmes & comme détachés du corps de la période, ou dans leur rapport avec le tiſſu de la phraſe.

Les mots, conſidérés en eux-mêmes, font un bel effet, ſi on choiſit l'expreſ-

ſion la plus agréable à l'oreille (*a*), ou celle qui peint le mieux la choſe dont il s'agit (*b*). On embellit le Diſcours, en choiſiſſant parmi les mots figurés, nouveaux, anciens, ou inuſités, ceux qui ont le plus de grace ou de juſteſſe (*c*), & qui forment une métaphore. On emploie quelquefois, mais rarement, les mots ſurannés dans le ſens propre (*d*).

Quant aux mots enviſagés dans leur rapport avec le tiſſu de la phraſe, l'ornement conſiſte à leur donner une combinaiſon ſi heureuſe, que le charme

---

(*a*) Par exemple, *informare* eſt plus ſonore & plus agréable à l'oreille, qu'*inſtituere*; *deambulare*, qu'*incedere*; *opportunitas*, qu'*occaſio*.

(*b*) Ainſi quelquefois *erumpit* peint mieux la choſe qu'*exit*, *fugit*, qu'*abit*, &c.

(*c*) Cicéron a traité cette matiere plus en détail dans le troiſieme Dialogue de l'Orateur.

(*d*) S'il n'y a pas une faute dans le Texte, on ne voit pas trop pourquoi les Romains ſe permettoient plus ſouvent d'employer des mots ſurannés dans le ſens métaphorique, qu'au ſens propre.

diſparoiſſe, ſi on dérange les mots, même ſans toucher à l'idée. Il n'en eſt pas alors comme des figures de penſées, dont l'agrément ſubſiſte, quoiqu'on change l'expreſſion. Ces figures ſont en grand nombre; mais il y en a peu qui aient beaucoup d'éclat & de relief.

L'Orateur Attique, content d'une diction élégante & polie, crée peu de mots nouveaux; il eſt ſobre & réſervé dans l'uſage des termes anciens ou métaphoriques; il met plus de ſcrupule encore dans l'emploi des figures brillantes & des ornemens pompeux; mais il adopte volontiers ces métaphores qui rempliſſent les diſcours ordinaires, & qui ſont familieres aux gens de la campagne comme aux habitans des villes, telles que celles-ci : *La campagne eſt riante; la terre eſt altérée*, &c. (*a*).

Il eſt vrai que ces métaphores ont

(*a*) L'Original cite deux autres exemples : *Gemmare vites*, & *luxurioſa frumenta*. L'Abbé Colin traduit ces deux métaphores par *la vigne pouſſe des perles*, & *les bleds s'élevent avec luxe & avec profuſion* : mais cette verſion, non plus que celle qu'on pourroit y ſubſtituer, n'eſt pas du langage ordinaire.

une ſorte de hardieſſe ; mais l'analogie eſt exacte, ou bien la diſette de la Langue oblige d'en faire uſage. L'Orateur Attique pourra donc employer ces ſortes de figures, mais plus rarement que s'il compoſoit dans le genre ſublime.

XXV. Au ſurplus, d'après ce que nous avons dit des bienſéances oratoires, il eſt clair qu'il ne convient pas d'employer dans le ſtyle ſimple une métaphore trop hardie ou trop élevée ; & que, ſi cette métaphore peut trouver ſa place dans un autre genre, elle n'eſt pas propre à celui-ci.

Le ſtyle Attique admet, mais avec économie, ces beautés que les Grecs appellent *figures de mots* ou *figures de penſées*. L'Orateur borné à ce genre, doit imiter un homme ſage, qui, dans les repas qu'il donne à ſes amis, évite la magnificence, & ſe contente d'y mettre de la propreté & de la délicateſſe : il faut que ſes Diſcours annoncent de la ſimplicité ; que, pour produire de l'effet, il ne cherche pas des mots qui ſe reſſemblent (*a*) ; qu'il n'ait

(*a*) Comme dans cet exemple : *Hæc res potiùs oneri fuit quàm honori.*

pas l'affectation d'arranger les membres de ſa période, de maniere que l'un réponde à l'autre, & qu'ils produiſent les mêmes chutes & les mêmes définences : des beautés ſi étudiées découvriroient l'art, & laiſſeroient trop voir le déſir de plaire.

Il évitera auſſi ces figures de répétition qui veulent une prononciation forte & animée. A l'égard des autres ornemens, il peut en faire uſage ; pourvu qu'il coupe ſes phraſes, qu'elles n'aient rien de trop ſoutenu, & que le lien n'en ſoit pas trop ſerré ; pourvu encore qu'il emploie des expreſſions autoriſées par l'uſage, & des métaphores qui n'aient rien de trop énergique (*a*).

Il n'emploiera pas des figures de penſées trop éclatantes ; il ſe gardera bien de faire parler la République, d'évoquer les morts, & d'entaſſer dans une même phraſe, énumérations ſur énu-

(*a*) Les Commentateurs donnent des exemples de ces *tranſlationes molliſſimæ* dont il eſt parlé dans le texte ; ils citent ceux-ci : *Congregare viros ; omnia tela conjicere, id eſt, omnibus modis homini nocere ; reſpiraſſet cupiditas ; ſe colligere ; in turpitudinem venire*, &c.

mérations. Ces mouvemens exigent dans la prononciation, une force & une impétuoſité qui ne lui vont point : ſa voix, comme ſon ſtyle, doit avoir de la ſimplicité. Encore une fois, la plupart des ornemens uſités dans les autres genres d'élocution, ne lui ſont point interdits ; mais il ne s'en ſert qu'après les avoir bien examinés.

Son action ne ſentira point le théatre ; elle n'aura rien ſur-tout qui approche de la déclamation tragique ; ſes geſtes & les mouvemens de ſon corps ſeront doux & modérés ; ſa phyſionomie aura du jeu ; il évitera ſeulement les grimaces & les minauderies ; on lira ſur ſon viſage, qu'il eſt pénétré de ſon ſujet ; & cette expreſſion ſera toujours noble.

XXVI. On peut tirer de grands avantages des plaiſanteries fines & délicates ; & il ne manquera pas d'en aſſaiſonner ſes Diſcours : il y en a de deux ſortes, l'une qu'on nomme *plaiſanterie ſoutenue*, ou *enjouement*, & l'autre qu'on appelle *bons mots*. Il ſe ſervira quelquefois de la premiere, pour rendre ſa narration agréable ; & de la ſeconde, lorſqu'il voudra lancer des

traits piquans ſur l'Adverſaire, & le tourner en ridicule. J'aurois bien des choſes à dire ſur cette derniere eſpece, qui offre pluſieurs ſous-diviſions; mais ce n'eſt pas ici le lieu.

J'avertirai néanmoins notre Orateur, de ne pas employer ſouvent la raillerie, de peur de reſſembler à un bouffon; de ne jamais ſe moquer de la miſere d'autrui, ce qui ſeroit inhumain; de ne jamais badiner avec le crime, afin de ne pas mettre de la plaiſanterie où il faut de l'indignation : il proportionnera toujours ſes plaiſanteries aux circonſtances, & aux égards qu'il ſe doit à lui-même, ou à ceux qu'il doit aux Juges.

J'ajoute que les bons mots ſont inſipides & froids, s'ils ne paroiſſent pas naître ſur le champ, ſi on voit qu'on les a médités à loiſir, & qu'on les apporte de ſon cabinet. Il reſte encore d'autres précautions à prendre ſur ce point; il faut épargner dans ſes railleries, ſes amis, & les perſonnes revêtues d'une dignité; craindre de faire des bleſſures mortelles, ou d'imprimer des taches ineffaçables. Lors même qu'on attaque un ennemi, on doit garder beaucoup de ménagemens;

car la raillerie n'eſt pas toujours de ſaiſon : on ne peut pas la répandre ſur toute ſorte d'adverſaires.

Si l'Orateur évite ces défauts, il ſera le maître d'ailleurs d'aſſaiſonner ſon Diſcours de ce ſel délicat qui eſt tout-à-fait du goût Attique. Le talent de badiner, ou de plaiſanter à propos, eſt très-rare parmi nous; &, de tous ceux qui ſe piquent aujourd'hui d'Atticiſme, je n'en connois aucun qui ſache en faire uſage.

Telle eſt l'idée que je me forme du véritable Atticiſme, & de l'élocution propre à l'Orateur qui veut exceller dans le genre ſimple. Quoiqu'un ſtyle pur, ſain, & mêlé d'un ſel qui en releve le goût, ſoit le caractere des Ecrivains Attiques, tous les Orateurs d'Athenes n'ont pas atteint le point de perfection ſur la plaiſanterie. Lyſias & Hypérides y ont aſſez bien réuſſi; Démade (*a*) les a tous ſurpaſſés.

(*a*). On dit que l'éloquence de Démade lui acquit un grand crédit ſur l'eſprit de Philippe Roi de Macédoine; mais ſes Ecrits ſont perdus. On croit qu'Antipater le fit mourir; d'autres attribuent ſa mort à un ordre de Caſ-

Démoſthenes leur eſt inférieur ; il avoit une urbanité exquiſe, & plus d'enjouement que de talent pour les bons mots. L'enjouement exige plus d'art & de délicateſſe, & les bons mots demandent plus de vivacité d'eſprit.

ſandre. Il nous reſte quelques fragmens d'un Démade qui n'eſt pas celui-ci.

CARACTERE particulier du ſtyle tempéré.

LE ſtyle tempéré eſt un peu plus nerveux & un peu plus abondant que celui dont je viens de parler ; il n'a pas toute l'élévation du troiſieme, dont je vous entretiendrai tout à l'heure ; il eſt plus nourri que le ſimple, & moins riche & moins magnifique que le ſublime ; il admet toute ſorte d'ornemens ; le charme & l'agrément y doivent ſur-tout dominer ; il ne comporte guere la véhémence & l'énergie.

XXVII. Pluſieurs Auteurs Grecs brillent par cette eſpece d'Eloquence ; mais, ſelon moi, Demetrius de Phalere l'emporte ſur eux tous : ſon ſtyle, doux & tranquille, eſt plein de métaphores & de métonymies, qui lui communiquent un éclat vif & pareil à celui des aſtres (*a*).

(*a*) Cicéron parle plus au long de Demetrius de Phalere, dans le Dialogue des Orateurs illuſtres. Cet Ouvrage, ainſi que les trois

J'appelle *métaphores*, comme je l'ai déjà dit, les expreſſions figurées qu'on tire des autres objets, pour donner plus de grace au Diſcours, ou remédier à la diſette de la Langue. J'appelle *métonymies* les figures qui, aux termes propres, ſubſtituent des termes corrélatifs dont le ſens eſt le même.

Cette derniere opération préſente un rapport métaphorique : il y a néanmoins quelque différence entre la métaphore & la métonymie. Lorſqu'Ennius dit : *Arcem & Urbem orbas*, *Vous privez Rome de ſes enfans*, c'eſt une vraie métaphore ; mais s'il avoit dit *Arcem* au lieu de *Patriam*, ce ſeroit une métonymie. Lorſqu'il dit : *Horridam Africam terribili tremere tumultu ; La ſauvage Afrique eſt dans une agitation effrayante ;* comme il prend le terme d'*Afrique* pour celui d'*Africain*, il fait une métony~~mie~~. Les Rhéteurs appellent ce trope *hypallage* (*a*), parce que les

---

Dialogues de l'Orateur, ont un grand rapport avec ce Traité de l'Orateur.

(*a*) *Hypallage* vient du mot grec ὑπαλλαγή, qui ſignifie *immutatio*, échange.

mots éprouvent une ſorte de mutation ; & les Grammairiens l'appellent *métonymie* (*a*), parce qu'on met un nom à la place d'un autre.

Ariſtote range tous ces tropes ſous la métaphore, & il y joint auſſi la catachreſe. Lorſqu'on dit *un mince eſprit*, pour *un petit eſprit*, c'eſt une catachreſe. Afin de rendre l'expreſſion plus agréable, & de mieux obſerver les bienſéances, cette figure, au lieu du mot propre, emploie des termes dont le ſens eſt à peu près le même.

Si pluſieurs métaphores ſe ſuccedent, les Grecs leur donnent le nom d'*allégorie* ; ce terme eſt ſignificatif : cependant le mot général de *métaphore* préſente mieux à l'eſprit l'idée de tous ces tropes. Demetrius de Phalere, comme je l'obſervois plus haut, en fait un fréquent uſage, & ils jettent beaucoup d'agrémens dans ſes Diſcours ; mais, quoique la métaphore lui ſoit

(*a*) *Métonymie* vient de μετα-νομια ; μετα ſignifie *changement*, & ὄνομα ſignifie *nom*. Par exemple, lorſqu'on dit *Cérès* ou *Bacchus*, afin de déſigner le *pain* ou le *vin*, c'eſt une métonymie.

familiere, il ſe ſert plus volontiers de la métonymie proprement dite.

Le ſtyle tempéré comporte toutes les figures de mots, & la plupart des figures de penſées (*a*). On s'en ſert dans les diſcuſſions ſavantes; il emploie les lieux communs qui s'élevent à une certaine hauteur, & qui ne demandent pas trop de véhémence : enfin il differe peu de l'élocution des Philoſophes qui diſſertent dans leurs Ecoles; on l'admire, tant qu'on ne le compare point avec la majeſté du ſtyle ſublime.

Il faut encore rapporter à ce genre, cette élocution fleurie, brillante, & polie des Sophiſtes, qui recherchent les penſées les plus ingénieuſes, & toutes les graces du langage; elle s'eſt introduite au Barreau; mais également rejetée par les partiſans du ſtyle ſimple & ceux du ſublime, elle n'a pu trouver d'aſile que chez les amateurs du ſtyle tempéré.

(*a*) Cicéron a dit plus haut, que ce genre d'élocution comporte toutes ſortes d'ornemens; &, s'il n'y a pas de contradiction, il y a du moins de l'inexactitude. Il veut dire ici, que le ſtyle tempéré ne permet pas ſouvent les figures trop impétueuſes, telles que la *proſopopeia*, l'*urgens interrogatio*, l'*apoſiopeſis*, l'*execratio*.

CARACTERE particulier du ſtyle ſublime. Moyen de varier les trois genres d'élocution, ſelon les circonſtances & la nature des Cauſes.

XXVIII. LE troiſieme genre de ſtyle, majeſtueux, riche, pompeux, & ſublime, réunit tout ce que l'Art Oratoire a de plus frappant. C'eſt le genre d'élocution qui maîtriſe les Etats, qui étonne le Monde par le bruit & la rapidité de ſa courſe, & qui, après avoir excité l'applaudiſſement & l'admiration des hommes, leur ôte l'eſpoir d'atteindre ſi haut; c'eſt lui qui regne ſur les eſprits & ſur les cœurs, qui renverſe ce qui oſe l'arrêter, s'inſinue dans l'ame des Auditeurs, y établit de nouvelles opinions, ou déracine celles qui ſembloient le mieux affermies.

Tout le monde ne voit-il pas combien ce genre differe des deux autres? L'Orateur qui s'adonne au ſtyle ſimple, ne s'épuiſe point en voulant s'élever; ſans arriver au dernier degré de l'Eloquence,

il aura des ſuccès ; & s'il emploie les reſſources qui lui ſont permiſes, il ne fera point de chute ; car ſa poſition n'a rien de gliſſant.

A l'égard de celui qui s'adonne au ſtyle tempéré, s'il connoît bien les regles du genre, s'il ſait amener les beautés dont ſon ſujet eſt ſuſceptible, il n'a pas à craindre de grands revers : s'il lui arrive de mal réuſſir, ſa chute a peu d'éclat ; il ne peut tomber de bien haut.

Mais ſi l'Orateur qui cultive le genre ſublime, eſt toujours magnifique, ardent, impétueux ; s'il cherche toujours les grands mouvemens ; s'il en fait ſon unique étude ; s'il ne tempere point ſa marche par l'uſage des deux autres ſtyles, il tombe dans le mépris. Un homme qui emploie le ſtyle ſimple, c'eſt-à-dire, une diction fine & ingénieuſe, annonce qu'il eſt ſpirituel & judicieux ; ſi vous employez avec ſuccès le ſtyle tempéré, on dira que vous connoiſſez les moyens d'enchanter un Auditoire ; mais ſi vous ne ſavez pas changer de ton à propos, ſi vous ne ſavez être que pompeux, à peine vous accordera-t-on le titre de raiſonnable.

Doit-on

Doit-on admirer, en effet, un Orateur qui ne peut diſcuter tranquillement aucune matiere ; qui eſt incapable de rien définir, de rien diviſer, ou de procéder avec méthode; qui ne ſait rien dire avec enjouement ou ſimplicité, quoique bien des cauſes demandent à être traitées de cette maniere, en tout ou en partie; qui, ſans avoir préparé les eſprits, s'enflamme dès l'exorde ? ne mérite-t-il pas d'être regardé comme un frénétique parmi des gens calmes, ou comme un homme ivre au milieu d'une aſſemblée qui eſt de ſang-froid ?

Je tiens, mon cher Brutus, cet Orateur que nous cherchions, mais c'eſt ſeulement en idée; ſi-je pouvois une fois le ſaiſir avec la main, toute ſon éloquence ne me perſuaderoit pas de le quitter. Quel eſt-il donc cet homme merveilleux ? Je vais l'expliquer XXI en peu de mots; j'en ferai dans la ſuite une deſcription plus détaillée : *C'eſt celui qui ſait prendre le ton de ſon ſujet, qui dit les petites choſes, d'un ſtyle ſimple, mais ingénieux; les moyennes, d'un ſtyle tempéré; & les grandes, d'un ſtyle impoſant & ſublime.*

Vous répondrez qu'on ne l'a poin encore vu; je l'avoue : mais il n'e pas queſtion de cela ; j'en reviens tou jours à ce modele idéal dont j'ai déj parlé. Je n'examine pas quel fut le plu illuſtre des Orateurs ; ſans m'attacher rien de ce qui eſt mortel & périſſable je cherche ce modele éternel qui exiſt dans la penſée, & qu'il faut rendre, l'on veut approcher de la parfaite élo quence.

Mon Plaidoyer pour Cæcina rouloi entiérement ſur les termes de la Sen tence du Préteur. Je devois donc em ployer un ſtyle ſimple; je me contenta d'éclaircir, par des définitions exactes pluſieurs choſes qui étoient confuſes & embrouillées; je fis ſentir l'importanc du droit civil, & je diſſipai les ſubti lités de mots qu'on m'oppoſoit. J'em ployai le ſtyle tempéré dans mes Diſcour pour la Loi *Manilia* : ce genre d'élocu tion convenoit à l'éloge que je vouloi faire de Pompée. L'accuſation formé contre Rabirius intéreſſant les droits & l majeſté du peuple Romain, je le défen dis avec le plus de véhémence & d nobleſſe qu'il me fut poſſible.

Il faut quelquefois employer tour à

tour, & varier à propos les trois ſtyles; c'eſt ce que j'ai eſſayé de faire dans les Verrines, dans mes Plaidoyers pour Avitus, pour Cornelius, & dans pluſieurs autres que j'ai compoſés en faveur de mes amis. J'en rapporterois ici des exemples, s'ils n'étoient pas connus, ou s'ils ne ſe montroient pas d'eux-mêmes à qui voudra les chercher. En un mot, on peut appercevoir dans mes Ouvrages oratoires une eſquiſſe de toutes les beautés qu'offre l'Eloquence : on ſentira que ſi je ne vais pas juſqu'à la perfection, je l'entrevois du moins, & que je n'ai rien négligé pour l'atteindre.

Au ſurplus, il n'eſt pas ici queſtion de moi, il s'agit de la parfaite Eloquence; & loin d'admirer mes Ouvrages, je ſuis ſi difficile, que Démoſthene ne me contente point; non, ce Démoſthene, qui dans tous les genres s'eſt élevé au deſſus des autres Orateurs, ne répond pas à l'immenſité de mes déſirs & à la délicateſſe infinie de mon oreille.

XXX. Cependant, Brutus, vous qui avez étudié ſes Ouvrages au milieu d'Athenes, & avec le ſecours de Pammene, le plus paſſionné de ſes admira-

teurs ; vous qui les reliſez ſans ceſſe & les rapprochez des miens, ne trouvez-vous pas qu'il atteint ſouvent cette perfection à laquelle j'aſpire en vain, & que dans ſes Plaidoyers ou ſes Harangues il dit ce que je voudrois dire moi-même ? On doit avouer que ce fut un grand homme, qu'il ſuccéda à d'autres grands hommes, & qu'il vécut dans un ſiecle fertile en habiles Orateurs.

Pour moi, ſi mes talens euſſent répondu à mes efforts, mon triomphe ſeroit d'autant plus glorieux, que, ſelon Marc-Antoine, Rome n'a point vu juſqu'ici d'Orateurs *éloquens*. Dès qu'il refuſoit ce titre à Craſſus, dès qu'il ne s'en croyoit pas digne lui-même, il ne l'accorderoit pas à Cotta, qui n'a rien d'élevé ni de majeſtueux ; à Sulpicius, qui manque de douceur & d'agrément ; ni à Hortenſius (*a*), qui montre peu d'énergie & de véhémence ; car ils ſont moins habiles qu'Antoine & Craſſus à ſaiſir tous les tons.

Ainſi, lorſque j'entrai dans la car-

(*a*) Voyez cependant les éloges qu'il donne à ces trois Orateurs, dans le Dialogue ſur les Orateurs illuſtres.

riere, les Romains n'avoient vu perſonne qui excellât dans les trois genres de ſtyle, ou qui ſût les employer avec art; &, quelque médiocres que ſoient mes talens, j'ai étendu parmi mes concitoyens l'idée qu'ils ſe formoient de la véritable éloquence.

Quels applaudiſſemens je reçus, lorſque défendant Roſcius d'Amerie, je parlai du ſupplice des parricides (*a*)! Je ne tardai pas à m'appercevoir que ce morceau ſi brillant n'étoit qu'une effervescence d'imagination; le voici: » L'air » n'eſt-t-il pas le dernier bien des vivans; » la Terre, celui des morts; l'Océan, » celui des cadavres qui flottent ſur les » eaux; & le rivage, celui des corps » rejetés par les vagues? Le parricide » ne peut reſpirer l'air dans les inſtans » de vie qu'on lui laiſſe; quand il expi- » re, il ne va point s'arrêter ſur la terre; » il eſt ballotté par les flots, ſans pou- » voir jamais ſe laver; ſi les vagues le » jettent contre la rive, il ne trouve

(*a*) Il faut avouer que les Modernes ſeroient plus difficiles. Un jeune Orateur qui feroit ce morceau, ne ſeroit pas applaudi.

» pas même le repos ſur les rochers (*a*) «. Il en eſt de même de ce qui précede & de ce qui ſuit. Toute cette tirade a les défauts de la jeuneſſe ; & ſans doute on la loua plutôt pour les eſpérances qu'elle donnoit, que pour ſa perfection.

L'âge me forma ; & l'on trouva plus de maturité dans les Diſcours que je compoſai par la ſuite. On remarqua ſurtout le morceau où je peignis Saſſia de cette maniere (*b*) : *la femme de ſon gendre, la marâtre de ſon fils, la rivale de ſa fille.* Il ne faut pas croire néanmoins que mes premiers Ouvrages offrent toujours de l'emphaſe & de la recherche. Au milieu de ces traits & de ces figures de jeune homme, qui déparent le plaidoyer pour Roſcius d'Amerie, il y a des endroits exprimés avec ſimplicité, & pluſieurs avec enjouement. Mes Plaidoyers, en faveur de Cluentius Avitus, de Cornelius Balbus, & une foule d'autres (car les Orateurs

(*a*) Les Loix Romaines ordonnoient de coudre le parricide dans un ſac, & de le jeter vivant au milieu des flots.

(*b*) Le Plaidoyer pour Cluentius Avitus.

Grecs, malgré tout leur loiſir, n'ont pas écrit autant que moi), préſentent cette variété de ſtyle dont je fais ici l'éloge.

XXXI. Si l'on permet à Homere, à Ennius, à tous les Poëtes, & particuliérement aux Tragiques, de deſcendre quelquefois du ſtyle élevé & ſoutenu, au ſtyle ordinaire des converſations; l'Orateur ne pourra-t-il jamais ſortir du ſtyle véhément? Mais eſt-il néceſſaire de citer l'exemple des grands Poëtes? Ne voit-on pas ſur le théatre de célebres Acteurs repréſenter avec ſuccès des perſonnages très-différens de ceux qu'ils ont coutume de jouer? Il s'en trouve qui, livrés au tragique, réuſſiſſent dans le comique, ou qui nous enchantent dans le comique, quoiqu'ils excellent dans la tragédie.

Pourquoi donc ne m'efforcerois-je pas de jeter dans mes Diſcours la variété convenable? Si je parle de moi, mon cher Brutus, je prétends auſſi parler de vous, & même ceci vous regarde davantage; car mon temps eſt paſſé, & vous ne faites, pour ainſi dire, qu'entrer dans la carriere. Voudriez-vous traiter toutes ſortes de cauſes du même ton?

Refuſeriez-vous de vous charger de celles qui ne ſont pas d'un certain genre? & employerez-vous toujours la même maniere dans les ſujets de la même eſpece? En voyant dans votre maiſon de Tuſcule, la ſtatue en bronze de Démoſtene, placée au milieu de celle de vos aïeux, j'ai conjecturé qu'il eſt votre Orateur favori. Ce Grand Homme ne le céde point à Lyſias pour la ſimplicité de l'élocution; à Hypéride pour la fineſſe des penſées, & à Eſchine pour la douceur & l'éclat; il a compoſé, vous le ſavez, pluſieurs Diſcours dans tous les genres, & dans tous les genres à la fois.

Ses Diſcours contre Leptine ſont du genre ſimple; quelques-unes de ſes Philippiques ſont, d'un bout à l'autre, du genre ſublime; & ſes deux Harangues contre Eſchine (*a*) participent des trois genres. Il prend une élocution tempérée quand il lui plaît; & c'eſt celle qu'il préfere lorſqu'il deſcend des hauteurs du ſtyle ſublime, & qu'il vient d'arracher des cris d'admiration par de grands traits ou de grands mouvemens.

(*a*) La premiere eſt appelée *de la fauſſe Ambaſſade*; & la ſeconde, *pour la Couronne*.

DU fond de connoiſſances néceſſaires à l'Orateur.

QUITTONS Démoſthene pour un moment, puiſqu'il eſt ici queſtion de l'Eloquence elle-même & non d'un Orateur particulier ; je vais eſſayer d'en peindre le caractere & les effets. Je n'oublierai pas que j'ai promis des réflexions & non des préceptes, & que je dois en parler en ſimple connoiſſeur & non en Maître de l'Art. Il eſt vrai que je paſſe quelquefois les bornes de mon plan : prévoyant que vous ne lirez pas ſeul mon Ouvrage, je donne des regles qui reſſemblent à des leçons, non pour vous, Brutus, qui avez plus de lumieres que moi, mais pour d'autres qui ſeront ſans doute curieux de feuilleter un Livre publié ſous vos auſpices.

XXXII. Je penſe que pour devenir un parfait Orateur, il faut, outre le talent de s'énoncer avec intérêt, avec fécondité, ou avec grandeur ſur toute ſorte de ſujets, ce qui eſt la partie eſſencielle, poſſéder l'Art de la Dialecti-

que, inſéparable de l'Eloquence. Quoiqu'une Diſſertation & un Diſcours oratoire ne ſe reſſemblent guere, & qu'il ſoit bien différent de prononcer un Diſcours ou ſimplement de parler; la Dialectique eſt le fondement de ces deux opérations; le ſimple Diſſertateur emploie d'une maniere ſeche les raiſonnemens & les ſubtilités; & l'Orateur a ſoin de les couvrir des ornemens de l'élocution. Zenon, Chef des Stoïciens, diſoit que la main fermée eſt l'image de la Dialectique, & la main ouverte l'image de l'Eloquence.

Ariſtote, avant lui, obſervoit au commencement de ſa Rhétorique, que ces deux Arts ont du rapport, & qu'ils different ſeulement en ce que la Dialectique reſſerre ſes raiſonnemens, & que l'Eloquence développe les ſiens. Je déſire donc que l'Orateur connoiſſe toutes les formes du langage qui peuvent ſervir à la perſuaſion.

Vous le ſavez très-bien, mon cher Brutus, la Logique offre deux méthodes; l'une d'Ariſtote, qui nous a laiſſé les premieres regles ſur l'Art de raiſonner; & l'autre des nouveaux Dialecticiens, qui, d'après Chryſippe leur

Maître, ont donné une théorie plus épineuse & plus difficile (*a*).

Tout homme qui aspire à la gloire de l'Eloquence, doit connoître ces deux méthodes; il doit même être parfaitement instruit de l'une ou de l'autre, & en avoir l'habitude. Qu'il sache d'abord la nature, les effets, & les différentes especes des mots simples & de leurs combinaisons; ensuite par combien de manieres on peut exprimer chaque idée; par quelle regle on peut discerner si une proposition est vraie ou fausse; quelle conséquence on peut tirer de chaque principe, & si la conclusion s'accorde ou ne s'accorde pas avec les prémisses: qu'il sache aussi appercevoir, analyser & éclaircir les équivoques, car toutes ces choses reviennent souvent; mais comme elles sont par elles-mêmes

(*a*) Cicéron traite plus au long cette matiere dans les Dialogues de l'Orateur. Chrysippe, fondateur de la secte de ces nouveaux Dialecticiens, composa sur la Logique différens Ouvrages qui furent très-estimés des Anciens. On disoit que si les Dieux font usage du raisonnement, ils n'emploient pas d'autre méthode que celle de Chrysippe.

ſtériles & ſeches, il eſt obligé de les embellir & de les parer.

XXXIII. Toutes les fois qu'on veut traiter une matiere, la raiſon preſcrit de commencer par établir l'état de la queſtion; ſi l'on ne convient pas du ſujet de la diſpute, on ne fera que diſcourir en l'air. Il faut enſuite produire nettement ſa penſée, & développer par la définition tout ce qui eſt obſcur. La définition eſt, comme vous ſavez, une expoſition claire & abrégée de la choſe. Lorſque le point de diſcuſſion eſt bien déterminé, on doit examiner les détails qu'il renferme, afin de n'en oublier aucun.

Notre Orateur ſera donc toujours en état de donner des définitions, mais elles ne ſeront pas ſi ſeches & ſi courtes que celles des Philoſophes; il aura ſoin de les enrichir en les étendant, & de les proportionner à l'intelligence des eſprits ordinaires. Si la matiere l'exige, il diviſera auſſi le genre en eſpeces, ſans rien omettre d'eſſenciel & ſans rien ajouter de ſuperflu. Mais de quelle maniere & dans quelles circonſtances ſera-t-il uſage de ces préceptes? Cette queſtion n'eſt point ici de mon reſſort.

Ce n'eſt pas aſſez d'être verſé dans l'Art de la Logique, il faut encore qu'il connoiſſe les regles & les maximes de la Morale : autrement, pourra-t-il parler avec dignité, avec nobleſſe, & avec abondance, ſur le reſpect qu'on doit aux Dieux, ſur le mépris de la mort, ſur l'attachement réciproque des peres & des enfans, ſur l'amour de la Patrie, ſur ce qui eſt bien, ſur ce qui eſt mal, ſur les vertus & les vices, ſur les devoirs de l'homme, ſur la douleur & le plaiſir, enfin ſur les illuſions de l'eſprit & ſur les paſſions du cœur? Ces ſujets ſont fort communs, & on les traite ſans exactitude & ſans intérêt, lorſqu'on eſt dénué des ſecours de la Philoſophie.

XXXIV. Ce que je dis ici regarde moins la forme que la matiere du Diſcours ; car avant de ſonger à la maniere de s'exprimer, je veux que l'Orateur puiſſe donner ſur chaque ſujet des idées qui plaiſent aux gens inſtruits. Je demande auſſi qu'il n'ignore pas la Phyſique & l'Hiſtoire Naturelle, afin qu'à l'exemple de Periclès, ſon ſtyle prenne ce caractere de grandeur & de majeſté qu'on remarque dans la Nature.

S'il doit être inſtruit de l'harmonie des corps céleſtes & de toutes les parties de l'Univers, il doit l'être également de ce qui forme l'accord & l'harmonie des ſociétés & des individus. On ne peut ſe paſſer au Barreau du Droit civil ; n'eſt-il pas ridicule de vouloir, ſans être initié dans la Juriſprudence, défendre des Cauſes uniquement fondées ſur les Loix & les Coutumes ?

Qu'il étudie auſſi l'Hiſtoire ; qu'il connoiſſe les uſages anciens, & les principes d'adminiſtration, des Empires ou des Rois fameux qui ont dominé ſur la Terre, & ſur-tout ceux de Rome. L'Ouvrage d'Atticus, notre ami (*a*), peut lui être d'un grand ſecours ; quoiqu'il ait renfermé dans un ſeul volume l'Hiſtoire de ſept cents ans, il n'a rien omis d'eſſenciel, & il a marqué les époques avec exactitude. Ignorer ce qui s'eſt paſſé avant que nous fuſſions au monde, c'eſt être toujours enfant ; & que ſavons-nous, dans la courte durée de la

(*a*) Outre ſes Annales, Pomponius Atticus fit un autre Ouvrage *de Imaginibus & Conſulatu Ciceronis.*

vie, ſi, à la connoiſſance de ce qui eſt arrivé de nos jours, nous ne joignons pas celles des ſiecles paſſés ? J'ajouterai qu'en citant des exemples de l'Antiquité, le Diſcours devient impoſant & agréable.

Ce que l'Orateur doit obſerver dans chaque genre d'Eloquence, dans chaque eſpece de Cauſes, & dans chaque partie de ſon Diſcours.

Muni de ces ſecours, l'Orateur peut ſe préſenter dans la carriere ; mais avant de parler en public, il doit bien examiner la nature & le genre de chaque Cauſe. Il ne doit pas ignorer que toute diſcuſſion roule ſur les choſes ou ſur les mots ; que relativement aux choſes, il eſt queſtion de ſavoir ſi le fait eſt vrai ; s'il eſt permis ; de quel nom on doit le qualifier : & relativement aux mots, s'il y a de l'équivoque ou de la contradiction. Toutes les fois que le ſens littéral des paroles ne ſemble pas conforme à l'intention de ceux qui les emploient, il y a une eſpece d'ambiguité ; ce qui arrive ordinairement par l'omiſſion de quelques mots ; d'où l'on voit que c'eſt le propre de l'ambiguité d'offrir à l'eſprit deux idées différentes.

XXXV. Comme il n'y a que trois

genres de Cauſes, les regles ſur les preuves qu'on doit employer dans chacune, ſont en petit nombre. La Rhétorique ne connoît que deux ſources d'où l'on tire les preuves ; & j'en ai parlé ailleurs (*a*). Les unes ſont priſes du fond du ſujet ; & les autres des acceſſoires. Le ſuccès dépend de la maniere de les mettre en œuvre ; car il eſt aiſé de découvrir les raiſons qu'il eſt à propos de donner.

Que reſte-t-il maintenant à faire par rapport à la compoſition ? 1°. Il faut commencer par un exorde, qui nous concilie la bienveillance des Auditeurs, qui les rende attentifs, & qui les diſpoſe à nous écouter favorablement. 2°. Expoſer les faits d'une maniere ſi claire, ſi courte & ſi plauſible, que tout le monde apperçoive l'état de la queſtion. 3°. Établir ſolidement nos moyens, & détruire ceux de l'Adverſaire par des raiſonnemens juſtes & placés avec tant d'art, que l'on ſente la liaiſon des uns avec les autres. 4°. Enfin, terminer le Diſcours par une pérorai-

(*a*) Dans les Livres *de Inventione Rhetoricâ*, dans les *Partitions Oratoires*, les *Topiques*, & même dans les *Dialogues de l'Orateur*.

ſon qui excite ou calme les paſſions. Il ſeroit difficile d'expliquer ici les différentes méthodes qu'on peut employer en traitant ces quatre parties du Diſcours, car elles varient à l'infini.

Comme je ne me propoſe pas de donner des préceptes ſur l'Eloquence, mais de rendre l'idée que je me forme du parfait Orateur, le talent de diſcerner en toutes choſes ce qui convient, eſt la premiere qualité qui me paroît néceſſaire. Il ne faut jamais perdre de vue les circonſtances où l'on ſe trouve; car le même ſtyle n'eſt pas applicable à toute ſorte de Cauſes, ni à toute ſorte d'Orateurs, de Juges, d'Adverſaires ou de Cliens.

XXXVI. L'homme éloquent ne manquera donc point aux convenances; il ne traitera point d'une maniere ſtérile les ſujets riches & abondans, ni d'un ſtyle trop ſimple les matieres élevées, ni avec une élocution pompeuſe les petites choſes; en un mot, ſon langage prendra toujours le ton de ſon ſujet.

La modeſtie & la retenue accompagneront ſes exordes; le faſte & l'emphaſe en ſeront bannis; on y trouvera des penſées vives & frappantes, propres à lui

concilier les eſprits, ou à les indiſpoſer contre ſon Adverſaire.

Ses narrations ſeront vraiſemblables; elles expliqueront nettement les faits, mais d'un ſtyle plus voiſin du genre familier que de l'hiſtorique.

S'il s'agit d'une petite Cauſe, le ton des preuves & de la réfutation ſera ſimple; mais ſi elle eſt ſuſceptible des figures & des mouvemens de l'Eloquence, l'Orateur déploiera toutes les reſſources de l'Art, afin de s'emparer des eſprits & de leur inſpirer les ſentimens qu'il voudra.

Il y a deux choſes principales qui font admirer ſon talent; l'une conſiſte à traiter la queſtion d'une maniere générale; & l'autre eſt l'amplification: toutes les parties d'un Diſcours oratoire doivent offrir quelques genres de beautés; on ne doit pas y trouver un mot qui ne ſoit élégant ou noble: cela ne ſuffit point; il faut donner à ſon ſtyle un caractere plus animé, en y répandant de tous côtés des rayons de lumiere.

Toutes les parties du Diſcours ſont ſuſceptibles d'amplification; mais elle brille ſur tout - lorſqu'on l'emploie

dans les *lieux communs*. On les appelle *lieux communs*, parce qu'ils conviennent à pluſieurs Cauſes.

Quel que ſoit le point de la queſtion, on peut le ramener à une vue générale; j'en excepte ſeulement les cas où l'on recherche la vérité d'un fait particulier; il faut alors recourir aux conjectures.

Si notre Orateur traite ſa queſtion d'une maniere générale, il ne ſuivra point la méthode des Péripatéticiens, quoiqu'elle ait du mérite & qu'elle ſoit obſervée par Ariſtote; il ſe ſervira d'un ſtyle plus fort & plus nerveux, & il l'entremêlera de traits véhémens contre l'Adverſaire, & de traits favorables à ſon Client.

Soit que l'Orateur emploie l'amplification à groſſir les objets ou à les diminuer, il eſt ſûr qu'avec ce moyen il réuſſit à donner à tout de la vraiſemblance & de l'intérêt; il l'inſere dans l'expoſition des preuves & ailleurs, mais principalement dans la péroraiſon.

XXXVII. Ce que les Grecs appellent ἦθος, & les mouvemens pathétiques employés avec art, contribuent auſſi à

faire admirer l'Eloquence (*a*). On donne le nom d'ἠθικον à ces morceaux où l'on peint le caractere & le génie des perſonnes, & les uſages de la vie. On emploie les mouvemens pathétiques lorſqu'il faut porter le trouble dans l'ame & y exciter le tumulte des paſſions, en quoi conſiſte le triomphe de l'Eloquence. Le premier genre de beautés eſt doux, agréable, inſinuant, & très-propre à captiver la bienveillance : le ſecond, ardent, impétueux, vient fondre ſur les Auditeurs avec tant de violence qu'ils n'y peuvent réſiſter.

Quoique j'aye des talens médiocres & plus que médiocres, c'eſt par ces traits de véhémence que j'ai ſouvent terraſſé mes Adverſaires ; c'eſt par eux que j'ai réduit au ſilence Hortenſius, cet illuſtre Orateur, qui défendoit ſon ami accuſé d'une foule de crimes (*b*) ; c'eſt par eux que j'ai fermé la bouche à l'au-

(*a*) Les Grecs donnent aux morceaux où l'on peint le caractere, le génie des perſonnes, & les uſages de la vie, le nom de ἠθικον ; & aux mouvemens pathétiques, celui de παθητικον.

(*b*) Dans les Verrines.

dacieux Catilina en plein Sénat (*a*), & que dans une Cauſe particuliere, mais importante (*b*), j'ôtai à Curion la force de répondre un ſeul mot, & que je l'obligeai de dire qu'on l'avoit enſorcelé.

Que dirai-je des mouvemens pathétiques & de l'art d'exciter la compaſſion & la pitié, dont j'ai fait ſi ſouvent uſage ? Lorſque nous plaidions pluſieurs la même Cauſe, on ne manquoit pas de me charger de la péroraiſon ; je paſſois pour m'en bien acquitter, mais il faut attribuer ces ſuccès aux ſentimens de douleur qui me pénétroient, plutôt qu'à mes talens naturels.

On peut juger par la lecture de mes

(*a*) Voyez les Catilinaires.

(*b*) Ce Diſcours n'eſt point arrivé juſqu'à nous : mais Cicéron raconte ce fait dans le Dialogue ſur les Orateurs illuſtres, N°. 217 des éditions latines : il défendoit Titinia, femme de Cotta. Curion prit la parole en faveur de Servius Nævius, l'accuſé ; & ; oubliant tout à coup ſon Diſcours, il dit, pour ſon excuſe, que les ſortiléges & les enchantemens de Titinia lui ôtoient la mémoire.

Diſcours (*a*), s'ils méritent l'accueil qu'ils reçurent; j'obſerverai toutefois que les Pieces d'Eloquence perdent beaucoup à être lues, car on ne retrouve plus ſur le papier le feu & l'énergie que leur prête l'action : & comment y tranſporter la vive impreſſion que je cauſai, lorſqu'à la fin de ma Harangue pour Sylla, je ſoulevai ſon fils entre mes bras, & que, le montrant aux yeux de l'Aſſemblée, j'arrachai les larmes de tous les Auditeurs? ou lorſque dans la défenſe d'un accuſé non moins illuſtre (*b*), je parus ſi touché en prenant mon Client d'une main & ſon fils de l'autre, que je remplis la ſalle de pleurs, de ſanglots, & de gémiſſemens?

XXXVIII. Il ne ſuffit pas de faire naître la pitié dans l'ame des Juges; il faut tour à tour les irriter, les adoucir, exciter en eux l'envie, le zele, le mépris, l'admiration, la haine, l'amour, le déſir,

(*a*) Voyez la péroraiſon des Plaidoyers pour Sextus Roſcius, pour Milon, pour Rabirius Poſthumius, &c.

(*b*) Il paroît que l'Orateur Romain fait ici alluſion à ſon Plaidoyer pour L. Flaccus.

le dégoût, l'eſpérance & la crainte, la joie & la triſteſſe. Mes Diſcours contre Verrès, & mes Plaidoyers en faveur de mes amis (*a*), offrent des exemples de la maniere d'enflammer chacune de ces paſſions.

Il n'eſt point de moyens d'émouvoir ou de calmer les eſprits que je n'aye tentés, je dirois même que je n'aye perfectionnés, ſi je le penſois ainſi, ou ſi je ne craignois pas d'être accuſé de préſomption. Mais, comme je l'ai déjà obſervé, je dois mes ſuccès à la vive émotion que j'éprouvois, plutôt qu'à mon génie.

Il eſt difficile d'échauffer ceux qui nous écoutent, ſi nous ne ſommes pas échauffés nous-mêmes. Je citerois le petit nombre de morceaux remplis de chaleur qu'offrent les Orateurs de Rome, ſi vous ne les aviez lus.

Craſſus nous a laiſſé peu de Diſcours d'Eloquence; & ce ne ſont ni des Plaidoyers ni des accuſations : Hortenſius parloit mieux qu'il n'écrivoit, & nous

(*a*) Dans ceux pour Cluentius, pour Ligarius, par exemple.

n'avons

n'avons rien de Marc-Antoine, de Sulpicius, ou de Cotta.

J'en chercherois dans les Orateurs Grecs, s'il convenoit ici de citer des Etrangers. Quant aux Orateurs Latins, vous ſavez qu'il n'en reſte pas dans leurs Ouvrages.

Puiſque les traits de cette élocution ardente & paſſionnée nous manquent, tâchons du moins de les concevoir, ou, ſi vous voulez abſolument des modeles, prenons les Harangues de Démoſthenes, & ſur-tout la défenſe de Cteſiphon; ce grand Orateur, réduit à ſe juſtifier, y fait le récit de ſes actions, des conſeils qu'il donna, & des ſervices qu'il rendit à la Grece; ſon Diſcours répond à l'idée que je me forme des beautés de ce genre, & je n'imagine rien de plus achevé.

DES figures de mots, des figures de penſées, & de quelques autres ornemens du Diſcours oratoire.

XXXIX. PARLONS actuellement du travail de notre Orateur dans la compoſition de ſon ſtyle : ce que vous venez de lire doit vous avoir donné quelques idées là-deſſus, car j'ai déjà indiqué les ornemens qui conviennent aux mots en eux-mêmes, & aux mots liés enſemble dans le tiſſu de la période. Ses expreſſions, ſans en excepter aucune, auront de l'élégance ou de la nobleſſe ; il parſemera ſon Diſcours de métaphores : les métaphores agitent l'eſprit, elles le tranſportent tout d'un coup d'un objet à un autre ; & ces rapprochemens, ces vives, & promptes émotions cauſent un plaiſir inexprimable.

Il arrangera ſes mots de maniere à produire ces figures éclatantes qu'on peut comparer aux décorations magnifiques qui rempliſſent le Théatre ou le Forum les jours de fêtes & de réjouiſ-

ſances, & qui attirent les regards de tout le monde, non parce qu'elles ſont le ſeul ornement du ſpectacle, mais parce que le vif éclat dont elles brillent frappe davantage les yeux.

Les figures de mots produiſent le même effet. On embellit le Diſcours & on lui donne du luſtre, lorſque les termes ſont répétés à propos; lorſqu'on les emploie dans un ſens métaphorique; lorſque la même expreſſion commence ou termine pluſieurs périodes de ſuite; lorſque le mot ayant été mis à l'entrée d'une phraſe, ſe retrouve encore au milieu & à la fin, ou qu'il prend à la fin de la phraſe un ſens différent de celui qu'il avoit eu d'abord; lorſque pluſieurs mots ont la même chute & la même terminaiſon; lorſque l'Orateur oppoſe des mots à d'autres mots contraires; lorſque rappelant à chaque membre de la période une partie de ce qui a précédé, il s'éleve ou deſcend par gradation; lorſqu'il met pluſieurs verbes de ſuite, ſans les lier par des conjonctions (*a*); lorſque,

(*a*) Comme dans cet exemple : *abiit, exceſſit, erupit, evaſit.*

feignant de taire certaines choſes, il apporte les raiſons d'un ſilence qu'il ne garde pas ; lorſqu'il ſe reprend & ſe corrige lui-même, comme s'il s'étoit trompé ; lorſqu'il exprime ſon étonnement & ſes plaintes par des exclamations ; ou enfin lorſqu'il emploie les divers cas d'un même nom (*a*).

Les figures de penſées ont encore plus d'eclat & font une impreſſion bien plus forte. Démoſthenes les emploie ſouvent, & c'eſt pour cela, diſent pluſieurs perſonnes, qu'il nous paroît ſi admirable. Il a peu de morceaux qui ne ſoient anoblis & relevés de cette maniere. Ainſi on peut établir en principe, que parler éloquemment, c'eſt revêtir toutes ſes penſées, ou du moins la plupart, de ces images vives & lumineuſes qu'on appelle figures. Elles vous ſont très-con-

---

(*a*) En voici un exemple : *Senatus eſt ſummi Imperii Conſilium : Senatui Reipublicæ curâ mandatur : ad Senatum in dubiis periculoſiſque rebus omnis Civitas reſpicit.* Cicéron parle d'un bien plus grand nombre de figures de mots dans le troiſieme Dialogue de l'Orateur ; mais il n'a voulu citer ici que les plus remarquables.

Voyez auſſi la Rhétorique à Herennius.

nues, mon cher Brutus, & il eſt inutile d'en rappeler ici les noms, ou d'en donner des exemples ; il ſuffit d'indiquer cette reſſource de l'Art.

XL. Je demande donc que notre Orateur ſache préſenter la même choſe ſous différens points de vue, & tenir l'eſprit de l'Auditoire attaché long-temps ſur un même objet ; qu'il ait le talent d'affoiblir ce qui peut lui être défavorable, & de tourner ſon Adverſaire en ridicule ; de s'écarter de ſon ſujet, & de donner le change aux Juges, par une digreſſion amenée à propos ; qu'il annonce les points qu'il va traiter ; qu'après avoir établi la queſtion d'une maniere préciſe, il définiſſe ce dont il s'agit ; qu'enſuite il revienne ſur ſes pas ; qu'il reprenne en peu de mots ce qu'il a déjà dit, & qu'en concluant il renforce ſes preuves.

Je demande encore qu'il ſache preſſer l'Adverſaire par de vives interrogations ; qu'il ſe réponde à lui-même, comme s'il étoit interrogé ; qu'il cache l'ironie ſous le maſque de l'éloge ; qu'il paroiſſe quelquefois incertain de ce qu'il doit dire, ou de la maniere dont il doit s'exprimer ; qu'il faſſe des diviſions

exactes ; qu'il paſſe ſous ſilence certaines choſes, & qu'il ſemble les négliger ; qu'il prévienne les eſprits avant d'expoſer ſes preuves ; qu'il rejette ſur ceux qu'il combat, les fautes qu'on lui impute ; qu'il entre, pour ainſi dire, en délibération avec les Juges & avec ſon ennemi.

Il faut qu'il ſache peindre les mœurs, prêter à ſes perſonnages le langage qui convient à chacun, & faire parler les choſes inanimées ; qu'il aille au devant des objections ; qu'il produiſe des ſimilitudes ou des exemples ; qu'il ramene chaque objet à ſon véritable point de vue ; que ſi l'Adverſaire veut l'interrompre, il l'arrête ; qu'il dévoile ce que ſon ennemi doit craindre ; qu'il oſe s'adreſſer aux Juges avec une noble hardieſſe ; qu'il ſe livre quelquefois à des mouvemens d'indignation & de colere ; qu'il emploie les reproches & les réprimandes ; qu'en d'autres momens il recoure à la priere & aux ſupplications ; qu'il trouve des remedes aux maux dont on ſe plaint ; qu'il forme tour à tour des imprécations & des vœux ; & qu'enfin il mette dans ſes Diſcours un air d'épanchement qui flatte les Auditeurs.

Il ne doit pas négliger les autres reſſources de l'Eloquence ; il faut qu'au beſoin il donne de la préciſion à ſon ſtyle ; qu'il peigne les objets avec tant de vérité qu'on croie les avoir ſous les yeux ; qu'il emploie adroitement l'hyperbole ; que les mots dont il ſe ſert réveillent dans l'eſprit une foule d'idées acceſſoires ; qu'il égaye ſon ſujet, & qu'il ait l'art de deſſiner habilement des portraits. Voilà le vaſte champ qui fournit à l'Orateur ſes traits de beauté ; mais s'il diſpoſe ſans art cette multitude d'ornemens, s'il ne ſait pas les aſſortir & les enchaîner, il ne parviendra point au comble de la gloire. XLI.

L'ORATEUR Romain prouve que, ſans avilir ſa gloire & dégrader ſes talens, il peut faire des Traités de Rhétorique, & enſeigner à ſes Concitoyens les regles de l'Eloquence.

MAINTENANT que j'en ſuis à l'art d'aſſortir & d'enchaîner les beautés de l'élocution, je ſens augmenter le trouble que j'éprouvois en commençant cet Ecrit. Je crains d'eſſuyer les reproches des envieux, eſpece de gens qu'on rencontre par-tout, & même de mes amis & des partiſans les plus zélés de ma gloire : on ſe plaindra peut-être de voir un homme qui a rendu des ſervices ſi importans à la République, & dont le patriotiſme a reçu du Sénat & du Peuple des éloges extraordinaires, de le voir, dis-je, publier des Ouvrages ſur la Rhétorique.

Si je me contentois de répondre que je n'ai pu réſiſter aux vives ſollici-

tations d'un intime ami, d'un Citoyen illuſtre, dont la demande n'avoit rien en ſoi que d'honnête & d'eſtimable, cette excuſe devroit ſuffire. Mais ſi j'ajoute que j'ai voulu donner des regles aux jeunes Orateurs, & leur applanir les difficultés de l'Art; quel homme juſte oſera me blâmer? Ne ſait-on pas combien l'Eloquence influe ſur l'adminiſtration des Républiques? que dans la paix elle a toujours tenu le premier rang, tandis que la Juriſprudence n'obtient que la ſeconde place? qu'elle fut toujours en poſſeſſion, à Rome, du crédit, de la gloire, & du pouvoir? qu'à toutes les époques de notre Hiſtoire, la Science des Loix fut réduite à enſeigner les moyens d'intenter une action, de ſe garantir des ſurpriſes d'un accuſateur? que les Juriſconſultes furent ſouvent obligés d'emprunter le ſecours de l'Eloquence, pour conſerver leur propre domaine.

S'il fut toujours glorieux d'enſeigner le Droit civil, ſi les plus illuſtres Romains ont toujours été flattés de faire de leur maiſon une Ecole de Juriſprudence; comment peut-on blâmer ceux qui écrivent ſur l'Art oratoire, & qui

ſe donnent la peine d'inſtruire nos jeunes Romains?

Si c'eſt un mal de s'énoncer en Orateur, il faut bannir à jamais l'Eloquence : mais ſi le talent de la parole couvre tout à la fois de gloire ceux qui le poſſedent, & la nation entiere; pourquoi ſeroit-il honteux d'étudier ce qui procure tant d'hommages? & comment y auroit-il du déshonneur d'enſeigner ce qu'il eſt beau de connoître?

XLII. Dira-t-on qu'il eſt d'uſage d'enſeigner la Juriſprudence, & que c'eſt une nouveauté parmi nous d'écrire ſur la Rhétorique? J'avoue que la remarque eſt vraie; mais elle ne prouve rien. Les Juriſconſultes ne perdent point de temps à inſtruire des Eleves; ils répondent à ceux qui viennent les conſulter, & ces réponſes ſervent de leçons à leurs Diſciples. Les Orateurs, au contraire, paſſent leur vie à méditer les Cauſes qu'ils doivent plaider; à travailler leurs Diſcours, ou à parler en public; & s'il leur reſte quelques heures, ils les deſtinent au délaſſement de l'eſprit & du corps : & comment trouveroient-ils aſſez de loiſir pour donner des leçons de leur Art? D'ailleurs

nos anciens Orateurs avoient plus de génie que de connoiſſances, plus de talent pour plaider ou pour haranguer, que pour former des Eleves; au lieu que je ſuis peut-être plus propre à enſeigner les regles de l'Eloquence, qu'à les mettre en pratique.

Ajoutera-t-on qu'il eſt ignoble de donner des leçons de Rhétorique? oui, s'il s'agiſſoit d'enſeigner à la maniere de l'Ecole: mais ſi je ne veux donner ici que des conſeils, parler ſeulement des réflexions que j'ai faites, propoſer mes idées ſous la forme du doute; pourquoi ce travail ſeroit-il aviliſſant? & n'eſt-il pas glorieux de rendre les hommes plus parfaits qu'ils ne ſont? Si l'on ne déroge point à ſa dignité, lorſqu'on apprend aux Romains par quels moyens & par quelles formules on rend valable l'aliénation des biens conſacrés aux Dieux (*a*); pourquoi y dérogeroit-on

(*a*) Il y avoit chez les Romains deux ſortes de choſes conſacrées à la Religion; les unes étoient publiques, & la Loi des Douze Tables défendoit de les aliéner; les autres étoient des fonds de terre, ou des propriétés appartenant à des particuliers employés au ſervice des

en leur apprenant l'art de défendre avec éloquence cette même aliénation ?

Ceux même qui ne connoiſſent pas bien les Loix, diſent encore les Critiques, exercent néanmoins la profeſſion de Juriſconſultes, au lieu que les plus habiles Orateurs cachent leur Art ; preuve certaine que la Juriſprudence eſt agréable aux hommes, & que l'Eloquence leur eſt ſuſpecte.

Mais je demande ſi l'artifice d'un Diſcours peut tellement ſe cacher, qu'il échappe à la pénétration des Auditeurs ; ou ſi l'on fait tort à ſa réputation, en dévoilant les regles d'un Art auquel le monde attache une ſi haute idée de gloire. Mes rivaux, je le ſais, diſſimulent l'artifice de leur compoſition ; pour moi, je me ſuis toujours vanté d'avoir appris la Rhétorique : & pourrois-je ne pas en convenir, puiſque je n'ai quitté Rome dans ma jeuneſſe, & n'ai paſſé la mer que pour acquérir ces connoiſſances ; puiſque ma maiſon fut toujours remplie de Philoſophes & de Rhé-

---

Dieux : on pouvoit, en certains cas, aliéner celles-ci. Cicéron, dans ce paſſage, ne fait point alluſion aux premieres.

teurs (*a*)? Mes Plaidoyers, mes Harangues, & mes autres Ecrits, annoncent un homme qui a beaucoup étudié, & je le diſſimulerois en vain : j'avoue donc mes études, au riſque de faire dire que j'en ai mal profité.

XLIII. Je conviens néanmoins que le reſte de cet écrit a quelque choſe de moins noble que le commencement ; je vais parler de l'Art d'arranger des mots, de meſurer & de compter des ſyllabes : cet Art eſt néceſſaire à l'Orateur ; mais il y a plus de gloire à le mettre en pratique qu'à l'enſeigner. Il en eſt de l'Eloquence comme de ces arbres majeſtueux, dont on admire la hauteur : leurs racines n'offrent rien d'agréable à la vue, quoique la tige & les branches ne puiſſent ſubſiſter ſans les racines.

Soit que le déſir de vous ſatisfaire, mon cher Brutus, ſoutienne mon courage, ſoit qu'il y ait de la foibleſſe à

(*a*) Voyez à la fin du Dialogue ſur les Orateurs illuſtres, les voyages que fit Cicéron pour s'inſtruire dans l'Eloquence, & l'avidité avec laquelle il profita de l'entretien & des leçons des Rhéteurs.

rougir de ſa profeſſion, j'avoue que j'ai du plaiſir à compoſer ce Traité. J'ai cependant cru devoir prévenir les objections des Critiques.

Quand je n'aurois pas tous ces motifs, qui ſeroit aſſez ſévere & d'aſſez mauvaiſe humeur, pour ne pas trouver bon, qu'au lieu de m'abandonner à l'oiſiveté ou à la triſteſſe, je cherche de la conſolation dans les Belles-Lettres? Je ne puis plus vaquer aux fonctions du Barreau, ni aux affaires publiques; qu'il me ſoit du moins permis de cultiver en ſilence un Art que j'exerçois autrefois au Sénat, ſur la Tribune aux Harangues, & au pied de nos Tribunaux. Au reſte, la Rhétorique ne m'occupe pas tout entier; je prépare des Ouvrages beaucoup plus importans; &, ſi je parviens à les finir, on verra que mes compoſitions ſolitaires ne le cedent point à mes Diſcours publics (*a*).

(*a*) C'eſt ſur la fin de ſa carriere, que Cicéron compoſa ſes Ouvrages de Philoſophie, comme nous le dirons dans l'introduction des *Tuſculanes*, *des Offices*, *de la Nature des Dieux*, *de la Divination*, *des Loix*, & *de l'Entretien ſur les biens & les maux*, &c.

De l'arrangement des Mots, & de la conſtruction de la Période.

XLIV. JE reviens à mon ſujet. On doit arranger les mots de façon que les dernieres ſyllabes ſe lient avec les premieres; employer des expreſſions dont la douceur flatte l'oreille, & dont l'aſſemblage produiſe des ſons agréables; enfin, donner à la période entiere un tour harmonieux & une juſte cadence. Voyons comment on forme cette charmante ſtructure, qui exige des ſoins, mais des ſoins qui ne ſoient pas trop marqués. On ſeroit obligé de ſe livrer à un travail puéril & infini, ſi on vouloit y mettre l'exactitude ſcrupuleuſe que Scævola reproche aux Ouvrages d'Albutius, & dont il ſe moque ingénieuſement dans ces vers du Poëte Lucile :

Que vos phraſes ſont jolies, Albutius !
Que vous y mettez d'adreſſe & de ſoins !
On diroit que ce ſont des ouvrages de marqueterie ou de moſaïque.

Je ne veux pas qu'on apperçoive ces ſoins minutieux dans l'arrangement des mots : l'uſage & l'exercice apprendront à l'Orateur à combiner ſes expreſſions d'une maniere heureuſe & qui ne ſoit point pénible. En liſant, on voit d'un coup-d'œil les ſyllabes qui précedent & celles qui ſuivent : ainſi l'Orateur exercé apperçoit, dès le premier abord, les termes qui conviennent le plus, & ceux dont la rencontre & le choc produiroient des *hiatus* & un ſon déſagréable. Les penſées les plus belles & les plus nobles, énoncées en termes mal tiſſus, bleſſent l'oreille ; car la délicateſſe de cet organe eſt extrême. Le dernier des Romains évite le concours des voyelles, & il eſt eſſenciel d'y prendre garde.

Certaines gens blâment Théopompe d'avoir porté ce ſoin juſqu'à l'excès : ſi ſon Maître Iſocrate lui en donna l'exemple, Thucydide eut moins de délicateſſe ; & Platon, Ecrivain encore plus illuſtre, a mépriſé ces ſcrupules, non ſeulement dans ſes Dialogues, genre d'écrire où doit régner en effet la liberté de la converſation, mais dans l'Oraiſon funebre qu'il prononça, ſelon

l'uſage d'Athenes, à l'honneur des Citoyens qui furent tués en combattant pour la Patrie. On y trouve beaucoup de voyelles & de conſonnes qui s'entrechoquent, & des rencontres que Démoſthenes évitoit comme un défaut : néanmoins il charma tellement les Athéniens, qu'ils ordonnerent de le prononcer tous les ans, au renouvellement de cette ſolennité.

XLV. Laiſſons les Grecs diſputer là-deſſus. On ne veut pas que nous placions un mot finiſſant par une voyelle, à côté d'un ſecond qui commence par une autre. Caton le Cenſeur, malgré l'auſtérité & la négligence de ſa diction, s'aſſujettiſſoit à cette regle. Tous nos Poëtes anciens l'obſervoient auſſi, à moins que la meſure du vers ne les contraignît à faire des *hiatus*. Nævius dit sûrement à regret :

Vos qui accolitis Hiſtrum fluvium atque Algidam ;

& ailleurs :

Quam numquam nobis Graii, atque Barbari.

Ennius n'a employé qu'une fois cette licence, *Scipio inviĉte.*

Je l'ai employé moi-même dans c vers :

Hoc motu radiantis Eteſiæ in vada ponti (*a*).

Quoique les Grecs approuvent ces ſorte de libertés, nos Poëtes ſe les permet tent très-rarement.

Mais pourquoi ne parler que de voyelles ? nos anciens Poëtes pouſſoien la délicateſſe plus loin ; ſouvent, afi d'avoir une breve, ils retranchent le conſonnes finales des mots ; ils diſent *multi' modis*, *vas' argenteis*, *palm & crinibus*, *tecti' fractis*, au lieu d *multis modis*, *vaſis argenteis*, *palmi & crinibus*, *tectis fractis*.

Ils changent auſſi les noms propres afin de les rendre plus doux & d'une prononciation plus facile. Comme de *duellum* on avoit fait *bellum*, & *bis* de *duis*, ils ſe crurent en droit d'appeler *Bellius*, *Duellius* qui vainquit les Cartaginois dans un combat naval, & dont les ancêtres avoient toujours porté ce dernier nom.

(*a*) Ce vers eſt tiré de la Traduction du Poëme d'Aratus. Cicéron fit cette Traduction dans ſa jeuneſſe.

D'autres fois, pour plaire à l'oreille, ils raccourciſſent les mots, ſans égard à l'uſage : n'eſt-ce pas par ce motif qu'*Axilla* (*a*), un de vos ancêtres, fut appelé *Ala*? Ils jugerent ſans doute que l'*x* formoit un ſon rude, & qu'il falloit le ſupprimer. L'uſage, qui adoucit toujours les mots, a retranché la lettre *x* en bien des occaſions ; il a fait de *Maxillæ*, MALÆ ; de *Taxilli*, TALI ; de *Vexillum*, VELUM ; de *Paxillus*, PALUS.

Ils ne craignent pas non plus de former un ſeul mot de deux ou trois : c'eſt de là que ſont venus *ſodes*, pour *ſi audes* ; *ſis*, pour *ſi vis* ; *capſis*, pour *cape ſi vis* ; *ain'*, pour *aiſne* ; *nequire*, pour *non quire* ; *malle*, pour *magis velle* ; *nolle*, pour *non velle* : nous diſons encore *dein* & *exin*, au lieu de *deinde* & d'*exinde* ; & ſi l'on ne met pas la prépoſition *cum* avant *nobis*, comme on la met avant *illis*, ſi l'on ne dit pas *cum nobis* (*b*), mais *nobiſcum*, c'eſt

(*a*) On lit dans le Texte *Ahala* ; mais c'eſt une faute, ou bien on prononçoit *Ala*.

(*b*) On peut voir dans les Commentateurs, de quelle maniere *cum nobis* préſenteroit à

pour ne pas préſenter à l'eſprit une image déshonnête. Afin d'éviter cet inconvénient, j'ai placé *autem* entre *cum* & *nobis*, & j'ai dit *cum autem nobis*. De *nobiſcum* & *vobiſcum* ſont venus, par analogie, *tecum* & *mecum*, au lieu de *cum te* & de *cum me* (*a*).

XLVI. Quelques Modernes veulent corriger les formes du langage des Anciens; mais ils s'y prennent un peu tard : lorſqu'ils liſent dans un vieil Auteur : *Proh Deûm atque hominum fidem*, ils ſubſtituent *Deorum*, comme ſi *Deûm* étoit une faute : l'uſage permettoit autrefois cette ſyncope.

Quand on ſe propoſe d'imiter ou de cenſurer ces locutions, il eſt donc né-

---

l'eſprit une image déshonnête. Au reſte, la rencontre de l'*m* & de l'*n* dans *cum nobis*, eſt déſagréable; & elle ne l'eſt pas dans *cum illis*; & cette raiſon empêcha ſi bien les Romains de dire *cum nobis*, qu'ils ne diſoient pas non plus *cum vobis*, quoique le ſon de ces deux mots ne rappellât rien d'obſcene.

(*a*) J'obſerverai encore ici que *cum te* & *cum me* produiſent des ſons déſagréables, & que l'analogie ſeule n'a pas déterminé les Romains à dire *tecum* & *mecum*.

ceſſaire d'examiner ſi elles ſont douces à l'oreille, ſi elles n'offrent point de cacophonie, & enſuite ſi elles ſont d'uſage; car les anciens Poëtes n'avoient pas toujours des principes bien fixes. Le même Ecrivain qui diſoit, malgré la coutume : *Patris mei meûm factûm pudet*, au lieu de *meorum factorum; exitiûm examen rapit*, au lieu d'*exitiorum*, ne dit pas *liberûm.*

Neque tuum unquam in gremium extollas liberorum ex te genus ;

& ailleurs : *Namque Æſculapî liberorum*; quoique la plupart des Romains emploient aujourd'hui ces expreſſions : *Cupidos liberûm, in loco liberûm.*

Un autre (*a*) dit, dans ſa Tragédie de *Chryſès* :

Cives, antiqui amici majorum meûm.

Juſque-là l'uſage le permettoit; mais il ajoute :

Conſiliûm, auguriûm, atque extûm interpretes,

(*a*) Pacuvius.

ce qui n'étoit peut-être pas uſité, & qui eſt un peu dur (*a*); il pourſuit en ces termes :

Poſtquam prodigiûm horriferûm, portenſûm pavos (*b*).

Il eſt ſûr que tous les neutres ne permettent point cette ſyncope ; je ne dirois pas volontiers : *Armûm judicium*, pour *armorum ;* cependant le même Poëte dit : *Nihilne ad te de judicio armûm accidit ?*

J'ai pourtant la hardieſſe de dire, avec les Tables des Cenſeurs : *fabrûm* & *procûm*, au lieu de *fabrorum* & de *procorum*. Je me ſers toujours de ces expreſſions, *duûm virûm, trium virûm, decem virûm ;* & jamais de celles-ci : *duorum virorum, trium virorum*, ou *decem virorum*.

Accius a dit, à la vérité : *Video ſe-*

(*a*) Ce vers eſt dur, ſans doute ; mais il ſeroit peut-être plus déſagréable, s'il y avoit : *Conſiliorum, Auguriorum atque extorum interpretes.*

(*b*) Il y a dans l'édition de Barbou, *pavos*. Des Commentateurs veulent qu'on liſe *pavor* ; mais on dit quelquefois *pavos*.

pulchra dua duorum corporum; &, dans un autre endroit : *Mulier una duûm virorum.* Je ſais bien que la regle demande *duorum;* mais, ſans m'arrêter à la conſtruction grammaticale, j'examine ce que permet l'uſage : quand il n'eſt pas bien fixe, je ſuis la maniere qui eſt la plus harmonieuſe ; ainſi je dis quelquefois, *Proh Deûm,* ou *proh Deorum ;* ſi l'uſage eſt invariable, je ne manque pas de m'y conformer ; & je dis, *Trium virûm,* & non pas *virorum ; ſeſtertiûm nummûm,* & non pas *nummorum.*

XLVII. Il y a des gens qui ſe récrient contre ces expreſſions, *noſſe, judicaſſe ;* ils prétendent qu'il faut toujours dire, *noviſſe, judicaviſſe,* comme ſi nous ne ſavions pas que le mot entier *judicaviſſe* eſt plus conforme à la regle, mais que l'uſage permet d'y ſubſtituer *judicaſſe,* par ſyncope. Térence a ſuivi ces principes ; car, après avoir écrit : *Eho, tu cognatum tuum non noras* (*a*) ? on lit plus bas : *Stilponem, inquam non noveras ?*

(*a*) Phormio, Act. II, Scen. 2.

On dit *ſiet*; mais on dit également *ſit*, par ſyncope. On trouve l'un & l'autre dans ce paſſage du même Poëte :

Quàm cara ſintque, poſt carendo intelligunt ;
Quàmque attinendi magni dominatus ſient (*a*).

Ceux-ci diſent *ſcripſere*, & ceux-là *ſcripſerunt*. Je ne fais point de critique là-deſſus ; je vois que *ſcripſerunt* eſt plus conforme à la regle ; mais je ſuis volontiers l'uſage, qui cherche toujours a plaire à l'oreille.

On lit dans Ennius : *IDEM campus habet* (*b*) ; & le même Poëte dit ailleurs : *in Templis iſdem*, au lieu de *eiſdem* ; *eiſdem* ſeroit plus régulier ; mais il manque de douceur ; *iiſdem* eſt

(*a*) C'eſt-à-dire : Ils connoiſſent le prix de ce qu'ils poſſédoient, lorſqu'ils en ſont dépouillés ; & ils s'apperçoivent enfin avec quel ſoin il faut conſerver l'empire & l'autorité dont on eſt revêtu.

(*b*) *Idem* eſt compoſé d'*is* & *demum*. Ennius crut, dans cet endroit, que le mot ſeroit plus agréable à l'oreille, s'il retranchoit l'*s* ; mais, ailleurs, il emploie *iſdem* au datif & à l'ablatif, parce qu'il eſt plus doux qu'*eiſdem* ou qu'*iiſdem*.

déſagréable. Il eſt donc arrivé que, pour charmer l'oreille, l'uſage a fait des fautes (*a*), & qu'on a ſacrifié les regles de la Grammaire à la douceur de la prononciation. D'après cette maxime, je dis plus volontiers, *pomeridianæ quadrigæ*, que *poſtmeridianæ ; me hercule*, que *me hercules*. Quoique *non ſcire* ſoit exact, il paroît aujourd'hui barbare : *neſcire* eſt plus doux. Au lieu de *medi diem*, nous avons fait *meridiem*, qui eſt plus harmonieux.

La prépoſition *abs* ne ſe trouve à préſent que dans les Livres de recette ; & encore n'eſt-elle pas dans tous. Nous diſons *amovit*, *abegit*, *abſtulit* ; & l'on ne peut diſcerner aujourd'hui lequel eſt le plus régulier de *ab* ou d'*abs*. *Abfugit* & *abfer* paroiſſent groſſiers ; on y a ſubſtitué *aufugit*, *aufer*. La prépoſi-

(*a*) Nous avons imité les Latins. Si la conſtruction grammaticale choque l'oreille par des ſons déſagréables, nous ne craignons pas de faire un ſoléciſme, pour les rendre plus doux ; ainſi nous diſons *mon épée*, *mon ame*, & non *ma épée*, *ma ame* ; comme les regles de la Syntaxe le voudroient.

tion *ab* n'a jamais été changée d'une maniere auſſi ſenſible (*a*).

Afin de déſigner le contraire de *noti*, *navi*, *nari*, il falloit, ſelon la regle, faire précéder ces mots de la prépoſition *in*; mais on s'eſt apperçu qu'*ignoti*, *ignavi*, *ignari* étoient plus doux à l'oreille qu'*innoti*, *innavi*, *innari*.

On dit *ex uſu*, & non pas *ex Republicâ*, parce que, dans le premier cas, la voyelle après l'*x* efface la dureté du ſon. C'eſt ſur ce principe qu'on a formé les temps des verbes *exegit*, *edixit*, *effecit*, *extulit*, *edidit*.

La prépoſition *ſub* a eſſuyé des changemens encore plus marqués, dans *ſubegit*, *ſummutavit*, *ſuſtulit*.

XLVIII. Quant aux mots compoſés, n'a-t-on pas eu raiſon de ſubſtituer *inſipientem*, *iniquum*, *tricipitem*, *conciſum*, aux termes d'*inſapientem*, *inæquum*, *tricapitem*, *concæſum*? Quelques-uns ont voulu dire *pertiſum*, au lieu de *partæſum*; mais l'uſage s'y eſt oppoſé.

L'uſage n'a-t-il pas interverti les regles de la quantité dans la pronon-

(*a*) Dans *aufugit* & *aufer*, de *ab* on a fait *au*.

ciation ? ainſi nous faiſons breve la premiere lettre d'*inclytus* & d'*inhumanus*, tandis que nous faiſons longue la premiere d'*inſanus* & d'*infelix* (*a*). La regle nous condamne, je le ſais bien ; mais l'oreille nous approuve. Demandez-vous pourquoi ? c'eſt parce que le mot eſt plus agréable. Enfin la regle eſt toujours ſubordonnée à l'harmonie.

Sachant que les Anciens n'aſpiroient l'*h* que devant les voyelles (*b*), & jamais devant les conſonnes, je prononçois autrefois *pulcros*, *cetegos*, *trium-*

(*a*) Les Romains, pour plaire à l'oreille, rendirent quelquefois breve la ſyllabe *in*, qui étoit naturellement longue : il paroît qu'ils lui laiſſerent ſa quantité longue, quand elle étoit ſuivie d'une *ſ* ou d'une *f*, comme dans les mots *inſanus*, *infelix*, que cite le Texte. Il ſemble qu'ils firent la même choſe de la prépoſition *cum* ; elle eſt longue dans les mots compoſés, lorſqu'elle précede des *ſ* ou des *f*, dans *conſervavit*, *confecit*, par exemple ; peut-être devient-elle breve devant toute autre lettre, dans *cŏmpoſuit*, *cŏncrepuit*, *cŏnjunxit*, par exemple. La quantité eſt marquée autrement dans les Dictionnaires ; mais il ne s'agit ici que de la maniere dont prononçoient les Latins, en dépit des regles.

(*b*) Comme dans *homo* & *vehicula*.

pos, *Cartaginem* : je fus enfin rappelé à la vraie prononciation, par les reproches continuels des Auditeurs ; je reconnus ma faute, quoiqu'un peu tard, & je me remis à ſuivre l'uſage, malgré les principes que je m'étois faits. Cependant nous prononçons *Orcivios*, *Matones*, *Otones*, *Cæpiones*, *ſepulcra*, *coronas*, *lacrymas*, ſans *h*, parce que l'oreille n'eſt point bleſſée (*a*).

Ennius diſoit toujours *Burrus* & *Fruges*, au lieu de *Pyrrhus* & de *Phruges*, comme vous pouvez vous en convaincre par la lecture de ſes Ouvrages. Les anciens Romains ne vouloient ſe ſervir d'aucune lettre Grecque ; depuis, nous en avons reçu deux dans notre Orthographe & notre prononciation (*b*) : nos ancêtres ſoutenoient qu'il eſt abſurde de donner une terminaiſon latine aux génitifs & aux datifs écrits avec des lettres grecques, tandis que le nominatif avoit une terminaiſon abſolu-

(*a*) On écrivoit *Orchivios*, *Mathones*, *Othones*, *Cephiones*, *ſepulchra*, *choronas*, *lachrymas*.

(*b*) L'*y* & le *ph* répondent à l'υ & au φ des Grecs.

ment Grecque. Nous disons & nous écrivons aujourd'hui *Phryges* & *Pyrrhum*, afin d'obéir à la délicatesse de l'oreille.

On trouvoit autrefois de l'élégance à supprimer la derniere lettre des mots terminés en *us*, à moins qu'ils ne fussent suivis d'une voyelle; ainsi on n'étoit point choqué de voir dans un vers : *Qui est omnibu' Princeps*, au lieu d'*omnibus Princeps ; -- Vitâ illâ dignu', locoque*, au lieu de *dignus, locoque ;* licence que les Poëtes modernes se garderoient bien d'employer. Si, dans l'enfance de l'Art & de la Langue, on s'est appliqué avec tant de soin à donner de la douceur à la prononciation, ne devons-nous pas redoubler d'efforts, maintenant que la Langue est perfectionnée, & que l'Art a fait des progrès ?

La nature des mots & la maniere de les employer offrant un vaste sujet (*a*), je donnerois plus d'étendue à ces détails, s'ils entroient dans le plan

(*a*) Marcus Varron écrivit plusieurs Ouvrages sur la nature des mots & la maniere de les employer.

de mon Ouvrage ; peut-être même en ai-je trop dit.

XLIX. Le choix des penſées & des expreſſions eſt du reſſort de l'eſprit ; & celui des ſons & de l'harmonie appartient à l'oreille : puiſqu'on ſe propoſe tout à la fois d'inſtruire par les idées, & de plaire par la mélodie du langage, il faut conſulter la raiſon ſur la juſteſſe des penſées & la propriété des mots, & l'oreille ſur ce qui regarde le nombre & l harmonie de la phraſe. On doit donc renoncer à la gloire d'enchanter les Auditeurs, ou trouver le moyen d'accorder l'élégance & le charme du ſtyle avec les principes de la Grammaire & ceux de la raiſon.

DU ſon des mots qui flattent l'oreille par leur douceur, ou qui la choquent par leur rudeſſe. Des figures qui portent avec elles le nombre & la cadence.

DEUX choſes charment l'oreille; les expreſſions dont le ſon eſt agréable, & l'harmonie de la période, ou le nombre. Je parlerai bientôt du nombre : arrêtons-nous ici ſur ce qui regarde le ſon des mots.

J'ai déjà dit qu'il faut choiſir des termes ſonores & pleins. Je ne demande pas néanmoins que l'Orateur emploie, comme le Poëte, les expreſſions les plus bruyantes, & qu'il aille chercher ſes mots dans la Langue poétique.

Les Poëtes, pour donner plus d'éclat au ſon des vers, font auſſi des tranſpoſitions de mots particulieres; ils diſent, par exemple, *quâ pontus Helles*, au lieu de *Helles pontus* (*a*), & on ne doit

(*a*) . . . *Qua pontus Helles.* . . .

pas les imiter. Le vers ſuivant, *Auratus aries Colchorum*, eſt compoſé de mots très-éclatans ; mais l'Auteur, qui a voulu faire du fracas, ajoute : *Frugifera & ferta arva Aſia tenet* ; & les lettres *f* & *r*, trop ſouvent répétées, ſont déſagréables. Ils empruntent des expreſſions ſonores à la Langue Grecque : au lieu de ſuivre leur exemple, contentons-nous des mots Latins.

Peut-être cependant ne devons-nous pas craindre de faire uſage quelquefois des tournures des Poëtes, & de dire : *Quâ tempeſtate Pâris Helenam*, &c. (*a*), au lieu de *quo tempore*.

Auratus aries Colchorum.....
Frugifera & ferta arva Aſia tenet.

Ces vers ſont tirés d'une ancienne Tragédie qui s'eſt perdue.

Il paroît qu'il y a une faute dans l'édition de Barbou : au lieu d'*auratos*, il faut lire *auratus*.

(*a*) C'eſt ainſi que Cœlius Antipater commence ſon Ouvrage ſur la Guerre Punique. Voyez dans le troiſieme Dialogue de l'Orateur, ce que dit Cicéron ſur le même ſujet. Je crois qu'il y a une faute dans l'édition de

Il faut auſſi employer des termes d'une prononciation douce, & éviter ceux qui ont de la rudeſſe & de l'âpreté, comme *Habeo iſtam ego perterricrepam.* — *Verſutiloquas malitias* (*a*).

Il ne ſuffit pas de choiſir des expreſſions qui par elles-mêmes, ou par leur arrangement, produiſent un ſon agréable ; il faut de plus ſoigner la fin de la période ; car l'oreille prononce ſon dernier jugement à la fin de la phraſe. On peut rendre la fin des périodes harmonieuſe de deux manieres ; ou par une diſpoſition ſi naturelle, que les mots ſemblent ſe placer tout ſeuls, ou par l'uſage de certaines figures (*b*) qui jettent de l'agrément ſur la diction. Les mots qui ont des chutes & des terminaiſons ſymétriques, ou ceux dont on

---

Barbou, & qu'on doit lire : *Nec forte ſic loquæ. pœniteat : Quâ tempeſtate*, &c. Cette derniere leçon eſt du moins plus conforme au paſſage du troiſieme Dialogue de l'Orateur que je viens de citer.

(*a*) J'ai une femme qui fait un vacarme affreux. -- Malices couvertes de déguiſement.

(*b*) Les figures de mots.

forme des grouppes qui ſe correſpondent mutuellement, ſont dans le premier cas (*a*).

On attribue à Gorgias l'invention de ce genre de beautés. On en trouve des exemples dans mes Plaidoyers & mes Harangues, témoin ce paſſage de la Milonienne : *Eſt enim, Judices, hæc non ſcripta, ſed nata Lex : quam non didicimus, accepimus, legimus ; verùm ex naturâ ipsâ arripuimus, hauſimus, expreſſimus : ad quam non docti, ſed facti ; non inſtituti, ſed imbuti ſumus* (*b*). Quoique cette période ſoit très-ſymétrique, les mots ont entre eux un rapport ſi juſte, que le nombre

(*a*) Cicéron manque peut-être ici d'exactitude ; car les mots *qui ont des chutes & des terminaiſons ſymétriques, ou ceux dont on forme des grouppes qui ſe correſpondent*, ſont réellement des figures, & des figures qui jettent de l'agrément ſur la diction. Dans le paſſage de la Milonienne qu'il cite, on trouve les figures appelées par les Rhéteurs Romains, *ſimiliter cadens, ſimiliter deſinens, paria paribus relata.*

(*b*) Le ſens de ce paſſage eſt dans la Traduction de la Milonienne.

ſemble y couler de ſource, & n'y être pas un effet de l'Art.

Le nombre paroît naturel également, lorſque les antitheſes ſont ſimples ; on le voit dans celles-ci, qui jettent de l'harmonie ſur le Diſcours, & même qui forment des vers :

Eam, quam nihil accuſas, damnas.

Il faudroit dire *condemnas*, pour éviter la meſure poétique.

Benè quam meritam eſſe autumas, dicis malè mereri.
Id quod ſcis, prodeſt nihil; id, quod neſcis, obeſt (*a*).

Il ſeroit aiſé de rompre la meſure du vers, & de donner à cette derniere phraſe le tour du nombre oratoire ; il n'y auroit qu'à mettre : *Quod ſcis, nihil prodeſt ; quod neſcis, multùm obeſt.* Les antitheſes produiſent donc d'elles-mêmes & ſans art, la cadence & le nombre oratoire. L.

On a ſoutenu qu'Iſocrate fut l'Auteur

(*a*) Cette ligne forme un vers iambique de Comédie.

de ce raffinement ; mais les anciens Sophiſtes, & ſur-tout Gorgias, en avoient fait uſage : la ſymétrie preſque ſeule forme ſouvent des nombres dans les Diſcours de ce dernier. J'ai tâché de donner à mes Oraiſons ce genre de beautés ; en voici un exemple tiré de ma quatrieme Verrine : *Conferte hanc pacem cum illo bello ; hujus Prætoris adventum, cum illius Imperatoris victoriâ ; hujus cohortem impuram, cum illius exercitu inviâo ; hujus libidines, cum illius continentiâ : ab illo qui cepit, conditas ; ab hoc, qui conſtitutas accepit, captas dicetis Syracuſas* (*a*).

(*a*) Voyez le ſens de ce paſſage dans la Traduction des Verrines.

DU nombre & de l'harmonie oratoire.

IL s'agit à préſent d'expliquer en quoi conſiſtent le nombre oratoire & l'harmonie de la période. Le charme qui réſulte d'une phraſe bien ordonnée, eſt étonnant ; & je ne comprends pas quelles oreilles donna la Nature à ceux qui n'y ſont point ſenſibles ; il me ſemble qu'il doit faire impreſſion ſur tout homme bien organiſé. J'avoue qu'une période pleine & nombreuſe m'enchante ; que mon oreille veut des phraſes cadencées & parfaitement arrondies ; qu'elle eſt choquée, s'il y manque quelque choſe, ou s'il y a du ſuperflu. Mais qu'eſt-il beſoin de parler de moi ? J'ai vu ſouvent l'harmonie de l'Orateur tranſporter d'admiration le Peuple aſſemblé, & l'Auditoire témoignant ſon plaiſir par des acclamations univerſelles. Aujourd'hui, ceux qui ſont le moins éclairés, ſentent le prix de l'enchaînement des mots, & de la meſure. Nos Anciens ignorerent cette perfection ; c'étoit preſque la ſeule choſe

qui leur manquât; ils ſavoient choiſir des expreſſions agréables, & des idées nobles & intéreſſantes; mais ils ignoroient l'art de les unir, & de leur donner un tour harmonieux & périodique.

Nous aimons la ſimplicité de nos premiers Ecrivains, diront de faux imitateurs du ſtyle Attique; nous la préférons à cette harmonie ſavante ſi vantée par les Modernes. C'eſt comme ſi on vouloit préférer une Peinture Attique, d'un coloris peu varié, à un tableau enrichi de toutes les beautés qu'on a découvertes depuis.

Ils citent les anciens Orateurs à l'appui de leur ſyſtême. Cette autorité eſt d'un grand poids; elle fait ſur moi l'impreſſion que produiſent les vieillards ſur les perſonnes d'un âge inférieur. Qu'on ne m'accuſe donc pas de manquer de juſtice à l'égard de l'Antiquité; je l'eſtime plus pour ce qu'elle poſſede, que je ne la blâme pour ce qu'elle n'a point. Les Anciens excellent dans le choix des penſées & des expreſſions; & ce mérite eſt, à mon ſens, mille fois ſupérieur à l'art de meſurer la période & d'en former un cercle agréable.

LI. Cet Art eſt nouveau ; & ceux de nos Anciens qui parloient en public, ou qui compoſoient des Diſcours deſtinés à la lecture, en auroient fait uſage, s'ils l'avoient connu ; car dès le moment où il s'eſt introduit, tous les bons Orateurs ont eu ſoin de l'étudier.

Le nombre a, dit-on, quelque choſe de ſuſpect, lorſqu'on l'emploie dans les Plaidoyers : l'Orateur paroît tendre des piéges aux Juges, & vouloir les ſurprendre, en charmant leur oreille. Ces Critiques ſe contentent d'un ſtyle haché & rompu ; ils blâment les phraſes bien liées, bien ſoutenues, bien remplies. Ils auroient raiſon, ſi les périodes harmonieuſes n'offroient que des mots oiſeux & des idées frivoles ; mais ſi les idées & les expreſſions ſont juſtes, peut-on préférer un Diſcours qui ſemble clocher ou s'arrêter à chaque inſtant, à un Diſcours ſuivi, & qui ſe précipite avec la penſée ?

Le nombre oratoire, qu'on cherche à rendre odieux, que fait-il autre choſe, ſinon d'enfermer la penſée dans une période agréable ? Les Anciens eux-mêmes rencontrent quelquefois ce genre de beautés, par haſard ou par inſtinct,

Les morceaux de leurs Ouvrages les plus eſtimés, annoncent quelques traces d'harmonie.

Il y a près de quatre ſiecles que les Grecs ſentent le prix du nombre oratoire (*a*) : les Romains, ainſi que je l'obſervois tout à l'heure, le connoiſſent depuis fort peu de temps. Ennius mépriſoit les Ouvrages de nos ancêtres; il ne craint pas d'aſſurer *que leurs vers n'étoient bons que pour les Faunes & pour les Oracles*; pourquoi ne pas me permettre la même liberté? Il eſt vrai que je ne ſuis point en droit de dire : *J'ai oſé le premier ouvrir la carriere aux Romains*; car j'ai lu ou entendu, dans ma jeuneſſe, pluſieurs Orateurs, dont les périodes étoient tournées de la maniere la plus heureuſe.

Quant à nos Modernes qui ne peuvent atteindre à ce genre de beautés, ce n'eſt point aſſez pour eux d'échapper au mépris, ils veulent encore des éloges. Quoique ceux de nos ancêtres qu'ils

(*a*) Thraſimaque fut le premier chez les Grecs qui inventa le nombre oratoire; mais Iſocrate perfectionna cette decouverte, par ſes préceptes & par ſes exemples.

ſe vantent d'imiter, ne me ſatisfaſſent pas en tout, j'en parle avec eſtime ; mais comme les imitateurs ne prennent que les imperfections de leur modele, ils ne doivent attendre de moi aucune marque d'approbation.

Au reſte, dès qu'ils ont des oreilles groſſieres & inſenſibles aux charmes de l'harmonie, peut-on eſpérer qu'ils ſe rendront au ſuffrage des hommes les plus éclairés ? Je ne leur cite point Iſocrate, ni Ephore & Naucratès, ſes illuſtres Diſciples, qui furent tout à la fois des Rhéteurs habiles & de bons Orateurs ; mais oſent-ils compter pour rien l'autorité d'Ariſtote, cet homme d'un ſavoir ſi profond, d'un eſprit ſi fertile, & d'une raiſon ſi exacte ? Quoique ce grand Philoſophe fût l'ennemi d'Iſocrate, il penſe néanmoins comme lui ſur l'harmonie de la phraſe ; il veut ſeulement que le nombre de la proſe n'aille pas juſqu'à la meſure des vers. Théodecte ſon élevé, Ecrivain élégant & Rhéteur judicieux, eſt de la même opinion. Théophraſte a traité ce ſujet avec encore plus de ſoin ; & comment ſouffrir des Modernes qui dédaignent des Ecrivains ſi reſpectables ? Le ſeul

moyen de les excuſer, c'eſt de dire qu'ils ne les ont jamais lus, ou qu'ils n'ont pas médité ces préceptes.

Mais, s'ils ne les ont jamais lus, que ne ſe rendent-ils du moins à ce qu'ils éprouvent ? En examinant leurs Ouvrages, ou ceux de leurs modeles, ne trouvent-ils pas qu'il y manque quelque choſe ? Ne ſentent-ils pas que la diction n'eſt point travaillée, qu'elle eſt tronquée, qu'elle choque, ou qu'elle eſt remplie de mots ſuperflus ? Dès que les Comédiens font ſur le théatre la ſyllabe d'un vers trop longue ou trop breve, toute l'Aſſemblée ſe récrie contre cette mauvaiſe prononciation : le Peuple, ſans connoître les regles de la quantité ou les loix du rythme, ſans ſavoir comment on bleſſe ſon oreille, s'apperçoit qu'elle eſt bleſſée. La Nature nous apprend donc, par inſtinct, la juſte meſure des longues & des breves, ainſi que celle des tons graves & des tons aigus ; &, pour la remarquer, nous n'avons beſoin ni d'études ni de préceptes.

LII. Les Ecrits des anciens Rhéteurs ne vous ſuffiſent-ils pas ? & voulez-vous, Brutus, que j'entre dans plus de

tails, ou que j'approfondiſſe davan-
ge ce ſujet ? Mais à quoi bon vous
re cette queſtion ? vos Lettres me
ent aſſez que vous le ſouhaitez vive-
ent. Je vais donc tâcher de découvrir
d'expliquer l'origine, la cauſe, la
ture, & l'uſage du nombre ora-
re.

De l'origine du nombre & de l'harmonie du Diſcours oratoire.

Ceux qui font le plus de cas d'Iſocrate, l'admirent ſur-tout parce qu'il introduiſit le nombre dans la proſe. Comme il vit, diſent-ils, qu'on écoutoit froidement les Orateurs, & que les Poëtes raviſſoient leur Auditoire, il eut ſoin de donner au Diſcours un tour nombreux & périodique, d'abord afin de le rendre agréable, & enſuite afin que la variété de la diction écartât l'ennui.

Cette aſſertion eſt vraie en partie; mais elle ne l'eſt pas en tout. Iſocrate poſſéda mieux que les autres Rhéteurs la ſcience de la meſure & du nombre; mais il n'en eſt pas l'inventeur : cette gloire eſt due à Thraſymaque, qui porta ce genre de beautés juſqu'à l'excès, comme on le voit dans tous ſes Ouvrages.

Quant au nombre qui réſulte des antitheſes, des conſonnances, & des figures qui, avec un rapport ſymétri-

que des mots, produiſent d'elles-mêmes de l'harmonie, il fut imaginé par Gorgias; & ce Sophiſte l'emploie ſans aucun ménagement.

Thraſymaque & Gorgias précéderent Iſocrate; & s'ils ont ſur lui le mérite de l'invention, il a ſur eux celui d'employer le nombre plus à propos; car il ne s'en ſert pas avec moins de réſerve que des métaphores & des termes nouveaux. Il prit, jeune encore, des leçons de Gorgias, en Theſſalie; &, quoiqu'il vît ſon Maître prodiguer ſans meſure tous ces agrémens, il ſe fit une regle d'en uſer avec modération. Lorſque les années s'accumulerent ſur ſa tête (& il vécut près de cent ans), il rechercha moins les tours nombreux, comme il le déclare dans ſon Diſcours adreſſé à Philippe Roi de Macédoine (*a*). Ainſi, ſans avoir jamais ſuivi les principes des deux inventeurs, il crut devoir encore reſtreindre dans des bornes plus étroites ceux qu'il s'étoit formés.

(*a*) Il l'écrivit dans ſa vieilleſſe.

Des cauſes du nombre.

LIII. J'EN ai dit aſſez ſur l'origine & les inventeurs du nombre oratoire, cherchons-en la cauſe.

Cette cauſe eſt ſi ſenſible, qu'elle devoit frapper les Anciens. On eſt d'autant plus ſurpris qu'ils ne l'aient pas obſervée, que le haſard donne ſouvent de la cadence aux périodes; & ces chutes fortuites flattant l'oreille & charmant l'eſprit des Auditeurs, il n'étoit pas difficile d'en appercevoir le ſecret, & de l'imiter.

L'oreille, ou plutôt l'ame, à qui l'oreille fait ſon rapport, a la meſure de tous les tons; elle remarque ce qui eſt trop long ou trop court; elle attend quelque choſe de fini, & qui ait une proportion exacte. Quand on lui offre des périodes tronquées, elle s'offenſe, comme ſi on vouloit la fruſtrer de ce qui lui eſt dû; mais elle eſt encore plus bleſſée d'une phraſe trop étendue, & pouſſée au delà de ſes juſtes bornes; car, dans tous les Arts, l'excès choque

davantage que le trop peu ; & il produit ſur-tout cet effet dans l'Eloquence.

Des hommes de goût ayant obſervé ce qui charme l'oreille, créerent la meſure des vers ; on découvrit le nombre proſaïque de la même maniere. Guidés également par la Nature, quelques Anciens s'apperçurent qu'on aime à trouver dans le Diſcours, des périodes marchant avec une ſorte de rythme, & terminées par des chutes harmonieuſes : ils réduiſirent leurs obſervations en Art ; mais leur théorie parut long-temps après les Poétiques.

EN quoi consiſte le nombre oratoire; dans quelles circonſtances il faut l'employer; par quel reſſort il procure à l'ame un ſentiment de plaiſir.

IL faut maintenant développer la nature du nombre. Ce troiſieme point de ma diviſion, qui n'entroit peut-être pas dans le plan de ce Traité, a pour objet les ſecrets les plus cachés de l'Art. On peut demander en quoi conſiſte le nombre oratoire, où il ſe trouve, d'où il réſulte; s'il y en a de pluſieurs eſpeces; quel eſt ſon mécaniſme; quel eſt ſon but; dans quelles circonſtances & dans quel endroit du Diſcours il faut le placer; & enfin par quel reſſort il procure à l'ame un ſentiment de plaiſir.

Il y a deux méthodes de traiter une queſtion ſur les Arts; l'une procede avec ordre, & entre dans beaucoup de détails, à la maniere des Philoſophes (*a*);

(*a*) Voyez les Catégories d'Ariſtote.

l'autre,

'autre, plus facile & plus courte, ne 'arrête qu'aux idées générales & aux rands traits. Je ſuivrai la premiere; 'examinerai les points ſuivans :

LIV. 1°. La proſe eſt-elle ſuſceptible de nombre ? Bien des perſonnes n'en conviennent point, parce qu'elle n'a pas de regles fixes & sûres, comme e vers, & que d'ailleurs les partiſans les nombres proſaïques donnent de nauvaiſes raiſons de leur ſyſtême.

2°. Suppoſé qu'il y ait des nombres l'une ſeule ou de pluſieurs eſpeces dans a proſe; quelle eſt leur nature, & en quoi conſiſtent-ils ? Reſſemblent-ils aux meſures de la verſification, ou ont-ils d'un autre genre ? S'ils ſont du même genre, quels ſont ceux dont l'Orateur doit ſe ſervir ? Ceux-ci veulent qu'une ſeule eſpece de nombre convienne au Diſcours, ceux-là en admettent pluſieurs, & une troiſieme opinion permet de faire uſage de toutes les eſpeces.

3°. En réduiſant les nombres à une ſeule ou à pluſieurs eſpeces, peuvent-ils s'appliquer à tous les genres de ſtyle & à toutes les parties du Diſcours ? La narration, le développement des preuves, & les morceaux pathéti-

ques ſont-ils ſuſceptibles des mêmes nombres ?

4°. S'ils conviennent également à tous les genres de ſtyle & à toutes les parties du Diſcours, de quelle maniere faut-il les diſpoſer ? S'ils ne conviennent pas tous également, en quoi conſiſte la différence ? & pourquoi le nombre n'eſt-il pas auſſi ſenſible dans la proſe que dans les vers ?

5°. Ce qu'on appelle *nombreux* dans un Diſcours, réſulte-t-il du nombre ſeul, ou de l'arrangement, du choix des expreſſions & des figures de mots, ou chacune de ces choſes y contribue-t-elle ? Vous obſerverez d'abord que l'impreſſion de plaiſir qu'on fait à l'oreille par le charme des mots en eux-mêmes, ou par leur prononciation, ou enfin par les figures de diction, n'eſt pas la même que celle du nombre : à la vérité, les figures de mots ont de la reſſemblance avec le nombre, parce que leur ſymétrie produit toujours quelque meſure : la prononciation dont je parle ici, ſe borne à faire ſentir la force ou la douceur des paroles ; &, ſous ce point de vue, elle a peu de rapport avec le nombre & les figures. La queſtion ſera

bien approfondie, lorſque j'aurai diſcuté tous ces points.

LV. Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir qu'il y a réellement des nombres dans la proſe ; l'oreille ſeule nous en avertit ; & quand même nous ne pourrions pas en expliquer le mécaniſme, il ſeroit déraiſonnable de le nier. La découverte du nombre oratoire & du rythme poétique n'eſt point due au raiſonnement, mais à nos ſenſations. L'eſprit réfléchit enſuite ſur les impreſſions qu'il recevoit ; il meſura la quantité des ſyllabes, il analyſa ce genre de beautés, & il donna la théorie de l'Art. Le nombre eſt plus ſenſible, il eſt vrai, dans les vers que dans la proſe ; mais certains vers, quand on ne les chante point, reſſemblent au langage commun : je puis même citer les meilleurs Poëtes Lyriques Grecs; ſi leur verſification n'eſt pas ſoutenue par la Muſique, elle ne paroît être que de la proſe.

Ma remarque eſt applicable aux Poëtes Latins ; témoin ce vers de la Tragédie de Thieſte :

Quemnam te eſſe dicam ? qui tarda in ſenectute.

Témoins ceux qui ſuivent; ſans l'ac-

compagnement de la flûte, ils approcheroient beaucoup de la proſe. Les vers de ſix pieds employés par les Poëtes Comiques, ſont tellement du langage ordinaire, qu'à peine y apperçoit-on la verſification & la meſure.

Deux choſes ſervent ſur-tout à embellir le Diſcours; l'agrément des mots, & l'harmonie du nombre. Les mots ſont les matériaux de l'Eloquence; le nombre les polit & leur donne de l'éclat; mais ici, comme dans toutes les autres découvertes, le néceſſaire a précédé l'agréable. Les hommes ſe ſervirent d'abord d'un langage dur & groſſier, pour exprimer leurs penſées; & ce fut bien des ſiecles après, qu'on imagina le nombre, afin de plaire à l'oreille.

Hérodote, les Auteurs de ſon ſiecle, & ceux qui l'avoient précédé, ne connurent point le nombre: ſi on en apperçoit quelque trace dans leurs Ecrits, c'eſt un pur effet du haſard. Les anciens Rhéteurs, qui nous ont laiſſé tant de préceptes ſur l'Eloquence, ne nous donnent aucune regle ſur l'harmonie. En perfectionnant l'Art, les beautés les plus faciles & les plus néceſ-

LVI.

ſaires ſe perfectionnerent les premieres; telles ſont les expreſſions métaphoriques, dérivées ou compoſées, qui ſe placent d'elles-mêmes dans le langage de la converſation; mais le nombre n'ayant point d'affinité ou de rapport avec le Diſcours familier, on le remarqua fort tard, & c'eſt le dernier trait de perfection imaginé ſur le ſtyle.

S'il y a deux eſpeces de ſtyles, l'une ſerrée & conciſe, & l'autre riche & étendue, cette différence ne vient point de la nature des lettres (*a*), mais de la quantité ſyllabique, & des intervalles & des repos plus ou moins longs, qui communiquent au Diſcours, tantôt de la lenteur, & tantôt de la rapidité. C'eſt le nombre qui regle la marche de la phraſe, & la termine où il faut; car la période, emportée par ſon propre mouvement, court juſqu'à ce qu'elle arrive à la fin du cercle; d'où il ſuit qu'une belle proſe doit avoir des nombres.

Voyons actuellement ſi le nombre de la proſe eſt du même genre que le nombre poétique. Tous les nombres

(*a*) Des voyelles ou des conſonnes.

ayant une mesure déterminée, sont du ressort de la Poésie : un nombre quelconque peut être réduit à une des trois mesures générales qui composent l'harmonie des vers ; car il faut qu'une partie du pied soit égale à l'autre, ou qu'elle soit une fois plus grande, ou qu'elle soit dans une proportion sesquialtere. Le dactyle (*a*) est

(*a*) Pour faire entendre tout ce que Cicéron va dire, je donnerai la liste des différens pieds qui entroient dans la prose ou dans les vers des Latins.

Les pieds sont simples ou composés ; les premiers ont deux ou trois syllabes. Voici ceux de deux syllabes :

Le *spondée*, qui a deux longues, comme *Mūsā* ;

Le *trochée*, que Cicéron appelle aussi *chorée*, est d'une longue & d'une breve, comme *Mūsă* ;

L'*iambe*, le contraire du *chorée*, est d'une breve & d'une longue, comme *Dĕō* ;

Le *pyrrique*, qui sert à la composition du péan, & qui est de deux breves, comme *Dĕŭs*.

Les pieds de trois syllabes dont parle Cicéron, sont :

Le *dactyle*, qui est d'une longue & de deux breves, comme *cārmĭnă* ;

L'*anapeste*, qui est le contraire du *dactyle*, est de deux breves & une longue, comme *Dŏmĭnī* ;

de la premiere, l'iambe de la seconde,

Le *cretique* est d'une breve au milieu de deux longues, *căpĭtās ;*

Le *tribraque* a trois breves, & il est égal au *chorée*, non pas en nombre de syllabes, mais en intervalles, *Dŏmĭnă.*

Les pieds composés sont plutôt des assemblages de pieds, que de véritables pieds : on en compte plusieurs ; mais Cicéron n'en cite que trois dans son Traité de l'Orateur ; savoir, le *dichorée*, le *péan*, & le *dochime.*

Le *dichorée* est composé de deux *chorées*, *cōmprŏbārĕ.*

Il y a deux sortes de *péons* ou de *péans* ; le premier est d'une longue & de trois breves, *cōnfĭcĕrĕ* : ainsi il est formé d'un *trochée* & d'un *pyrrique.*

Le second est de trois breves & d'une longue, *cĕlĕrĭtās* : il est composé d'un *pyrrique* & d'un *iambe.*

Le *dochime* est de cinq syllabes ; savoir, d'une breve & de deux longues, & ensuite d'une breve & d'une longue, comme *ămīcōs tĕnēs* : il est formé d'un *iambe* & d'un *cretique.*

Une longue ayant deux temps, & la breve n'en ayant qu'un, deux breves équivalent à une longue ; ainsi, dans le *dactyle*, une partie du pied (la longue) est égale à l'autre (aux deux breves), exemple : *cārmĭnă.* Dans l'*iambe*, une partie du pied (la longue) est une fois plus grande que l'autre (la breve), exemple : *Dĕō.* Dans le *péan*, une partie du pied est en

& le péan de la troiſieme. Il eſt impoſſible que la proſe, même familiere, n'offre pas ces différens pieds; mais il faut qu'ils ſoient placés avec art, pour rendre la diction nombreuſe.

De quelles meſures doit donc ſe ſervir le véritable Orateur, & comment doit-il les diſpoſer? Il eſt aiſé de voir que la proſe admet tous les genres de pied; car dans un Diſcours, il nous arrive ſouvent de faire des vers ſans nous en appercevoir, ce qui eſt un défaut capital;

---

proportion ſeſquialtere c'eſt-à-dire qu'il ſemble former deux nombres, dont le dernier (les trois breves) contient le premier (la longue) une fois, avec l'addition de ſa moitié, exemple : *cōnſĭcĕrĕ.*

La meſure eſt un eſpace qui contient un ou pluſieurs temps; ainſi il y a dans la Muſique des meſures à deux & à trois temps: l'étendue du temps eſt d'une fixation arbitraire. Si un temps eſt l'eſpace dans lequel on prononce une ſyllabe longue, la ſyllabe breve ſera d'un demi-temps.

Afin de bien ſaiſir toutes les combinaiſons d'harmonie que Cicéron recommande dans la proſe, il faut étudier toutes celles qu'imaginerent les Poëtes Latins pour le vers. Les Rhétoriques, & les petits Livres qu'on met entre les mains des enfans, indiquent les différentes ſortes de vers en uſage chez les Latins.

alors notre oreille n'écoute pas les ſons qui ſortent de notre bouche ; cependant, avec une extrême attention, nous avons bien de la peine d'éviter les vers ïambiques (*a*) & les hypponactes (*b*), parce que notre proſe eſt remplie d'ïambes ; & comme ils ſont très-familiers (*c*), l'Auditeur les reconnoît tout de ſuite. Nous en laiſſons échapper

---

(*a*) Dans les vers ïambiques, appelés auſſi *vers de ſix pieds*, le premier, le troiſieme, & le cinquieme pieds ſont un ïambe, un tribraque, un dactyle, un anapeſte ou un ſpondée ; le ſecond & le quatrieme, un ïambe ou un tribraque, & le ſixieme eſt toujours un ïambe. Toutes les Comédies étoient en vers de cette eſpece. En voici des exemples :

O mors amoris una ſolamen mali
O mors pudoris maximum laſs decus
Confugimus ad te, pande placatos ſinus.

(*b*) Les vers *hypponactes*, ſelon Majoragius, different ſeulement des vers *ïambiques*, en ce que le dernier pied de ceux-ci eſt toujours un ïambe, au lieu que le dernier pied des *hypponactes* eſt un ſpondée.

(*c*) Dans le courant de l'année, on célébroit à Rome une multitude de Jeux publics, où les Poëtes & les Muſiciens chantoient des vers ïambiques.

d'autres qui ſont moins uſités, ils forment des taches, & il faut y prendre garde.

Hieronymus, illuſtre Philoſophe de la ſecte Péripatéticienne, a tiré des Ouvrages d'Iſocrate environ trente vers, la plupart à ſix pieds; il a même trouvé des anapeſtes (*a*); & ce ſont-là des négligences inexcuſables. J'avoue qu'Hieronymus y a mis de la malice; car c'eſt en ôtant la premiere ſyllabe d'une phraſe, & joignant au dernier mot la premiere ſyllabe de la phraſe ſuivante, qu'il forme les vers anapeſtes dont je viens de parler, & qu'on appelle auſſi vers ariſtophaniens. Iſocrate ne devoit guere s'attendre à cette extrême ſévé-

(*a*) Les vers anapeſtes avoient quatre pieds; ces pieds pouvoient être des anapeſtes, des dactyles, ou des ſpondées.

D'autres furent appelés *ariſtophaniens*, & ceux-ci étoient de deux ſortes; les uns étoient compoſés de trois anapeſtes; exemple:

Fugis hinc, ſcelerate puer.

Et les autres de huit, en retranchant une ſyllabe; exemple:

Date vina mihi, date ſerta, juvat dare tempora tota lyæo.

rité (*a*) ; mais le Critique eſt tombé dans la faute qu'il reprend ; car je me ſuis apperçu qu'au moment où il blâme l'Orateur Grec, il fait, ſans y penſer, un vers de ſix pieds. Il eſt donc ſûr qu'il y a des nombres dans la proſe, & que ces nombres ne different pas réellement des nombres poétiques.

LVII. Quant à l'eſpece de nombres qui conviennent le mieux à la proſe, des Rhéteurs veulent que ce ſoient les iambiques, parce qu'ils ſe rapprochent davantage de la diction ordinaire, & qu'on les emploie dans la Comédie comme plus propres à rendre une converſation. Ils ajoutent que les dactyles des hexametres ſont plus propres à chanter les Héros.

Ephore, Orateur médiocre (*b*), mais Eleve d'une bonne Ecole, ſe ſert communément du péan ou du dactyle, & il évite avec ſoin le ſpondée & le trochée. Il dit que les trois breves du péan

(*a*) J'ai adouci le Texte en cet endroit, parce qu'il ſemble y avoir une petite contradiction.

(*b*) Voyez ce qu'en dit Cicéron dans le ſecond Dialogue de l'Orateur.

& les deux du dactyle donnent tout à la fois de la briéveté, du mouvement & de la rapidité à la phraſe; que le ſpondée & le trochée produiſent un effet contraire; que le premier, compoſé de longues, y jette de la lenteur, & que le ſecond, avec toutes ſes breves, l'entraîne d'une maniere trop impétueuſe.

Ephore a tort, & ceux qui admettent ſeulement les pieds ïambiques ſe trompent auſſi; car rejeter le péan, c'eſt ſe priver d'un nombre plein de douceur & de majeſté. Ariſtote trouve le nombre héroïque trop élevé pour un Orateur, & l'ïambe trop conforme au langage ordinaire. Ce Philoſophe veut que la proſe n'ait rien de rampant ou d'emphatique, mais qu'elle attire l'admiration des Auditeurs par une diction grave & majeſtueuſe.

Il n'eſtime pas non plus le trochée, dont la meſure eſt la même que celle du chorée; il trouve qu'il manque de dignité, & il lui donne le nom de *cordax*, c'eſt-à-dire de ſautillant (*a*). Le

(*a*) Les Latins donnoient à une de leurs danſes le nom de *cordax*. Lucien, dans l'*Icaro-*

péan eſt le pied qu'il aime davantage ; il ajoute que tout le monde l'emploie ſans s'en appercevoir, qu'il tient le milieu & garde un juſte tempérament. Ainſi Ephore & les Amateurs de l'ïambe recherchent plus la facilité de la diction, que la nobleſſe du ſtyle.

L'ïambe & le dactyle convenant beaucoup aux vers, il ne faut pas en mettre pluſieurs de ſuite dans la proſe, & on doit craindre de les multiplier, comme nous craignons de rencontrer les meſures poétiques. Ce qui a l'air de la verſification, eſt tout-à-fait oppoſé à l'eſprit du Diſcours oratoire ; & ſi le péan convient à la proſe, c'eſt qu'il eſt peu propre aux Ouvrages de Poéſie.

Ephore ne voit pas que la meſure du ſpondée, qu'il déſapprouve, eſt égale à celle du dactyle, qu'il admet. Son erreur vient de ce qu'il meſure les pieds par le nombre des ſyllabes, & non par les temps. Il commet la même faute à l'égard du trochée, dont les intervalles

---

Ménippe, dit qu'Apollon jouoit du ſiſtre, & que Silene danſoit la *cordax*.

& les temps ſont égaux à ceux de l'ïambe : s'il produit un plus mauvais effet que l'ïambe quand il termine la période, c'eſt parce que les ſyllabes longues conviennent mieux à la fin d'une phraſe.

Théophraſte & Théodecte ont les mêmes principes qu'Ariſtote ſur le péan : pour moi, je penſe que les différens pieds doivent être entremêlés dans le tiſſu du Diſcours ; car ſi nous employons toujours les mêmes, nous nous expoſerons à la cenſure. Il ne faut pas que la proſe ſoit cadencée comme les vers, ni ſans nombre comme le langage du peuple. Les Poëtes enchaînent leurs expreſſions de maniere que l'art s'y fait trop ſentir ; & lorſque le vulgaire parle de ſuite, il eſt découſu & trivial.

Ainſi l'Orateur qui s'aſſerviroit à toutes les regles d'harmonie obſervées par les Poëtes, ne feroit point de plaiſir ; & il choqueroit, s'il mettoit dans ſa diction la négligence qu'y met le peuple. Encore une fois, que ſon ſtyle, ſans être dénué de nombre, ne ſoit pas nombreux dans toutes ſes parties : le péan, qui eſt du goût d'Ariſtote, doit y dominer ; mais les autres pieds, que ré-

prouve cet habile Philoſophe, peuvent y trouver leur place.

LVIII. Quels nombres conviennent le plus à chaque genre de ſtyle ? & (ainſi que la pourpre reçoit un nouvel éclat mêlée avec d'autres couleurs), de quelle maniere doit-on les entremêler, pour les rendre plus harmonieux & plus brillans ?

L'iambe eſt tout-à-fait propre au ſtyle ſimple ; ayez ſoin qu'il y domine : le péan convient au ſublime, & le dactyle convient également à l'un & à l'autre. Si vous les entremêlez, ſi vous tempérez la force des uns par la douceur des autres, l'Auditeur, livré à ſon plaiſir, ne verra pas les ſoins que vous prenez de rendre vos phraſes nombreuſes & périodiques. Plus vos penſées & vos expreſſions ſeront belles en elles-mêmes, moins il s'appercevra de vos piéges ; car les hommes ne remarquent guere que la nobleſſe des idées, ou l'agrément des mots. Leur admiration s'attache à ces deux choſes ; ils apperçoivent rarement toutes les combinaiſons d'harmonie que l'Orateur met dans ſon Diſcours (*a*) ; &

(*a*) J'ai encore adouci le Texte en cet en-

de belles idées énoncées d'une maniere heureuſe, produiroient ſur eux de l'effet, quand même la diction ne ſeroit pas meſurée avec tant de peine.

Au reſte, la proſe n'eſt pas ſoumiſe ſur ce point à toutes les entraves de la Poéſie. Dans les vers, tout eſt compaſſé, chaque mot marche en meſure & en cadence ; il ſuffit que le Diſcours oratoire offre quelques traces d'harmonie, & qu'il s'avance d'un pas égal & ferme, ſans broncher ni chanceler. On dit qu'un Diſcours eſt nombreux, non parce qu'il eſt compoſé de nombres, mais parce qu'il y en a beaucoup. Il eſt plus difficile de bien placer les nombres dans la proſe, que dans les vers ; les vers ſont aſſujettis à des loix & à une meſure invariables (*a*) : la ſeule regle fixe qu'ait la proſe, c'eſt d'éviter ce qui peut

---

droit, pour qu'il n'y ait pas de contradiction avec ce qui précede.

(*a*) Quintilien donne deux autres raiſons de cette difficulté. 1°. Le vers eſt compoſé d'un petit nombre de mots ; & la proſe a ſouvent des périodes très-longues : 2°. le vers n'a jamais qu'une marche ; & ſi la proſe ne varioit pas la ſienne, elle ennuieroit.

rendre la diction lâche ou traînante, trop longue ou trop courte. Elle ne bat point les temps comme la Muſique; elle alonge ou abrege les périodes, uniquement pour plaire à l'oreille.

LIX. On a coutume de demander s'il faut répandre le nombre dans tout le corps de la phraſe, ou le placer ſeulement à l'entrée & à la fin. Il ſuffit que la période ait une chute nombreuſe, diſent quelques Rhéteurs. Il eſt vrai qu'une chute nombreuſe lui donne de la grace & une terminaiſon muſicale; mais ce n'eſt pas aſſez: pour qu'elle n'ait pas l'air d'être jetée d'une maniere bruſque, les expreſſions doivent, dès le commencement, produire une ſorte de mélodie. L'oreille attend toujours la fin de la phraſe; & ſi l'on veut que ſon plaiſir ſoit parfait à ce dernier moment, il eſt néceſſaire que les autres parties ne ſoient pas dépourvues de nombre; que l'harmonie ſe prépare dès l'entrée, & que les accords s'amaſſent ſur la route, afin d'être complets au terme du repos.

La pratique de cette regle n'eſt pas difficile pour ceux qui ont eu de bons Maîtres, qui ſe ſont exercés au méca-

niſme de la phraſe, ou qui, dans le langage ordinaire, ſe ſont habitués à donner à leurs paroles l'agrément des Diſcours écrits. Dès qu'on a découvert une penſée, les expreſſions ſe préſentent d'elles-mêmes; enſuite l'eſprit, dont les opérations ſe font avec une vîteſſe incroyable, met chaque mot à ſa place. Il s'occupe principalement de la fin de la période, qu'il termine tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. On lui donne tour à tour un mouvement rapide ou grave, & on la commence avec impétuoſité, ou d'une maniere tranquille; mais on eſt obligé de ne jamais perdre de vue la terminaiſon.

Dans l'uſage du nombre, ainſi que dans celui des autres ornemens communs à la Poéſie, l'Orateur a ſoin que ſa proſe ne reſſemble pas au Poëme. Les Poëtes & les Orateurs emploient les mêmes matériaux, & ils ſemblent les mettre en œuvre à peu près de la même maniere; ils choiſiſſent leurs termes l'un & l'autre, & ils cherchent à les combiner heureuſement. Il y a de plus trois eſpeces de mots, qui conviennent tout à la fois à la proſe & à la poéſie; les expreſſions vieillies, les expreſſions neuves, & les métaphori-

ques ; car je ne parle pas ici des mots propres.

LX. Ils ont auſſi des regles générales communes dans la combinaiſon des mots ; ils examinent la place qu'il faut donner à chacun ; ils les lient entre eux d'une maniere élégante ; & ils cherchent le nombre ou la meſure. Les Poëtes ont plus de liberté que les Orateurs dans le choix & l'arrangement des termes ; ils emploient des métaphores plus fréquentes & plus hardies ; ils haſardent plus d'expreſſions neuves, & ils craignent moins de rajeunir celles qui ont vieilli ; mais, ſoumis à des loix inviolables, ils ſont plus gênés ſur les nombres. Ainſi la proſe oratoire & la poéſie, ſans être fort éloignées, ſe trouvent néanmoins à quelque diſtance. D'abord le nombre ne paroît pas être le même dans l'une & dans l'autre ; & ce qui eſt nombreux dans la proſe, ne réſulte pas toujours de la meſure & de l'aſſemblage des pieds ; il vient quelquefois de la liaiſon & de l'élégance des mots.

Si on me demande donc quel nombre convient à la proſe, je répondrai que toute eſpece de nombre lui convient ; mais qu'il y en a de plus ou

moins heureux : ſi on veut ſavoir où il faut placer le nombre, je dirai qu'on peut le mettre par-tout : ſi l'on déſire connoître quelle eſt ſon origine, je répondrai qu'on l'a découverte en obſervant l'effet des mots ſur l'oreille. Quant à l'art de diſpoſer & de combiner les nombres, je renvoie cet article à l'uſage du nombre, qui eſt la quatrieme & la derniere partie de ma diviſion. Si on s'informe quel eſt le but des nombres ; c'eſt de plaire à l'oreille : mais dans quelles circonſtances faut-il les employer ? dans toutes : à quelles parties de la période doit-on les appliquer ? à toutes. Quelle eſt la cauſe du plaiſir que font les nombres proſaïques ? la cauſe de l'enchantement que produiſent les vers. Quoiqu'on ait réduit en Art la théorie de la verſification, l'oreille ſe trouve charmée ſans ſavoir ces regles.

Je viens de développer la nature des nombres ; paſſons à leur uſage, qui demande une explication encore plus détaillée.

De l'uſage du nombre oratoire.

LXI. D'ABORD, le nombre eſt-il néceſſaire dans toute l'étendue de ce cercle ou de ce grouppe de mots que les Grecs appellent *période* ? ou ſuffit-il de le placer à l'entrée, ou à la fin, ou dans l'une & dans l'autre de ces parties ?

Ce qu'on appelle *nombreux* n'eſt pas la même choſe que le nombre proprement dit, comme je l'ai obſervé plus haut. Quelle eſt cette différence ?

Tous les membres de la période doivent-ils être égaux ? ou vaut-il mieux que les uns ſoient plus longs & les autres plus courts ? Sur quel principe peut-on déterminer cet arrangement ? En quelles occaſions faut-il ſe ſervir de périodes ſimples ou de périodes compoſées (*a*) ? Comment faut-il diſpoſer les

(*a*) La période ſimple forme un ſens & un cercle complet, ſans le ſecours des membres ou des inciſes; & la période compoſée renferme des membres ou des inciſes.

de ces belles périodes cauſeroit ſûrement du dégoût, & votre affectation ſeroit bientôt reconnue par les hommes les moins habiles ; vous éteindriez le feu de l'action & la vivacité des ſentimens qui doivent vous pénétrer ; vous ôteriez au Diſcours cet air de vérité qui attire la confiance, & qui eſt néceſſaire pour perſuader.

Comme il faut néanmoins faire quelque uſage du nombre dans les Diſcours du Barreau, en quelle occaſion doit-on s'en ſervir ? de combien de manieres peut-on le varier ? & où doit-on reprendre une diction plus ſimple ?

D'abord on peut l'employer, s'il s'agit de relever le mérite de quelque choſe ; ainſi j'ai recherché les périodes les plus nombreuſes, lorſque j'ai célébré la Sicile (*a*), ou lorſque j'ai parlé avec éloge de mon Conſulat.

Il convient encore dans les narrations qui demandent une diction pompeuſe, plutôt qu'un ſtyle pathétique ; & c'eſt de cette maniere que j'ai traité le morceau de la Cérès d'Enna, de la Diane

(*a*) Dans une des Verrines.

de

de Segeſte, & de la ſituation de Syracuſe, dans un de mes Plaidoyers (*a*) contre Verrès.

Elle convint ſouvent dans l'amplification : l'aſſemblée ne trouve point mauvais alors que l'Orateur employe une longue ſuite de tours nombreux.

Si je n'ai pas toujours atteint ce genre de beautés, je l'ai cherché pluſieurs fois dans mes péroraiſons. A la fin du Diſcours, les Orateurs doivent être maîtres des eſprits : l'Aſſemblée, inſtruite, & preſque rendue, ne cherche plus à critiquer ; loin de ſe défier de leur éloquence, elle en admire l'agrément & la force, & s'abandonne au plaiſir de les entendre.

On ne doit pas trop multiplier les nombres, & il faut les employer avec réſerve. Ce précepte regarde non la péroraiſon, que l'Orateur ordonne à ſon gré, parce que, n'ayant point de ſuite, il ne craint plus la monotonie ; mais les autres parties du Diſcours. Après un certain nombre de périodes très-

(*a*) Le quatrieme Livre de la ſeconde Action.

harmonieuſes, on eſt obligé, pour varier le ſtyle, de ſe ſervir des κόμματα & des κῶλα des Grecs, que je puis traduire par *inciſa* & *membra* (les inciſes & les membres). Les Latins font uſage de ces deux expreſſions dans un autre ſens ; mais vous ſavez que la diſette de la Langue nous réduit à créer des mots nouveaux, ou à donner des acceptions nouvelles aux mots anciens.

LXIII. J'indiquerai tout à l'heure les moyens de rendre harmonieux les membres & les inciſes ; voyons ici de combien de manieres on peut varier les périodes. Le nombre ne va pas toujours d'un même pas ; tantôt il s'élance avec rapidité dès le commencement de la phraſe, & d'autrefois il marche avec une lenteur majeſtueuſe : les breves lui donnent de la vîteſſe, & les longues de la gravité. Les morceaux véhémens demandent des nombres vifs & rapides, & les narrations en exigent de plus tranquilles & de plus calmes.

La période finit ſur différentes meſures. Les Orateurs Aſiatiques la terminent ordinairement par un dichorée, c'eſt-à-dire par un nombre dont les quatre dernieres ſyllabes forment deux

chorées. Vous ſavez que le chorée eſt compoſé d'une longue & d'une breve, & que pluſieurs Auteurs donnent un autre nom à ce même pied.

Le dichorée ne produit pas un mauvais effet à la fin des phraſes ; mais, ſi on le répete trop ſouvent dans le corps du Diſcours, c'eſt un défaut. Plus un pied eſt harmonieux en lui-même, moins on doit l'employer ſouvent, de peur qu'à la longue il ne dégoûte l'oreille. Un exemple tiré d'une des Harangues de Carbon, Tribun du Peuple, montrera combien le dichorée eſt agréable, lorſqu'il eſt placé à propos. Voici la phraſe : *O Marce Druſe ! patrem appello. Tu dicere ſolebas ſacram eſſe Rempublicam, quicumque eam violaviſſent, ab omnibus eſſe ei pœnas perſolutas.*

O Marce Druſe ! patrem appello. ſont deux inciſes, dont chacune a deux pieds. Après ces inciſes viennent deux membres, compoſés chacun de trois pieds : *Tu dicere ſolebas ſacram eſſe Rempublicam ;* la ſuite de la période, *quicumque eam violaviſſent, ab omnibus eſſe ei pœnas perſolutas*, n'eſt pas

combiné d'une maniere moins heureuſe. Le dernier mot *perſolutas* eſt un dichorée ; car il eſt indifférent que la derniere ſyllabe ſoit longue ou breve. Ecoutez le reſte : *Patris dictum ſapiens, temeritas filii comprobavit.* J'aſſiſtois à ce Diſcours, & je me ſouviens que ces ſons harmonieux, terminés par un ſecond dichorée, excitérent des applaudiſſemens univerſels.

Je demande ſi ce n'eſt pas le nombre qui produiſit ces acclamations ? Afin de vous en convaincre, changez l'ordre des mots, & mettez, par exemple : *comprobavit filii temeritas* ; vous détruiſez tout l'effet : *temeritas*, compoſé de trois breves & une longue, forme néanmoins un pied qui, au jugement d'Ariſtote, doit être préféré à tout autre, en quoi je ne ſuis pas de ſon avis. Le dernier arrangement contient les mêmes termes, & préſente à l'eſprit les mêmes idées ; mais l'oreille le réprouve, parce qu'il ne lui plaît pas également. Je le dis encore, il ne faut pas trop faire uſage de ces combinaiſons ſavantes : l'Auditeur les reconnoît d'abord ; il ſe dégoûte enſuite, & il ne tarde point à les mépriſer.

LXIV. Il y a des pieds qui rendent les chutes de la période nombreuſes & agréables ; tels ſont le crétique, compoſé d'une breve au milieu de deux longues ; & le péan, qui eſt de la même longueur, quoiqu'il offre une ſyllabe de plus. La proſe comporte très-bien les deux eſpeces de péans. Le premier, formé d'une longue & de trois breves, a de la vigueur au commencement de la phraſe ; & il languit, ſi on le met à la fin ; le ſecond, au contraire, dont les trois premieres ſyllabes ſont longues & la derniere breve, termine la période d'une maniere heureuſe, diſent les anciens Rhéteurs : pour moi, je ne le trouve mauvais dans aucun cas ; mais il y en a d'autres qui me plaiſent davantage.

Le ſpondée, malgré la peſanteur que lui donne ſes deux longues, ne doit pas être tout à fait banni de la fin des périodes ; car il a de la conſiſtance & une ſorte de dignité ; il eſt néanmoins mieux placé dans les inciſes & les membres, parce qu'alors ſa lenteur compenſe le petit nombre des ſyllabes. Quand je parle des pieds qui terminent

la période, je comprends le dernier & le pénultieme, & ſouvent l'anté-pénultieme.

L'ïambe, compoſé d'une breve & d'une longue, ne produit point un mauvais effet à la fin de la phraſe, non plus que le tribraque, qui, avec ſes trois breves, égale le chorée en longueur, mais non pas en nombre de ſyllabes. On peut auſſi y placer le dactyle, pourvu qu'il précede immédiatement le dernier mot, & que ce dernier mot ſoit un chorée ou un ſpondée (*a*); car il eſt indifférent que l'un ou l'autre de ces pieds termine la période : mais l'ïambe, le trochée, & le dactyle ne finiſſent jamais bien une phraſe : j'en excepte ſeulement le cas où le dactyle tient lieu de crétique. En proſe ainſi qu'en vers, il importe peu, comme nous l'a-

(*a*) Cicéron ſemble dire, dans les Partitions Oratoires, qu'il ne faut pas terminer les périodes comme les vers; & l'on ſait que le dactyle & le ſpondée ſont les deux derniers pieds du vers hexametre. Quintilien condamne expreſſément cette maniere de terminer les phraſes latines : *Ne dactylus quidem ſpondeo bene præponitur, quia finem verſus damnamus in fine Orationis.* Quint. l. IX, c. 4.

vons déjà dit, que la derniere ſyllabe ſoit longue ou breve. De là je conclus qu'Ariſtote n'a pas examiné cette matiere avec aſſez d'attention, lorſqu'il a préféré le péan.

D'ailleurs, pluſieurs regardent le péan non comme un pied, mais comme un nombre, parce qu'il a plus de trois ſyllabes. Ariſtote, Théophraſte, Théodecte, Ephore, & tous les anciens Rhéteurs, le trouvent plus propre qu'aucun autre à la proſe; ils diſent qu'il convient davantage au commencement, au milieu, & même à la fin de la période. Le crétique me paroît produire un meilleur effet à la fin.

Le dochime, compoſé de cinq ſyllabes; ſavoir, d'une breve, de deux longues, & enſuite d'une breve & d'une longue (*ămīcōs tĕnēs*), ſe place où l'on veut, parce qu'on l'emploie une ſeule fois dans la phraſe : il ſe fait trop remarquer ſi on le répete. Le ſoin que LXV
vous prendrez de varier les nombres & les chutes des périodes, cachera l'art & préviendra le dégoût de l'uniformité.

J'ai obſervé plus haut, que la proſe

devient nombreuſe, non ſeulement par les nombres qu'on y met, mais encore par une heureuſe ſtructure des mots, & par l'élégance des expreſſions. J'appelle ſtructure heureuſe des mots, ce tour & cet arrangement de la phraſe, qui amene le nombre d'une maniere ſi naturelle, que l'Orateur ne ſemble pas l'avoir cherché. Craſſus dit, par exemple : *Nam ubi libido dominatur, innocentiæ leve præſidium eſt.* Cette combinaiſon eſt très-ſimple : il ne paroît pas qu'on ſe ſoit occupé d'y mettre de l'harmonie, & cependant il y en a. Les nombres qu'on apperçoit dans Hérodote, Thucydide, & les Auteurs contemporains, ſont de la même eſpece. Les Ecrivains que je viens de citer ne connoiſſoient point ces ſortes de beautés, mais ils les rencontroient quelquefois par haſard.

Il y a auſſi des combinaiſons de phraſes qui plaiſent à l'oreille, & qui produiſent une ſorte d'harmonie. Si les nombres ont entr'eux une correſpondance ou une oppoſition exacte, ſi les chutes ont la même définence ; la période, indépendamment des pieds, offre

des accords. J'ai déjà traité cette matiere plus haut ; j'ai donné des exemples à la ſuite de mes remarques ; & l'on y trouve des moyens de toute eſpece de varier le ſtyle.

Au reſte, la loi qui preſcrit les nombres, n'eſt pas ſi rigoureuſe, que l'Orateur ne puiſſe l'interpréter à ſon gré. Il y a bien de la différence entre un Diſcours où l'harmonie eſt répandue avec ſageſſe, & un autre tout rempli de meſures poétiques. A force de recherches, ce dernier eſt inſupportable : mais n'oubliez pas que le ſtyle eſt vague, découſu, & ſans liaiſon, ſi on néglige d'y placer quelques-uns des pieds qui entrent dans les vers ; il faut donc garder un juſte milieu.

LXVI. Puiſque les Cauſes du Barreau comportent ſeulement un petit nombre de phraſes très-périodiques, parlons des membres & des inciſes qui doivent y ſuppléer.

La période parfaite eſt, pour l'ordinaire, compoſée de quatre membres. Lorſqu'elle eſt ainſi conſtruite, elle remplit l'oreille d'une maniere agréable ; elle ne paroît ni trop longue, ni

trop courte ; mais il y a des occaſions où ces quatre membres amenent des mots ſuperflus, ou laiſſent quelque choſe à déſirer, & on eſt ſouvent obligé de reſſerrer la phraſe, ou de lui donner plus d'étendue. Comme il ne s'agit point ici de vers, j'ai déjà dit que les regles touchant les nombres du Diſcours, n'impoſent pas des devoirs rigoureux.

La période bien complette eſt à peu près de l'étendue de quatre vers hexametres : on employe entre chacun des membres, des articles & des conjonctions (*a*) qui ſervent à les réunir. Lorſque l'Orateur veut éviter les longues phraſes ſavantes, qui le rendroient ſuſpect d'artifice, il a recours aux membres détachés & aux inciſes ; mais il doit travailler avec ſoin l'harmonie de ces petits morceaux ; elle y produit d'autant plus d'effet, qu'elle eſt moins apperçue. En voulez-vous un exemple : *Miſſos faciant patronos : ipſi prodeant.* Si Craſſus, en prononçant ces mots,

(*a*) Les conjonctions que les Anciens employoient dans leurs périodes avec tant de ſoin, ſont, *&, ſed, quamquam, tamen, non ſolùm, ſed etiam, cùm, tum*, &c.

ût pas fait une pauſe après *patros*, il auroit vu qu'il lui échappoit un ers de ſix pieds. *Prodeant ipſi* vaudroit mieux.

Il ajoute : *Cur clandeſtinis conſiliis nos oppugnant ? Cur de perfugis noſtris copias comparant contra nos ? Miſſos faciant*, &c. offre deux inciſes ; *cur clandeſtinis conſiliis nos oppugnant ?* eſt un membre ; & les mots *cur de perfugis noſtris copias comparant contra nos ?* achevent de former une petite période, compoſée ſeulement de deux membres, & terminée par des ſpondées. Craſſus aimoit à ordonner ſes phraſes de cette maniere ; elles me plaiſent auſſi beaucoup.

LXVII. Si on emploie ces ſortes de membres ou d'inciſes, la chute en doit être harmonieuſe ; j'ai travaillé ſur ce principe le paſſage que voici : *Domus tibi deerat ? at habebas. Pecunia ſuperabat ? at non egebas* (*a*). A ces quæ-

(*a*) Le Plaidoyer d'où eſt tiré ce paſſage, eſt perdu : il y a lieu de croire qu'il faiſoit partie de l'Oraiſon pour Scaurus. Aſconius nous apprend que l'accuſateur Triarius reprochoit à Scaurus d'avoir, malgré ſa pauvreté, une mai-

il faut les entrelacer, mais rarement, de périodes nombreuſes. Hégéſias (*a*) refuſe de ſe ſoumettre à cette regle ; mauvais imitateur de Lyſias (qui eſt preſque un autre Démoſthenes) (*b*), il coupe toutes ſes phraſes en petites parcelles, & ne marche que par ſauts & par bonds. D'ailleurs ſes penſées ne fourniſſent pas moins à la critique, que ſon ſtyle; & ſi vous cherchez un ſot Ecrivain, c'eſt lui.

En citant des morceaux de Craſſus & de mes Plaidoyers, j'ai voulu montrer, par des exemples ſenſibles, l'eſpece d'harmonie qu'on peut mettre dans

---

(*a*) Cicéron parle de l'Orateur Hégéſias dans le Dialogue ſur les Orateurs illuſtres. C'eſt de lui qu'eſt cette penſée ridicule, ſur l'incendie du Temple d'Epheſe : *Il ne faut pas s'étonner que ce Temple conſacré à Diane ait été brûlé la nuit qu'Alexandre vint au monde ; la Déeſſe étoit alors occupée aux couches d'Olympias.* On ne doit point le confondre avec le Philoſophe Hégéſias, dont il eſt fait mention dans la premiere *Tuſculane*.

(*b*) Pour la ſagacité & la fineſſe ; car, dans les autres parties, Cicéron le met bien au deſſous.

exemple, tiré de mon ſecond Plaidoyer pour Cornelius (*a*) :

O callidos homines ! ô rem excogitatam ! ô ingenia metuenda ! Ces trois membres furent accompagnés de l'inciſe *diximus* (*b*) : je formai enſuite un autre membre, *teſtes dare volumus* ; enfin je terminai la période de la maniere la plus courte poſſible, c'eſt-à-dire avec deux membres : *Quem, quæſo, noſtrûm fefellit, ita vos eſſe facturos* (*c*) ?

Si vous attaquez votre ennemi, rien n'eſt plus efficace, rien ne donne plus d'impétuoſité au Diſcours, que ces portions de phraſes, compoſées de deux ou trois mots, & quelquefois d'un ſeul ;

(*a*) Ce Plaidoyer eſt perdu, ainſi que le premier, comme nous le dirons dans la ſuite.

(*b*) Il y a une faute dans l'édition de Barbou ; *diximus* doit être en italique.

(*c*) Les Commentateurs rapportent ce paſſage de cette maniere : *O callidos homines ! ô rem excogitatam ! ô ingenia metuenda ! diximus, teſtes dare volumus : quem, quæſo, noſtrûm fefellit, ita vos eſſe facturos ?*

DES avantages, & de l'effet du nombre oratoire.

LXVIII. PARLER avec éloquence, comme vous le ſavez mieux que perſonne, Brutus, c'eſt employer des idées juſtes & belles, & les revêtir d'expreſſions très-choiſies. Les penſées qui annoncent le plus de génie, ne procurent point de gloire à l'Orateur, ſi elles ne ſont exprimées d'une maniere heureuſe, & l'élocution la plus brillante a beſoin d'être placée dans tout ſon jour, pour ne rien perdre de ſon éclat : or c'eſt le nombre qui donne du luſtre aux penſées & aux mots. Je le dis encore, car on ne peut trop le répéter, dans la proſe nous devons éviter la meſure des vers, & même fuir tout ce qui en a l'apparence. Ce n'eſt pas que les pieds employés dans un Diſcours different de ceux de la Poéſie ou du langage ordinaire; mais il faut les combiner de maniere qu'ils ne reſſemblent jamais à la verſification.

Appelez cet arrangement *ſecrets de*

la période, *nombres*, ou donnez-lui telle autre dénomination qu'il vous plaira, on eſt obligé de s'y ſoumettre; ſans cela le Diſcours reſſemble à un fleuve qui ſe précipite vaguement, pour me ſervir des termes d'Ariſtote & de Théophraſte; il faut donc y ménager des pauſes qui tiennent lieu de digues, & régler ces pauſes, non ſur le beſoin de reſpirer, ou ſur la ponctuation du Copiſte, mais ſur les loix du nombre & de la cadence. Les périodes ainſi combinées font bien plus d'effet. Les Athletes & les Gladiateurs, dans l'attaque ou la défenſe, montrent toujours qu'ils ont l'habitude de leur Art : leurs mouvemens ſont tout à la fois agréables aux yeux de l'aſſemblée, & ſervent au ſuccès du combat. Il en eſt de même de l'Orateur; pour faire de profondes bleſſures à ſon adverſaire, il doit attaquer avec adreſſe; & l'on dit qu'il ſe défend mal, s'il ne conſerve pas de la grace en reculant ſous les coups qu'on lui porte.

Je compare les Ecrivains qui ne ſavent pas donner à leurs phraſes l'harmonie du nombre, à ces hommes groſſiers, qui ayant négligé les exercices

du corps, manquent de grace & d'adreſſe dans tous leurs mouvemens; &, loin qu'un ſtyle meſuré énerve le Diſcours, comme le prétendent ceux qui ne peuvent y réuſſir, faute de génie, de Maître, ou de travail; ſans cette régularité, au contraire, l'Oraiſon n'a ni impétuoſité ni vigueur.

LXIX. Mais, pour atteindre ce degré de perfection, il faut beaucoup d'exercice. Pluſieurs Ecrivains manquent l'harmonie du nombre, parce qu'ils travaillent trop leur diction: à force de tranſpoſer & d'entrelacer les mots, ils gâtent leur ſtyle, en voulant le rendre plus coulant & plus cadencé.

Cœlius Antipater déclare dans la Préface de ſon Hiſtoire de la Guerre Punique, qu'il ſe gardera bien de tranſpoſer ainſi les mots, à moins qu'il n'y ſoit obligé. Cet aveu eſt naïf: il paroît ſage; mais il ne prouve qu'un défaut de talent. D'abord on ne juſtifie pas ſes fautes en diſant qu'elles étoient néceſſaires; enſuite cette prétendue néceſſité qui enchaîne l'Ecrivain, n'exiſte jamais; & quand elle exiſteroit, il ne devoit pas commencer par donner une ſi mauvaiſe opinion de ſon ſtyle. Il eſt

d'ailleurs ſingulier qu'il commette la faute pour laquelle il demande grace à Lælius (*a*); il emploie dans ce même endroit des tranſpoſitions forcées, ſans mieux arrondir ſes périodes (*b*).

Vous trouverez dans quelques Orateurs qui recherchent le nombre, & ſurtout dans les Aſiatiques, des mots inutiles, qui n'ajoutent rien au ſens, & ſervent ſeulement à remplir les vides de la période.

D'autres tombent dans un défaut devenu commun depuis Hégéſias; c'eſt-à-dire qu'ils découpent leur ſtyle, & qu'ils emploient des nombres & de petites phraſes hachés; genre d'écrire tout-à-fait mépriſable : tels ſont les Orateurs de Sicile.

Hieroclès & Meneclès, deux freres, qui, ſelon moi, ne ſont pas ſans mérite, & qui paſſent pour les meilleurs Rhéteurs de l'Aſie, introduiſirent une

---

(*a*) En lui dédiant ſon Ouvrage.

(*b*) Cicéron fait cependant l'éloge de Cœlius Antipater dans le Dialogue ſur les Orateurs illuſtres; il dit même que c'eſt un bon Ecrivain; & dans le ſecond Dialogue de l'Orateur, Antoine en parle avec encore plus d'eſtime.

troiſieme maniere. Quoiqu'ils ſoient bien éloignés de la noble régularité & de la perfection des Athéniens, ils réparent ce défaut par leur eſprit, par une grande richeſſe d'idées & d'expreſſions ; mais comme ils emploient toujours des meſures uniformes, cette continuité fatigue ; ils terminent leurs phraſes de la même façon, & ils ne connoiſſent point le prix & les graces de la variété.

Les tranſpoſitions affectées, les termes oiſeux avec leſquels on remplit les vides de la période, les nombres hachés & trop courts qui énervent & affoibliſſent les penſées, l'uniformité des chutes périodiques qui frappent toujours l'oreille d'un même ſon, ſont donc les principales fautes dans leſquelles tombe un Orateur qui veut donner de l'harmonie à ſon ſtyle.

LXX. Afin de mieux voir combien il importe de bien arranger les termes & de mettre chacun à la place où il produit le plus d'effet, choiſiſſez dans un Ouvrage des phraſes très-harmonieuſes ; vous gâtez tout, ſi vous changez l'ordre des mots. Prenons ce morceau de mon Plaidoyer pour Cornelius :

Neque me divitiæ movent, quibus omnes Africanos, & Lælios, multi venalitii mercatoresque superarunt. Cette combinaiſon flatte l'oreille : faites-y le moindre changement ; dites, par exemple : *Multi superarunt mercatores venalitiique* ; ce qu'il y avoit de beau s'eſt évanoui. Il en eſt de même de la ſuite : *Neque veſtis, aut cælatum aurum & argentum, quo noſtros veteres Marcellos, Maximoſque multi eunuchi è Syriâ Ægyptoque vicerunt.* Subſtituez : *Vicerunt eunuchi è Syriâ, Ægyptoque* ; vous ne trouvez plus ni harmonie ni grace. Voici la fin de ma période : *Neque verò ornamenta iſta villarum, quibus Paulum & Memmium qui rebus his urbem Italiamque omnem referſerunt, ab aliquo video perfacilè Deliaco, aut Syro potuiſſe ſuperari.* Liſez : *Potuiſſe ſuperari ab aliquo Syro aut Deliaco*, & voyez ce que le nombre eſt devenu. Ainſi vous conſervez en vain le fond de la penſée ; les phraſes les plus heureuſes deviennent communes, elles perdent leur harmonie & leur mérite, dès que vous changez l'ordre des mots.

D'un autre côté, choiſiſſez une phraſe

mal conſtruite & mal liée, dans un Orateur qui s'embarraſſe peu de l'harmonie ; changez la combinaiſon des mots, & formez une période complette, elle prendra auſſi-tôt une forme gracieuſe & un tour noble & harmonieux. En voici un exemple, tiré de la Harangue que prononça Gracchus devant les Cenſeurs : *Abeſſe non poteſt, quin ejuſdem hominis ſit, probos improbare, qui improbos probet.* S'il avoit dit : *Quin ejuſdem hominis ſit, qui improbos probet, probos improbare ;* ſa phraſe ne ſeroit-elle pas plus réguliere, plus douce & plus coulante ?

Les Orateurs ou les Ecrivains n'ont jamais négligé le nombre de propos délibéré ; chacun en fait uſage dès qu'il peut le ſaiſir ; & ceux des Modernes qui ſemblent le dédaigner, ne ſont pas de bonne foi. Pour cacher leur impuiſſance, ils affectent l'atticiſme, comme s'il étoit aiſé à un Trallien, à un Barbare de devenir Démoſthenes, dont les traits ſeroient moins foudroyans, s'il ne les lançoit pas avec toute la force & l'impétuoſité du nombre.

LXXI. Toutefois, ſi quelques hommes préferent un ſtyle découſu & ſans

harmonie, qu'ils l'adoptent, je le veux bien ; je trouverai dans leurs phraſes eſtropiées des beautés de détail, mais point d'enſemble. Si vous mettez en pieces le bouclier de Minerve fait par Phidias, en détruiſant l'harmonie générale, on laiſſe néanmoins à chaque morceau ſa beauté particuliere. Leurs Ecrits reſſemblent peut-être à ceux de Thucydide, où je ne déſire que des tours plus périodiques.

Quant aux Ecrits de nos modernes Attiques, loin d'y appercevoir des morceaux de détail, auſſi précieux que ceux du bouclier de Minerve, tout en eſt mépriſable (*a*) ; ils n'offrent pas une ſeule penſée, pas une ſeule expreſſion qui ſoit digne d'éloge.

Si l'impuiſſance n'eſt pas la cauſe de leur mépris pour le ſtyle harmonieux & périodique, qu'ils compoſent des Diſcours à la maniere d'Iſocrate, ou dans le

(*a*) Il y a dans le Texte : *Sed ut in proverbio eſt* (*eſti humiliùs dictum eſt, tamen ſimile eſt*), *ſcopas, ut ita dicam, mihi videntur diſſolvere* : » Pour me ſervir d'un proverbe aſſez bas : Ils » ſemblent dénouer un balai, & en diſperſer » les différentes parties «.

goût d'Eſchines & de Démoſthenes, & alors je croirai que leur opinion eſt motivée. Je leur produirai, quand ils voudront, un Orateur qui écrira en grec ou en latin, dans le ſtyle qu'ils approuvent le plus; car s'il eſt difficile de former un tout régulier & complet, il eſt aiſé de raſſembler des lambeaux ſans liaiſon & ſans juſteſſe.

En peu de mots, voici quel eſt mon ſyſtême. C'eſt être fou que de compoſer un Diſcours ſonore & harmonieux, s'il eſt vide de ſens; d'un autre côté, on manque de talent pour l'élocution, ſi on ſe borne à le remplir de vûes & de penſées juſtes, ſans mettre ni ordre ni harmonie dans l'arrangement des phraſes. Ce défaut d'élocution ne doit pas néanmoins être appelé de la ſottiſe, & il peut s'allier avec l'eſprit & les connoiſſances. Se contente donc qui voudra de ce foible mérite. Je ne donne point le nom de véritable Orateur à celui qui n'obtient que l'eſtime, mais à celui qui excite l'admiration & les tranſports, à celui qui excelle tellement dans toutes les parties de l'éloquence, qu'on l'écoute & qu'on le lit avec le plus grand des plaiſirs.

CONCLUSION.

CONCLUSION.

TELLE eſt, mon cher Brutus, l'idée que je me forme du parfait Orateur. Adoptez-la ſi elle vous ſemble vraie, ou gardez votre ſyſtême s'il eſt différent du mien. Je ne veux point avoir de conteſtation avec vous; j'ai tâché de bien prouver mon opinion; mais je ne ſoutiendrai jamais qu'elle eſt mieux fondée que la vôtre. Il eſt poſſible que nous ne voyions pas le ſujet de la même maniere; il eſt poſſible que je déſapprouve un jour ce qui me plaît actuellement; car je n'ai encore rien découvert de fixe & d'aſſuré dans les Arts. L'éloquence a pour but l'approbation de la multitude & le plaiſir de l'oreille, deux autorités bien légeres, lorſqu'il s'agit de porter un jugement ſolide. Les queſtions de la Philoſophie, qui ſont d'un intérêt plus relevé, me paroiſſent auſſi obſcures: comme la vérité ne ſe montre point, je me contente de ce qui eſt vraiſemblable.

Au reſte, ſi mon Ouvrage ne vous

ſatisfait pas entiérement, ſouvenez-vous que l'entrepriſe étoit peut-être au deſſus de mes forces; que ſi je m'en ſuis chargé, j'ai voulu montrer ma déférence pour vous, & l'empire que vous avez ſur moi; & qu'enfin j'ai plus redouté la honte de vous déſobéir, que celle de mal faire (*a*).

(*a*) Il y a dans le Texte: *Aut, dum tibi roganti voluerim obſequi, verecundiâ negandi, ſcribendi me impudentiam ſuſcepiſſe.* M. le Préſident Bouhier croit qu'il faut lire *imprudentiam*, & il ſe fonde ſur un paſſage du commencement de ce Traité. On peut ſoutenir la premiere leçon. La maniere dont j'ai traduit rend l'un & l'autre ſens.

Fin du Traité de l'Orateur.

SUR

LA PERFECTION DE L'ELOQUENCE,

ET

SUR LES ORATEURS

Qu'on doit appeler PARFAITS.

INTRODUCTION.

CE morceau eſt appelé dans le latin : *De optimo genere Oratorum ;* & on le déſigne communément en françois ſous le titre barbare *De la meilleure forme des Orateurs.*

Cicéron, après avoir traduit les Harangues d'Eſchines & de Démoſ-

Introduction. thenes ſur la Couronne, mit cette Préface à la tête de ſa Verſion; elle eſt arrivée juſqu'à nous, parce que l'Orateur Romain la publia ſéparément dans ſes Livres de Rhétorique.

Manuce croit que le commencement faiſoit partie d'un Ouvrage ſur l'Atticiſme; que la ſuite eſt bien la Préface des deux Harangues ſur la Couronne, mais qu'elle n'a point de rapport avec les quatre premiers chapitres. Il en donne une preuve que le Lecteur trouvera ſéduiſante; il dit que le ſecond chapitre parle du Plaidoyer pour Milon, compoſé dans la vieilleſſe de l'Orateur, & que Cicéron étoit jeune lorſqu'il traduiſit Eſchines & Démoſthenes: mais l'Orateur a pu ajouter ce paſſage en

publiant la Collection de ſes Traités de Rhétorique : d'ailleurs, au ſiecle de Quintilien, c'eſt-à-dire à une époque très-voiſine de la mort de Cicéron, perſonne n'étoit de l'avis de Manuce. *Introduction.*

On accuſoit Cicéron de préférer l'enflure & la maniere verbeuſe des Aſiatiques à l'Atticiſme des Grecs; &, ſuivant Quintilien (*a*), il entreprit cette Traduction pour confondre ſes Critiques. Il prouve d'abord que ces zélés partiſans de l'Atticiſme ignorent le véritable caractere des Orateurs Athéniens; que Démoſthenes & Eſchines, les plus parfaits des Attiques, diſent avec ſimplicité & avec fineſſe les choſes

(*a*) L. X, 10.

Introduction. ſimples ; qu'ils prennent un ſtyle tempéré pour traiter des objets d'un intérêt médiocre, & qu'ils déploient toute la ſublimité & toutes les richeſſes de l'Eloquence dans les grands ſujets.

Il répete ici ſur l'Atticiſme & ſur la perfection de l'Eloquence, ce qu'on a déjà lu dans le Traité de l'Orateur & dans ſes autres Ouvrages de Rhétorique : j'ajouterai que ſa marche n'eſt point nette ; que ſes idées ne ſont pas claires, & qu'elles manquent de juſteſſe : il s'énonce avec une préciſion philoſophique, qu'il eſt difficile de traduire d'une maniere élégante.

Vigenere a traduit ce morceau, il y a plus de deux ſiecles ; & on ne connoît pas aujourd'hui d'autre

verſion. Il traite fort mal les Traducteurs François qui avoient publié les Ouvrages de Cicéron; il leur reproche de ne pas entendre l'Original, & de le rendre d'une maniere barbare : il a fait lui-même des contre-ſens groſſiers; &, quoique la Langue ne fût pas encore formée, quoiqu'on n'eût point d'idée alors de l'élégance & de l'harmonie des périodes, on trouve dans les bons Ecrivains de ſon temps, une ſorte de naïveté & de grace dont il eſt bien éloigné. *Introduction.*

Quand il auroit tout le mérite d'Amiot, il ne ſeroit pas moins inſupportable. On lit la vieille Traduction de Plutarque, parce que l'Auteur Grec eſt plus célebre par la naïveté & la juſteſſe de ſes

Introduction. idées, que par le charme de ſon ſtyle ; mais on ne liroit pas deux pages de Cicéron traduites par Amiot.

SUR

LA PERFECTION DE L'ELOQUENCE,

ET

SUR LES ORATEURS

Qu'on doit appeler PARFAITS.

I. ON dit que l'Art Oratoire forme pluſieurs genres, comme la Poéſie ; on ſe trompe. Le Poëme Tragique, Comique, Epique, Lyrique, & même Dytirambique, plus cultivé par les Grecs que par les Latins (*a*), ſont des genres

(*a*) L'édition de Barbou & tous les manuſcrits diſent : *Quod magis tractatum eſt à La-*

très-diſtincts les uns des autres : ainſi une tirade tragique eſt déplacée dans la Comédie ; & mettre dans la Tragédie une tirade comique, c'eſt manquer à la bienſéance. Chacun de ces Poëmes exige un ton & un ſtyle particuliers ; & les Poëtes qui ont du talent ne paſſent jamais les bornes du genre. Parce que des Orateurs ont de la grandeur, de la nobleſſe ou de la magnificence, tandis que ceux-ci ont de la ſimplicité, de la fineſſe & de la préciſion, & que l'élocution de ceux-là eſt mitoyenne entre la grandeur & la ſimplicité ; il ne faut pas en conclure que l'Eloquence offre trois diviſions générales.

Celui qui ne voit rien au deſſus d'Ennius, de Pacuvius & de Cæcilius, peut donc ſoutenir que le premier eſt le modele des Poëtes Epiques ; le ſecond, le modele des Poëtes Tragiques ; & le troiſieme, le modele des Poëtes Comiques.

Mais ſi on demande quels ſont les

---

tinis ; Muret penſe, avec raiſon, que c'eſt une faute, & qu'on doit lire : *Quod magis eſt tractatum à Græcis quàm à Latinis.*

Orateurs parfaits, on ne doit pas ſuppoſer qu'il y a pluſieurs genres; il n'y a qu'une ſorte de perfection, & ceux qui en approchent plus ou moins, ne different point entr'eux, comme le genre de Térence differe de celui d'Accius (*a*); ils ont plus ou moins de diſpoſition pour un genre qui eſt le même.

Le parfait Orateur eſt celui qui éclaire ſon Auditoire, qui l'enchante, & qui l'émeut : le premier & le troiſieme de ces effets ſont indiſpenſables; & afin d'inſtruire & d'émouvoir plus ſûrement, on emploie le charme de l'élocution. Ceux qui cultivent l'Eloquence avec ſuccès, poſſedent plus ou moins ces trois qualités : ils ne s'adonnent pas pour cela à des genres divers; mais, dans le même genre, ils n'arrivent pas au même point. La perfection eſt une; ce qui en approche davantage, obtient la ſeconde place, & ce qui en eſt très-éloigné eſt abſolument mauvais.

II. Comme c'eſt le mérite des expreſſions & des idées qui forme l'éloquence, nous devons d'abord nous énoncer d'une

(*a*) Accius étoit un Poëte Tragique.

maniere pure & correcte, employer enſuite les mots propres ou métaphoriques les plus convenables & les plus juſtes, & toujours faire uſage des termes les plus élégans.

Les penſées peuvent ſe réduire à trois eſpeces, ainſi que les devoirs de l'Orateur; pour éclairer l'Auditoire, elles doivent être ingénieuſes; pour l'enchanter, elles doivent être brillantes & agréables; & pour l'émouvoir, elles doivent être intéreſſantes & paſſionnées. Il faut s'occuper en outre de l'arrangement des mots, & mettre dans ſes périodes de l'harmonie & de la douceur: ce n'eſt pas tout, il faut enchaîner ſes idées, & les ordonner avec méthode; car ſans la méthode on ne maîtriſe pas les eſprits. La mémoire eſt la baſe de l'édifice, & l'action y répand la lumiere.

L'homme qui réunira tous ces talens au ſuprême degré, ſera un Orateur parfait. Celui qui les poſſédera dans un degré médiocre, ſera un Orateur médiocre; & celui qui en ſera dénué, ſera un Orateur très-mauvais: on l'appellera pourtant Orateur, comme les Barbouilleurs portent le nom de Peintres.

Tous ceux qui cultivent l'Eloquence aſpirent à reſſembler à Démoſthenes ; Ménandre, d'un autre côté, ne déſiroit point de reſſembler à Homere, car il s'adonnoit au Comique, genre différent de celui du Prince des Poëtes. Je le répete de nouveau, il n'en eſt pas de même des Orateurs ; ſi l'un d'eux viſe à la grandeur & dédaigne la fineſſe, s'il veut paroître ingénieux plutôt qu'orné, il méconnoît l'étendue de ſes devoirs ; il eſt eſtimable ſur un point, mais il ne ſait pas en quoi conſiſte la perfection.

III. J'en ai dit aſſez ſur cette matiere, ſuſceptible d'ailleurs de plus longs détails. Il n'y a donc qu'un genre oratoire, c'eſt celui que cultiverent les Athéniens : la gloire des Orateurs Attiques eſt connue de tout le monde, mais on ignore le ſecret de leur compoſition ; on s'apperçoit bien qu'il n'y a point de taches dans leurs Diſcours, mais il eſt difficile de remarquer toutes les beautés qu'on y trouve.

Chacun ſait qu'une penſée eſt vicieuſe, ſi elle eſt abſurde ou étrangere au ſujet, ſi elle eſt triviale ou folle ; que le ſtyle eſt mauvais, ſi on emploie des expreſſions groſſieres ou ignobles, des mots impro-

pres, durs ou recherchés. Preſque tous ceux qu'on a mis ou qu'on met au nombre des Auteurs Attiques, évitent ces défauts; s'ils n'ont d'autre mérite, je les comparerai à des hommes bien portans, mais d'une conſtitution grêle, qui peuvent s'exercer à la lutte dans les Académies, & qui ne doivent pas diſputer la couronne aux Jeux Olympiques. Quoiqu'ils n'aient aucun défaut corporel, la ſanté ne leur ſuffit pas. Avant de ſe meſurer contre les Athletes qui paroiſſent à nos Spectacles, il faut qu'ils donnent de la ſoupleſſe & de la vigueur à leurs membres, qu'ils rempliſſent leurs veines de ſang, qu'ils montrent, de la tête aux pieds, le coloris de la beauté & de la force. Je conſeille aux Orateurs qui aſpirent à la palme de l'Eloquence, de ſe former de la même maniere; s'ils ne peuvent y réuſſir, il vaut mieux qu'ils imitent la maniere tranquille & froide, mais ſaine, de quelques Attiques, que la ſtérile abondance des Orateurs de l'Aſie.

IV. La ſimplicité de Lyſias, qu'il n'eſt pas aiſé d'atteindre, peut alors vous ſervir de modele: il s'éleve en bien des endroits; mais comme il a fait beau-

coup de Plaidoyers ou de Diſcours ſur des matieres peu importantes, il eſt ſec; il ſemble s'être borné à polir ſon ſtyle & ſes penſées, & à leur donner de l'élégance & de la grace. Si, après avoir ſaiſi ſa maniere, vous cherchez vainement à mettre plus de richeſſe ou de grandeur dans vos Ouvrages, on vous comptera parmi les Orateurs, mais parmi les Orateurs d'un ordre ſubalterne.

Obſervez qu'un habile Orateur doit être élégant & ſimple quand il le faut; Démoſthenes prenoit un ton ſimple lorſqu'il le vouloit, & le ton ſublime auroit peut être été au deſſus de Lyſias. Des Satellites rempliſſoient le Forum & les Temples qui l'environnent, lorſque je plaidai pour Milon; ne devois-je pas mettre plus de chaleur & d'énergie dans mon Diſcours, qu'on n'en met dans le Plaidoyer d'une petite Cauſe prononcée devant un ſeul Juge? Si un de nos prétendus Attiques ſoutient que non, je lui reprocherai d'aſſigner à l'Art les bornes de ſon talent, je lui dirai que l'Orateur eſt obligé d'élever ſon ſtyle à la hauteur de ſon ſujet.

De petits Orateurs ne ceſſent de ré-

péter que leurs Diſcours ont tout l'Atticiſme des Grecs ; d'autres Ariſtarques ſoutiennent qu'aucun de nous (*a*) ne ſaiſit la maniere Attique. Il n'eſt pas beſoin de réfuter les premiers, le Public a jugé leurs talens ; car on ne les charge point des Cauſes qui ſe préſentent ; & s'ils plaident quelquefois, on ſe moque d'eux : qu'ils ſe faſſent applaudir, & je croirai qu'ils ont de l'Atticiſme.

Quant à ceux qui nous accuſent de ne pas ſaiſir la maniere Attique, qui nous condamnent avec tant de ſévérité ; s'ils ont de l'intelligence & de l'oreille, je veux bien leur répondre, quoiqu'ils ſe vantent de n'être point Orateurs : je veux bien les traiter comme on traite les hommes ignorans en peinture, à qui on demande leur avis ſur un tableau.

S'ils ſe croient des Juges habiles, parce que rien ne les charme ; ſi la grandeur & la magnificence des expreſſions ou des idées ne leur font aucun plaiſir : qu'ils affichent leur mépris pour

(*a*) Cicéron parle des Orateurs qui, comme lui, prononçoient ſouvent des Diſcours au Sénat, ſur la Tribune, ou au Barreau.

tout ce qui eſt noble & revêtu des ornemens du ſtyle, qu'ils avouent qu'une diction fine & polie leur paroît ſeule digne d'éloges ; mais qu'ils n'eſſaient pas de nous perſuader que l'Atticiſme conſiſte uniquement dans la délicateſſe & l'élégance des mots. Le mérite des grands Ecrivains d'Athenes ne ſe borne pas à la netteté, à la fineſſe & à la grace ; ils ont de la grandeur & de la fécondité ; ils répandent ſur leurs Ouvrages toutes les richeſſes de l'Eloquence ; & dès qu'on les propoſe pour modèles, il faut exiger de leurs imitateurs les mêmes qualités. D'ailleurs, il ne s'agit pas de ſavoir en quoi conſiſte l'Atticiſme, mais en quoi conſiſte la perfection de l'Art.

Les Orateurs d'Athenes l'emporterent ſur les Orateurs Grecs, &, de l'aveu de tout le monde, Démoſthenes eſt le premier : ſi nous venons à bout de l'imiter, il eſt clair que nous aurons de l'Atticiſme, & que nous atteindrons la perfection (*a*).

On nous propoſe les Attiques pour modeles ; mais comme on ſe trompe V.

(*a*) Ce paſſage eſt en contradiction avec pluſieurs morceaux du Traité de l'Orateur.

beaucoup ſur le caractere de l'Atticiſme, j'ai cru devoir entreprendre un travail utile à nos Littérateurs. J'ai traduit du Grec, deux Harangues célebres d'Eſchines & de Démoſthenes, les plus éloquens des Orateurs Athéniens. Je ne rends pas l'Original avec l'exactitude ſcrupuleuſe d'un interprete, mais avec la liberté d'un Orateur : j'ai conſervé le fond des penſées, les mouvemens, les tournures des périodes, & les figures, en me réglant, pour l'expreſſion, ſur le génie de notre Langue. Au reſte, ſi je me ſuis dégagé des entraves d'une verſion littérale, j'ai conſervé du moins le ſens & la forme des phraſes ; j'ai penſé que le Lecteur n'exigeroit pas le même nombre de mots, mais, pour ainſi dire, le même poids.

Cette verſion éclairera nos Romains ſur ce qu'ils doivent demander aux Orateurs qui ſe donnent pour Attiques. Je leur offre deux modeles qui pourront guider leur jugement.

Pluſieurs de nos Orateurs conſerveront des prétentions au véritable Atticiſme, en avouant qu'ils ne reſſemblent point à Démoſthenes & à Eſchines ; admirateurs de Thucydide, ils diront qu'ils

imitent ſa maniere : ils eſtiment avec raiſon l'éloquence de cet Ecrivain ; mais elle n'a point de rapport à celle du parfait Orateur. Compoſer une Hiſtoire, & intenter ou détruire une accuſation dans un Diſcours, ce n'eſt pas la même choſe. Le ton propre aux morceaux de narration, n'eſt pas celui qu'il faut pour émouvoir une Aſſemblée & entraîner ſon jugement. Le ſtyle de Thucydide eſt fort beau ; mais eſt-il meilleur que celui de Platon ? La diction de ce Poëte Philoſophe ne convient point à l'Orateur ; ce n'eſt point celle des Plaidoyers & des Harangues. Si Platon inſtruit & charme ſes Lecteurs, il n'a pas aſſez de mouvement pour les agiter.

VI. Celui donc qui ſe propoſe d'employer la maniere de Thucydide ſur la Tribune, au Sénat, & au Barreau, n'aura point de ſuccès : s'il veut écrire une Hiſtoire, qu'il l'imite, j'y conſens ; il obtiendra peut-être la célébrité de ſon modele.

Je ne place pas même au rang des véritables Orateurs, Iſocrate, contemporain de Platon, qui, de l'aveu de tous les hommes éclairés, a beaucoup d'éloquence, & dont Socrate fait un

ſi bel éloge dans le Dialogue de Phedre : il ne ſe préſente point au milieu de l'arene, le fer à la main ; il manie la baguette de nos jeunes gens qui prennent des leçons d'eſcrime. S'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes, Eſchines & Démoſthenes ſont deux Gladiateurs qui combattent avec de la bravoure & de l'adreſſe, & qui ſe portent des coups ſanglans. Le premier eſt *l'ardent Æſerninus, le plus habile des Athletes, qui meſure ſes forces contre Placidéjanus* (*a*) ; je ne crois pas qu'on puiſſe imaginer rien de plus ingénieux que ſes moyens (*b*).

On fera deux critiques de ma verſion ; on dira qu'Eſchines & Démoſthenes s'énoncent plus mal en latin qu'en grec ; mais je ſuppoſe que ces deux Orateurs parlent notre Langue, & je demande s'ils pourroient mieux

(*a*) Alluſion à deux vers de Lucilius. Placidéjanus étoit un Gladiateur.

(*b*) Le Texte dit : *Nihil enim illo Oratore arbitror cogitari poſſe divinius.* J'ai cru devoir adoucir ce paſſage ; car Cicéron dit dans tous ſes Ouvrages de Rhétorique, que Démoſthenes eſt le premier des Orateurs.

s'exprimer (*a*)? On ajoutera que la lecture de ces deux Ouvrages eſt moins agréable dans la Traduction que dans l'Original : mais alors, pourquoi ces cenſeurs liſent-ils en latin les Tragédies d'Andromaque, d'Antiope, & d'Epigone ? pourquoi préferent-ils la lecture d'Ennius, de Pacuvius, & d'Accius, à celle d'Eurypide & de Sophocles? pourquoi ne liſent-ils pas l'Andrienne & les Synéphebes dans l'Original ? & pourquoi Terence & Cæcilius ſe trouvent-ils entre leurs mains auſſi ſouvent que Menandre ? pourquoi enfin la Traduction d'un Orateur leur donneroit-elle de l'ennui, ſi des vers grecs traduits en latin ne leur en donnent pas?

VII. Il eſt temps de parler du ſujet de ces deux Harangues. Une Loi d'Athenes défendoit *de demander une Couronne pour un Magiſtrat qui n'avoit pas encore rendu ſes comptes :*

(*a*) On lit dans l'Original : *A quo quæratur, ecquid poſſint ipſi melius latinè.* Ce paſſage eſt obſcur ; il ſignifie peut-être : » Je demande » aux Critiques s'ils pourroient mieux rendre » en latin ces deux Ouvrages d'Eſchines & de » Démoſthenes «.

une ſeconde Loi preſcrivoit *de diſtribuer dans une aſſemblée du Forum les Couronnes décernées par le Peuple ; & dans le Sénat, les Couronnes décernées par les Sénateurs.* Démoſthenes, chargé de réparer les murs d'Athenes, venoit de les réparer à ſes frais (*a*); mais il n'avoit pas rendu ſes comptes. Ctéſiphon propoſa de lui décerner une Couronne, de le couronner en plein théatre & devant le Peuple aſſemblé ; il vouloit de plus que le Héraut, en donnant la Couronne, dît à Démoſthenes : *VOICI LA RÉCOMPENSE DE VOTRE VERTU ET DE VOS BIENFAITS ENVERS LES ATHÉNIENS.*

Eſchines accuſa Ctéſiphon de violer les Loix, en demandant une Couronne pour un Magiſtrat qui n'avoit pas rendu ſes comptes, en propoſant de le couronner ſur le théatre ; il le dénonça comme un menteur, qui vantoit la

(*a*) Cette aſſertion n'eſt pas exactement vraie : les dix talens, ou dix mille écus deſtinés à la réparation des murs, ne ſuffirent pas, & Démoſthenes en donna trois cents. Voyez la Harangue d'Eſchines, & celle de Démoſthenes ſur la Couronne.

vertu & les bienfaits de Démoſthenes, Citoyen ſans probité, à qui la République ne devoit aucune reconnoiſſance.

Cette Cauſe eſt étrangere à nos uſages ; mais elle eſt importante. Les deux Orateurs diſcutent les Loix avec beaucoup de ſagacité & d'adreſſe : Eſchines attaque vivement la conduite & l'adminiſtration de Démoſthenes, qui rappelle ſes ſervices d'une maniere très-éloquente.

Eſchines, accuſé jadis par Démoſthenes d'avoir trahi la République dans ſon ambaſſade, voulut ſe venger. Ce fut pour ſoumettre au jugement du Peuple les actions & la renommée de ſon ennemi, qu'il dénonça Ctéſiphon : il dit peu de choſe ſur les premiers griefs ; le but de ſa Harangue eſt de prouver que Démoſthenes eſt un Citoyen très-corrompu, & que ſon Panégyriſte ne devoit pas le louer comme un homme de bien.

Cette accuſation précéda de quatre ans la mort de Philippe de Macédoine ; mais l'affaire s'inſtruiſit pluſieurs années après, lorſqu'Alexandre étoit déjà maître de l'Aſie. On dit qu'elle attira dans Athenes des hommes de tous les

pays de la Grece. Deux Orateurs célebres, ennemis l'un de l'autre, devoient déployer tous leurs talens ; & jamais ſpectacle ne fut plus digne de la curioſité des Grecs.

Je le dis encore une fois, ma verſion n'eſt pas toujours littérale ; le génie de la Langue Latine ne le permet point : mais, lorſque je me ſuis écarté de la tournure Grecque, j'ai tâché du moins de ſaiſir l'eſprit des deux Orateurs ; & ſi, comme je l'eſpere, ma Traduction eſt exacte, ſi j'ai rendu toutes les beautés de l'Original, ſi j'ai conſervé les idées, les mouvemens, les figures & l'enchaînement du Diſcours, ces Harangues pourront ſervir de modeles à ceux qui aſpirent à l'Atticiſme.

C'eſt trop m'étendre ſur ce qui me regarde ; écoutons Eſchines dans notre idiome.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans ce ſecond Volume.

LES TROIS DIALOGUES DE L'ORATEUR.

INTRODUCTION, 1
PREMIER DIALOGUE, 11
Difficulté de l'Eloquence comparée à celle des autres Arts, 14
Pourquoi l'Eloquence eſt-elle ſi difficile? 18
Connoiſſances néceſſaires à l'Orateur, 20
Bornes de l'Eloquence, 21
Cet Ouvrage différent des méthodes Grecques, ibid.
Epoque de ce Dialogue, 22
Eloge de Sulpicius, de Cotta, & de l'Eloquence en général, 25

Eſt-ce l'Eloquence qui a raſſemblé les peuplades ? 27
Maux produits par les hommes éloquens, 29
Ce qui eſt du domaine de l'Eloquence, 32
Bornes aſſignées à l'Eloquence par les Philoſophes Grecs, 33
Si l'Orateur doit être fort inſtruit, 34
Différence entre les Orateurs & les Philoſophes, 38
Ce qu'on entend par le terme d'Orateur, pris dans une acception étendue, 42
Combien les Romains avoient peu de temps pour s'inſtruire, 47
Si l'Eloquence eſt un Art, 52
Les dons de la Nature contribuent plus que l'Art à l'Eloquence, 65
Embarras des plus habiles Orateurs au commencement de leurs Diſcours, 68
Les Orateurs jugés plus rigoureuſement que les autres Artiſtes, 70
Premiers principes de l'Art Oratoire, 78
Si les regles de Rhétorique ſont utiles, 89

Des déclamations particulieres, 81
Dangers des déclamations, ibid.
Exercices pour se former à l'Eloquence, 83
Il faut imiter les Acteurs, 84
Cultiver sa mémoire, ibid.
Il y a eu d'habiles Orateurs sans la connoissance du Droit civil, 92
Le Droit facile à apprendre, 100
La Jurisprudence n'étoit pas réduite en Art à l'époque de ce Dialogue, 102
Eloge de la Loi des douze Tables, 104
Loix de Rome comparées à celles des Législateurs Grecs, 105
Honneurs que procure la connoissance du Droit civil, 106
Du grand Capitaine, 111
De l'Homme d'Etat, 112
Du Jurisconsulte, ibid.
Du Grammairien, du Poëte, du Musicien, ibid.
Du Philosophe, 113
Définition de l'Orateur, ibid.
Définition de Crassus combattue, ibid.
Les mouvemens pathétiques blâmés par quelques Romains, 121

Sommaire du second Dialogue, 147
Second Dialogue, 149
Néceſſité du repos, 162
Pourquoi l'Art de l'Hiſtoire fut connu ſi tard à Rome, 181
Hérodote, 182
De Thucydide, ibid.
Philiſtus, ibid.
Théopompe & Ephore, 183
Effets de l'application, 234
Des moyens d'émouvoir, 254
Moyens d'exciter la bienveillance, 267
Moyens d'exciter l'indignation, 268
Moyens d'exciter la pitié, 271
De la raillerie, de la plaiſanterie, & des bons mots, 273
Obſervations ſur l'Art de la plaiſanterie, 287
Quelle eſt la nature du rire, 288
Quelle eſt la cauſe morale du rire, ibid.
S'il convient à l'Orateur de l'exciter, ibid.
Quelles ſont les bornes de la plaiſanterie. 289
Différentes ſortes de plaiſanteries, 290
Du ſecond genre de plaiſanterie, ou de la plaiſanterie d'expreſſion, 293

Différence entre les véritables plaisans & les Bouffons, 295
Especes de plaisanteries interdites à l'Orateur, 298
De l'arrangement des matieres, 335
De l'exorde, 337

SOMMAIRE DU TROISIEME DIALOGUE, 371
TROISIEME DIALOGUE, 373
Hypallage, 469
De la métonymie, 470
La synecdoque, 471
La catachrese, ibid.

TRAITÉ DE L'ORATEUR.

INTRODUCTION, 509
Exorde, & dessein de l'Ouvrage, 519
Pour devenir un bon Orateur, il faut joindre l'étude de la Philosophie à l'étude de la Rhétorique, 526
Idée générale des trois genres d'Eloquence, 532
En quoi consistent le mérite & le caractere du style Attique, 536
Combien il est difficile d'expliquer en quoi consiste la perfection sur chaque

choſe. Eloge de Brutus ; ſon empire ſur Cicéron, 545
Le ſtyle du Barreau eſt très-différent de celui qui convient aux Sophiſtes, aux Panégyriſtes, aux Hiſtoriens, aux Déclamateurs ; mais il n'eſt pas inutile à l'Orateur de s'accoutumer à toutes ces eſpeces de ſtyles. Caractere d'Iſocrate, 550
Préceptes généraux de l'invention, de la diſpoſition, & de l'élocution, 557
De l'action de l'Orateur, 564
Comparaiſon du ſtyle des véritables Orateurs & de celui des Philoſophes, des Hiſtoriens, des Sophiſtes, & des Poëtes, 570
De la bienſéance qui eſt propre au ſtyle de l'Orateur, & des convenances oratoires, 578
Caractere particulier de chaque genre de ſtyle ; & d'abord du caractere du ſtyle ſimple, 584
Caractere particulier du ſtyle tempéré, 595
Caractere particulier du ſtyle ſublime. Moyen de varier les trois genres d'élocution, ſelon les circonſtances & la nature des Cauſes, 599

Du fond de connoiſſances néceſſaires à l'Orateur, 609
Ce que l'Orateur doit obſerver dans chaque genre d'Eloquence, dans chaque eſpece de Cauſes, & dans chaque partie de ſon Diſcours, 616
Des figures de mots, des figures de penſées, & de quelques autres ornemens du Diſcours oratoire, 626
L'Orateur Romain prouve que, ſans avilir ſa gloire & dégrader ſes talens, il peut faire des Traités de Rhétorique, & enſeigner à ſes Concitoyens les regles de l'Eloquence, 632
De l'arrangement des mots, & de la conſtruction de la période, 639
Du ſon des mots qui flattent l'oreille par leur douceur, ou qui la choquent par leur rudeſſe. Des figures qui portent avec elles le nombre & la cadence, 655
Du nombre, & de l'harmonie oratoire, 661
De l'origine du nombre & de l'harmonie du Diſcours oratoire, 668
Des cauſes du nombre, 670
En quoi conſiſte le nombre oratoire;

dans quelles circonſtances il faut l'employer ; par quel reſſort il procure à l'ame un ſentiment de plaiſir, 672
De l'uſage du nombre oratoire, 693
Des avantages & de l'effet du nombre oratoire, 712
Concluſion, 721

SUR LA PERFECTION DE L'ÉLOQUENCE, ET SUR LES ORATEURS QU'ON DOIT APPELER *PARFAITS.*

INTRODUCTION, 723

Fin de la Table du ſecond Volume.